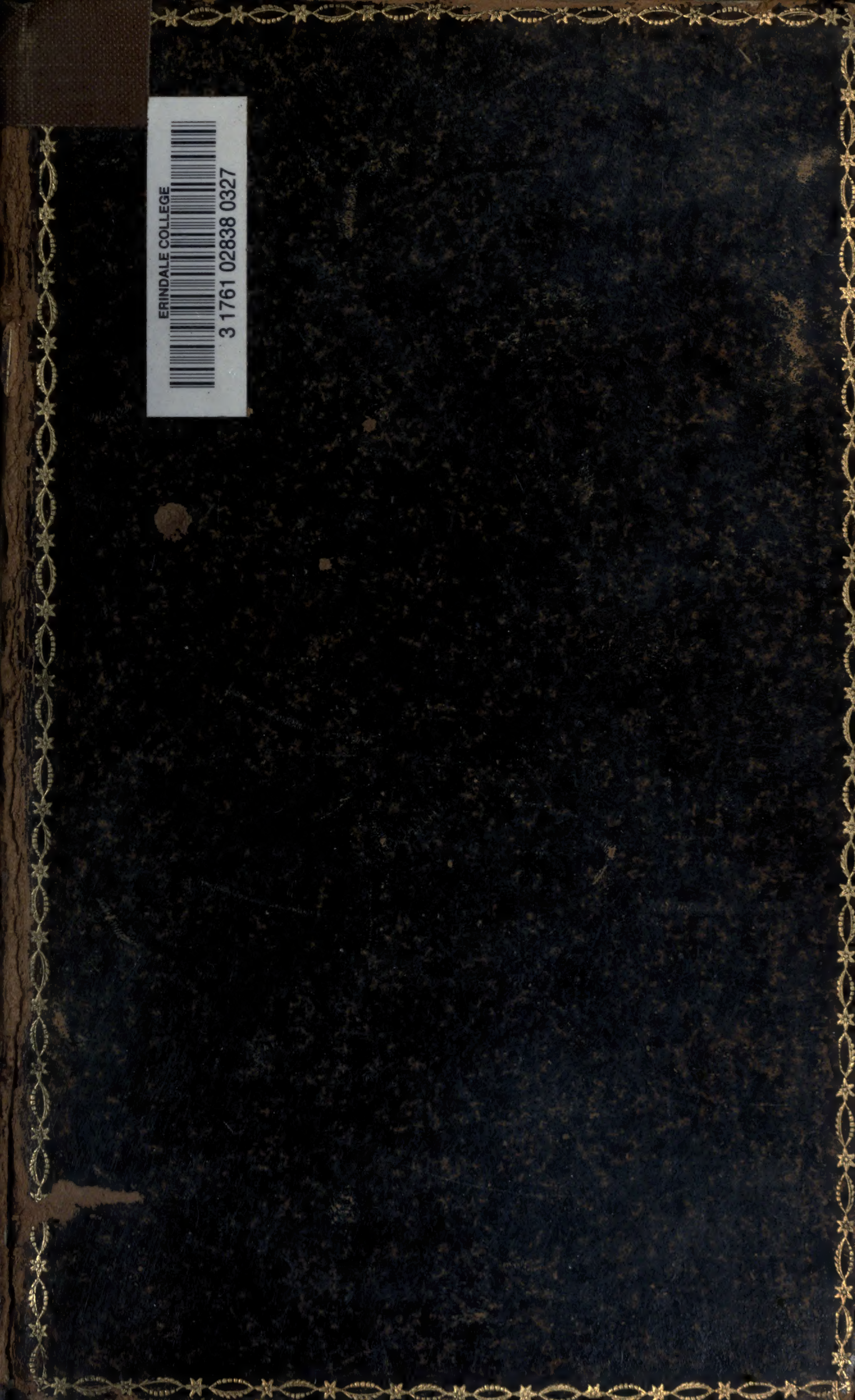
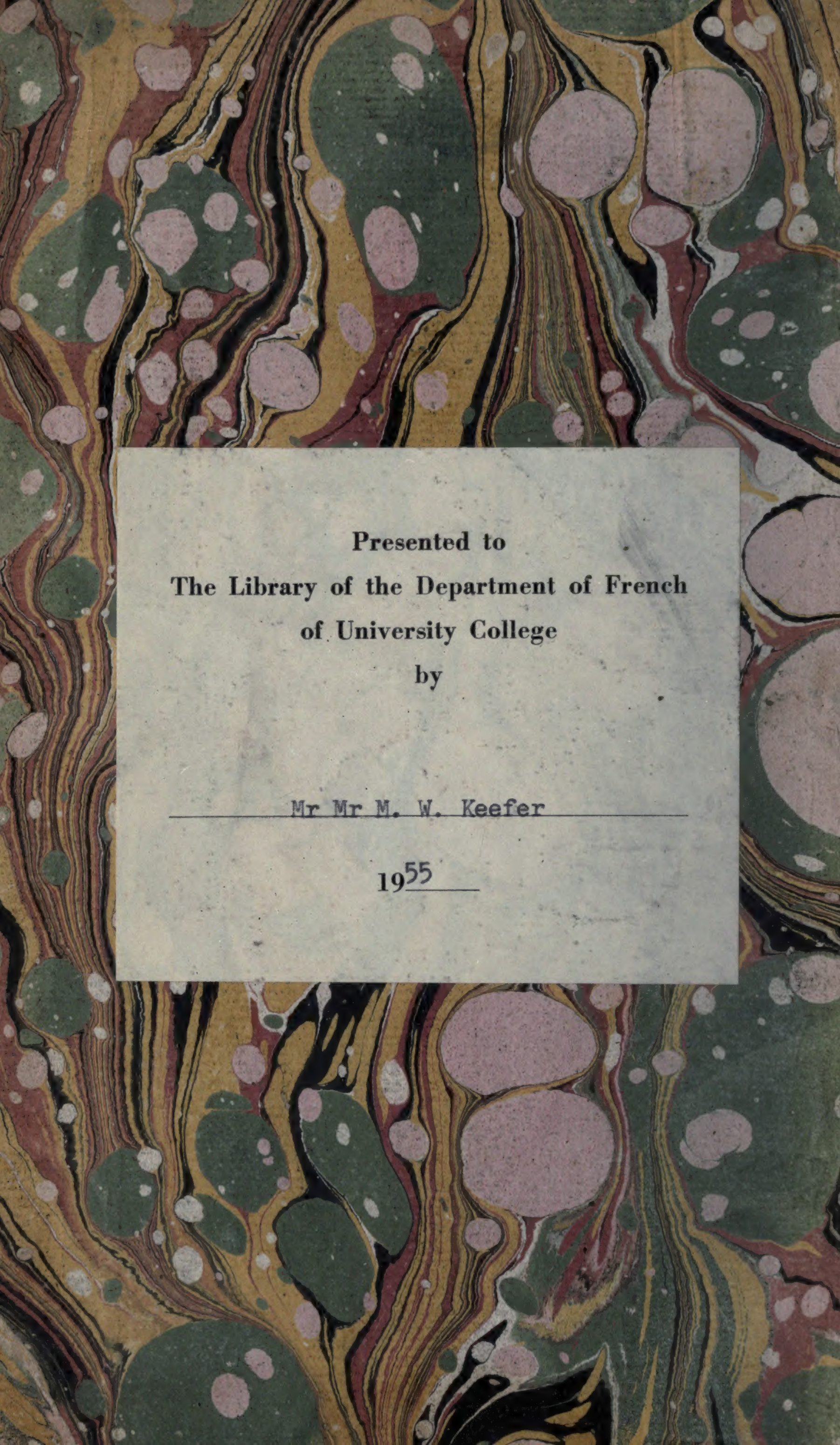

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 0327





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



Post genitis hic carus erit,
nunc carus amicis.

Par la M.se du Châtelet.

De la Tour. Pinx. 1730 — *P. G. Langlois. Sculp. 1784*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SEIZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ESSAI

SUR

LES MOEURS

ET

L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS

DE L'HISTOIRE,

DEPUIS CHARLEMAGNE

JUSQU'A LOUIS XIII.

AVIS

DES EDITEURS. (*)

NOUS avons réimprimé, le plus correctement que nous avons pu, LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, composée d'abord uniquement pour l'illustre marquise *du Châtelet - Lorraine*, & qui sert d'introduction à l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, fait pour la même Dame. Nous avons rectifié toutes les fautes typographiques énormes, dont les précédentes éditions étaient inondées ; & nous avons rempli toutes les lacunes, d'après le manuscrit original que l'auteur nous a confié.

Ce discours préliminaire a paru absolument nécessaire, pour préserver les esprits bien faits de cette foule de fables absurdes dont on continue encore d'infecter la jeunesse. L'auteur de cet ouvrage a donné ce préservatif, précisément comme l'illustre médecin *Tissot* ajouta, long-temps après, à son Avis au peuple, un chapitre très-utile contre les charlatans. L'un écrivit pour la vérité, l'autre pour la santé.

Un répétiteur du collége Mazarin, nommé *Larcher*, traducteur d'un vieux roman grec,

(*) Cet avis est de M. de *Voltaire* lui-même, qui s'occupait d'une nouvelle édition de ses ouvrages peu de temps avant sa mort.

intitulé Callirrhoé, & du *Martinus Scriblerus* de *Pope*, fut chargé par ſes camarades d'écrire un libelle pédanteſque contre les vérités trop évidentes, énoncées dans la Philoſophie de l'hiſtoire. La moitié de ce libelle conſiſte en bévues, & l'autre en injures, ſelon l'uſage. Comme la Philoſophie de l'hiſtoire avait été donnée ſous le nom de l'abbé *Bazin*, on répondit à l'homme de collége ſous le nom d'un neveu de l'abbé *Bazin*; & l'on répondit, comme doit faire un homme du monde, en ſe moquant du pédant. Les ſages & les rieurs furent pour le neveu de l'abbé *Bazin*.

On trouvera la réponſe du neveu dans les *Mélanges hiſtoriques*, tome I, de cette édition.

INTRODUCTION. (*)

CHANGEMENTS DANS LE GLOBE.

Vous voudriez que des philofophes euffent écrit l'hiftoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philofophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer enfemble : effayons de déterrer quelques monuments précieux fous les ruines des fiècles.

Commençons par examiner fi le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il eft aujourd'hui.

Il fe peut que notre monde ait fubi autant de changements que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenfes, chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moiffons. Il n'y a point de rivage que le temps n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les fables mouvants de l'Afrique feptentrionale, & des bords de la Syrie voifins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chofe que les fables de la mer, qui font demeurés amoncelés quand la mer s'eft peu-à-peu retirée? *Hérodote*, qui ne ment pas toujours, nous dit, fans doute, une très-grande vérité, quand il raconte que, fuivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas toujours été terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes fablonneufes qui font vers la mer Baltique? Les Cyclades n'atteftent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les

(*) *Les notes de l'auteur font marquées par des* lettres, *& celles des éditeurs par des* chiffres.

bas-fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aifément fous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Charybde & de Scylla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne femble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Apulie, comme l'antiquité l'a toujours cru? Le mont Véfuve & le mont Etna, ont les mêmes fondements fous la mer qui les fépare. Le Véfuve ne commença d'être un volcan dangereux, que quand l'Etna ceffa de l'être; l'un des deux foupiraux jette encore des flammes quand l'autre eft tranquille : une fecouffe violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe fait que la mer a englouti la moitié de la Frife. J'ai vu, il y a quarante ans, les clochers de dix-huit villages près du Mordick, qui s'élevaient encore au-deffus de fes inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il eft fenfible que la mer abandonne en peu de temps fes anciens rivages. Voyez Aigues-Mortes, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le font plus. Voyez Damiette, où nous abordâmes du temps des croifades, & qui eft actuellement à dix milles au milieu des terres. La mer fe retire tous les jours de Rofette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions; & s'il s'eft perdu des étoiles dans l'immenfité de l'efpace, fi la feptième des pléiades eft difparue depuis long-temps, fi plufieurs autres fe font évanouies aux yeux dans la voie lactée; devons-nous être furpris que notre petit globe fubiffe des changements continuels?

Je ne prétends pas aſſurer que la mer ait formé, ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes, peuvent avoir été le logement des petits teſtacées qui habitaient des lacs; & ces lacs, qui ont diſparu par des tremblements de terre, ſe feront jetés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les gloſſopètres, m'ont paru des foſſiles terreſtres. Je n'ai jamais oſé penſer que ces gloſſopètres puſſent être des langues de chien marin (1), & je ſuis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes ſont venues dépoſer leurs *conchas Veneris* ſur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y ſont venus apporter leurs langues. On a oſé dire que les mers ſans reflux, & les mers dont le reflux eſt de ſept ou huit pieds, ont formé des montagnes de quatre à cinq cents toiſes de haut; que tout le globe a été brûlé; qu'il eſt devenu une boule de verre. Ces imaginations déshonorent la phyſique. Une telle charlatanerie eſt indigne de l'hiſtoire.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le chimérique avec le vrai; nous avons aſſez de preuves des grandes révolutions du globe, ſans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ferait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que

(1) Voyez dans les œuvres philoſophiques, l'ouvrage intitulé, *Curioſités de la nature;* & les notes des éditeurs, à la diſſertation ſur les changements arrivés au globe.

cette partie du monde eût existé. Il est vraisemblable que cette terre n'était autre chose que l'île de Madère, découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité; oubliée ensuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzième siècle de notre ère vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne; par ces golfes que les irruptions de la mer ont formés; par ces archipels semés au milieu des eaux; que les deux hémisphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre; mais la mer ne peut avoir été pendant des siècles sur les Alpes & sur les Pyrénées : une telle idée choque toutes les lois de la gravitation & de l'hydrostatique.

DES DIFFERENTES RACES D'HOMMES.

Ce qui est plus intéressant pour nous, c'est la différence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lappons, les Chinois, les Américains, soient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui, en passant par Leyde, n'ait vu la partie du *reticulum mucosum* d'un nègre disséqué par le célèbre *Ruysch*. Tout le reste de cette membrane fut transporté par *Pierre le grand* dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane est noire; & c'est elle qui communique aux nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que

dans les maladies qui peuvent déchirer ce tiſſu, & permettre à la graiſſe échappée de ſes cellules, de faire des taches blanches ſous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours groſſes, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la meſure même de leur intelligence, mettent entre eux & les autres eſpèces d'hommes des différences prodigieuſes. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat; c'eſt que des nègres & des négreſſes, tranſportés dans les pays les plus froids, y produiſent toujours des animaux de leur eſpèce; & que les mulâtres ne ſont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire.

Les Albinos ſont, à la vérité, une nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique; leur faibleſſe ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent: cependant les Nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curioſité. J'en ai vu deux, & mille Européans en ont vu. Prétendre que ce ſont des Nègres nains, dont une eſpèce de lèpre a blanchi la peau; c'eſt comme ſi l'on diſait que les noirs eux-mêmes ſont des blancs que la lèpre a noircis. Un albinos ne reſſemble pas plus à un nègre de Guinée, qu'à un anglais, ou à un eſpagnol. Leur blancheur n'eſt pas la nôtre: rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun; c'eſt une couleur de linge ou plutôt de cire blanchie: leurs cheveux, leurs ſourcils, ſont de la plus belle & de la plus douce ſoie: leurs yeux ne reſſemblent en rien à ceux des autres hommes; mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils reſſemblent aux Lappons

par la taille, à aucune nation par la tête, puiſqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles; & ils n'ont d'homme que la ſtature du corps, avec la faculté de la parole & de la penſée, dans un degré très-éloigné du nôtre. Tels ſont ceux que j'ai vus & examinés. (2)

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril ſur les cuiſſes; le mamelon noir des femmes Samoyèdes; la barbe des hommes de notre continent, & le menton toujours imberbe des Américains; ſont des différences ſi marquées, qu'il n'eſt guère poſſible d'imaginer que les uns & les autres ne ſoient pas des races différentes.

Au reſte, ſi l'on demande d'où ſont venus les Américains, il faut auſſi demander d'où ſont venus les habitants des terres Auſtrales; & l'on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège, en a planté auſſi en Amérique & ſous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres & fait croître de l'herbe.

Pluſieurs ſavants ont ſoupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchants de l'homme, ont péri; les Albinos ſont en ſi petit nombre, ſi faibles, & ſi maltraités par les Nègres, qu'il eſt à craindre que cette eſpèce ne ſubſiſte pas encore long-temps.

(2) Voyez dans l'Hiſtoire naturelle de M. de *Buffon*, (Supplément, t. IV, p. 559, édition du Louvre) la deſcription d'une négreſſe blanche, amenée en France, & née dans nos îles de père & mère noirs. Au reſte, ce dernier fait n'eſt prouvé que par des certificats, dont l'autorité, très-reſpectable dans les tribunaux, l'eſt très-peu en phyſique.

Il eſt parlé de Satyres dans preſque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur exiſtence ſoit impoſſible ; on étouffe encore en Calabre quelques monſtres mis au monde par des femmes. Il n'eſt pas improbable que dans les pays chauds, des ſinges aient ſubjugué des filles. *Hérodote*, au livre II, dit que pendant ſon voyage en Egypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès ; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il eſt défendu dans le Lévitique, au chap. XVII, de s'unir avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplements aient été communs ; & juſqu'à ce qu'on ſoit mieux éclairci, il eſt à préſumer que des eſpèces monſtrueuſes ont pu naître de ces amours abominables. Mais ſi elles ont exiſté, elles n'ont pu influer ſur le genre-humain ; & ſemblables aux mulets qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes, (ſi vous faites abſtraction de cette ligne de deſcendants d'*Adam* conſacrée par les livres juifs, & ſi long-temps inconnue ;) il eſt vraiſemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à-peu-près auſſi courte que la nôtre. Comme les animaux, les arbres, & toutes les productions de la nature, ont toujours eu la même durée, il eſt ridicule de nous en excepter.

Mais il faut obſerver que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre-humain les productions & les maladies des autres climats ; & les hommes ayant été plus robuſtes & plus laborieux, dans la ſimplicité d'un état champêtre, pour lequel ils ſont nés, ils ont dû jouir d'une ſanté plus égale, & d'une

vie un peu plus longue que dans la molleſſe, ou dans les travaux mal-ſains des grandes villes. C'eſt-à-dire, que ſi dans Conſtantinople, Paris, & Londres, un homme, ſur cent mille, arrive à cent années ; il eſt probable que vingt hommes, ſur cent mille, atteignaient autrefois cet âge. C'eſt ce qu'on a obſervé dans plusieurs endroits de l'Amérique, où le genre-humain s'était conſervé dans l'état de pure nature.

La peſte, la petite vérole, que les caravanes Arabes communiquèrent, avec le temps, aux peuples de l'Aſie & de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainſi le genre-humain en Aſie, & dans les beaux climats de l'Europe, ſe multipliait plus aiſément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & pluſieurs bleſſures, ne ſe guériſſaient pas à la vérité comme aujourd'hui ; mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peſte, compenſait tous les dangers attachés à notre nature ; de ſorte qu'à tout prendre, il eſt à croire que le genre-humain, dans les climats favorables, jouiſſait autrefois d'une vie plus ſaine & plus heureuſe que depuis l'établiſſement des grands empires. Ce n'eſt pas à dire que les hommes aient jamais vécu trois ou quatre cents ans. C'eſt un miracle très reſpectable dans la bible, mais par-tout ailleurs c'eſt un conte abſurde.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

PRESQUE tous les peuples, mais ſurtout ceux de l'Aſie, comptent une ſuite de ſiècles qui nous effraie. Cette conformité entre eux doit au moins nous

faire examiner ſi leurs idées ſur cette antiquité étaient deſtituées de toute vraiſemblance.

Pour qu'une nation ſoit raſſemblée en corps de peuple, qu'elle ſoit puiſſante, aguerrie, ſavante, il eſt certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; on n'y comptait que deux royaumes quand elle fut découverte; & encore dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reſte de ce vaſte continent était partagé, & l'eſt encore, en petites ſociétés, à qui les arts ſont inconnus. Toutes ces peuplades vivent ſous des huttes, elles ſe vêtiſſent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont preſque nues dans les tempérés. Les unes ſe nourriſſent de la chaſſe, les autres de racines qu'elles pêtriſſent: elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on ne déſire point ce qu'on ne connaît pas. Leur induſtrie n'a pu aller au-delà de leurs beſoins preſſants. Les Samoyèdes, les Lappons, les habitants du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, ſont encore moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Cafres, ſont plongés dans la même ſtupidité, & y croupiront long-temps.

Il faut un concours de circonſtances favorables pendant des ſiècles, pour qu'il ſe forme une grande ſociété d'hommes raſſemblés ſous les mêmes lois; il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas ſi on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jeteraient que des cris confus; ils ne ſe feraient entendre que par ſignes. Un enfant ne parle au bout de quelque temps que par imitation; & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté,

ſi on laiſſait paſſer ſes premières années ſans dénouer ſa langue.

Il a fallu peut-être plus de temps, pour que des hommes doués d'un talent ſingulier aient formé & enſeigné aux autres les premiers rudiments d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir enſuite à l'établiſſement de quelque ſociété. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer diſtinctement; tels ont été les Troglodytes, au rapport de *Pline;* tels ſont encore ceux qui habitent vers le cap de Bonne-Eſpérance. Mais qu'il y a loin de ce jargon barbare à l'art de peindre ſes penſées! la diſtance eſt immenſe.

Cet état de brutes, où le genre-humain a été long-temps, dut rendre l'eſpèce très-rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guère ſuffire à leurs beſoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient ſe ſecourir. Les bêtes carnaſſières, ayant plus d'inſtinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'eſpèce humaine.

Les hommes ne pouvaient ſe défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de groſſes branches d'arbres; & de-là, peut-être, vint cette notion confuſe de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions, & contre les ſangliers, avec des maſſues.

Les pays les plus peuplés furent ſans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le riz qui croît de lui-même. Il eſt bien vraiſemblable que l'Inde, la Chine, les bords

de l'Euphrate, & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux, au contraire, il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.

DE LA CONNAISSANCE DE L'AME.

QUELLE notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'âme? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchisme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. La nature a eu trop de pitié d'eux pour en faire des métaphysiciens; cette nature est toujours & par-tout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelqu'être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie; & le mot d'*Ame* signifia toujours la vie chez les anciens, soit Syriens, soit Chaldéens, soit Egyptiens, soit Grecs, soit ceux qui vinrent enfin s'établir dans une partie de la Phénicie.

Par quels degrés put-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins, n'en savaient pas assez pour se tromper en philosophes.

Il se forma, dans la suite des temps, des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre

d'hommes put avoir le loiſir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme ſenſiblement frappé de la mort de ſon père, ou de ſon frère, ou de ſa femme, ait vu dans un ſonge la perſonne qu'il regrettait. Deux ou trois ſonges de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivants; & cependant ce mort, rongé des vers, eſt toujours en la même place. C'eſt donc quelque choſe qui était en lui, qui ſe promène dans l'air; c'eſt ſon âme, ſon ombre, ſes mânes; c'eſt une légère figure de lui-même. Tel eſt le raiſonnement naturel de l'ignorance qui commence à raiſonner. Cette opinion eſt celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été par conſéquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu ſe préſenter à des eſprits qui ne connaiſſaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il ſe trouvât un homme qui eût aſſez de loiſir pour méditer. Tous les arts de la main ont ſans doute précédé la métaphyſique, de pluſieurs ſiècles.

Remarquons, en paſſant, que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'âme n'était autre choſe qu'une image aérienne du corps. *Ulyſſe* voit dans les enfers des ombres, des mânes; pouvait-il voir des eſprits purs?

Nous examinerons dans la ſuite, comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers, & de l'apothéoſe des morts; comment ils crurent, ainſi que d'autres peuples, une ſeconde vie, ſans ſoupçonner la ſpiritualité de l'âme. Au contraire, ils ne pouvaient imaginer qu'un être ſans corps pût

éprouver

éprouver du bien & du mal. Et je ne ſais ſi *Platon* n'eſt pas le premier qui ait parlé d'un être purement ſpirituel. C'eſt-là, peut-être, un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Encore la ſpiritualité de *Platon* eſt très-conteſtée, & la plupart des pères de l'Egliſe admirent une âme corporelle, tout platoniciens qu'ils étaient. Mais nous n'en ſommes pas à ces temps ſi nouveaux, & nous ne conſidérons le monde que comme encore informe & à peine dégroſſi.

DE LA RELIGION DES PREMIERS HOMMES.

LORSQU'APRÈS un grand nombre de ſiècles, quelques ſociétés ſe furent établies, il eſt à croire qu'il y eut quelque religion, quelque eſpèce de culte groſſier. Les hommes alors uniquement occupés du ſoin de ſoutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens & ces fins innombrables, qui annoncent aux ſages un éternel architecte.

La connaiſſance d'un DIEU formateur, rémunérateur, & vengeur, eſt le fruit de la raiſon cultivée.

Tous les peuples furent donc, pendant des ſiècles, ce que ſont aujourd'hui les habitants de pluſieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de pluſieurs îles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un DIEU unique, ayant tout fait, préſent en tous lieux, exiſtant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le ſens ordinaire, car ils ne nient point l'Etre ſuprême; ils ne le connaiſſent pas; ils n'en ont nulle idée.

Les Cafres, prennent pour protecteur un insecte; les Nègres, un serpent. Chez les Américains, les uns adorent la lune, les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou *Manco Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre, ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes, ou ces superstitions s'établirent, il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages voit périr les fruits qui la nourrissent; une inondation détruit quelques cabanes; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal? Ce ne peut être un de leurs concitoyens; car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrète: elle les a maltraités; il faut donc l'apaiser. Comment en venir à bout? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire; en lui fesant de petits présents. Il y a un serpent dans le voisinage; ce pourrait bien être ce serpent: on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire; il devient sacré dès-lors; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine, qui, de son côté, a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration, elles appelleront, en général, l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal; *le Maître*, *le Seigneur*, *le Chef*, *le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raiſon commencée, qui s'accroît & ſe fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes, quand la nation eſt devenue plus nombreuſe. Auſſi voyons-nous que beaucoup de nations n'ont eu d'autre DIEU que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonaï*, chez les Phéniciens; *Baal*, *Melkom*, *Adad*, *Sadaï*, chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne ſignifient que *le Seigneur*, *le Puiſſant*.

Chaque Etat eut donc, avec le temps, ſa divinité tutélaire, ſans ſavoir ſeulement ce que c'eſt qu'un Dieu, & ſans pouvoir imaginer que l'Etat voiſin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car, comment penſer, lorſqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en euſſent pas auſſi? Il s'agiſſait ſeulement de ſavoir lequel de tant de Maîtres, de Seigneurs, de Dieux, l'emporterait, quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, ſans doute, l'origine de cette opinion ſi généralement & ſi long-temps répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choiſie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que, dans des temps très-poſtérieurs, vous voyez *Homère* faire combattre les dieux de Troye contre les dieux des Grecs, ſans laiſſer ſoupçonner, en aucun endroit, que ce ſoit une choſe extraordinaire & nouvelle. Vous voyez *Jephté* chez les Juifs, qui dit aux Ammonites : *Ne poſſédez-vous pas de droit ce que votre ſeigneur Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous poſſédions la terre que notre ſeigneur Adonaï nous a promiſe.*

Il y a un autre paſſage non moins fort; c'eſt celui de *Jérémie*, chap. 49, verſet 1, où il eſt dit: *Quelle raiſon a eu le ſeigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad?* Il eſt clair, par ces expreſſions, que les Juifs, quoique ſerviteurs d'*Adonaï*, reconnaiſſaient pourtant le ſeigneur *Melkom*, & le ſeigneur *Chamos*.

Dans le premier chapitre des Juges, vous trouverez que *le Dieu de Juda ſe rendit maître des montagnes, mais qu'il ne put vaincre dans les vallées.* Et au troiſième livre des Rois, vous trouvez chez les Syriens l'opinion établie, que le DIEU des Juifs n'était que le Dieu des montagnes.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens: je ne dis pas le bœuf *Apis*, & le chien *Anubis;* mais *Ammon*, & les douze grands dieux. Les Romains adorèrent tous les dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos*, & *S[t] Etienne*, nous aſſurent que dans le déſert, pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Remphan*, ou *Kium;* (3) qu'ils ne firent aucun ſacrifice, ne préſentèrent aucune offrande au dieu *Adonaï*, qu'ils adorèrent depuis. Il eſt vrai que le Pentateuque ne parle que du *veau d'or*, dont aucun prophète ne fait mention; mais ce n'eſt pas

(3) Ou *Réphan*, ou *Chevan*, ou *Kium*, ou *Chlon*, &c. *Amos*, ch. V, 26; Act. VII, 43.

» Si l'on ne ſavait, à n'en pouvoir douter, que les Hébreux ont adoré » les idoles dans le déſert, non pas une ſeule fois, mais habituellement » & d'une manière perſévérante, on aurait peine à ſe le perſuader. . . . . » C'eſt cependant ce qui eſt inconteſtable, d'après le témoignage exprès » d'*Amos*, qui reproche aux Iſraélites, d'avoir porté dans leur voyage » du déſert la tente du dieu *Moloch*, l'image de leurs idoles, & l'étoile » de leur dieu *Remphan.* » *Bible de Vence*, *Diſſertation ſur l'idolatrie des Iſraélites à la tête des prophéties d'Amos.*

ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il fuffit de révérer également *Moïfe*, *Jérémie*, *Amos*, & *faint Etienne*, qui femblent fe contredire, & que des théologiens concilient.

Ce que j'obferve feulement, c'eft qu'excepté ces temps de guerre & de fanatifme fanguinaire qui éteignent toute humanité, & qui rendent les mœurs, les lois, la religion, d'un peuple, l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voifins euffent leurs dieux particuliers; & qu'elles imitèrent fouvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le refte des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circoncifion des Arabes & des Egyptiens; s'attachèrent comme ces derniers à la diftinction des viandes; prirent d'eux les ablutions, les proceffions, les danfes facrées, le bouc *Hazazel*, la *Vache rouffe*. Ils adorèrent fouvent le *Baal*, le *Belphegor*, de leurs autres voifins; tant la nature & la coutume l'emportent prefque toujours fur la loi, furtout quand cette loi n'eft pas généralement connue du peuple. Ainfi *Jacob*, petit-fils d'*Abraham*, ne fit nulle difficulté d'époufer deux fœurs, qui étaient ce que nous appelons idolâtres, & filles d'un père idolâtre. *Moïfe* même époufa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre. *Abraham* était fils d'un idolâtre. Le petit-fils de *Moïfe*, *Eleazar*, ut prêtre idolâtre de la tribu de Dan idolâtre.

Ces mêmes Juifs, qui long-temps après crièrent tant contre les cultes étrangers, appelèrent dans leurs livres facrés l'idolâtre *Nabuchodonofor*, l'oint du Seigneur; l'idolâtre *Cyrus*, auffi l'oint du Seigneur. Un

de leurs prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Eliſée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien ; nous ſavons aſſez que les hommes ſe contrediſent toujours dans leurs mœurs & dans leurs lois. Ne ſortons point ici du ſujet que nous traitons ; continuons à voir comment les religions diverſes s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Aſie, en-deçà de l'Euphrate, adorèrent les aſtres. Les Chaldéens, avant le premier *Zoroaſtre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémiſphère. Il faut que cette erreur ſoit bien naturelle à l'homme, puiſqu'elle a eu tant de ſectateurs dans l'Aſie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi-ſauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuſe ? elle augmente le nombre de ſes dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth*, ou *Iſis ;* & ils finiſſent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agreſtes ſont pour *Mars ;* ceux des Romains, maîtres de l'Europe, ſont pour la déeſſe de l'acte du mariage, pour le dieu des latrines. (*a*) Et cependant *Cicéron*, & tous les philoſophes, & tous les initiés, reconnaiſſaient un DIEU ſuprême & tout-puiſſant. Ils étaient tous revenus par la raiſon, au point d'où les hommes ſauvages étaient partis par inſtinct.

Les apothéoſes ne peuvent avoir été imaginées que très-long-temps après les premiers cultes. Il n'eſt pas naturel de faire d'abord un dieu, d'un homme que nous avons vu naître comme nous, ſouffrir comme nous les maladies, les chagrins, les miſères, de l'humanité,

(*a*) *Dea Pertunda, Deus Stercutius.*

fubir les mêmes befoins humiliants, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez prefque toutes les nations, après les révolutions de plufieurs fiècles.

Un homme qui avait fait de grandes chofes, qui avait rendu des fervices au genre-humain, ne pouvait être, à la vérité, regardé comme un dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre, & aller à la garde-robe ; mais les enthoufiaftes fe perfuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un dieu ; qu'il était fils d'un dieu : ainfi les dieux firent des enfants dans tout le monde ; car fans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Perfée*, *Hercule*, *Caftor*, *Pollux*, furent fils de dieu ; *Romulus*, fils de dieu ; *Alexandre* fut déclaré fils de dieu en Egypte ; un certain *Odin*, chez nos nations du Nord, fils de dieu ; *Manco Capac*, fils du foleil au Pérou. L'hiftorien des mogols *Abulgazi* rapporte qu'une des aïeules de *Gengis*, nommée *Alanku*, étant fille, fut groffe d'un rayon célefte. *Gengis* lui-même paffa pour le fils de Dieu : & lorfque le pape *Innocent IV* envoya frère *Afcelin* à *Batoukan*, petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être préfenté qu'à l'un des vifirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu. Le miniftre répondit : Ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu, le grand *Batoukan* fon maître ?

D'un fils de dieu à un dieu, il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de fon père ; ainfi des temples furent

élevés, avec le temps, à tous ceux qu'on avait ſuppoſés être nés du commerce ſurnaturel de la divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes ſur ce ſujet; mais tous ces volumes ſe réduiſent à deux mots : c'eſt que le gros du genre-humain a été & ſera très-long-temps inſenſé & imbécille; & que peut-être les plus inſenſés de tous, ont été ceux qui ont voulu trouver un ſens à ces fables abſurdes, & mettre de la raiſon dans la folie.

DES USAGES ET DES SENTIMENTS COMMUNS A PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

La nature étant par-tout la même, les hommes ont dû néceſſairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs, dans les choſes qui tombent le plus ſous les ſens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être ſupérieur habitant dans les airs. Les peuples voiſins de l'Océan, voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cauſe de tout ce qui arrivait au monde dans le temps de ſes différentes phaſes.

Dans leurs cérémonies religieuſes, preſque tous ſe tournèrent vers l'orient, ne ſongeant pas qu'il n'y a ni orient, ni occident, & rendant tous une eſpèce d'hommage au ſoleil qui ſe levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le ſerpent dut leur paraître doué d'une intelligence ſupérieure, parce que voyant

muer quelquefois ſa peau, ils durent croire qu'il rajeuniſſait. Il pouvait donc, en changeant de peau, ſe maintenir toujours dans ſa jeuneſſe; il était donc immortel. Auſſi fut-il en Egypte, en Grèce, le ſymbole de l'immortalité. Les gros ſerpents qui ſe trouvaient auprès des fontaines, empêchaient les hommes timides d'en approcher : on penſa bientôt qu'ils gardaient des tréſors. Ainſi un ſerpent gardait les pommes d'or heſpérides; un autre veillait autour de la toiſon d'or; & dans les myſtères de *Bacchus*, on portait l'image d'un ſerpent qui ſemblait garder une grappe d'or.

Le ſerpent paſſait donc pour le plus habile des animaux; & de-là cette ancienne fable indienne, que Dieu ayant créé l'homme, lui donna une drogue qui lui aſſurait une vie ſaine & longue; que l'homme chargea ſon âne de ce préſent divin; mais qu'en chemin, l'âne ayant eu ſoif, le ſerpent lui enſeigna une fontaine, & prit la drogue pour lui tandis que l'âne buvait; de ſorte que l'homme perdit l'immortalité par ſa négligence, & le ſerpent l'acquit par ſon adreſſe. De-là enfin tant de contes d'ânes & de ſerpents.

Ces ſerpents feſaient du mal; mais comme ils avaient quelque choſe de divin, il n'y avait qu'un dieu qui eût pu enſeigner à les détruire. Ainſi le ſerpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainſi *Ophionée*, le grand ſerpent, fit la guerre aux dieux, long-temps avant que les Grecs euſſent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* prouve que cette fable du grand ſerpent, ennemi des dieux, était une des plus anciennes de la Phénicie. Et cent ſiècles avant *Phérécide*, les premiers brachmanes avaient imaginé que DIEU envoya un

jour ſur la terre une groſſe couleuvre qui engendra dix mille couleuvres, leſquelles furent autant de péchés dans les cœurs des hommes.

Nous avons déjà vu que les ſonges, les rêves, durent introduire la même ſuperſtition dans toute la terre. Je ſuis inquiet, pendant la veille, de la ſanté de ma femme, de mon fils; je les vois mourants pendant mon ſommeil; ils meurent quelque jours après: il n'eſt pas douteux que les dieux ne m'aient envoyé ce ſonge véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'eſt un rêve trompeur que les dieux m'ont député. Ainſi, dans *Homère*, *Jupiter* envoie un ſonge trompeur à *Agamemnon*, chef des Grecs. Ainſi, (au troiſième livre des Rois, chap. XXII,) le Dieu qui conduit les Juifs envoie un eſprit malin pour mentir dans la bouche des prophètes, & pour tromper le roi *Achab*.

Tous les ſonges, vrais ou faux, viennent du ciel. Les oracles s'établiſſent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages ſi ſon mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il eſt bien certain que l'un d'eux aura raiſon. Si le mari vit, la femme garde le ſilence; s'il meurt, elle crie par toute la ville, que le mage qui a prédit cette mort eſt un prophète divin. Il ſe trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédiſent l'avenir, & qui découvrent les choſes les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *voyants* chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon*, au rapport même de *Joſephe*, dans ſon diſcours contre *Appion*.

Il y avait des *voyants* en Chaldée, en Syrie. Chaque temple eut ſes oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un ſi

grand crédit, que *Rollin*, dans ſon Hiſtoire ancienne, répète les oracles rendus par *Apollon* à *Créſus*. Le dieu devine que le roi faît cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui répond que ſon règne finira, quand un mulet ſera ſur le trône des Perſes. *Rollin* n'examine point ſi ces prédictions, dignes de *Noſtradamus*, ont été faites après coup. Il ne doute pas de la ſcience des prêtres d'*Apollon*, & il croit que DIEU permettait qu'*Apollon* dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les païens dans leur religion.

Une queſtion plus philoſophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées, depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, ſe ſont accordées, c'eſt l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations, durent ſe faire la queſtion que nous feſons tous dès l'âge de quinze ans : Pourquoi y a-t-il du mal ſur la terre ?

On enſeigna dans l'Inde qu'*Adimo*, fils de *Brama*, produiſit les hommes juſtes par le nombril du côté droit, & les injuſtes du côté gauche ; & que c'eſt de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal phyſique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Oſiris*. Les Perſans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qui avait pondu *Oromaſe*, & y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs ; c'eſt la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait tranſmiſes.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en arabe, puiſque les traductions hébraïque & grecque ont conſervé pluſieurs termes arabes. Ce livre, qui eſt d'une très-haute antiquité, repréſente le *Satan*, qui eſt

l'*Ariman* des Perſes & le *Typhon* des Egyptiens, ſe promenant dans toute la terre, & demandant permiſſion au Seigneur d'affliger *Job. Satan* paraît ſubordonné au Seigneur; mais il réſulte que *Satan* eſt un être très-puiſſant, capable d'envoyer ſur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Il ſe trouva au fond que tant de peuples, ſans le ſavoir, étaient d'accord ſur la croyance de deux principes, & que l'univers alors connu était en quelque ſorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la ſociété? & où était l'homme à qui l'inſtinct de ſa raiſon ne fît pas ſentir des remords? L'eau lavait les ſouillures du corps & des vêtemens, le feu purifiait les métaux; il fallait bien que l'eau & le feu purifiaſſent les âmes. Auſſi n'y eut-il aucun temple ſans eaux & ſans feux ſalutaires.

Les hommes ſe plongèrent dans le Gange, dans l'Indus, dans l'Euphrate, au renouvellement de la lune, & dans les éclipſes. Cette immerſion expiait les péchés. Si on ne ſe purifiait pas dans le Nil, c'eſt que les crocodiles auraient dévoré les pénitents. Mais les prêtres qui ſe purifiaient pour le peuple ſe plongeaient dans de larges cuves, & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains ſacrés, comme des feux ſacrés, ſymboles univerſels chez tous les hommes de la pureté des âmes. Enfin, les ſuperſtitions paraiſſent établies chez toutes les nations, excepté chez les lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

ENTENDEZ-VOUS par *Sauvages* des ruſtres vivants dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons; ne connaiſſant que la terre qui les nourrit, & le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillements groſſiers; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes; ayant peu d'idées, & par conſéquent peu d'expreſſions; ſoumis, ſans qu'ils ſachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la ſueur de leur front; ſe raſſemblant certains jours dans une eſpèce de grange, pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère & à tuer leurs ſemblables, pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces ſauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, ſurtout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler ſauvages, ſont infiniment ſupérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin; & cet art manque à nos ruſtres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique ſont libres, & nos ſauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus ſauvages d'Amérique ſont des ſouverains, qui reçoivent des ambaſſadeurs de nos colonies tranſplantées auprès de leur territoire par l'avarice & par la légèreté. Ils connaiſſent l'honneur, dont jamais nos ſauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des traités; ils ſe battent avec courage, & parlent ſouvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponſe dans les Grands-Hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef de Canadiens, à qui une nation Européane propoſait de lui céder ſon patrimoine? *Nous ſommes nés ſur cette terre, nos pères y ſont enſevelis: dirons-nous aux oſſements de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates, en comparaiſon de nos ruſtres qui végètent dans nos villages, & des Sybarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par ſauvages des animaux à deux pieds, marchant ſur les mains dans le beſoin, iſolés, errants dans les forêts, *Salvatici*, *Salvaggi*; s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils ſe ſont joints, ne connaiſſant ni leurs fils, ni leurs pères; vivants en brutes, ſans avoir ni l'inſtinct, ni les reſſources des brutes? On a écrit que cet état eſt le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer miſérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie ſolitaire, attribuée à nos pères, ſoit dans la nature humaine.

Nous ſommes, ſi je ne me trompe, au premier rang (s'il eſt permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, les oies, les poules, les moutons, &c.

Si l'on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille eſt dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent en ſociété dans la ruche ont dégénéré ?

Tout animal n'a-t-il pas ſon inſtinct irréſiſtible auquel il obéit néceſſairement ? Qu'eſt-ce que cet inſtinct ? l'arrangement des organes dont le jeu ſe déploie par le temps. Cet inſtinct ne peut ſe développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude. (*b*)

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainſi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur eſpèce ? L'oiſeau fait ſon nid, comme les aſtres fourniſſent leur courſe, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme ſeul aurait-il changé ? S'il eût été deſtiné à vivre ſolitaire comme les autres animaux carnaſſiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature juſqu'à vivre en ſociété ? & s'il était fait pour vivre en

(*b*) Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin;
Il faut que l'enfant croiſſe avant qu'il les exerce;
Il ne les connaît pas ſous la main qui le berce.
Le moineau, dans l'inſtant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans ſon nid, peut-il ſentir l'amour ?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proie ?
Les inſectes changeants qui nous filent la ſoie,
Les eſſaims bourdonnants de ces filles du ciel
Qui pêtriſſent la cire & compoſent le miel,
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout s'accroît par le temps, tout mûrit avec l'âge.
Chaque être à ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Marche, & touche à ſon but par le ciel indiqué.

Poëme de la loi naturelle, ſeconde partie.

troupe comme les animaux de basse-cour & tant d'autres, eût il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire? Il est perfectible; & de-là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection?

Tous les hommes vivent en société : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois? n'est-ce pas comme si l'on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra-comiques, & des couvents de religieuses. Mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagne de son plaisir, dans ses enfants, dans ses petits-fils, dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfants égarés dans les bois, & vivants comme des brutes; mais on y a trouvé aussi des moutons & des oies; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des faquirs dans les Indes qui vivent seuls, chargés de chaînes. Oui; & ils ne vivent ainsi qu'afin

que

que les paſſants qui les admirent, viennent leur donner des aumônes. Ils font, par un fanatiſme rempli de vanité, ce que font nos mendiants des grands chemins, qui s'eſtropient pour attirer la compaſſion. Ces excréments de la ſociété humaine, ſont ſeulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette ſociété.

Il eſt très-vraiſemblable que l'homme a été agreſte pendant des milliers de ſiècles, comme ſont encore aujourd'hui une infinité de payſans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les blèreaux & les lièvres.

Par quelle loi, par quels liens ſecrets, par quel nſtinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille ſans le ſecours des arts, & ſans avoir encore formé un langage? C'eſt par ſa propre nature, par le goût qui le porte à s'unir avec une femme; c'eſt par l'attachement qu'un Morlaque, un Iſlandais, un Lapon, un Hottentot, ſent pour ſa compagne, lorſque ſon ventre groſſiſſant lui donne l'eſpérance de voir naître de ſon ſang un être ſemblable à lui; c'eſt par le beſoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre; par l'amour que la nature leur inſpire pour leur petit, dès qu'il eſt né; par l'autorité que la nature leur donne ſur ce petit; par l'habitude de l'aimer; par l'habitude que le petit prend néceſſairement d'obéir au père & à la mère; par les ſecours qu'il en reçoit dès qu'il a cinq ou ſix ans; par les nouveaux enfants que font cet homme & cette femme: c'eſt enfin, parce que dans un âge avancé, ils voient avec plaiſir leurs fils & leurs filles faire enſemble d'autres enfants, qui ont le même inſtinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela eſt un aſſemblage d'hommes bien groſſiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitants du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles ſauvages & barbares? elles ſeront ſans doute très-long-temps ſans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris & par des geſtes. Toutes les nations ont été ainſi des ſauvages, à prendre ce mot dans ce ſens; c'eſt-à-dire qu'il y aura eu long-temps des familles errantes dans les forêts, diſputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contre eux de pierres & de groſſes branches d'arbres, ſe nourriſſant de légumes ſauvages, de fruits de toute eſpèce, & enfin d'animaux même.

Il y a dans l'homme un inſtinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets, dans des hommes fort groſſiers. On voit des machines inventées par les habitants des montagnes du Tirol & des Voſges, qui étonnent les ſavants. Le payſan le plus ignorant ſait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le ſecours du levier, ſans ſe douter que la puiſſance, feſant équilibre, eſt au poids, comme la diſtance du point d'appui à ce poids eſt à la diſtance de ce même point d'appui à la puiſſance. S'il avait fallu que cette connaiſſance précédât l'uſage des leviers, que de ſiècles ſe feraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une groſſe pierre de ſa place?

Propoſez à des enfants de ſauter un foſſé; tous prendront machinalement leur ſecouſſe, en ſe retirant un peu en arrière, & courront enſuite. Ils ne ſavent

pas aſſurément que leur force, en ce cas, eſt le produit de leur maſſe multipliée par leur vîteſſe.

Il eſt donc prouvé que la nature ſeule nous inſpire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en eſt de même dans la morale. Nous avons tous deux ſentiments qui ſont le fondement de la ſociété; la commiſération & la juſtice. Qu'un enfant voie déchirer ſon ſemblable, il éprouvera des angoiſſes ſubites; il les témoignera par ſes cris & par ſes larmes; il ſecourra, s'il peut, celui qui ſouffre.

Demandez à un enfant ſans éducation, qui commencera à raiſonner & à parler, ſi le grain qu'un homme a ſemé dans ſon champ lui appartient, & ſi le voleur qui en a tué le propriétaire a un droit légitime ſur ce grain; vous verrez ſi l'enfant ne répondra pas comme tous les légiſlateurs de la terre.

DIEU nous a donné un principe de raiſon univerſelle, comme il a donné des plumes aux oiſeaux & la fourrure aux ours; & ce principe eſt ſi conſtant, qu'il ſubſiſte malgré toutes les paſſions qui le combattent; malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le ſang; malgré les impoſteurs qui veulent l'anéantir dans la ſuperſtition. C'eſt ce qui fait que le peuple le plus groſſier juge toujours très-bien à la longue des lois qui le gouvernent, parce qu'il ſent ſi ces lois ſont conformes ou oppoſées aux principes de commiſération & de juſtice qui ſont dans ſon cœur.

Mais avant d'en venir à former une ſociété nombreuſe, un peuple, une nation; il faut un langage; & c'eſt le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ſerait jamais parvenu. On aura ſans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers

befoins; enfuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfants auront répétées; les mères furtout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été compofé de monofyllabes, comme plus aifés à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont confervé quelque chofe de leur premier langage, expriment encore par des monofyllabes les chofes les plus familières & qui tombent le plus fous nos fens : prefque tout le chinois eft fondé encore aujourd'hui fur des monofyllabes.

Confultez l'ancien tudefque, & tous les idiomes du Nord; vous verrez à peine une chofe néceffaire & commune exprimée par plus d'une articulation. Tout eft monofyllabe. *Zon*, le foleil; *Moun*, la lune; *Zé*, la mer; *Flus*, fleuve; *Man*, l'homme; *Kof*, la tête; *Boum*, un arbre; *Drink*, boire; *March*, marcher; *Shlaf*, dormir, &c.

C'eft avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & dans tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'euren des mots plus compofés, que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle fagacité avons-nous pu marquer les différences des temps? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances, *je voudrais*, *j'aurais voulu;* les chofes pofitives, les chofes conditionnelles?

Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées, qu'on eft parvenu avec le temps à rendre fenfibles, par des mots compofés, ces opérations

fecrettes de l'efprit humain. Auffi voit-on que chez les barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le préfent & le futur. La langue franque, fi commune dans les échelles du Levant, eft réduite encore à cette indigence. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'eft aucun langage qui approche de la perfection.

DE L'AMERIQUE.

SE peut-il qu'on demande encore d'où font venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? On doit affurément faire la même queftion fur les nations des terres Auftrales. Elles font beaucoup plus éloignées du port dont partit *Chriftophe Colomb*, que ne le font les îles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre eft habitable; qui les y a mis? On l'a déjà dit; c'eft celui qui fait croître l'herbe des champs : & on ne devait pas être plus furpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il eft affez plaifant que le jéfuite *Lafitau* prétende, dans fa préface de l'Hiftoire des fauvages Américains, qu'il n'y a que des athées qui puiffent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît fous le nom d'île Atlantique. Les îles du Cap-Verd y font fous le nom de Gorgades; les Caraïbes fous celui d'îles Hefpérides. Tout cela n'eft pourtant fondé que fur l'ancienne découverte des îles Canaries, & probablement de

celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthaginois voyagèrent; elles touchent presque à l'Afrique, & peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les anciens temps qu'aujourd'hui.

Laissons le père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes des peuples de Carie, à cause de la conformité du nom, & surtout parce que les femmes caraïbes fesaient la cuisine de leurs maris ainsi que les femmes cariennes; laissons-le supposer que les Caraïbes ne naissent rouges, & les négresses noires, qu'à cause de l'habitude de leurs premiers pères de se peindre en noir ou en rouge.

Il arriva, dit-il, que les négresses voyant leurs maris teints en noir, en eurent l'imagination si frappée, que leur race s'en ressentit pour jamais. La même chose arriva aux femmes caraïbes, qui, par la même force d'imagination, accouchèrent d'enfants rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*, qui naquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eue ce patriarche de mettre devant leurs yeux des branches dont la moitié était écorcée; ces branches paraissant à-peu-près de deux couleurs, donnèrent aussi deux couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jésuite devait savoir que tout ce qui arrivait du temps de *Jacob*, n'arrive plus aujourd'hui.

Si l'on avait demandé au gendre de *Laban* pourquoi ses brebis, voyant toujours de l'herbe, ne fesaient pas des agneaux verds, il aurait été bien embarrassé.

Enfin, *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens Grecs; & voici ses raisons. Les Grecs avaient des fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers

Grecs allaient à la chaſſe, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des ſorciers. On danſait dans les fêtes de la Grèce, on danſe en Amérique. Il faut avouer que ces raiſons ſont convaincantes.

On peut faire ſur les nations du nouveau monde une réflexion que le père *Laſiteau* n'a point faite ; c'eſt que les peuples éloignés des tropiques ont toujours été invincibles ; & que les peuples plus rapprochés des tropiques ont preſque tous été ſoumis à des monarques. Il en fut long-temps de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada ſoient allés jamais ſubjuguer le Mexique, comme les Tartares ſe ſont répandus dans l'Aſie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en aſſez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général l'Amérique n'a jamais pu être auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie ; elle eſt couverte de marécages immenſes qui rendent l'air très-mal-ſain ; la terre y produit un nombre prodigieux de poiſons ; les flèches trempées dans les ſucs de ces herbes venimeuſes, font des plaies toujours mortelles. La Nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'induſtrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces cauſes enſemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les obſervations phyſiques qu'on peut faire ſur cette quatrième partie de notre univers, ſi long-temps inconnue, la plus ſingulière, peut-être, c'eſt qu'on n'y trouve qu'un ſeul peuple qui ait de la barbe ; ce ſont les Eſquimaux. Ils habitent au

nord vers le cinquante-deuxième degré, où le froid eſt plus vif qu'au ſoixante & ſixième de notre continent. Leurs voiſins ſont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes abſolument différentes à côté l'une de l'autre, ſuppoſé qu'en effet les Eſquimaux ſoient barbus. Mais de nouveaux voyageurs diſent que les Eſquimaux ſont imberbes, que nous avons pris leurs cheveux craſſeux pour de la barbe. A qui croire? (4)

Vers l'iſthme de Panama, eſt la race des Dariens preſque ſemblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes; race faible, & par conſéquent en très-petit nombre.

Les lions de l'Amérique ſont chétifs & poltrons; les animaux qui ont de la laine y ſont ſi grands & ſi vigoureux, qu'ils ſervent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y ſont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de cette terre ne ſont pas celles de notre hémiſphère. Ainſi tout eſt varié; & la même providence qui a produit l'éléphant, le rhinocéros, & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignaux, des condors, des animaux à qui on a cru long-temps le nombril ſur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'eſt pas le nôtre.

(4) Il paraît qu'il exiſte réellement en Amérique une petite peuplade d'hommes barbus. Mais les Iſlandais avaient navigué en Amérique long-temps avant *Chriſtophe Colomb*, & il eſt poſſible que cette peuplade d'hommes barbus ſoit un reſte de ces navigateurs Européens.

Carver, qui a voyagé dans le nord de l'Amérique pendant les années 1766, 1767, 1768, prétend, dans ſon ouvrage imprimé en 1778, que les ſauvages de l'Amérique ne ſont imberbes que parce qu'ils s'épilent. Voyez *Carver's Travel*, page 224; l'auteur parle comme témoin *oculaire*.

DE LA THEOCRATIE.

Il semble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une espèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames long-temps souverains; en Perse, les mages ont la plus grande autorité. L'histoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable; mais il en résulte toujours que c'était un mage qui était sur le trône de *Cyrus*. Plusieurs prêtres d'Egypte prescrivaient aux rois jusqu'à la mesure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & souvent se fesaient rois eux-mêmes.

Si nous descendons aux Grecs, leur histoire, toute fabuleuse qu'elle est, ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calchas* avait assez de pouvoir dans l'armée, pour sacrifier la fille du roi des rois ?

Descendez encore plus bas, chez des nations sauvages postérieures aux Grecs; les druides gouvernaient la nation gauloise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades un peu fortes, (*c*) on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie; car dès qu'une nation a choisi un dieu tutélaire, ce dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu; ils le font donc toujours parler; ils débitent ses oracles; & c'est par un ordre exprès de dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre.

(*c*) On entend par premières peuplades, des hommes rassemblés au nombre de quelques milliers, après plusieurs révolutions de ce globe.

Quel père, quelle mère, aurait jamais pu abjurer la nature, au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel, si l'on n'avait pas été certain que le dieu du pays ordonnait ce sacrifice ?

Non-seulement la théocratie a long-temps régné, mais elle a poussé la tyrannie aux plus horribles excès où la démence humaine puisse parvenir ; & plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfants à leurs dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guère que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens Etats connus qui n'ait pas été soumis au sacerdoce ; car les Japonais étaient sous les lois d'un prêtre, six cents ans avant notre ère. Presque par-tout ailleurs, la théocratie est si établie, si enracinée, que les premières histoires sont celles des dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les dieux, disaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le dieu *Adad* gouverna la Syrie ; la déesse *Cybèle* avait été souveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables ; c'est par-tout une confuse idée chez les hommes que les dieux sont autrefois descendus sur la terre.

DES CHALDÉENS.

Les Chaldéens, les Indiens, les Chinois, me paraiſſent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la ſcience des Chaldéens ; elle ſe trouve dans les dix-neuf cens trois ans d'obſervations céleſtes, envoyées de Babylone par *Calliſthène*, au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables aſtronomiques remontent préciſément à l'année 2234 avant notre ère vulgaire. Il eſt vrai que cette époque touche au temps où la Vulgate place le déluge ; mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la Vulgate, des Samaritains, & des Septante, que nous révérons également. Le déluge univerſel eſt un grand miracle, qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raiſonnons ici que d'après les notions naturelles, en ſoumettant toujours les faibles tâtonnements de notre eſprit borné aux lumières d'un ordre ſupérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle*, diſent que du temps d'un roi chaldéen nommé *Xixoutrou*, il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate ſe débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire; mais les Chaldéens n'auraient pu ſavoir que par la révélation, qu'un pareil fléau eût ſubmergé toute la terre habitable. Encore une fois, je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il eſt clair que ſi les Chaldéens n'avaient exiſté ſur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre ère, ce court eſpace ne leur eût pas ſuffi pour trouver une partie du véritable ſyſtème de notre

univers ; notion étonnante, à laquelle les Chaldéens étaient enfin parvenus. *Ariſtarque* de Samos nous apprend que les ſages de Chaldée avaient connu, combien il eſt impoſſible que la terre occupe le centre du monde planétaire ; qu'ils avaient aſſigné au ſoleil cette place qui lui appartient ; qu'ils feſaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui, chacune dans un orbe différent. (5)

Les progrès de l'eſprit ſont ſi lents, l'illuſion des yeux eſt ſi puiſſante, l'aſſerviſſement aux idées reçues ſi tyrannique ; qu'il n'eſt pas poſſible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cents ans, eût pu parvenir à ce haut degré de philoſophie qui contredit les yeux, & qui demande la théorie la plus approfondie. Auſſi les Chaldéens comptaient quatre cents ſoixante & dix mille ans ; encore cette connaiſſance du vrai ſyſtème du monde ne fut en Chaldée que le partage du petit nombre des philoſophes. C'eſt le ſort de toutes les grandes vérités ; & les Grecs, qui vinrent enſuite, n'adoptèrent que le ſyſtème commun, qui eſt le ſyſtème des enfants.

(*d*) Quatre cents ſoixante & dix mille ans, c'eſt beaucoup pour nous autres qui ſommes d'hier ; mais

(5) Voyez l'article *ſyſtème*, dans *le Dictionnaire philoſophique.*

(*d*) Notre ſainte religion, ſi ſupérieure en tout à nos lumières, nous apprend que le monde n'eſt fait que depuis environ ſix mille années ſelon la Vulgate, ou environ ſept mille ſuivant les *Septante.* Les interprètes de cette religion ineffable nous enſeignent qu'*Adam* eut la ſcience infuſe, & que tous les arts ſe perpétuèrent d'*Adam* à *Noé.* Si c'eſt là en effet le ſentiment de l'Egliſe, nous l'adoptons d'une foi ferme & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette ſainte Egliſe qui eſt infaillible. C'eſt vainement que l'empereur *Julien*, d'ailleurs ſi reſpectable par ſa vertu, ſa valeur, & ſa ſcience, dit dans ſon diſcours cenſuré par le grand & modéré *ſaint Cyrille*, que ſoit qu'*Adam* eût la ſcience

c'eſt bien peu de choſe pour l'univers entier. Je ſais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en eſt moqué, qu'il eſt exorbitant, & que ſurtout nous devons croire au Pentateuqne, plutôt qu'à *Sanchoniathon* & à *Béroſe;* mais, encore une fois, il eſt impoſſible (humainement parlant) que les hommes ſoient parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de ſi étonnantes vérités. Le premier art eſt celui de pourvoir à ſa ſubſiſtance; ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le ſecond, de former un langage; ce qui certainement demande un eſpace de temps très-conſidérable. Le troiſième, de ſe bâtir quelques huttes; le quatrième de ſe vêtir. Enſuite pour forger le fer, ou pour y ſuppléer, il faut tant de haſards heureux, tant d'induſtrie, tant de ſiècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en ſont venus à bout. Quel ſaut de cet état à l'aſtronomie!

Long-temps les Chaldéens gravèrent leurs obſervations & leurs lois ſur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlants; uſages que les Egyptiens connurent après pluſieurs ſiècles. L'art de tranſmettre ſes penſées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Aſie.

infuſe ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal; que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de ſe perfectionner dans la ſcience infuſe, s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On ſait avec quelle ſageſſe *ſaint Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot, nous prévenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choſes ſacrées. Nous proteſtons contre toutes les fauſſes interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

Il eſt à croire qu'au temps où les Chaldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à ſe ſervir de l'alphabet. Comment feſait-on auparavant, dira-t-on? comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où perſonne ne ſait ni lire, ni écrire; & cependant où l'on s'entend fort bien; où les arts néceſſaires ſont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade, avant qu'on en eût fait une ville immenſe & ſuperbe. Mais qui a bâti cette ville? je n'en ſais rien. Eſt-ce *Sémiramis*? eſt-ce *Bélus*? eſt-ce *Nabonaſſar*? Il n'y a peut-être jamais eu dans l'Aſie, ni de femme appelée *Sémiramis*, ni d'homme appelé *Bélus*. (*e*) C'eſt comme ſi nous donnions à des villes grecques, les noms d'Armagnac & d'Abbeville. Les Grecs, qui changèrent toutes les terminaiſons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms aſiatiques. De plus, l'hiſtoire de *Sémiramis* reſſemble en tout aux contes orientaux.

Nabonaſſar, ou plutôt *Nabon-aſſor*, eſt probablement celui qui embellit & fortifia Babylone, & en fit à la fin une ville ſi ſuperbe. Celui-là eſt un véritable monarque, connu dans l'Aſie par l'ère qui porte ſon nom. Cette ère inconteſtable ne commence que 747 ans avant la nôtre: ainſi elle eſt très-moderne, par rapport au nombre des ſiècles néceſſaires, pour arriver juſqu'à l'établiſſement des grandes dominations. Il paraît, par le nom même de Babylone, qu'elle exiſtait long-temps avant *Nabonaſſar*. C'eſt la ville du père *Bel*. *Bab*, ſignifie *père*, en chaldéen, comme l'avoue

(*e*) *Bel* eſt le nom de Dieu.

d'*Herbelot*. *Bel* eſt le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que ſous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou ſelon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu probablement plus de *Ninus*, fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babylone. Nul prince aſiatique ne porta un nom en *us*.

Il ſe peut que la circonférence de Babylone ait été de vingt-quatre de nos lieues moyennes; mais qu'un *Ninus* ait bâti ſur le Tigre, ſi près de Babylone, une ville appelée Ninive, d'une étendue auſſi grande; c'eſt ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puiſſants empires qui ſubſiſtaient à la fois; celui de Babylone, celui d'Aſſyrie ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La choſe eſt peu vraiſemblable; c'eſt comme ſi l'on diſait qu'il y avait à la fois, dans une partie de la Gaule, trois puiſſants empires, dont les capitales, Paris, Soiſſons, & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babylone & d'Aſſyrie. Pluſieurs ſavants, qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Aſſyrie & la Chaldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un réſidant à Babylone, l'autre à Ninive; & ce ſentiment raiſonnable peut être adopté, juſqu'à ce qu'on en trouve un plus raiſonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraiſemblance ſur l'antiquité de cette nation; c'eſt cette fameuſe tour élevée pour obſerver les aſtres. Preſque tous les commentateurs ne pouvant conteſter ce monument,

ſe croient obligés de ſuppoſer que c'était un reſte de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever juſqu'au ciel. On ne ſait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; eſt-ce la lune? eſt-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici là. Voulaient-ils ſeulement élever une tour un peu plus haute? Il n'y a là ni aucun mal., ni aucune difficulté, ſuppoſé qu'on ait beaucoup d'hommes, beaucoup d'inſtruments & de vivres.

La tour de Babel, la diſperſion des peuples, la confuſion des langues, ſont des choſes, comme on ſait, très-reſpectables, auxquelles nous ne touchons point. Nous ne parlons ici que de l'obſervatoire, qui n'a rien de commun avec les hiſtoires juives.

Si *Nabonaſſar* éleva cet édifice, il faut au moins avouer que les Chaldéens eurent un obſervatoire plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez enſuite combien de ſiècles exige la lenteur de l'eſprit humain, pour en venir juſqu'à ériger un tel monument aux ſciences.

Ce fut en Chaldée & non en Egypte qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me ſemble, trois preuves aſſez fortes; la première, que les Chaldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la ſeconde, que les ſignes du Zodiaque conviennent au climat de la Méſopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Egyptiens ne pouvaient avoir le ſigne du taureau au mois d'avril, puiſque ce n'eſt pas en cette ſaiſon qu'ils labourent; ils ne pouvaient, au mois que nous nommons *août*, figurer un ſigne par une fille chargée d'épis de bled, puiſque ce n'eſt pas en ce temps qu'ils

font

font la moiſſon. Ils ne pouvaient figurer janvier par une cruche d'eau, puiſqu'il pleut très-rarement en Egypte, & jamais au mois de Janvier. (6) La

(6) Les points équinoxiaux répondent ſucceſſivement à tous les lieux du zodiaque, & leur révolution eſt d'environ 26000 ans. Il eſt clair que ces points ſe trouvaient dans la balance, ou dans les gémeaux, à l'époque où l'on a donné des noms aux ſignes; en effet, ils ſont les ſeuls qui préſentent un emblême de l'égalité des nuits & des jours. Mais en ſuppoſant les points équinoxiaux placés dans une de ces conſtellations, il reſte quatre combinaiſons également poſſibles, puiſqu'on peut ſuppoſer également, ſoit l'equinoxe du printemps, ſoit l'équinoxe de l'automne, dans le ſigne de la balance, ou dans celui des gémeaux. Suppoſons 1°. que l'équinoxe du printemps ſoit dans la balance; le ſolſtice d'été ſera dans le capricorne, celui d'hiver dans le cancer, & l'équinoxe d'automne dans le bélier. Suppoſons 2°. que l'équinoxe d'automne ſoit dans la balance; le ſolſtice d'été ſera dans le cancer, celui d'hiver dans le capricorne, & l'équinoxe du printemps dans le bélier. Suppoſons 3°. que l'équinoxe du printemps ſoit dans les gémeaux; le ſolſtice d'été ſera dans la vierge, celui d'hiver dans les poiſſons, & l'èquinoxe d'automne dans le ſagittaire. Suppoſons enfin que l'équinoxe d'automne ſoit dans les gémeaux; le ſolſtice d'été ſera dans les poiſſons, le ſolſtice d'hiver dans la vierge, & l'équinoxe du printemps dans le ſagittaire.

Si nous examinons enſuite ces quatre hypothèſes, nous trouverons d'abord un degré de probabilité en faveur des deux premières: en effet, dans ces deux hypothèſes, les ſolſtices ont pour ſignes le capricorne & le cancer, un animal qui grimpe, & un qui marche à reculons; ſymboles naturels du mouvement apparent du ſoleil: & les deux dernières hypothèſes n'ont pas cet avantage. En comparant enſuite les deux premières, nous obſerverons que la balance paraît devoir plus naturellement être ſuppoſée le ſigne du printemps: 1°. parce que le ſigne de cet équinoxe, regardé par-tout comme le premier de l'année, doit avoir porté de préference l'emblême de l'égalité; 2°. parce que le capricorne, animal qui cherche les lieux élevés, paraît le ſigne naturel du mois où le ſoleil eſt plus élevé; & que le cancer, quoiqu'il puiſſe être regardé comme un ſymbole de l'un ou de l'autre ſolſtice, paraît plus propre encore à déſigner le ſolſtice d'hiver. Or, ſi nous préférons la première hypothèſe, le capricorne répond à juillet; les mois d'août & de ſeptembre, temps de l'inondation du Nil, répondent au verſeau & aux poiſſons, ſignes aquatiques; le Nil ſe retire en octobre, dont le bélier eſt le ſigne, parce qu'alors les troupeaux commencent à ſortir; on cultive en novembre ſous le ſigne du taureau, & l'on recueille en mars ſous le ſigne de la moiſſonneuſe. Il ſuffit donc, pour pouvoir

troisième raison, c'est que les signes anciens du zodiaque chaldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend *Diodore* de Sicile, au livre II. Cette religion des anciens Chaldéens était le *Sabéisme;* c'est-à dire, l'adoration d'un DIEU suprême, & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord, tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve, dans son neuvième livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Chaldéens, & non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Chaldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de cette science; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin :

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

DES BABYLONIENS DEVENUS PERSANS.

A l'orient de Babylone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent leurs armes & leur religion à Babylone, lorsque *Koresh*, que nous appelons *Cyrus*, prit cette

accorder avec le climat de l'Egypte les noms des douze signes du zodiaque, que ces noms leur aient été donnés lorsque l'équinoxe du printemps se trouvait au signe de la balance ; c'est-à-dire, qu'il faut reculer d'environ treize mille ans l'invention de l'astronomie. Ce système, le plus naturel de tous ceux qui ont été imaginés jusqu'ici, le seul qui s'accorde avec les monuments, & qui explique les fables de la manière la moins précaire, est dû à M. D. P.

ville avec le ſecours des Mèdes, établis au nord de la Perſe. Nous avons deux fables principales ſur *Cyrus*; celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui ſe contrediſent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote ſuppoſe un roi Mède; c'eſt-à-dire, un roi des pays voiſins de l'Hyrcanie, qu'il appelle *Aſtyage*, d'un nom grec. Cet hyrcanien *Aſtyage* commande de noyer ſon petit fils *Cyrus*, au berceau, parce qu'il a vu en ſonge ſa fille *Mandane*, *mère de Cyrus*, *piſſer ſi copieuſement qu'elle inonda toute l'Aſie.* Le reſte de l'aventure eſt à-peu-près dans ce goût; c'eſt une hiſtoire de *Gargantua* écrite ſérieuſement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à-peu-près ſemblable à notre Télémaque. Il commence par ſuppoſer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuſe de ſon héros, que les Mèdes étaient des voluptueux, plongés dans la molleſſe. Tous ces peuples voiſins de l'Hyrcanie, que les Tartares, alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sybarites?

Tout ce qu'on peut aſſurer de *Cyrus*, c'eſt qu'il fut un grand conquérant, par conſéquent un fléau de la terre. Le fond de ſon hiſtoire eſt très-vrai; les épiſodes ſont fabuleux : il en eſt ainſi de toute hiſtoire.

Rome exiſtait du temps de *Cyrus :* elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ſes voiſins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'aventure de *Lucrèce*, & le bouclier deſcendu du ciel, & la pierre coupée

avec un rasoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babylonie & ailleurs ; mais, humainement parlant, on pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût descendu du ciel pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hyrcanie, afin de le faire payer de quelque argent, & de chasser le diable *Asmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote*, ou le roman de *Xénophon*, concernant la vie & la mort de *Cyrus ;* mais je remarquerai que les Parsis ou Perses prétendaient avoir eu parmi eux, il y avait six mille ans, un ancien *Zerdust*, un prophète, qui leur avait appris à être justes & à révérer le soleil, comme les anciens Chaldéens avaient révéré les étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perses & ces Chaldéens fussent si justes, & de déterminer précisément en quel temps vint leur second *Zerdust*, qui rectifia le culte du soleil, & leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du soleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta, dit-on, le livre du *Zend*, que les Parsis, dispersés aujourd'hui dans l'Asie, révèrent comme leur bible. Ce livre est très-ancien, mais moins que ceux des Chinois & des Brames ; on le croit même postérieur à ceux de *Sanchoniathon* & des cinq *Kings* des Chinois : il est écrit dans l'ancienne langue sacrée des Chaldéens ; & M. *Hyde*, qui nous a donné une traduction du Sadder, nous aurait procuré celle du Zend, s'il avait pu subvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au Sadder, à cet extrait du Zend, qui est le catéchisme des Parsis. J'y vois que ces Parsis croyaient depuis long-temps

un Dieu, un diable, une résurrection, un paradis, un enfer. Ils sont les premiers, sans contredit, qui ont établi ces idées; c'est le système le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siècles; puisque les Pharisiens, chez les Juifs, ne soutinrent hautement l'immortalité de l'ame, & le dogme des peines & des récompenses après la mort, que vers le temps des Asmonéens.

Voilà, peut-être, ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde: voilà une religion utile, établie sur le dogme de l'immortalité de l'âme, & sur la connaissance de l'Etre créateur. Ne cessons point de remarquer par combien de degrés il fallut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel système. Remarquons encore que le baptême, (l'immersion dans l'eau pour purifier l'ame par le corps,) est un des préceptes du Zend. (Porte 251.) La source de tous les rites est venue, peut-être, des Persans & des Chaldéens, jusqu'aux extrémités de la terre.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babyloniens eurent des dieux secondaires en reconnaissant un DIEU souverain. Ce système, ou plutôt ce chaos, fut celui de toutes les nations. Excepté dans les tribunaux de la Chine, on trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les lois, dans les cultes, dans les usages. L'instinct, plus que la raison, conduit le genre-humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perses révérèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de Persépolis: mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité; on y voit des têtes qui s'envolent au

ciel avec des ailes, ſymbole de l'émigration d'une vie paſſagère à la vie immortelle.

Paſſons aux uſages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce, dans ſon premier livre, que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la loi de ſe proſtituer une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. (7) Je m'étonne encore plus que dans toutes les hiſtoires faites pour l'inſtruction de la jeuneſſe, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes, ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une égliſe des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs, & d'ânes, & de les voir deſcendre de leurs montures, pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé ? Eſt-il poſſible que les magiſtrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police ? que les maris aient conſenti de proſtituer leurs femmes ? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palefreniers de l'Aſie ? Ce qui n'eſt pas dans la nature n'eſt jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Caſſius*, qui aſſure que les graves ſénateurs de Rome propoſèrent un décret, par lequel *Céſar*, âgé

(7) De très-profonds érudits ont prétendu que le marché ſe feſait bien dans le temple, mais qu'il ne ſe conſommait que déhors. *Strabon* dit en effet, qu'après s'être livrée à l'étranger *hors du temple*, la femme retournait chez elle. Où donc ſe conſommait cette cérémonie religieuſe ? Ce n'était ni chez la femme, ni chez l'étranger, ni dans un lieu profane, où le mari, & peut-être un amant de la femme, qui auraient eu le malheur d'être philoſophes & d'avoir des doutes ſur la religion de Babylone, euſſent pu troubler cet acte de piété. C'était donc dans quelque lieu voiſin du temple deſtiné à cet uſage, & conſacré à la déeſſe. Si ce n'était point dans l'égliſe, c'était au moins dans la ſacriſtie.

de cinquante-fept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui, en compilant aujourd'hui l'Hiftoire ancienne, copient tant d'auteurs fans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir, ou qu'*Hérodote* a débité des fables ridicules; ou plutôt que fon texte a été corrompu; & qu'il n'a voulu parler que des courtifannes établies dans toutes les grandes villes, & qui, peut-être alors, attendaient les paffants fur les chemins?

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus*, qui prétend que chez les Perfes la pédéraftie était ordonnée. Quelle pitié! Comment imaginer que les hommes euffent fait une loi, qui, fi elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes! (8) La pédéraftie, au contraire, était expreffément défendue dans le livre du Zend; & c'eft ce qu'on voit dans l'abrégé du Zend, le Sadder, où il eft dit, (porte 9,) *Qu'il n'y a point de plus grand péché.* (*f*)

Strabon dit que les Perfes époufaient leurs mères; mais quels font fes garants? des ouï-dire, des bruits vagues. Cela peut fournir une épigramme à *Catulle:*

Nam Magus ex matre & nato nafcatur oportet.

Tout Mage doit naître de l'incefte d'une mère & d'un fils.

(8) Voyez la *Défenfe de mon oncle.*

Voyez auffi une note fur l'article *Amour-focratique*, dans le *Dictionnaire philofophique.*

(*f*) Voyez les réponfes à celui qui a prétendu que la proftitution était une loi de l'empire des Babyloniens, & que la pédéraftie était établie en Perfe dans le même pays. On ne peut guère pouffer plus loin l'opprobre de la littérature, ni plus calomnier la nature humaine.

Une telle loi n'eſt pas croyable; une épigramme n'eſt pas une preuve. Si l'on n'avait pas trouvé de mères qui vouluſſent coucher avec leur fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perſes. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfants, puiſqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

Que de ſottiſes n'avons-nous pas dites ſur les Turcs? les Romains en diſaient davantage ſur les Perſes.

En un mot, en liſant toute hiſtoire, ſoyons en garde contre toute fable.

DE LA SYRIE.

Je vois, par tous les monuments qui nous reſtent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, juſqu'auprès de Bagdat, fut toujours nommée Syrie; que l'alphabet de ces peuples fut toujours ſyriaque; que c'eſt-là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas; & depuis, celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmyre. Balk était ſi ancienne, que les Perſes prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puiſſant empire d'Aſſyrie dont on a tant parlé, ſi ce n'eſt dans le pays des fables?

Les Gaules, tantôt s'étendirent juſqu'au Rhin, tantôt furent plus reſſerrées; mais qui jamais imagina de placer un vaſte empire entre le Rhin & les Gaules? qu'on ait appelé les nations voiſines de l'Euphrate

aſſyriennes, quand elles ſe furent étendues vers Damas ; & qu'on ait appelé Aſſyriens les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate ; c'eſt-là où ſe peut réduire la difficulté. Toutes les nations voiſines ſe ſont mêlées, toutes ont été en guerre & ont changé de limites. Mais lorſqu'une fois il s'eſt élevé des villes capitales, ces villes établiſſent une différence marquée entre deux nations. Ainſi les Babyloniens, ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différents des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue ſyriaque ne furent point ceux des anciens Chaldéens.

Le culte, les ſuperſtitions, les lois, bonnes ou mauvaiſes, les uſages biſarres, ne furent point les mêmes. La déeſſe de Syrie ſi ancienne, n'avait aucun rapport avec le culte des Chaldéens. Les mages chaldéens, babyloniens, perſans, ne ſe firent jamais eunuques, comme les prêtres de la déeſſe de Syrie. Choſe étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appelons *Priape*, & les prêtres ſe dépouillaient de leur virilité !

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population conſidérable ? Il n'eſt pas poſſible qu'on eût voulu attenter ainſi contre la nature, dans un pays où l'eſpèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cybèle* en Phrygie ſe rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume, de ſacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne ſe point expoſer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidents de ce qu'on croyait

impureté? Peut-on s'étonner, après de tels ſacrifices, de celui que l'on feſait de ſon prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un teſticule chez des nations africaines? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne ſont que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* ſon père. La ſuperſtition invente des uſages ridicules; & l'eſprit romaneſque en invente des raiſons abſurdes.

Ce que je remarquerai encore des anciens Syriens; c'eſt que la ville qui fut depuis nommée la Ville ſainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens Magog. Ce mot Mag a un grand rapport avec les anciens mages; il ſemble commun à tous ceux qui, dans ces climats, étaient conſacrés au ſervice de la Divinité. Chaque peuple eut une ville ſainte. Nous ſavons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babylone la ville de Dieu; Apamée en Phrygie était auſſi la ville de Dieu.

Les Hébreux, long-temps après, parlent des peuples de Gog & de Magog; ils pouvaient entendre par ces noms, les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte: ils pouvaient entendre auſſi les Scythes, qui vinrent ravager l'Aſie avant *Cyrus*, & qui dévaſtèrent la Phénicie; mais il importe fort peu de ſavoir quelle idée paſſait par la tête d'un juif, quand il prononçait Magog ou Gog.

Au reſte, je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raiſon évidente, que les pays les plus aiſément cultivables ſont néceſſairement les premiers peuplés & les premiers floriſſants.

DES PHENICIENS ET DE SANCHONIATHON.

Les Phéniciens ſont probablement raſſemblés en corps de peuple, auſſi anciennement que les autres habitants de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Chaldéens, parce que leur pays eſt moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Aſcalon, ſont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière reſſource des peuples. On a commencé par cultiver ſa terre avant de bâtir des vaiſſeaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui ſont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette induſtrie, fille du beſoin, qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'eſt parlé d'aucune entrepriſe maritime, ni des Chaldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur: la mer était leur *Typhon*, un être mal-feſant; & c'eſt ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaiſſeaux équipés par *Séſoſtris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entrepriſes des Phéniciens ſont réelles. Carthage & Cadix fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieuſes, leur art de teindre en pourpre; ſont des témoignages de leur habileté; & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième ſiècle, & ce que ſont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur induſtrie.

Le commerce exigeait néceſſairement qu'on eût des regiſtres qui tinſſent lieu de nos livres de compte,

avec des signes aisés & durables pour établir ces registres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très-vraisemblable. Je n'assurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Chaldéens ; mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Chaldéens n'exprimaient pas.

Je ne vois pas que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniathon phénicien, qui écrivit, long-temps avant la guerre de Troie, l'histoire des premiers âges, & dont *Eusèbe* nous a conservé quelques fragments, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanchoniathon*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient, de temps immémorial, sacrifié aux éléments & aux vents ; ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers écrivains ; il eut la même ambition que les auteurs du Zend & du Veidam, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte, & *Hésiode* en Grèce.

On ne pourrait douter de la prodigieuse antiquité du livre de *Sanchoniathon*, s'il était vrai, comme *Warburton* le prétend, qu'on en lût les premières lignes dans les mystères d'*Isis* & de *Cérès ;* hommage que les Egyptiens & les Grecs n'eussent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé

comme une des premières ſources des connaiſſances humaines.

Sanchoniathon n'écrivit rien de lui-même; il conſulta toutes les archives anciennes, & ſurtout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniathon* ſignifie en ancien phénicien, amateur de la vérité. *Porphire* le dit, *Théodoret* & *Bochart* l'avouent. La Phénicie était appelée le pays des lettres, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils brûlèrent la ville des lettres, comme on le voit dans *Joſué* & dans les Juges.

Jerombal, conſulté par *Sanchoniathon*, était prêtre du Dieu ſuprême, que les Phéniciens nommaient *Iao*, *Jeova*, nom réputé ſacré, adopté chez les Egyptiens & enſuite chez les Juifs. On voit par les fragments de ce monument ſi antique, que Tyr exiſtait depuis très-long-temps, quoiqu'elle ne fût pas encore parvenue à être une ville puiſſante.

Ce mot *El*, qui déſignait DIEU chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il eſt probable que de ce monoſyllabe *El*, les Grecs compoſèrent leur *Elios*. Mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux ſe ſervirent très-long-temps après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'eſt de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iao*, *Adonaï*; cela ne peut être autrement, puiſque les Juifs ne parlèrent long-temps en Canaan que la langue phénicienne.

Ce mot *Iao*, ce mot ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était ſi commun dans l'Orient, que *Diodore*, dans ſon livre ſecond, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les dieux, dit que *Minos ſe vantait d'avoir communiqué avec le dieu Zeus; Zamolxis avec la déeſſe Veſta;* & le juif *Moïſe avec le dieu Iao*, &c.

Ce qui mérite ſurtout d'être obſervé, c'eſt que *Sanchoniathon*, en rapportant l'ancienne coſmologie de ſon pays, parle d'abord du chaos d'un air ténébreux, *Chautereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Héſiode*, eſt priſe du mot phénicien qui s'eſt conſervé chez les Grecs. Du chaos ſortit *Mot*, qui ſignifie la matière. Or, qui arrangea la matière? C'eſt *Colpi Iao*, l'eſprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la voix de la bouche de Dieu. C'eſt à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes. (9)

Il eſt aiſé de ſe convaincre que cette coſmogonie eſt l'origine de preſque toutes les autres. Le peuple le plus ancien eſt toujours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent ſa langue, ils ſuivent une partie de ſes rites, ils s'approprient ſes antiquités & ſes fables. Je ſais combien toutes les origines chaldéennes, ſyriennes, phéniciennes, égyptiennes, & grecques, ſont obſcures. Quelle origine ne l'eſt pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain ſur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aurait daigné nous apprendre lui-même. Nous

(9) Cette manière d'entendre *Sanchoniathon* eſt très-naturelle; elle eſt appuyée ſur l'autorité de *Bochart*. Ceux qui l'ont critiquée ſavent ſurement très-bien la langue grecque; mais ils ont prouvé que cela ne ſuffit pas toujours pour entendre les livres grecs.

marchons avec ſûreté juſqu'à certaines bornes : nous ſavons que Babylone exiſtait avant Rome ; que les villes de Syrie étaient puiſſantes avant qu'on connût Jéruſalem ; qu'il y avait des rois d'Egypte avant *Jacob*, avant *Abraham :* nous ſavons quelles ſociétés ſe ſont établies les dernières ; mais pour ſavoir préciſément quel fut le premier peuple, il faut une révélation.

Au moins nous eſt-il permis de peſer les probabilités, & de nous ſervir de notre raiſon dans ce qui n'intéreſſe point nos dogmes ſacrés, ſupérieurs à toute raiſon, & qui ne cèdent qu'à la morale.

Il eſt très-avéré que les Phéniciens occupaient leur pays long-temps avant que les Hébreux s'y préſentaſſent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne, quand ils erraient, loin de la Phénicie, dans le déſert, au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent-ils écrire dans cette langue du temps de *Joſué*, parmi des dévaſtations & des maſſacres continuels ? Les Hébreux, après *Joſué*, long-temps eſclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à ſang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de chaldéen, quand ils furent eſclaves à Babylone ?

N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance qu'un peuple commerçant, induſtrieux, ſavant, établi de temps immémorial, & qui paſſe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-temps avant un peuple errant, nouvellement établi dans ſon voiſinage, ſans aucune

ſcience, ſans aucune induſtrie, ſans aucun commerce, & ſubſiſtant uniquement de rapines?

Peut-on nier ſérieuſement l'authenticité des fragments de *Sanchoniathon*, conſervés par *Euſèbe*? ou peut-on imaginer, avec le ſavant *Huet*, que *Sanchoniathon* ait puiſé chez *Moïſe*, quand tout ce qui reſte de monuments antiques nous avertit que *Sanchoniathon* vivait avant *Moïſe*? Nous ne décidons rien; c'eſt au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *van-Dale*, qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la diſpute.

DES SCYTHES ET DES GOMERITES.

LAISSONS *Gomer*, preſqu'au ſortir de l'arche, aller ſubjuguer les Gaules & les peupler en quelques années. Laiſſons aller *Tubal* en Eſpagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de *Cham* feſaient une prodigieuſe quantité d'enfants tout noirs, vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes ſont débitées dans tant de livres, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Les enfants commencent à en rire. Mais par quelle faibleſſe, ou par quelle malignité ſecrète, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'hiſtoriens ont-ils fait de ſi grands éloges des Scythes qu'ils ne connaiſſaient pas?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane, au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanaïs qui en eſt à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philoſophique dans la bouche de ces barbares?

barbares? pourquoi ſuppoſe-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* ſa ſoif de conquérir? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* eſt le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Aſie, ſi long-temps avant lui? pourquoi enfin *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus juſtes de tous les hommes? La raiſon en eſt que, comme il place, en mauvais géographe, le Tanaïs du côté de la mer Caſpienne, il parle du prétendu déſintéreſſement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace*, en oppoſant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares; s'il dit:

Campeſtres melius Scythæ
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos,
Vivunt & rigidi Getæ:

Voyez les habitans de l'affreuſe Scythie
Qui vivent ſur des chars;
Avec plus d'innocence ils conſument leur vie
Que le peuple de Mars;

c'eſt qu'*Horace* parle en poëte un peu ſatirique, qui eſt bien aiſe d'élever des étrangers aux dépens de ſon pays.

C'eſt par la même raiſon que *Tacite* s'épuiſe à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace*, reſſemblent à ces pédagogues, qui, pour donner de l'émulation à leurs diſciples, prodiguent en leur préſence des louanges à des enfans étrangers, quelques groſſiers qu'ils puiſſent être.

Les Scythes font ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares ; ce font ceux-là mêmes qui, long-temps avant *Alexandre*, avaient ravagé plusieurs fois l'Afie, & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt fous le nom de Monguls, ou de Huns, ils ont affervi la Chine & les Indes ; tantôt fous le nom de Turcs, ils ont chaffé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Afie. C'eft de ces vaftes campagnes que partirent les Huns pour aller jufqu'à Rome. Voilà ces hommes, défintéreffés & juftes, dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce*. C'eft ainfi qu'on nous accable d'hiftoires anciennes, fans choix & fans jugement ; on les lit à-peu-près avec le même efprit qu'elles ont été faites, & on ne fe met dans la tête que des erreurs.

Les Ruffes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie européane ; ce font eux qui ont fourni à l'hiftoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu fur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui fatisfaffe autant l'efprit humain, & qui lui faffe autant d'honneur. On a vu des conquérans & des dévaftations ; mais qu'un feul homme ait en vingt années changé les mœurs, les lois, l'efprit du plus vafte empire de la terre ; que tous les arts foient venus en foule embellir des déferts, c'eft-là ce qui eft admirable. Une femme qui ne favait ni lire ni écrire, perfectionna ce que *Pierre le grand* avait commencé. Une autre femme (*Elifabeth*) étendit encore ces nobles commencemens. Une autre impératrice encore eft allée plus loin que les deux autres ; fon génie s'eft communiqué à fes fujets ; les révolutions

du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire : on a vu en un demi-siècle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

Et ce qui est de plus admirable, c'est qu'en 1770, temps auquel nous écrivons, *Catherine II* poursuit en Europe & en Asie les Turcs fuyants devant ses armées, & les fait trembler dans Constantinople. Ses soldats sont aussi terribles que sa cour est polie ; & quel que soit l'événement de cette grande guerre, la postérité doit admirer la *Thomiris* du Nord. Elle mérite de venger la terre de la tyrannie turque.

DE L'ARABIE.

Si l'on est curieux de monumens tels que ceux de l'Egypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le temps d'*Abraham;* mais elle est dans un terrain si sablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant les villes qu'on éleva près des fleuves, dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert, ou de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs, appelés conquérans, jusqu'à *Mahomet;* & même alors elle ne fut que la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au-dessus de ses aromates, de son encens, de sa canelle, qui est d'une espèce médiocre; & même de son café, qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie déſerte eſt ce pays malheureux, habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites: pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes, voleurs errans, & qui ne peut en nourrir davantage. C'eſt dans ces mêmes déſerts, qu'il eſt dit que deux millions d'Hébreux paſſèrent quarante années. Ce n'eſt point la vraie Arabie, & ce pays eſt ſouvent appelé déſert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'eſt ainſi appelée que du nom de Pétra, petite forteresſe, à qui ſûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom; mais qui fut nommée ainſi par les Grecs vers le temps d'*Alexandre.* Cette Arabie pétrée eſt fort petite, & peut être confondue, ſans lui faire tort, avec l'Arabie déſerte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes. C'eſt auprès de cette Arabie pétrée que fut bâtie la ville appelée par nous Jéruſalem.

Pour cette vaſte partie appelée heureuſe, près de la moitié conſiſte auſſi en déſerts; mais quand on avance quelques milles dans les terres, ſoit à l'orient de Moka, ſoit même à l'orient de la Mecque; c'eſt alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y eſt parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître ſans culture. Mille ruiſſeaux deſcendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du ſoleil ſous des ombrages toujours verds.

C'eſt ſurtout dans ces pays que le mot de jardin, paradis, ſignifia la faveur céleſte.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux

d'*Alcinoüs* chez les Grecs ; & cet Aden ou Eden était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlans, était l'ombrage.

Ce vaſte pays de l'Yemen eſt ſi beau, ſes ports ſont ſi heureuſement ſitués ſur l'Océan indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le ſiége de ſon empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Egypte, qui joignait le Nil à la mer Rouge ; & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden, ou d'Eden, à ſa ville d'Alexandrie. Une telle entrepriſe ne reſſemble pas à ces fables inſipides & abſurdes, dont toute l'hiſtoire ancienne eſt remplie. Il eût fallu, à la vérité, ſubjuguer toute l'Arabie ; ſi quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre :* mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point : ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait ſous le joug l'Egypte & la Perſe.

Les Arabes, défendus par leurs déſerts & par leur courage, n'ont jamais ſubi le joug étranger ; *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée : aujourd'hui même ils bravent la puiſſance du Turc. Ce grand peuple a toujours été auſſi libre que les Scythes, & plus civiliſé qu'eux.

Il faut bien ſe garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui ſe diſent deſcendues d'*Iſmaël*. Les Iſmaélites, ou Agaréens, ou ceux qui ſe diſaient enfans de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuſe. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée

vers le pays de Madian ; elles ſe mêlèrent depuis avec les vrais Arabes, du temps de *Mahomet*, quand elles embraſſèrent ſa religion.

Ce ſont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes ; c'eſt-à-dire, qui de temps immémorial habitaient ce beau pays, ſans mélange d'aucune autre nation, ſans avoir jamais été ni conquis, ni conquérans. Leur religion était la plus naturelle & la plus ſimple de toutes ; c'était le culte d'un DIEU, & la vénération pour les étoiles, qui ſemblaient, ſous un ciel ſi beau & ſi pur, annoncer la grandeur de DIEU avec plus de magnificence que le reſte de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre DIEU & les hommes. Ils eurent cette religion juſqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de ſuperſtitions, puiſqu'ils étaient hommes : mais ſéparés du reſte du monde par des mers & des déſerts, poſſeſſeurs d'un pays délicieux, & ſe trouvant au-deſſus de tout beſoin & de toute crainte, ils durent être néceſſairement moins méchans, & moins ſuperſtitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus, ni envahir le bien de leurs voiſins, comme des bêtes carnaſſières affamées ; ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité ; ni faire leur cour aux puiſſans, en les flattant par de faux oracles : leurs ſuperſtitions ne furent ni abſurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos hiſtoires univerſelles fabriquées dans notre Occident ; je le crois bien : ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive qui eſt devenue l'objet & le fondement de nos

hiſtoires prétendues univerſelles, dans leſquelles un certain genre d'auteurs, ſe copiant les uns les autres, oublie les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

Il ſemble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, ſoit un des noms les plus communs aux anciens peuples de l'Aſie. Les Indiens, que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de Dieu, qui enſeigna aux Brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Chaldéens, les Perſans, ſe l'approprient, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuſes de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont enſuite ils ſe vantèrent d'être deſcendus. Les Chaldéens l'adoptèrent comme un légiſlateur. Les Perſes appelaient leur ancienne religion *Millat Ibrahim*; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk; ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroaſtre*: il n'appartient ſans doute qu'aux Hébreux, puiſqu'ils le reconnaiſſent pour leur père dans leurs livres ſacrés.

Des ſavans ont cru que ce nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appelaient Brames, Brachmanes, & que pluſieurs de leurs inſtitutions ſacrées ont un rapport immédiat à ce nom; au lieu

que chez les Aſiatiques occidentaux, vous ne voyez aucun établiſſement qui tire ſon nom d'*Abram*, ou *Abraham*. Nulle ſociété ne s'eſt jamais nommée *Abramique;* nul rite, nulle cérémonie de ce nom; mais puiſque les livres juifs diſent qu'*Abraham* eſt la tige des Hébreux, il faut croire ſans difficulté ces juifs, qui, bien que déteſtés par nous, ſont pourtant regardés comme nos précurſeurs & nos maîtres.

L'Alcoran cite, touchant *Abraham*, les anciennes hiſtoires arabes; mais il en dit très-peu de choſe: elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Chaldée, & non pas de l'Inde, ou de la Bactriane; ils étaient voiſins de la Chaldée; l'Inde & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples; & la Chaldée étant un pays dès long-temps renommé pour les ſciences & les arts, c'était un honneur, humainement parlant, pour une chétive & barbare nation renfermée dans la Paleſtine, de compter un ancien ſage réputé Chaldéen, au nombre de ſes ancêtres.

S'il eſt permis d'examiner la partie hiſtorique des livres judaïques, par les mêmes règles qui nous conduiſent dans la critique des autres hiſtoires; il faut convenir, avec tous les commentateurs, que le récit des aventures d'*Abraham*, tel qu'il ſe trouve dans le Pentateuque, ſerait ſujet à quelques difficultés s'il ſe trouvait dans une autre hiſtoire.

La Genèſe, après avoir raconté la mort de *Tharé*, dit qu'*Abraham* ſon fils ſortit d'Aran âgé de ſoixante & quinze ans; & il eſt naturel d'en conclure qu'il ne quitta ſon pays qu'après la mort de ſon père.

Mais la même Genèse dit que *Tharé* l'ayant engendré à soixante & dix ans, vécut jusqu'à deux cents cinq; ainsi *Abraham* aurait eu cent trente-cinq ans quand il quitta la Chaldée. Il paraît étrange qu'à cet âge, il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie, pour aller, à trois cents milles de-là, dans la contrée stérile & pierreuse de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem, on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui est environ à six cents milles; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de sa femme, âgée de soixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'*Abraham* reçut de grands présents du roi d'Egypte. (10) Ce pays était dès-lors un puissant Etat; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été dompté; on avait creusé par-tout des canaux pour recevoir ses inondations, sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé, s'il n'avait pas fallu des siècles pour établir un tel empire dans un pays long-temps inaccessible & dévasté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent? *Abraham*, selon la Genèse, arriva en Egypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manéthons*, aux *Hérodotes*, aux *Diodores*, aux *Eratosthènes*, & à tant d'autres, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent

(10) La Genèse parle d'un grand nombre d'esclaves & de bêtes de somme donnés à *Abraham* lorsque *Pharaon* le croyait seulement le frère de *Sara*; & quand il sortit d'Egypte, *Pharaon* y ajouta beaucoup d'or & d'argent.

tous au royaume d'Egypte; & cette antiquité devait être très-moderne, en comparaiſon de celle des Chaldéens & des Syriens.

Qu'il ſoit permis d'obſerver un trait de l'hiſtoire d'*Abraham.* Il eſt repréſenté, au ſortir de l'Egypte comme un paſteur nomade, errant entre le mont Carmel & le lac Aſphaltide; c'eſt le déſert le plus aride de l'Arabie pétrée; tout le territoire y eſt bitumineux; l'eau y eſt très-rare: le peu qu'on y en trouve eſt moins potable que celle de la mer. Il y voiture ſes tentes avec trois cents dix-huit ſerviteurs; & ſon neveu *Lot* eſt établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babylone, un roi de Perſe, un roi de Pont, & un roi de pluſieurs autres nations, ſe liguent enſemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voiſines. Ils prennent ces bourgs & Sodome; *Lot* eſt leur priſonnier. Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment quatre grands rois ſi puiſſans ſe liguèrent pour venir ainſi attaquer une horde d'arabes dans un coin de terre ſi ſauvage; ni comment *Abraham* défit de ſi puiſſans monarques avec trois cents valets de campagne; ni comment il les pourſuivit juſque par de-là Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas;* mais *Dan* n'exiſtait pas du temps de *Moïſe*, encore moins du temps d'*Abraham.* Il y a, de l'extrémité du lac Aſphaltide, où Sodome était ſituée, juſqu'à Damas, plus de trois cents milles de route. Tout cela eſt au-deſſus de nos conceptions. Tout eſt miraculeux dans l'hiſtoire des Hébreux. Nous l'avons déjà dit, & nous rediſons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres ſans aucun examen.

DE L'INDE.

S'IL eſt permis de former des conjectures, les Indiens, vers le Gange, ſont peut-être les hommes le plus anciennement raſſemblés en corps de peuple. Il eſt certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile, eſt bientôt couvert de l'eſpèce qu'il peut nourrir. Or, il n'y a point de contrée au monde où l'eſpèce humaine ait ſous ſa main des alimens plus ſains, plus agréables, & en plus grande abondance, que vers le Gange. Le riz y croît ſans culture; le coco, la date, le figuier, préſentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronnier, fourniſſent à la fois des boiſſons rafraîchiſſantes avec quelque nourriture; les cannes de ſucre ſont ſous la main; les palmiers & les figuiers à larges feuilles y donnent le plus épais ombrage. On n'a pas beſoin, dans ce climat, d'écorcher des troupeaux pour défendre ſes enfans des rigueurs des ſaiſons; on les y élève encore aujourd'hui tout nus juſqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de riſquer ſa vie en attaquant les animaux, pour la ſoutenir, en ſe nourriſſant de leurs membres déchirés, comme on a fait preſque par-tout ailleurs.

Les hommes ſe ſeront raſſemblés d'eux-mêmes en ſociété dans ce climat heureux; on ne ſe ſera point diſputé un terrain aride, pour y établir de maigres troupeaux; on ne ſe ſera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Les Brames ſe vantent de poſſéder les monumens les plus anciens qui ſoient ſur la terre. Les raretés

les plus antiques que l'empereur Chinois *Cam-hi* eut dans ſon palais étaient indiennes : il montrait à nos miſſionnaires mathématiciens d'anciennes monnaies indiennes, frappées au coin, fort antérieures aux monnaies de cuivre des empereurs Chinois : & c'eſt probablement des Indiens que les rois de Perſe apprirent l'art monétaire.

Les Grecs, avant *Pythagore*, voyageaient dans l'Inde pour s'inſtruire. Les ſignes des ſept planètes & des ſept métaux ſont encore, dans preſque toute la terre, ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux, qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, nous vient inconteſtablement de l'Inde ; les éléphans, auxquels nous avons ſubſtitué des tours en ſont une preuve : il était naturel que les Indiens fiſſent marcher des éléphans; mais il ne l'eſt pas que des tours marchent.

Enfin, les peuples les plus anciennement connus, Perſans, Phéniciens, Arabes, Egyptiens, allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde, pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats, ſans que jamais les Indiens allaſſent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus*, qui partit, dit-on, d'Egypte, ou d'une contrée de l'Aſie occidentale, pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus*, quel qu'il ſoit, ſavait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la ſienne. Le beſoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche : & ſurement le peuple riche eſt raſſemblé, civiliſé, policé, long-temps avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde; c'eſt cette ancienne opinion de la tranſmigration des ames, qui s'étendit, avec le temps, juſqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'eſt pas que les Indiens ſuſſent ce que c'eſt qu'une ame: mais ils imaginaient que ce principe, ſoit aérien, ſoit igné, allait ſucceſſivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce ſyſtème de philoſophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers, que la crainte d'être condamnés par *Viſnou* & par *Brama*, à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie, quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guère, parmi les anciens empires, que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'ame. Leurs premiers légiſlateurs ne promulguèrent que des lois morales: ils crurent qu'il ſuffiſait d'exhorter les hommes à la vertu, & de les y forcer par une police ſévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embraſſant la doctrine de la métempſycoſe; la crainte de tuer ſon père ou ſa mère en tuant des hommes & des animaux, leur inſpira une horreur pour le meurtre & pour toute violence, qui devint chez eux une ſeconde nature. Ainſi tous les Indiens, dont les familles ne ſe ſont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, ſont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat, rendirent ces peuples entièrement ſemblables à ces animaux paiſibles, que nous élevons dans nos bergeries & dans nos colombiers, pour les égorger à notre plaiſir. Toutes les nations farouches

qui descendirent du Caucase, du Taurus, & de l'Immaüs, pour subjuguer les habitans des bords de l'Inde, de l'Hidaspe, du Gange, les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appelés quakers, aussi pacifiques que les Indiens; ils seraient dévorés par les autres nations, s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne, que ces seuls primitifs suivent à la lettre, est aussi ennemie du sang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais observé leur religion, & les anciennes castes indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le pythagorisme est la seule religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmigration des ames est un système si simple, & même si vraisemblable aux yeux des peuples ignorans; il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre; que tous ceux qui adoptèrent cette religion, crurent voir les âmes de leurs parents dans tous les hommes qui les environnaient. Ils se crurent tous frères, pères, mères, enfants, les uns des autres : cette idée inspirait nécessairement une charité universelle; on tremblait de blesser un être qui était de la famille : en un mot, l'ancienne religion de l'Inde & celle des lettrés à la Chine, sont les seules dans lesquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes, qui se fesaient un crime d'égorger un animal, permissent que les femmes se brûlassent sur le corps de leurs maris, dans la vaine espérance de renaître dans

des corps plus beaux & plus heureux? c'eſt que le fanatiſme & les contradictions ſont l'apanage de la nature humaine.

Il faut ſurtout conſidérer que l'abſtinence de la chair des animaux eſt une ſuite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourriſſent bientôt la viande; elle y eſt une très-mauvaiſe nourriture: les liqueurs fortes y ſont également défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boiſſons rafraîchiſſantes. La métempſycoſe paſſa à la vérité chez nos nations ſeptentrionales : les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps; mais ſi les druides avaient ajouté à cette doctrine la défenſe de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaiſſons preſque rien des anciens rites des brames conſervés juſqu'à nos jours : ils communiquent peu les livres du *Hanſcrit*, qu'ils ont encore dans cette ancienne langue ſacrée : leur Veidam, leur Shaſta, ont été auſſi long-temps inconnus que le Zend des Perſes, & que les cinq Kings des Chinois. Il n'y a guère que ſix-vingts ans que les Européans eurent les premières notions des cinq Kings : & le Zend n'a été vu que par le célèbre docteur *Hyde*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète; & par le marchand *Chardin*, qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du Zend, ou ce Sadder, dont j'ai déjà parlé.

Un haſard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris un ancien livre des brames; c'eſt l'Ezour-Veidam, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des brachmanes, intitulé le *Cormo-Veidam :* ce manuſcrit,

traduit par un brame, n'eſt pas à la vérité le Veidam lui-même; mais c'eſt un réſumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous n'avons que depuis peu d'années le Shaſta; nous le devons aux ſoins & à l'érudition de M. *Holwell*, qui a demeuré très-longtemps parmi les brames. Le Shaſta eſt antérieur au Veidam de quinze cents années, ſelon le calcul de ce ſavant anglais. (*g*) Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaiſſance des plus anciens écrits qui ſoient au monde.

Il faut déſeſpérer d'avoir jamais rien des Egyptiens; leurs livres ſont perdus; leur religion s'eſt anéantie; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la ſacrée. Ainſi ce qui était plus près de nous, plus facile à conſerver, dépoſé dans des bibliothèques immenſes, a péri pour jamais; & nous avons trouvé au bout du monde des monuments non moins authentiques, que nous ne devions pas eſpérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité, de l'authenticité de ce rituel des brachmanes dont je parle. L'auteur aſſurément ne flatte pas ſa ſecte; il ne cherche point à déguiſer ſes ſuperſtitions, à leur donner quelque vraiſemblance par des explications forcées, à les excuſer par des allégories. Il rend compte des lois les plus extravagantes avec la ſimplicité de la candeur. L'eſprit humain paraît là dans toute ſa miſère. Si les brames obſervaient toutes les lois de leur Veidam, il n'y a point de moine qui voulût s'aſſujettir à cet état. A peine le fils d'un brame eſt-il né, qu'il eſt l'eſclave des cérémonies. On frotte ſa langue avec de la poix

(*g*) Voyez le *Dictionnaire philoſophique*.

réſine,

résine, détrempée dans de la farine; on prononce le mot *Oum ;* on invoque vingt divinités subalternes avant qu'on lui ait coupé le nombril; mais aussi on lui dit: *Vivez pour commander aux hommes ;* & dès qu'il peut parler, on lui fait sentir la dignité de son être. En effet, les brachmanes furent long-temps souverains dans l'Inde; & la théocratie fut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la lune; on prie l'Etre suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours; on adresse des *antiennes* au feu; on donne à l'enfant, avec cent cérémonies, le nom de *Chormo*, qui est le titre d'honneur des brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des prières; il fait le sacrifice des morts; & ce sacrifice est institué, pour que *Brama* donne à l'ame des ancêtres de l'enfant, une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières aux cinq vents qui peuvent sortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au dieu *Pet*, par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les brames sans prières. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le père dit au rasoir dévotement: *Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le soleil & le dieu Indro*. Il se pourrait, après tout, que le dieu *Indro* eût été autrefois rasé; mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à moins que les brames n'aient eu notre *Apollon*, que nous représentons encore sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ferait auffi ennuyeux qu'elles nous paraiffent ridicules ; & dans leur aveuglement, ils en difent autant des nôtres : mais il y a chez eux un myftère qui ne doit pas être paffé fous filence ; c'eft le *Matricha Machom*. On fe donne par ce myftère un nouvel être, une nouvelle vie.

L'ame eft fuppofée être dans la poitrine, & c'eft en effet le fentiment de prefque toute l'antiquité. On paffe la main, de la poitrine à la tête, en appuyant fur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre, & l'on conduit ainfi fon ame à fon cerveau. Quand on eft fûr que fon ame eft bien montée, alors le jeune homme s'écrie que fon ame & fon corps font réunis à l'Etre fuprême, & dit : *Je fuis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus refpectables philofophes de la Grèce, de ces ftoïciens qui ont élevé la nature humaine au-deffus d'elle-même, celle des divins *Antonins ;* & il faut avouer que rien n'était plus capable d'infpirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité, c'eft s'impofer la loi de ne rien faire qui ne foit digne de DIEU même.

On trouve dans cette loi des brachmanes dix commandemens, & ce font dix péchés à éviter. Ils font divifés en trois efpèces ; les péchés du corps, ceux de la parole, ceux de la volonté. Frapper, tuer fon prochain, le voler, violer les femmes, ce font les péchés du corps ; diffimuler, mentir, injurier, ce font les péchés de la parole ; ceux de la volonté confiftent à fouhaiter le mal, à regarder le bien des autres avec envie, à n'être pas touché des mifères d'autrui. Ces dix commandemens font pardonner

tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale eſt la même chez toutes les nations civiliſées, tandis que les uſages les plus conſacrés chez un peuple, paraiſſent aux autres, ou extravagans, on haïſſables. Les rites établis diviſent aujourd'hui le genre humain, & la morale le réunit.

La ſuperſtition n'empêcha jamais les brachmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon*, dans ſon quinzième livre, dit qu'ils adorent un Dieu ſuprême; qu'ils gardent le ſilence pluſieurs années avant d'oſer parler; qu'ils ſont ſobres, chaſtes, tempérans; qu'ils vivent dans la juſtice, & qu'ils meurent ſans regret. C'eſt le témoignage que leur rendent *St Thomas* d'Alexandrie, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, *St Ambroiſe*. N'oublions pas ſurtout qu'ils eurent un paradis terreſtre, & que les hommes qui abuſèrent des bienfaits de Dieu furent chaſſés de ce paradis.

La chûte de l'homme dégénéré eſt le fondement de la théologie de preſque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à ſe plaindre du préſent & à vanter le paſſé, a fait imaginer par-tout une eſpèce d'âge d'or, auquel les ſiècles de fer ont ſuccédé. Ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt que le Veidam des anciens brachmanes enſeigne que le premier homme fut *Adimo*, & la première femme *Procriti*. Chez eux, *Adimo* ſignifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire la *Vie;* comme *Eva* chez les Phéniciens, & même chez les Hébreux leurs imitateurs, ſignifiait auſſi la *Vie* ou le *Serpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

DE LA CHINE.

OSERONS-NOUS parler des Chinois, ſans nous en rapporter à leurs propres annales ? elles ſont confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes ſectes ; jacobins, jéſuites, luthériens, calviniſtes, anglicans ; tous intéreſſés à ſe contredire. Il eſt évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions phyſiques, de ces inondations, de ces incendies, dont la faible mémoire s'était conſervée & altérée dans les fables du déluge de *Deucalion*, & de la chûte de *Phaéton*. Le climat de la Chine avait donc été préſervé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peſte proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Aſie, & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce ſont celles des Chinois, qui ont joint, comme on l'a déjà dit ailleurs, l'hiſtoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples, ils ont conſtamment marqué leurs époques par les éclipſes, par les conjonctions des planètes ; & nos aſtronomes qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver preſque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques ; & les Chinois écrivirent leur hiſtoire, la plume & l'aſtrolabe à la main, avec une ſimplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reſte de l'Aſie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains ; nulle differente manière de compter parmi eux ; nulles chronologies qui ſe

contredisent. Nos voyageurs missionnaires rapportent avec candeur que, lorsqu'ils parlèrent au sage empereur *Cam-hi*, des variations considérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, des Samaritains; *Cam-hi* leur répondit : *Est-il possible que les livres en qui vous croyez se combattent ?*

Les Chinois écrivaient sur des tablettes légères de bambou, quand les Chaldéens n'écrivaient que sur des briques grossières; & ils ont même encore de ces anciennes tablettes que leurs vernis a préservées de la pourriture : ce sont, peut-être, les plus anciens monumens du monde. Point d'histoire chez eux avant celle de leurs empereurs; presque point de fictions, aucun prodige, nul homme inspiré qui se dise demi-Dieu, comme chez les Egyptiens & chez les Grecs : dès que ce peuple écrit, il écrit raisonnablement.

Il differe surtout des autres nations, en ce que leur histoire ne fait aucune mention d'un collége de prêtres qui ait jamais influé sur les lois. Les Chinois ne remontent point jusqu'aux temps sauvages, où les hommes eurent besoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du monde : le Zend des Perses, le Shasta & le Veidam des Indiens, *Sanchoniathon*, *Manéthon;* enfin, jusqu'à *Hésiode*, tous remontent à l'origine des choses, à la formation de l'univers. Les Chinois n'ont point eu cette folie; leur histoire n'est que celle des temps historiques.

C'est ici qu'il faut surtout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques attestent l'existence d'un vaste empire, puissant & sage,

doit avoir été raſſemblée en corps de peuple pendant des ſiècles antérieurs. Voilà ce peuple qui, depuis plus de quatre mille ans, écrit journellement ſes annales. Encore une fois, n'y aurait-il pas de la démence à ne pas voir que, pour être exercé dans tous les arts qu'exige la ſociété des hommes, & pour en venir non-ſeulement juſqu'à écrire, mais juſqu'à bien écrire, il avait fallu plus de temps que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* juſqu'à nos jours? Il n'y a point de lettré à la Chine, qui doute que les cinq Kings n'aient été écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cents années les premières obſervations babyloniennes, envoyées en Grèce par *Calliſthène*. De bonne foi, ſied-il bien à des lettrés de Paris, de conteſter l'antiquité d'un livre chinois, regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine? (*)

Les premiers rudimens ſont, en tout genre, plus lents chez les hommes, que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que preſque perſonne ne ſavait écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont ſe ſervent encore aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'atteſte encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuſes, qu'on n'a commencé à rédiger par écrit que depuis quatre cents cinquante ans, nous apprennent aſſez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe

(*) Voyez les lettres du ſavant jéſuite *Parennin*.

qui n'ait fait, en dernier lieu, plus de progrès en un demi-ſiècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invaſions des barbares juſqu'au quatorzième ſiècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui eſt utile à la ſociété, n'ont pas été auſſi loin que nous allons aujourd'hui dans les ſciences. Ils ſont auſſi mauvais phyſiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui eſt la première des ſciences.

Leur vaſte & populeux empire était déjà gouverné comme une famille dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de légiſlation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était ſimple, ſage, auguſte, libre de toute ſuperſtition & de toutes barbaries, quand nous n'avions pas même encore des *Teutatès*, à qui des druides ſacrifiaient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'oſier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choſes, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encore? de ce qu'ils avaient ſemé de leurs propres mains. Cette coutume s'eſt ſoutenue pendant quarante ſiècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut déshonorée par des impoſtures ; jamais troublée par les querelles du ſacerdoce & de l'empire ; jamais chargée d'innovations abſurdes, qui ſe combattent les unes les autres avec des argumens auſſi abſurdes qu'elles, & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'eſt par là, ſurtout, que les Chinois l'emportent ſur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutzé*, que nous appelons *Confucius*, n'imagina ni nouvelles opinions, ni nouveaux rites ; il ne fit ni l'inſpiré, ni le prophète : c'était un ſage magiſtrat qui enſeignait les anciennes lois. Nous diſons quelquefois, & bien mal à propos, *la religion de Confucius ;* il n'en avait point d'autre que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux ; point d'autre que celle des premiers ſages. Il ne recommande que la vertu ; il ne prêche aucun myſtère. Il dit dans ſon premier livre, que pour apprendre à gouverner, il faut paſſer tous ſes jours à ſe corriger. Dans le ſecond, il prouve que DIEU a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit que l'homme n'eſt point né méchant, & qu'il le devient par ſa faute. Le troiſième eſt un recueil de maximes pures, où vous ne trouvez rien de bas, & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille diſciples ; il pouvait ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant, & il aima mieux inſtruire les hommes que de les gouverner.

On s'eſt élevé avec force, dans *l'Eſſai ſur les mœurs, &c.* contre la témérité que nous avons eue, au bout de l'Occident, de vouloir juger de cette cour

orientale, & de lui attribuer l'athéiſme. Par quelle fureur, en effet, quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeler athée un empire dont preſque toutes les lois ſont fondées ſur la connaiſſance d'un Etre ſuprême, rémunérateur & vengeur? Les inſcriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, ſont: (*i*) *Au premier principe, ſans commencement & ſans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte; il éclaire, il ſoutient, il règle toute la nature.*

On a reproché, en Europe, aux jéſuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un français appelé *Maigrot*, nommé par un pape évêque *in partibus* de Conon à la Chine, fut député par ce même pape pour aller juger le procès ſur les lieux. Ce *Maigrot* ne ſavait pas un mot de chinois; cependant il traita *Confucius* d'athée, ſur ces paroles de ce grand homme: *Le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos ſaints n'a jamais débité de maxime plus céleſte. Si *Confucius* était athée, *Caton* & le chancelier de *l'Hoſpital* l'étaient auſſi.

Répétons ici, pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui ſoutenaient contre *Bayle*, qu'une ſociété d'athées était impoſſible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une ſociété d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les lettrés chinois, adorateurs d'un ſeul Dieu, abandonnèrent le peuple aux ſuperſtitions des bonzes. Ils reçurent la ſecte de *Laokium*,

(*i*) Voyez ſeulement les eſtampes gravées dans la collection du jéſuite *du Halde*.

& celle de *Fo* & plusieurs autres. Les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celle de l'Etat, comme il a une nourriture plus grossière; ils souffrirent les bonzes & les continrent. Presque par-tout ailleurs, ceux qui fesaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les lois de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses après la mort : ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entre eux & tous les grands peuples policés est très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contentèrent d'exhorter les hommes à révérer le ciel, & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte, toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues; & qu'on craindrait plus la loi toujours présente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en son temps d'un autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée; mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement, que l'empire Chinois subsistait, avec splendeur, quand les Chaldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'observations astronomiques, envoyées en Grèce par *Callisthène*. Les Brames régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perses avaient leurs lois; les Arabes au midi, les Scythes au septentrion, habitaient sous des tentes; l'Egypte, dont nous allons parler, était un puissant royaume.

DE L'EGYPTE.

Il me paraît ſenſible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils ſont, ne purent être raſſemblés en corps, civiliſés, policés, induſtrieux, puiſſans, que très long-temps après tous les peuples que je viens de paſſer en revue. La raiſon en eſt évidente. L'Egypte, juſqu'au Delta, eſt reſſerrée par deux chaînes de rochers, entre leſquels le Nil ſe précipite, en deſcendant d'Ethiopie, du midi au ſeptentrion. Il n'y a, des cataractes du Nil à ſes embouchures, en ligne droite, que cent ſoixante lieues de trois mille pas géométriques; & la largeur n'eſt que de dix à quinze & vingt lieues juſqu'au Delta, partie baſſe de l'Egypte, qui embraſſe une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, ſont les déſerts de la Thébaïde; & à la gauche, les ſables inhabitables de la Lybie, juſqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil dûrent, pendant des ſiècles, écarter tous les colons d'une terre ſubmergée quatre mois de l'année; ces eaux croupiſſantes s'accumulant continuellement, dûrent long-temps faire un marais de toute l'Egypte. Il n'en eſt pas ainſi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange, & d'autres rivières qui ſe débordent auſſi preſque chaque année, en été, à la fonte des neiges. Leurs débordemens ne ſont pas ſi grands, & les vaſtes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Obſervons ſurtout que la peſte, ce fléau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus deſtructive quand les eaux du Nil, en croupiſſant ſur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainſi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des ſiècles.

L'ordre naturel des choſes ſemble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodytes, nés dans ces rochers dont le Nil eſt bordé, furent obligés à des travaux auſſi longs que pénibles, pour creuſer des canaux qui reçuſſent le fleuve; pour élever des cabanes & les rehauſſer de vingt-cinq pieds au-deſſus du terrain. C'eſt-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thèbes, aux prétendues cent portes; avant d'élever Memphis, & de ſonger à conſtruire des pyramides. Il eſt bien étrange qu'aucun ancien hiſtorien n'ait fait une réflexion ſi naturelle.

Nous avons déjà obſervé que dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puiſſant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides qui étonnent encore les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, pluſieurs ſiècles avant *Abraham*. On ne ſait en quel temps fut conſtruite la fameuſe Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Dioſpolis*. Il paraît que dans ces temps reculés, les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu, comme Babylone. Mais, qui pourra croire que par chacune des cent portes de cette ville, il ſortait deux cents chariots armés en guerre, & dix mille

combattans ? (11) Cela ferait vingt mille chariots & un million de soldats ; & à un soldat pour cinq personnes, ce nombre suppose au moins cinq millions de têtes pour une seule ville, dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France, & qui n'avait pas, selon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitans, & plus de cent soixante mille soldats pour sa défense. *Diodore*, au livre premier, dit que l'Egypte était si peuplée, qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitans ; & que de son temps, elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Sésostris*, qu'aux dix millions de soldats qui sortent par les cent portes de Thèbes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Diodore*, vous disent que le père de *Sésostris*, fondant ses espérances sur un songe & sur un oracle destina son fils à subjuguer le monde ; qu'il fit élever à sa cour dans le métier des armes, tous les enfans nés le même jour que ce fils ; qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues ; (*k*) enfin, que *Sésostris* partit avec six cents mille hommes, & vingt-sept mille chars de guerre, pour aller conquérir toute la terre, depuis l'Inde jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il subjugua la Mingrélie & la Géorgie, appelées alors

(11) M. de *Voltaire* n'a en vue ici que les compilateurs modernes. *Homère* parle de cent chars qui sortaient de chaque porte de Thèbes ; *Diodore* en compte deux cents ; & c'est *Pomponius Mela* qui parle des dix mille combattans. Voyez la *Défense de mon oncle*, chap. IX.

(*k*) Quand on réduirait ces huit lieues à six, on ne retrancherait qu'un quart du ridicule.

la Colchide? (12) *Hérodote* ne doute pas que *Séſoſtris* n'ait laiſſé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes baſanés, avec des cheveux crépus, reſſemblans aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces eſpèces de Scythes, des bords de la mer Noire & de la mer Caſpienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent ſi long-temps l'Aſie, avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des eſclaves de l'Egypte, ce vrai pays d'eſclaves, & qu'*Hérodote* put voir ou crut voir les deſcendans en Colchide. Si les Colchidiens avaient en effet la ſuperſtition de ſe faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Egypte, comme il arriva preſque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civiliſées qu'ils avaient vaincues. (13)

Jamais les Egyptiens dans les temps connus ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les ſubjuguât. Les Scythes commencèrent. Après les Scythes, vint *Nabuchodonoſor* qui conquit l'Egypte ſans réſiſtance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ſes lieutenans: révoltée ſous *Cambyſe*, il ne

(12) Nous avons entendu expliquer cette hiſtoire de *Séſoſtris* d'une manière très-ingénieuſe, en la regardant comme une allégorie. *Séſoſtris* eſt le ſoleil, qui part à la tête de l'armée céleſte pour conquérir la terre; les dix-ſept cents enfans, nés le même jour que lui, ſont les étoiles: les Egyptiens en devaient connaître à-peu-près ce nombre. Mais que cette fable ſoit une allégorie aſtronomique, ou un conte qui ne ſignifie rien, il eſt toujours également ridicule de la regarder comme une hiſtoire.

(13) Il peut y avoir eu une colonie égyptienne ſur les bords du Pont-Euxin, ſans que *Séſoſtris* ſoit parti de l'Egypte avec 600,000 combattans pour conquérir la terre. *Hérodote* pouvait être à la fois un hiſtorien fabuleux & un mauvais logicien.

fallut qu'une campagne pour la foumettre : & ce *Cambyfe* eut tant de mépris pour les Egyptiens, qu'il tua leur dieu *Apis* en leur préfence. *Ochus* réduifit l'Egypte en province de fon royaume. *Alexandre*, *Cefar*, *Augufte*, le calife *Omar*, conquirent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos, fous le nom de Mammelucs, revinrent encore s'emparer de l'Egypte du temps des croifades ; enfin *Sélim I* conquit l'Egypte en une feule campagne, comme tous ceux qui s'y étaient préfentés. Il n'y a jamais eu que nos feuls croifés qui fe foient fait battre par ces Egyptiens, le plus lâche de tous les peuples, comme on l'a remarqué ailleurs ; mais c'eft qu'alors les Egyptiens étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il eft vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant : témoins les Grecs & les Romains. Mais nous fommes plus fûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs, que de celle de *Séfoftris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Séfoftris*, n'ait pu avoir une guerre heureufe contre quelques Ethiopiens, quelques Arabes, quelques peuples de la Phénicie. Alors, dans le langage des exagérateurs, il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation fubjuguée qui ne prétende en avoir autrefois fubjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne fupériorité confole de l'humiliation préfente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit ; mais comment, en ne lui parlant que de prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameufes plaies d'Egypte, de ce combat magique

entre les ſorciers de *Pharaon* & le miniſtre du Dieu des Juifs; & d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge, ſous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer les Hébreux, leſquelles en retombant ſubmergèrent les Egyptiens ? C'était aſſurément le plus grand événement dans l'hiſtoire du monde : comment donc ni *Hérodote*, ni *Manethon*, ni *Eratoſthènes*, ni aucun des Grecs ſi grands amateurs du merveilleux, & toujours en correſpondance avec l'Egypte, n'ont-ils point parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations ? Je ne fais pas aſſurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je le dois : je me borne à m'étonner ſeulement du ſilence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. DIEU ne voulut pas ſans doute qu'une hiſtoire ſi divine nous fût tranſmiſe par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES EGYPTIENS, ET DE LEURS SYMBOLES.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Aſie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonaï*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui ſignifient le Seigneur ; ni de *Mitra*, qui était le ſoleil chez les Perſes; ni de *Melch*, qui ſignifie roi en Syrie ; ni de *Shak*, qui ſignifie la même choſe chez les Indiens & chez les Perſans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom égyptien qui répond à roi. *Oshiret* (*Oſiris*) répondait au *Mitra* des

des Perſans; & le mot vulgaire *On* ſignifiait le ſoleil. Les prêtres perſans s'appelaient *Mogh ;* ceux des Egyptiens *Schoen*, au rapport de la Genèſe, chapitre 46. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte, que le temps a épargnés, & que nous voyons encore gravés ſur les obéliſques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euſſent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des ſignes repréſentatifs; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes, ſinon ce que nous feſons quand nous ſommes à leur place? Qu'un enfant ſe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par ſignes; ſi on ne l'entend pas, pour peu qu'il ait la moindre ſagacité, il deſſine ſur un mur, avec un charbon, les choſes dont il a beſoin.

On peignit donc d'abord groſſièrement ce qu'on voulut faire entendre; & l'art de deſſiner précéda ſans doute l'art d'écrire. C'eſt ainſi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas pouſſé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps, on inventa les figures ſymboliques : deux mains entrelacées ſignifièrent la paia; des flèches repréſentèrent la guerre; un œil ſignifia la Divinité; un ſceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phraſes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet qui, en mettant ſous les yeux les différens ſons qu'on peut articuler, donne la

facilité de combiner par écrit tous les mots poſſibles? Qui put ainſi apprendre aux hommes à graver ſi aiſément leurs penſées ? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens ſur cet art qui éterniſe tous les arts; je dirai ſeulement qu'il a fallu bien des ſiècles pour y arriver.

Les *ſchoen*, ou prêtres d'Egypte, continuèrent longtemps d'écrire en hiéroglyphes; ce qui eſt défendu par le ſecond article de la loi des Hébreux: & quand les peuples d'Egypte eurent des caractères alphabétiques, les ſchoen en prirent de différens qu'ils appelèrent ſacrés, afin de mettre toujours une barrière entre eux & le peuple. Les mages, les brames, en uſaient de même; tant l'art de ſe cacher aux hommes a ſemblé néceſſaire pour les gouverner. Non-ſeulement ces ſchoen avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux; mais ils avaient encore conſervé l'ancienne langue de l'Egypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manethon cité dans *Euſèbe*, parle de deux colonnes gravées par *Thaut*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue ſacrée: mais qui ſait en quel temps vivait cet ancien *Hermès*? Il eſt très-vraiſemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le temps où l'on place *Moïſe;* car *Sanchoniathon* dit avoir lu les écrits de *Thaut*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or *Sanchoniathon* écrivait en Phénicie, pays voiſin de la petite contrée Cananéenne, miſe à feu & à ſang par *Joſué*, ſelon les livres Juifs. S'il avait été contemporain de *Moïſe*, ou s'il était venu après lui, il aurait ſans doute parlé d'un homme ſi extraordinaire, & de ſes prodiges épouvantables; il aurait rendu témoignage à ce fameux

législateur juif, & *Eusèbe* n'aurait pas manqué de se prévaloir des aveux de *Sanchoniathon*.

Quoi qu'il en soit, les Egyptiens gardèrent surtout très-scrupuleusement leurs premiers symboles. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monuments un serpent qui se mord la queue, figurant les douze mois de l'année; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne sont pas absolument ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois, sous la forme d'un petit serpent sur lequel cinq figures sont assises : c'est un *épervier*, un *homme*, un *chien*, un *lion*, & un *ibis*. On les voit dessinés dans *Kirker*, d'après des monuments conservés à Rome. Ainsi, presque tout est symbole & allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENS DES EGYPTIENS.

Il est certain qu'après les siècles où les Egyptiens fertilisèrent le sol par les saignées du fleuve, après les temps où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes; alors, les arts nécessaires étant perfectionnés, les arts d'ostentation commencèrent à être en honneur. Alors il se trouva des souverains qui employèrent leurs sujets, & quelques arabes voisins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais, & leurs tombeaux en pyramides; à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte; à les embarquer sur des radeaux jusqu'à Memphis; à élever sur des colonnes massives de grandes pierres plates, sans goût & sans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enseignèrent les premiers Grecs; mais ensuite

les Grecs furent leurs maîtres en tout, quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il eſt triſte que dans la guerre de *Céſar*, la moitié de la fameuſe bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des muſulmans, quand *Omar* ſubjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des ſuperſtitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philoſophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs ſciences.

Il faut abſolument qu'ils aient été en paix pendant pluſieurs ſiècles, pour que leurs princes aient eu le temps & le loiſir d'élever tous ces bâtimens prodigieux dont la plupart ſubſiſtent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années & bien des dépenſes; il fallut qu'une grande partie de la nation, & nombre d'eſclaves étrangers fuſſent longtemps employés à ces ouvrages immenſes. Ils furent élevés par le deſpotiſme, la vanité, la ſervitude, & la ſuperſtition. En effet, il n'y avait qu'un roi deſpote qui pût forcer ainſi la nature. L'Angleterre, par exemple, eſt aujourd'hui plus puiſſante que n'était l'Egypte; un roi d'Angleterre pourrait-il employer ſa nation à élever de tels monumens?

La vanité y avait part ſans doute; c'était, chez les anciens rois d'Egypte, à qui élèverait la plus belle pyramide à ſon père ou à lui-même; la ſervitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la ſuperſtition, on ſait que ces pyramides étaient des tombeaux; on ſait que les *chochamatin* ou *ſchoen* d'Egypte, c'eſt-à-dire les prêtres, avaient perſuadé la nation que l'ame rentrerait dans ſon corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de

toute corruption : c'eſt pourquoi on l'embaumait avec un ſoin ſi ſcrupuleux ; & pour le dérober aux accidens, on l'enfermait dans une maſſe de pierre ſans iſſue. Les rois, les grands, donnaient à leurs tombeaux la forme qui offrait le moins de priſe aux injures du temps. Leurs corps ſe ſont conſervés au-delà des eſpérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une réſurrection après dix ſiècles paſſa depuis chez les Grecs, diſciples des Egyptiens, & chez les Romains, diſciples des Grecs. On la retrouve dans le ſixième livre de l'Enéïde, qui n'eſt que la deſcription des myſtères d'*Iſis*, & de *Cérès Eleuſine.* (*l*)

Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno ;
Scilicet ut memores ſupera & convexa reviſant.

Elle s'introduiſit enſuite chez les chrétiens, qui établirent le règne de mille ans ; la ſecte des millénaires l'a fait revivre juſqu'à nos jours. C'eſt ainſi que pluſieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà aſſez pour faire voir dans quel eſprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit ſur leur architecture & ſur leurs dimenſions ; je n'examine que l'hiſtoire de l'eſprit humain.

(*l*) Voyez le *Dictionnaire philoſophique*, article INITIATION.

DES RITES EGYPTIENS, ET DE LA CIRCONCISION.

PREMIEREMENT, les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu ſuprême? Si l'on eût fait cette queſtion aux gens du peuple, ils n'auraient ſu que répondre; ſi à de jeunes étudians dans la théologie égyptienne, ils auraient parlé long-temps ſans s'entendre; ſi à quelqu'ùn des ſages conſultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu. Il ſe ferait fondé ſur l'ancienne inſcription de la ſtatue d'*Iſis: Je ſuis ce qui eſt;* & cette autre: *Je ſuis tout ce qui a été & qui ſera; nul mortel ne pourra lever mon voile.* Il aurait fait remarquer le globe placé ſur la porte du temple de Memphis, qui repréſentait l'unité de la nature divine ſous le nom de *Kneſ*. Le nom même le plus ſacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent, *I ha ho*. On le prononce diverſement: mais *Clément* d'Alexandrie aſſure dans ſes Stromates, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis*, étaient obligés de porter ſur eux le nom de *I ha ho*, ou bien celui de *I ha hou*, qui ſignifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la ſyllabe *Hou* adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec plus de reſpect encore que le mot *Allah;* car ils ſe ſervent d'*Allah* dans la converſation, & ils n'emploient *Hou* que dans leurs prières.

Diſons ici en paſſant que l'ambaſſadeur turc *Said Effendi*, voyant repréſenter à Paris le *Bourgeois gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait turc; quand il entendit prononcer le nom ſacré

Hou avec dérifion & avec des poftures extravagantes, il regarda ce divertiffement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Egypte nourriffaient-ils un bœuf facré, un chien facré, un crocodile facré? oui. Et les Romains eurent auffi des oies facrées? Ils eurent des dieux de toute efpèce; & les dévotes avaient parmi leurs pénates, le dieu de la chaife percée, *deum ftercutium;* & le dieu pet, *deum crepitum:* mais en reconnaiffaient-ils moins le *Deum optimum maximum*, le maître des dieux & des hommes? Quel eft le pays qui n'ait pas une foule de fuperftitieux, & un petit nombre de fages?

Ce qu'on doit furtout remarquer de l'Egypte & de toutes les nations, c'eft qu'elles n'ont jamais eu d'opinions conftantes, comme elles n'ont jamais eu de lois toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens ufages. Il n'y a d'immuable que la géométrie; tout le refte eft une variation continuelle.

Les favans difputent & difputeront. L'un affure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un dieu fans fimulacre, l'autre qu'ils ont révéré plufieurs dieux dans plufieurs fimulacres; ils ont tous raifon: il n'y a feulement qu'à diftinguer le temps & les hommes qui ont changé: rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres fe moquaient du bœuf *Apis*, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvénal a dit que les Egyptiens adoraient des oignons: mais aucun hiftorien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon facré & un

oignon dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on consacre sur un autel. Nous lisons dans *Cicéron*, que les hommes qui ont épuisé toutes les superstitions, ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs dieux, & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La circoncision vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens? Je n'en sais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je sais, c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats romains. Là, des sacrificateurs se tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone* : ici, ils se fesaient eunuques, comme les prêtres de *Cybèle*.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens, se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long; mais, si l'on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien qui, né hors de sa patrie, n'avait point été circoncis : je puis assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne sais pas quelle nation s'avisa la première de porter en procession le *Kteis* & le *Phallum*, c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée : les Egyptiens eurent cette coutume. On offrait aux dieux des prémices ; on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux ; il paraît naturel & juste que les prêtres offrissent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes, circoncirent aussi

leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes; ce qui prouve bien que la ſanté ni la netteté ne pouvaient être la raiſon de cette cérémonie; car aſſurément une fille incirconciſe peut être auſſi propre qu'une circonciſe.

Quand les prêtres d'Egypte eurent conſacré cette opération, leurs initiés la ſubirent auſſi; mais avec le temps on abandonna aux ſeuls prêtres cette marque diſtinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomée* ſe ſoit fait circoncire, & jamais les auteurs romains ne flétrirent le peuple égyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circonciſion des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conſervée, ainſi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y ſont ſoumis, quoiqu'elle ne ſoit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'eſt qu'un ancien uſage qui commença par la ſuperſtition, & qui s'eſt conſervé par la coutume.

DES MYSTERES DES EGYPTIENS.

Je ſuis bien loin de ſavoir quelle nation inventa la première ces myſtères qui furent ſi accrédités depuis l'Euphrate juſqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des myſtères d'*Iſis*. *Zoroaſtre* paſſe pour en avoir établi en Perſe; *Cadmus* & *Inachus*, en Grèce; *Orphée*, en Thrace; *Minos*, en Crète. Il eſt certain que tous ces myſtères annonçaient une vie future; car *Celſe* dit aux chrétiens: (*m*) *Vous vous vantez de croire des peines éternelles; eh! tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

(*m*) *Origène*, livre VIII.

Les Grecs qui prirent tant de choſes des Egyptiens, leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare, le lac dont ils firent l'*Achéron*, le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts ; n'eurent leurs fameux myſtères d'*Eleuſine* que d'après ceux d'*Iſis*. Mais que les myſtères de *Zoroaſtre* n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'eſt ce que perſonne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous les auteurs grecs & latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies ſacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces myſtères, en conſervèrent les rites; car malgré leur extrême légèreté, ils furent conſtans dans la ſuperſtition. La prière que nous trouvons dans *Apulée*, quand *Lucius* eſt initié aux myſtères d'*Iſis*, doit être l'ancienne prière. *Les puiſſances céleſtes te ſervent, les enfers te ſont ſoumis, l'univers tourne ſous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéiſſent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité de Dieu reconnue par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs ſuperſtitions mépriſables?

DES GRECS, DE LEURS ANCIENS DELUGES, DE LEURS ALPHABETS, ET DE LEUR GENIE.

LA Grèce eſt un petit pays montagneux, entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la grande Bretagne. Tout atteſte dans cette contrée les révolutions phyſiques qu'elle a dû éprouver. Les îles qui l'environnent montrent aſſez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croiſſent ſous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golfes de l'Eubée, de Chalcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Meſſène, apprennent aux yeux que la mer s'eſt fait des paſſages dans les terres. Les coquillages de mer dont ſont remplies les montagnes qui renferment la fameuſe vallée de Tempé, ſont des témoignages viſibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'*Ogygès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, ſont d'une vérité hiſtorique. C'eſt même probablement ce qui fait des Grecs un peuple ſi nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Aſie & de l'Egypte étaient floriſſantes.

Je laiſſe à de plus ſavans que moi le ſoin de prouver que les trois enfans de *Noé*, qui étaient les ſeuls habitans du globe, le partagèrent tout entier; qu'ils allèrent chacun, à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puiſſans empires; & que *Javan* ſon petit-fils peupla la Grèce en paſſant en Italie; que c'eſt de-là que les Grecs s'appelèrent Ioniens, parce qu'*Ion* envoya des colonies ſur les côtes

de l'Afie mineure; que cet *Ion* eft vifiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfans; & les enfans n'en croient rien:

Nec pueri credunt nifi qui nondùm ære lavantur.

Le déluge d'*Ogygès* eft placé communément environ 1020 années avant la première olympiade. Le premier qui en parle eft *Arcefilaüs*, cité par *Jules Africain*. Voyez *Eufèbe* dans fa Préparation évangélique. La Grèce, dit-on, refta prefque déferte, deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant on prétend que dans le même temps, il y avait un gouvernement établi à Sicione, & dans Argos; on cite même les noms des premiers magiftrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Bafileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obfcurités.

Il y eût encore une autre inondation du temps de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajoute qu'il ne refta des habitans de ces climats, que *Deucalion* & *Pirrha* qui refirent des hommes, en jetant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Ainfi le genre-humain fe repeupla beaucoup plus vîte qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le jéfuite, un feul fils de *Noé* produifit une race qui, au bout de deux cents quatre-vingt-cinq ans, fe montait à fix cents vingt-trois milliars fix cents douze millions d'hommes. Le calcul eft un peu fort. Nous fommes aujourd'hui affez malheureux pour que de fix mariages, il n'y en ait

d'ordinaire que quatre dont il reſte des enfans qui deviennent pères. C'eſt ce qu'on a calculé ſur les relevés des regiſtres de nos plus grandes villes. De mille enfans nés dans une même année, il en reſte à peine ſix cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* & de ſes ſemblables, qui font des enfans à coups de plume, auſſi bien que de ceux qui ont écrit que *Deucalion* & *Pirrha* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on ſait, le pays des fables; & preſque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démence, par quelle opiniâtreté abſurde, tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique, établie en mémoire d'un événement, était une démonſtration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* ſortant de la cuiſſe de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans ſa cuiſſe! Quoi, *Cadmus* & ſa femme avaient été changés en ſerpens dans la Béotie, parce que les Béotiens en feſaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de *Caſtor* & de *Pollux* à Rome, démontrait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez ſûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils ſont les ouvrages de l'erreur : cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois ſiècles; elle devient enfin ſacrée; & l'on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps hiſtoriques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de ſectateurs; les

plus grands hommes meurent ſans honneur. Les *Thémiſtocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Ariſtides*, les *Phocions*, ſont perſécutés ; tandis que *Perſée*, *Bacchus*, & d'autres perſonnages fantaſtiques ont des temples.

On peut croire un peuple ſur ce qu'il dit de lui-même à ſon déſavantage, quand ces récits ſont accompagnés de vraiſemblance, & qu'ils ne contrediſent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très-ſtérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un égyptien nommé *Cécrops*, chaſſé de ſon pays, leur donna leurs premières inſtitutions. Cela paraît ſurprenant, puiſque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs ; mais il ſe peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, auxquelles les leurs ne reſſemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet ; il ne conſiſtait alors qu'en ſeize caractères, qui ſont évidemment les mêmes : les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres, que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument inconteſtable du pays dont une nation a tiré ſes premières connaiſſances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Eſpagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs qui, depuis, inſtruiſirent tant d'autres nations.

Ce peuple, tout barbare qu'il était au temps d'*Ogygès*, paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne sais quoi de plus fin & de plus délié; leur langage en est un témoignage; car avant même qu'ils sussent écrire, on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de consonnes douces, & de voyelles, qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui désigne les Phéniciens selon *Sanchoniathon*, n'est pas si harmonieux que celui d'*Hellen* ou *Graïcos*. Argos, Athènes, Lacédémone, Olympie, sonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia*, la sagesse, est plus doux que *Shochemath* en syriaque & en hébreu. *Basileus*, roi, sonne mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon*, de *Dioméde*, d'*Idoménée*, à ceux de *Mardokempad*, *Simordak*, *Sohasduch*, *Niricassolahssar*. *Josephe* lui-même, dans son livre contre *Appion*, avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem;* c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaïm:* ce mot écorchait le gosier d'un Athénien; & ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaïm* en *Jérusalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes syriaques, persans, égyptiens. De *Coresh*, ils firent *Cyrus;* d'*Isbeth*, *Oshireth*, ils firent *Isis* & *Osiris;* de *Moph*, ils firent *Memphis;* & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux; de sorte que du temps des *Ptolomées*, les villes & les gueux d'Egypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce sont les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appelait *Sannoubi*, dans la

langue des brames, l'Indus *Sombadipo*. Tels ſont les anciens noms qu'on trouve dans le Veidam.

Les Grecs, en s'étendant ſur les côtes de l'Aſie mineure, y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la ſculpture perfectionnée, la peinture, la bonne muſique, la vraie poëſie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'hiſtoire, enfin la philoſophie même, quoiqu'informe & obſcure; tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout ſur leurs maîtres.

L'Egypte n'eut jamais de belles ſtatues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmyre en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorſque les ſouverains de ces pays appelèrent des artiſtes de la Grèce. On ne voit que des reſtes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Perſépolis bâtie par les Perſes; & les monumens de Balbek & de Palmyre ſont encore, ſous leurs décombres, des chefs-d'œuvres d'architecture.

DES LEGISLATEURS GRECS, DE MINOS, D'ORPHÉE, DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

QUE des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce ſont de grands exploits aſſez connus. Que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé*, nommé *Setim*, fut roi de Macédoine; parce que, dans le premier livre des *Machabées*, il eſt dit

qu'*Alexandre*

qu'*Alexandre* sortit du pays de Kittim ; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à-peu-près au temps où nous plaçons *Moïse;* & c'est même ce qui a donné au savant *Huet*, évêque d'Avranches, quelque faux prétexte de soutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïse* né sur les confins de l'Egypte, étaient la même personne; système qui n'a trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable grecque ; il est indubitable que *Minos* fut un roi législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, & que nous devons aux Anglais, fixent sa naissance environ quatorze cents quatre-vingts ans avant notre ère vulgaire. (14) *Homère* l'appelle dans l'Odyssée le sage confident de DIEU. *Flavien Josephe* cherche à justifier *Moïse* par l'exemple de *Minos*, & des autres législateurs qui se sont crus, ou qui se sont dits inspirés de DIEU. Cela est un peu étrange dans un juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains, ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les Dieux des autres nations. (15)

(14) Dans cet endroit des marbres d'*Arundel*, la date est effacée ; mais ils parlent de *Minos* comme d'un personnage réel ; & le lieu où se trouve le passage mutilé suffit pour indiquer à-peu-près l'époque de sa naissance ou de son règne.

(15) Quoi qu'en aient dit les critiques de M. de *Voltaire*, ce *Josephe* était un fripon qui ne croyait pas plus à *Moïse* qu'à *Minos ;* son raisonnement se réduit à ceci : Vous regardez *Minos* comme un héros, quoiqu'il se soit dit inspiré ; pourquoi n'avez-vous pas la même indulgence pour *Moïse ?*

Il eſt ſûr que *Minos* était un légiſlateur très-ſévère, puiſqu'on ſuppoſa qu'après ſa mort il jugeait les âmes des morts dans les enfers; il eſt évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une aſſez grande partie de l'Aſie & de l'Europe.

Orphée eſt un perſonnage auſſi réel que *Minos;* il eſt vrai que les marbres de Paros n'en font point mention; c'eſt probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite, mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'exiſtence du premier *Orphée*, ſur un paſſage de *Cicéron*, dans ſon excellent livre de la Nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Ariſtote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs; mais *Ariſtote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'eſt pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée :* les myſtères qui portent ſon nom lui rendent témoignage. *Pauſanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ſes vers étaient chantés dans les cérémonies religieuſes, de préférence à ceux d'*Homère*, qui ne vint que long-temps après lui. On ſait bien qu'il ne deſcendit pas aux enfers; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'ame après la mort, ame aérienne, ombre du corps, manes, ſouffle léger, ame inconnue, ame incompréhenſible mais exiſtante; & la croyance des peines & des récompenſes dans une autre vie, étaient admiſes dans toute la Grèce, dans les Iles, dans l'Aſie, dans l'Egypte.

Les Juifs ſeuls parurent ignorer abſolument ce myſtère; le livre de leurs lois n'en dit pas un ſeul mot; on n'y voit que des peines & des récompenſes temporelles. Il eſt dit dans l'Exode : *Honore ton père & ta mère, afin qu'Adonaï prolonge tes jours ſur la terre;* & le livre du Zend (porte 11) dit : *Honore ton père & ta mère afin de mériter le ciel.*

Warburton, le commentateur de *Shakeſpeare*, & de plus, auteur de la Légation de *Moïſe*, n'a pas laiſſé de démontrer dans cette Légation, que *Moïſe* n'a jamais fait mention de l'immortalité de l'ame : il a même prétendu que ce dogme n'eſt point du tout néceſſaire dans une théocratie. Tout le clergé anglican s'eſt révolté contre la plupart de ſes opinions, & ſurtout, contre l'abſurde arrogance avec laquelle il les débite dans ſa compilation trop pédanteſque. Mais tous les théologiens de cette ſavante Egliſe ſont convenus que le dogme de l'immortalité n'eſt pas ordonné dans le Pentateuque. Cela eſt, en effet, plus clair que le jour.

Arnaud, le grand *Arnaud*, eſprit ſupérieur en tout à *Warburton*, avait dit long-temps avant lui, dans ſa belle apologie du Port-Royal, ces propres paroles : *C'eſt le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité qui eſt des plus communes, & qui eſt atteſtée par tous les pères, que les promeſſes de l'ancien teſtament n'étaient que temporelles & terreſtres, & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que ſi les Perſes, les Arabes, les Syriens, les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, croyaient l'immortalité de l'ame, une vie à venir, des peines & des récompenſes éternelles, les Hébreux

pouvaient bien auſſi les croire ; que ſi tous les légiſlateurs de l'antiquité ont établi de ſages lois ſur ce fondement, *Moïſe* pouvait bien en uſer de même ; que s'il ignorait ces dogmes utiles, il n'était pas digne de conduire une nation ; que s'il les ſavait & les cachait, il en était encore plus indigne.

On répond à ces argumens, que DIEU, dont *Moïſe* était l'organe, daignait ſe proportionner à la groſſièreté des Juifs. Je n'entre point dans cette queſtion épineuſe ; & reſpectant toujours tout ce qui eſt divin, je continue l'examen de l'hiſtoire des hommes.

DES SECTES DES GRECS.

IL paraît que chez les Egyptiens, chez les Perſans, chez les Chaldéens, chez les Indiens, il n'y avait qu'une ſecte de philoſophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière, ce qu'on appelait *la ſageſſe*, n'appartenait qu'à cette race. Leur langue ſacrée, inconnue au peuple, ne laiſſait le dépôt de la ſcience qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce, plus libre & plus heureuſe, l'accès de la raiſon fut ouvert à tout le monde ; chacun donna l'eſſor à ſes idées ; & c'eſt ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'eſt ainſi que de nos jours, la nation anglaiſe eſt devenue la plus éclairée, parce qu'on peut penſer impunément chez elle.

Les ſtoïques admirent une ame univerſelle du monde, dans laquelle les ames de tous les êtres vivans ſe replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il

y eût une ame, & ne connurent que des principes phyſiques. Ils ſoutinrent que les Dieux ne ſe mêlaient pas des affaires des hommes; & on laiſſa les épicuriens en paix, comme ils y laiſſaient les Dieux.

Les écoles retentirent, depuis *Thalès* juſqu'au temps de *Platon* & d'*Ariſtote*, de diſputes philoſophiques, qui toutes décèlent la ſagacité & la folie de l'eſprit humain, ſa grandeur & ſa faibleſſe. On argumenta preſque toujours ſans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième ſiècle où nous commençâmes à raiſonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas; tous les philoſophes étaient inintelligibles : il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel ſuccès aurait *Platon*, s'il paraiſſait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon ſens, & s'il leur diſait ces belles paroles qui ſont dans ſon Timée : *De la ſubſtance indiviſible & de la diviſible, Dieu compoſa une troiſième eſpèce de ſubſtance au milieu des deux; tenant de la nature* du même *&* de l'autre : *puis prenant ces trois natures enſemble, il les mêla toutes en une ſeule forme, & força la nature de l'ame à ſe mêler avec la nature* du même : *& les ayant mêlées avec la ſubſtance, & de ces trois ayant fait un ſuppôt, il le diviſa en portions convenables : chacune de ces portions était mêlée* du même *&* de l'autre; *& de la ſubſtance il fit ſa diviſion.* (16)

Enſuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes

(16) Voyez dans le *Dictionnaire philoſophique*, une note des éditeurs ſur *Platon*.

raisonnables qui viendraient de lire l'Entendement humain de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à son école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait, de temps en temps, de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit, qu'ils en abusèrent; mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernemens ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il soit avéré que ses opinions lui coûtèrent la vie; & il fut encore moins la victime de ses opinions, que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on sait combien ils s'en repentirent; on sait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. (17) Elle recevait tous les dieux étrangers; elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des dieux & des hommes. Cette opinion ne

(17) Les prêtres excitèrent plus d'une fois le peuple d'Athènes contre les philosophes, & cette fureur ne fut fatale qu'à *Socrate*; mais le repentir suivit bientôt le crime, & les accusateurs furent punis. On peut donc prétendre avec raison que les Grecs ont été tolérans, surtout si on les compare à nous, qui avons immolé à la superstition des milliers de victimes, par des supplices recherchés, & en vertu de lois permanentes; à nous, dont la sombre fureur s'est perpétuée pendant plus de quatorze siècles sans interruption; à nous enfin, chez qui les lumières ont plutôt arrêté que détruit le fanatisme qui s'immole encore des victimes, & dont les partisans paient encore des apologistes pour justifier ses anciennes fureurs.

changea jamais depuis *Orphée* ; on la retrouve cent fois dans *Homère :* tous les autres dieux ſont inférieurs. On peut les comparer aux Péris des Perſes, aux génies des autres nations orientales. Tous les philoſophes, excepté les Stratoniciens, & les Epicuriens, reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peſer ſur cette grande vérité hiſtorique, que la raiſon humaine commencée adora quelque puiſſance, quelqu'être qu'on croyait au-deſſus du pouvoir ordinaire, ſoit le ſoleil, ſoit la lune, ou les étoiles; que la raiſon humaine cultivée adora, malgré toutes ſes erreurs, un Dieu ſuprême, maître des éléments & des autres dieux ; & que toutes les nations policées, depuis l'Inde juſqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique pluſieurs ſectes de philoſophes euſſent une opinion contraire.

DE ZALEUCUS, ET DE QUELQUES AUTRES LEGISLATEURS.

J'OSE ici défier tous les moraliſtes & tous les légiſlateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile, que l'exorde des lois de *Zaleucus* qui vivait avant *Pythagore*, & qui fut le premier magiſtrat des Locriens.

Tout citoyen doit être perſuadé de l'exiſtence de la Divinité. Il ſuffit d'obſerver l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le haſard ne peut l'avoir

formé. On doit maîtriser son ame, la purifier, en écarter tout mal; persuadé que DIEU *ne peut être bien servi par les pervers, & qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par de magnifiques cérémonies, & par de somptueuses offrandes. La vertu seule, & la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes & dans la pratique; c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice; mais ceux que leurs passions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, simples habitans, doivent être avertis de se souvenir des dieux, & de penser souvent aux jugemens sévères qu'ils exercent contre les coupables. Qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le souvenir des fautes amène les remords & le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.*

Chacun doit donc se conduire à tout moment, comme si ce moment était le dernier de sa vie: mais si un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels; qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie mal-fesant; qu'il se jette surtout entre les bras des gens de bien, dont les conseils le ramèneront à la vertu, en lui représentant la bonté de DIEU *& sa vengeance.*

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple & sublime, dicté par la raison & par la vertu, dépouillé d'enthousiasme & de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue.

Charondas, qui suivit *Zaleucus*, s'expliqua de même. Les *Platon*, les *Cicéron*, les divins *Antonins*, n'eurent

point depuis d'autre langage. C'eſt ainſi que s'explique en cent endroits ce *Julien*, qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle ; *Julien*, le ſcandale de notre Egliſe & la gloire de l'empire romain.

Il faut, dit-il, *inſtruire les ignorans, & non les punir; les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un empereur eſt d'imiter* DIEU : *l'imiter, c'eſt d'avoir le moins de beſoins, & de faire le plus de bien qu'il eſt poſſible.* Que ceux donc qui inſultent l'antiquité, apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les ſages légiſlateurs avec des conteurs de fables; qu'ils ſachent diſtinguer les lois des plus ſages magiſtrats, & les uſages ridicules des peuples; qu'ils ne diſent point : On inventa des cérémonies ſuperſtitieuſes, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges; donc tous les magiſtrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs; c'eſt comme s'ils diſaient : Il y a des bonzes à la Chine qui abuſent la populace; donc le ſage *Confucius* était un miſérable impoſteur.

On doit, dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a ſi ſouvent débitées contre des ſages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne ſait-on pas que dans tout pays, le vulgaire eſt imbécille, ſuperſtitieux, inſenſé? N'y a-t-il pas eu des convulſionnaires dans la patrie du chancelier de l'*Hoſpital*, de *Charon*, de *Montagne*, de *la Mothe-le-Vayer*, de *Deſcartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Monteſquieu*? N'y a-t-il pas des méthodiſtes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute eſpèce, dans le pays qui eut le bonheur de

donner naiſſance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands hommes ?

DE BACCHUS.

EXCEPTÉ les fables viſiblement allégoriques, comme celles des *Muſes*, de *Vénus*, des *Graces*, de l'*Amour*, de *Zéphyre*, & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre; toutes les autres ſont un ramas de contes, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres. Mais il en eſt une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité : c'eſt la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionyſios*, fils de Dieu, a-t-il été un perſonnage véritable ? Tant de nations en parlent ainſi que d'*Hercule :* on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différens, qu'on peut ſuppoſer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainſi qu'un *Hercule*.

Ce qui eſt indubitable, c'eſt que dans l'Egypte, dans l'Aſie & dans la Grèce, *Bacchus* ainſi qu'*Hercule* étaient reconnus pour demi-dieux; qu'on célébrait leurs fêtes; qu'on leur attribuait des miracles; qu'il y avait des myſtères inſtitués au nom de *Bacchus*, avant qu'on connût les livres juifs.

On ſait aſſez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers, que du temps de *Ptolomée Philadelphe*, environ deux cents trente ans avant notre ère. Or, avant ce temps, l'Orient & l'Occident

retentiſſaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée*, célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-dieu. Son hiſtoire eſt ſi ancienne, que les pères de l'Egliſe ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*; parce que *Bacchus* & *Noé* paſſent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérode, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* fut élevé à Nyſe, ville d'Ethiopie, que d'autres placent dans l'Arabie heureuſe. Les vers orphiques lui donnent le nom de *Miſès*. Il réſulte des recherches du ſavant *Huet*, ſur l'hiſtoire de *Bacchus*, qu'il fut ſauvé; qu'il fut inſtruit des ſecrets des dieux; qu'il avait une verge qu'il changeait en ſerpent quand il voulait; qu'il paſſa la mer Rouge a pied ſec, comme *Hercule* paſſa depuis, dans ſon gobelet, le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui & ſon armée jouiſſaient de la clarté du ſoleil pendant la nuit; qu'il toucha de ſa baguette enchantereſſe les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaſpe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laiſſer un paſſage libre. Il eſt dit même qu'il arrêta le cours du ſoleil & de la lune. Il écrivit ſes lois ſur deux tables de pierre. Il était anciennement repréſenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de ſa tête.

Il n'eſt pas étonnant après cela, que pluſieurs ſavans hommes, & ſurtout *Bochart* & *Huet*, dans nos derniers temps, aient prétendu que *Bacchus* eſt une copie de *Moïſe* & de *Joſué*. Tout concourt à favoriſer la reſſemblance : car *Bacchus* s'appelait chez les Egyptiens *Arſaph*, & parmi les noms que les pères ont donnés à *Moïſe*, on y trouve celui d'*Oſaſirph*.

Entre ces deux hiſtoires qui paraiſſent ſemblables en tant de points, il n'eſt pas douteux que celle de *Moïſe* ne ſoit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne ſoit la fable; mais il paraît que cette fable était connue des nations, long-temps avant que l'hiſtoire de *Moïſe* fût parvenue juſqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moïſe* avant *Longin*, qui vivait ſous l'empereur *Aurélien;* & tous avaient célébré *Bacchus*.

Il paraît inconteſtable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaiſſance; livre d'ailleurs ſi rare chez les Juifs mêmes, que ſous le roi *Joſias* on n'en trouva qu'un ſeul exemplaire; livre preſqu'entièrement perdu, pendant l'eſclavage des Juifs tranſportés en Chaldée & dans le reſte de l'Aſie; livre reſtauré enſuite par *Eſdras*, dans les temps floriſſans d'Athènes & des autres républiques de la Grèce, temps où les myſtères de *Bacchus* étaient déjà inſtitués.

Dieu permit donc que l'eſprit de menſonge divulguât les abſurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'eſprit de vérité fît connaître la vie de *Moïſe* à aucun peuple, excepté aux Juifs.

Le ſavant évêque d'Avranches, frappé de cette étonnante reſſemblance, ne balança pas à prononcer que *Moïſe* était non-ſeulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Oſiris* des Egyptiens. Il ajoute même, (*n*) pour allier les contraires, que *Moïſe* était auſſi leur *Typhon;* c'eſt-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur de l'ennemi, le Dieu & le diable reconnus en Egypte.

(*n*) Propoſition IV, pages 79 & 87.

Moïſe, ſelon ce ſavant homme, eſt le même que *Zoroaſtre*. Il eſt *Eſculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perſée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'eſt que *Virgile* a dit :

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel Adonis a gardé les moutons.

Or *Moïſe* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* eſt encore meilleure : c'eſt que quelquefois on repréſentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs paſſèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïſe* pouvait fort bien être comparée au ſceptre de *Priape*. (*o*)

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Moſi.

Voilà ce que *Huet* appelle ſa démonſtration. Elle n'eſt pas, à la vérité, géométrique. Il eſt à croire qu'il en rougit les dernières années de ſa vie, & qu'il ſe ſouvenait de ſa démonſtration, quand il fit ſon traité de la faibleſſe de l'eſprit humain, & de l'incertitude de ſes connaiſſances.

DES METAMORPHOSES CHEZ LES GRECS, RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'OPINION de la migration des âmes conduit naturellement aux métamorphoſes, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuſe, s'étend bientôt par tout le monde.

(*o*) *Huet*, page 110.

Dès que vous m'avez perſuadé que mon ame peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval auſſi.

Les métamorphoſes recueillies par *Ovide*, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brame, un chaldéen, un égyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poiſſon en Syrie; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs, dans des temps très-poſtérieurs écrivent que *Nabuchodonoſor* fut changé en bœuf, ſans compter la femme de *Loth* transformée en ſtatue de ſel. N'eſt-ce pas même une métamorphoſe réelle, quoique paſſagère, que toutes les apparitions des dieux & des génies ſous la forme humaine?

Un Dieu ne peut guère ſe communiquer à nous, qu'en ſe métamorphoſant en homme. Il eſt vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne, pour jouir de *Léda;* mais ces cas ſont rares : & dans toutes les religions, la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il ſerait difficile d'entendre la voix des dieux, s'ils ſe préſentaient à nous en crocodiles ou en ours.

Enfin les dieux ſe métamorphoſèrent preſque partout; & dès que nous fumes inſtruits des ſecrets de la magie, nous nous métamorphoſâmes nous-mêmes. Pluſieurs perſonnes dignes de foi ſe changèrent en loups : le mot de loup-garou atteſte encore parmi nous cette belle métamorphoſe.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces tranſmutations, & tous les prodiges de cette eſpèce, c'eſt

qu'on ne peut prouver en forme leur impoſſibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira : un dieu vint hier chez moi ſous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a oſé en douter a été changé en loup; il court & hurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, ſi l'homme devenu loup vous affirme qu'il a ſubi en effet cette métamorphoſe, vous ne pouvez démontrer que la choſe n'eſt pas vraie. Vous n'auriez d'autre reſſource que d'aſſigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le dieu, & fait l'enfant à la demoiſelle; qu'à faire obſerver l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de ſon impoſture. Mais la famille ne s'expoſera pas à cet examen; elle vous ſoutiendra, avec les prêtres du canton, que vous êtes un profane & un ignorant; ils vous feront voir que puiſqu'une chenille eſt changée en papillon, un homme peut tout auſſi aiſément être changé en bête : & ſi vous diſputez, vous ſerez déféré à l'inquiſition du pays, comme un impie qui ne croit ni aux loups-garous, ni aux dieux qui engroſſent les filles.

DE L'IDOLATRIE.

Après avoir lu tout ce qu'on a écrit ſur l'idolatrie, on ne trouve rien qui en donne une notion préciſe. Il ſemble que *Locke* ſoit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au haſard. Le terme qui répond à idolatrie ne ſe trouve dans aucune langue

ancienne; c'eſt une expreſſion des Grecs des derniers âges, dont on ne s'était jamais ſervi avant le ſecond ſiècle de notre ère. Elle ſignifie adoration d'images. C'eſt un terme de reproche, un mot injurieux : jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image, comme le Dieu ſuprême de la nature. Les anciens Chaldéens, les anciens Arabes, les anciens Perſes n'eurent long-temps ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le ſoleil, les aſtres & le feu, les emblêmes de la Divinité, peuvent-ils être appelés idolâtres? Ils révéraient ce qu'ils voyaient : mais certainement révérer le ſoleil & les aſtres, ce n'eſt pas adorer une figure taillée par un ouvrier; c'eſt avoir un culte erroné, mais ce n'eſt point être idolâtre.

Je ſuppoſe que les Egyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis*, & le bœuf *Apis;* qu'ils aient été aſſez fous pour ne les pas regarder comme des animaux conſacrés à la divinité, & comme un emblême du bien que leur *Isheth*, leur *Iſis*, feſait aux hommes; pour croire même qu'un rayon céleſte animait ce bœuf & ce chien conſacrés; il eſt clair que ce n'était pas adorer une ſtatue : une bête n'eſt pas une idole.

Il eſt indubitable que les hommes eurent des objets de culte, avant que d'avoir des ſculpteurs; & il eſt clair que ces hommes ſi anciens ne pouvaient point être appelés idolâtres. Il reſte donc à ſavoir ſi ceux qui firent enfin placer les ſtatues dans les temples, & qui firent révérer ces ſtatues, ſe nommèrent adorateurs de ſtatues, & leurs peuples adorateurs de ſtatues :

c'eſt

c'eſt aſſurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres, l'étaient-ils en effet? était-il ordonné de croire que la ſtatue de bronze qui repréſentait la figure fantaſtique de *Bel* à Babylone, était le maître, le Dieu, le créateur du monde? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même? n'eſt-ce pas, (s'il eſt permis de comparer les uſages de notre ſainte religion avec les uſages antiques,) n'eſt-ce pas comme ſi l'on diſait que nous adorons la figure du Père Eternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe? Ce ſont des ornemens emblématiques dans nos temples. Nous les adorons ſi peu, que quand ces ſtatues ſont de bois, on s'en chauffe dès qu'elles pourriſſent, on en érige d'autres; elles ſont de ſimples avertiſſemens qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croient que les catholiques ſont idolâtres; mais les catholiques ne ceſſent de proteſter contre cette injure.

Il n'eſt pas poſſible qu'on adore réellement une ſtatue; ni qu'on croie que cette ſtatue eſt le DIEU ſuprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ſes ſtatues: or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était ſuppoſé habiter les nuées, ou le mont Olympe, ou la planète qui porte ſon nom; & ſes figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planete, ni dans les nuées, ni ſur le mont Olympe: toutes les prières étaient adreſſées aux dieux immortels, & aſſurément les ſtatues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il eſt vrai, firent croire, & des ſuperſtitieux crurent que des ſtatues avaient parlé. Combien de fois nos peuples groſſiers n'ont-ils pas eu la même crédulité? mais jamais chez aucun peuple ces abſurdités ne furent la religion de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas diſtingué la ſtatue & le dieu; ce n'eſt pas une raiſon d'affirmer que le gouvernement penſait comme cette vieille. Les magiſtrats voulaient qu'on révérât les repréſentations des dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces ſignes viſibles. C'eſt préciſément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui repréſentent DIEU le père ſous la forme d'un vieillard, & on ſait bien que DIEU n'eſt pas un vieillard. On a des images de pluſieurs ſaints qu'on vénère, & on ſait bien que ces ſaints ne ſont pas DIEU le père.

De même, ſi on oſe le dire, les anciens ne ſe méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, & le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des ſtatues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté eſt donc idolâtre auſſi; & ſi elle ne l'eſt pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un ſeul poëte, un ſeul philoſophe, un ſeul homme d'Etat qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze ou du bois. Les témoignages du contraire ſont innombrables: les nations idolâtres ſont donc comme les ſorciers; on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur, *Dacier*, a conclu qu'on adorait réellement la ſtatue de *Priape*, parce qu'*Horace* en

fesant parler cet épouvantail, lui fait dire : *J'étais autrefois un tronc; l'ouvrier incertain s'il en ferait un dieu ou une escabelle, prit le parti d'en faire un dieu*, &c. Le commentateur cite le prophète *Baruch*, pour prouver que du temps d'*Horace*, on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle : il ne voit pas qu'*Horace* se moque & du prétendu dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses servantes, en voyant cette énorme figure, crut qu'elle avait quelque chose de divin : mais assurément tous ces *Priapes* de bois, dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux, n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il est dit que *Moïse*, malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux, érigea un serpent d'airain, ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'Egypte portaient en procession : mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpens véritables, cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des dieux. Si donc, dans le temple des juifs & dans les nôtres, on a respecté des statues sans être idolâtres, pourquoi tant de reproches aux autres nations? ou nous devons les absoudre, ou elles doivent nous accuser.

DES ORACLES.

Il est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse & disciplinée, conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit; vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperdument; vous les avez observés sortant l'un & l'autre de la maison paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée, est celle que fit ce traître *Flavien Josephe* à *Vespasien* & *Titus* son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Vespasien* & *Titus* adorés des armées romaines dans l'Orient, & *Néron* détesté de tout l'empire. Il ose, pour gagner les bonnes grâces de *Vespasien*, lui prédire au nom du Dieu des juifs (*p*) que lui & son fils seront empereurs : ils le furent en effet; mais il est évident que *Josephe* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir *Josephe*; s'il est empereur, il le récompense; & tant qu'il ne règne pas, il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Josephe* que s'il est prophète, il devait avoir prédit la prise de Jotapat qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine : *Josephe* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant, en soutenant un siége dans une

(*p*) *Josephe*, livre III, chapitre XXVIII.

petite place contre une grande armée, ne prédit pas que la place ſera priſe?

Il n'était pas bien difficile de ſentir qu'on pouvait s'attirer le reſpect & l'argent de la multitude en feſant le prophète, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque ſaurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas aſſez de ne prédire qu'en ſon propre nom, il fallait parler au nom de la Divinité: & depuis les prophètes de l'Egypte qui s'appelaient les *voyants*, juſqu'à *Ulpius*, prophète du mignon de l'empereur *Adrien* devenu dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans ſacrés qui firent parler les dieux pour ſe moquer des hommes. On ſait aſſez comment ils pouvaient réuſſir: tantôt par une réponſe ambiguë qu'ils expliquaient enſuite comme ils voulaient; tantôt en corrompant des domeſtiques; en s'informant d'eux ſecrétement des aventures des dévots qui venaient les conſulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de DIEU ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes paſſaient pour ſavoir le paſſé, le préſent & l'avenir; c'eſt l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le ſavant *Van-Dale* & le judicieux *Fontenelle* ſon rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec ſagacité des ſiècles de fourberie; & le jéſuite *Baltus* montra bien peu de ſens, ou beaucoup de malignité, quand il ſoutint contre eux la vérité des oracles païens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à DIEU une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de

l'enfer, pour venir faire ſur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même ; pour rendre des oracles.

Ou ces diables diſent vrai, & en ce cas il était impoſſible de ne les pas croire ; & DIEU appuyant toutes les fauſſes religions par des miracles journaliers, jetait lui-même l'univers entre les bras de ſes ennemis : ou ils diſaient faux ; & en ce cas, DIEU déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus abſurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choiſit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inſpirées ; c'eſt-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune pythie montait ſur un trépied, poſé dans l'ouverture d'un trou dont il ſortait une exhalaiſon prophétique. L'eſprit divin entrait ſous la robe de la pythie par un endroit fort humain ; mais depuis qu'une jolie pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'eſt la raiſon pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de ſon crédit.

Les divinations, les augures, étaient des eſpèces d'oracles ; & ſont, je crois, d'une plus haute antiquité ; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps pour achalander un oracle divin qui ne pouvait ſe paſſer de temple & de prêtres ; & rien n'était plus aiſé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art ſe ſubdiviſa en mille façons ; on prédit par le vol des oiſeaux, par le foie des moutons,

par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés ſur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina ; & ſouvent même par un pur enthouſiaſme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liége. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année? c'était, pour ce village, le grand dont la mort était prédite : une barque de pêcheurs était-elle ſubmergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liége eſt un ſorcier, ſoit que ſes prédictions ſoient accomplies, ſoit qu'elles ne le ſoient pas ; car ſi quelqu'événement les favoriſe, ſa magie eſt démontrée : ſi les événements ſont contraires, on applique la prédiction à toute autre choſe, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liége a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout ; ce peuple ne vient point ; mais un vent du nord fait geler quelques vignes ; c'eſt ce qui a été prédit par *Matthieu Lansberge.* Quelqu'un oſe-t-il douter de ſon ſavoir? auſſitôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les aſtrologues le traitent même de petit eſprit & de méchant raiſonneur.

Les Sunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de *Mahomet.* L'étoile *Aldebaran* avait été en grande vénération chez les Arabes ; elle ſignifie l'œil du taureau, cela voulait

dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes, & que, comme un taureau, il frapperait ſes ennemis de ſes cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie : on en feſait de grandes haies qui préſervaient les moiſſons de l'ardeur du ſoleil ; *Mahomet* eſt l'acacia qui doit couvrir la terre de ſon ombre ſalutaire. Les Turcs ſenſés rient de ces bêtiſes ſubtiles ; les jeunes femmes n'y penſent pas ; les vieilles dévotes y croient ; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enſeigne des ſottiſes, courrait riſque d'être empalé. Il y a eu des ſavans qui ont trouvé l'hiſtoire de leurs temps dans l'Iliade & dans l'Odyſſée ; mais ces ſavans n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'aſſurer la victoire dans la guerre. Chaque armée, chaque nation avait ſes oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé, attribuait ſa défaite à quelque faute commiſe envers les dieux, après l'oracle rendu ; il eſpérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainſi preſque toute la terre s'eſt nourrie d'illuſion. Il n'y eut preſque point de peuple qui ne conſervât dans ſes archives, ou qui n'eût par la tradition orale, quelque prédiction qui l'aſſurait de la conquête du monde ; c'eſt-à-dire, des nations voiſines : point de conquérant qui n'ait été prédit formellement, auſſitôt après ſa conquête. Les Juifs mêmes, enfermés dans un coin de terre preſque inconnu, entre l'anti-Liban, l'Arabie déſerte & la pétrée, eſpérèrent, comme les

autres peuples, d'être les maîtres de l'univers ; fondés ſur mille oracles que nous expliquons dans un ſens myſtique, & qu'ils entendaient dans le ſens littéral.

DES SIBYLLES CHEZ LES GRECS, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES AUTRES NATIONS.

LORSQUE preſque toute la terre était remplie d'oracles, il y eut de vieilles filles qui, ſans être attachées à aucun temple, s'aviſèrent de prophétiſer pour leur compte. On les appela *ſibylles*, mot grec du dialecte de Laconie, qui ſignifie conſeil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On ſait aſſez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome, à l'ancien *Tarquin*, les neuf livres de l'ancienne ſibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop, la vieille jeta au feu les ſix premiers livres, & exigea autant d'argent des trois reſtans, qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent, dit-on, conſervés à Rome, juſqu'au temps de *Sylla*, & furent conſumés dans un incendie du capitole.

Mais comment ſe paſſer des prophéties des ſibylles? On envoya trois ſénateurs à Erytre, ville de Grèce, où l'on gardait précieuſement un millier de mauvais vers grecs, qui paſſaient pour être de la façon de la ſibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La ſibylle *Erytrée* avait tout prédit; & il en était de ſes prophéties comme de celles de *Noſtradamus* parmi nous : & l'on ne manquait pas à chaque événement

de forger quelques vers grecs qu'on attribuait à la ſibylle.

Auguſte, qui craignait avec raiſon qu'on ne trouvât dans cette rapſodie quelques vers qui autoriſeraient des conſpirations, défendit, ſous peine de mort, qu'aucun romain eût chez lui des vers ſibyllins : défenſe digne d'un tyran ſoupçonneux, qui conſervait avec adreſſe un pouvoir uſurpé par le crime.

Les vers ſibyllins furent reſpectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continſſent la vérité, puiſqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans ſon églogue ſur la naiſſance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Druſus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la ſibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant, qui mourut bientôt après, ramènerait le ſiècle d'or. La ſibylle *Erytrée* avait, diſait-on alors, prophétiſé auſſi à Cumes. L'enfant nouveau né, appartenant à *Auguſte*, ou à ſon favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la ſibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne ſont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des ſibylles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers chrétiens, trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles pour battre les Gentils par leurs propres armes. *Hermas* & *St Juſtin* paſſent pour être les premiers qui eurent le malheur de ſoutenir cette impoſture. *St Juſtin* cite des oracles de la ſibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'*Iſtaſpe*, & prétendait que ſa ſibylle

avait vécu du temps du déluge. *St Clément* d'Alexandrie, (dans ſes Stromates, livre VI,) aſſure que l'apôtre *St Paul* recommande dans ſes épîtres *la lecture des ſibylles qui ont manifeſtement prédit la naiſſance du fils de* DIEU.

Il faut que cette épître de *St Paul* ſoit perdue; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de *St Paul*. Il courait dans ce temps-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus; comme les Prophéties de *Jaldabaſt*, celles de *Seth*, d'*Enoch*, & de *Cham;* la Pénitence d'*Adam;* l'Hiſtoire de *Zacharie*, père de *St Jean;* l'Evangile des Egyptiens; l'Evangile de *St Pierre*, d'*André*, de *Jacques;* l'Evangile d'*Eve;* l'Apocalypſe d'*Adam;* les Lettres de JESUS-CHRIST, & cent autres écrits dont il reſte à peine quelques fragmens dans des livres qu'on ne lit guère.

L'Egliſe chrétienne était alors partagée en ſociété judaïſante, & ſociété non-judaïſante. Ces deux ſociétés étaient diviſées en pluſieurs autres. Quiconque ſe ſentait un peu de talent, écrivait pour ſon parti. Il y eut plus de cinquante évangiles, juſqu'au concile de Nicée; il ne nous en reſte aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *Jacques*, de l'*Enfance*, & de *Nicodème*, On forgea ſurtout des vers attribués aux anciennes ſibylles. Tel était le reſpect du peuple pour ces oracles ſibyllins, qu'on crut avoir beſoin de cet appui étranger pour fortifier le chriſtianiſme naiſſant. Non-ſeulement on fit des vers grecs ſibyllins qui annonçaient JESUS-CHRIST; mais on les fit en acroſtiches, de manière que les lettres de ces mots: *Jeſous Chreiſtos ïos Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement

de chaque vers. C'eſt dans ces poëſies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poiſſons,
Il nourrira cinq mille hommes au déſert;
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du chriſtianiſme le ſens des vers de la quatrième églogue de *Virgile :*

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Les temps de la ſibylle enfin ſont arrivés :
Un nouveau rejeton deſcend du haut des cieux.

Cette opinion eut un ſi grand cours dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, que l'empereur *Conſtantin* la ſoutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait ſurement raiſon. *Virgile* paſſa long-temps pour un prophète. Enfin, on était ſi perſuadé des oracles des ſibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'eſt pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvet ſæclum in favillâ,
Teſte David cum ſibyllâ.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la ſibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux ſibylles, on feſait ſurtout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'Egliſe adoptèrent juſqu'au temps de *Théodoſe II.*

Ce règne de JESUS-CHRIST pendant mille ans ſur la terre, était fondé d'abord ſur la prophétie de *St Luc*, chap. XXI; prophétie mal entendue, que JESUS-CHRIST *viendrait dans les nuées, dans une grande puiſſance & dans une grande majeſté, avant que la génération préſente fût paſſée*. La génération avait paſſé; mais *St Paul* avait dit auſſi dans ſa première épître aux Theſſaloniciens, chap. IV:

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui ſommes réſervés pour ſon avénement, nous ne préviendrons point ceux qui ſont déjà dans le ſommeil.

Car auſſitôt que le ſignal aura été donné par la voix de l'archange, & par le ſon de la trompette de DIEU; *le Seigneur lui-même deſcendra du ciel, & ceux qui ſeront morts en* JESUS-CHRIST *reſſuſciteront les premiers.*

Puis nous autres qui ſommes vivans, & qui ſerons demeurés juſqu'alors, nous ſerons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air; & ainſi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il eſt bien étrange que *Paul* diſe que c'eſt le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car *Paul*, loin d'avoir été un des diſciples de CHRIST, avait été long-temps un de ſes perſécuteurs. Quoi qu'il en puiſſe être, l'Apocalypſe avait dit auſſi, chap. XX, que les juſtes *régneraient ſur la terre pendant mille ans avec* JESUS-CHRIST.

On s'attendait donc à tout moment que JESUS-CHRIST deſcendrait du ciel pour établir ſon règne, & rebâtir Jéruſalem dans laquelle les chrétiens devaient ſe réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse : *Moi*, Jean, *je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel parée comme une épousée.... Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte.... douze fondemens où sont les noms des apôtres de l'agneau.... Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en carré; elle est de douze mille stades; sa longueur, sa largeur & sa hauteur sont égales.... Il en mesura aussi la muraille qui est de cent quarante-quatre coudées.... Cette muraille était de jaspe, & la ville était d'or, &c.*

On pouvait se contenter de cette prédiction; mais on voulut encore avoir pour garant une sibylle à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que S[t] *Justin*, dans son dialogue contre *Triphon*, dit *qu'il en est convenu; & que* JESUS *doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.*

S[t] *Irénée* se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à S[t] *Jean* l'évangéliste ces paroles : *Dans la nouvelle Jérusalem, chaque cep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin; & quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira : Prends-moi, je suis meilleur que lui.* (*q*)

Ce n'était pas assez que la sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérusalem

(*q*) *Irénée*, chap. XXXV, liv. V.

nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : (*r*) *Nous confessons que le royaume nous est promis pour mille ans en terre, après la résurrection dans la cité de Jérusalem, apportée du ciel ici-bas.*

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires, a perverti le sens commun dans tous les temps. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude, quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides, que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage, & l'Eglise parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

DES MIRACLES.

REVENONS toujours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire ; & cela est si vrai, que sitôt que le beau, le sublime est commun, il ne paraît plus ni beau ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison, & à ce pot plus grand qu'une église, fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle*, qui d'abord signifiait *chose admirable* ? Nous avons dit, c'est ce que la nature ne peut opérer ; c'est ce qui est contraire à toutes ses lois. Ainsi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de se mettre tout

(*r*) *Tert.* contre *Marcion*, liv. III.

entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accompliſſement de ce prodige, s'il en était revenu quelque choſe au couvent.

Nous croyons ſans difficulté aux vrais miracles opérés dans notre ſainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raiſonnons que ſuivant les règles du bon ſens, toujours ſoumiſes à la révélation.

Quiconque n'eſt pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux lois éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas poſſible que DIEU dérange ſon propre ouvrage; il ſait que tout eſt lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il ſait que DIEU étant immuable, ſes lois le ſont auſſi; & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, ſans que la nature entière ſoit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène*, fait une nuit de vingt-quatre heures, lorſqu'elle devait être de douze; il eſt néceſſaire que la terre s'arrête dans ſon cours, & reſte immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaiſſent la nuit ſuivante, il eſt néceſſaire auſſi que la lune & toutes les planètes ſe ſoient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes céleſtes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort reſſuſcite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de ſon corps, qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les vents

vents avaient emportées au loin, reviennent ſe mettre chacune à leur place; que les vers & les oiſeaux, ou les autres animaux nourris de la ſubſtance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraiſſés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pie-grièches, ces pie-grièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun reſtitue préciſément ce qui appartenait au mort, ſans quoi ce ne ſerait plus la même perſonne. Tout cela n'eſt rien encore, ſi l'ame ne revient dans ſon hôtellerie.

Si l'Etre éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des lois immuables, devient contraire à lui-même en renverſant toutes ſes lois; ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de ſuppoſer un cas où le créateur, & le maître de tout, puiſſe changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car, ou il a prévu le prétendu beſoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement; s'il ne l'a pas prévu, il n'eſt plus DIEU.

On dit que c'eſt pour faire plaiſir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Etre éternel reſſuſcite *Pélops*, *Hippolyte*, *Hérès*, & quelques autres fameux perſonnages; mais il ne paraît pas vraiſemblable que le maître commun de l'univers oublie le ſoin de cet univers en faveur de cet *Hippolyte* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles ſont incroyables, ſelon les faibles lumières de notre eſprit, plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des

chofes très-extraordinaires. Auffi ne s'avifait-on pas de nier ceux de fes voifins. Les Grecs difaient aux Egyptiens, aux nations afiatiques : Les dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours ; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils fe sont mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphofes, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux difcours. Il n'y a pas même jufqu'aux Romains, chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché : *Rome, prends garde à toi. Pline*, dans fon livre huitième, dit qu'un chien parla, lorfque *Tarquin* fut chaffé du trône. Une corneille, fi l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitole, lorfqu'on allait affaffiner *Domitien : Eftai panta kalos ;* c'eft fort bien fait, tout eft bien. C'eft ainfi qu'un des chevaux d'*Achille*, nommé *Xante*, prédit à fon maître qu'il mourra devant Troie. Avant le cheval d'*Achille*, le bélier de *Phryxus* avait parlé, auffi bien que les vaches du mont Olympe. Ainfi au lieu de réfuter les fables, on enchériffait fur elles. On fefait comme ce praticien à qui on produifait une fauffe obligation ; il ne s'amufa point à plaider, il produifit fur le champ une fauffe quittance.

Il eft vrai que nous ne voyons guère de morts reffufcités chez les Romains ; ils s'en tenaient à des guérifons miraculeufes. Les Grecs plus attachés à la métempfycofe, eurent beaucoup de réfurrections. Ils tenaient ce fecret des Orientaux, de qui toutes les fciences & les fuperftitions étaient venues.

De toutes les guérifons miraculeufes, les plus atteftées, les plus authentiques font celles de cet aveugle à qui l'empereur *Vefpafien* rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'ufage de fes membres. C'eft dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'eft devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'eft fur fon tribunal que *Vefpafien* opère ces prodiges. Ce n'eft pas lui qui cherche à fe faire valoir par des preftiges dont un monarque affermi n'a pas befoin; ce font ces deux malades eux-mêmes qui, profternés à fes pieds, le conjurent de les guérir. Il rougit de leurs prières, il s'en moque; il dit qu'une telle guérifon n'eft pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés infiftent; *Sérapis* leur eft apparu; *Sérapis* leur a dit qu'ils feraient guéris par *Vefpafien*. Enfin il fe laiffe fléchir: il les touche fans fe flatter du fuccès. La divinité favorable à fa modeftie & à fa vertu, lui communique fon pouvoir; à l'inftant l'aveugle voit & l'eftropié marche. Alexandrie, l'Egypte, & tout l'Empire applaudiffent à *Vefpafien* favori du ciel. Le miracle eft configné dans les archives de l'empire & dans toutes les hiftoires contemporaines. Cependant, avec le temps, ce miracle n'eft cru de perfonne, parce que perfonne n'a intérêt de le foutenir.

Si l'on en croit je ne fais quel écrivain de nos fiècles barbares, nommé *Helgaut*, le roi *Robert*, fils de *Hugues Capet*, guérit auffi un aveugle. Ce don des miracles, dans le roi *Robert*, fut apparemment la récompenfe de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confeffeur de fa femme, & ces chanoines d'Orléans, accufés de ne pas croire l'infaillibilité

& la puiſſance abſolue du pape, & par conſéquent d'être manichéens : ou, ſi ce ne fut pas le prix de ces bonnes actions, ce fut celui de l'excommunication qu'il ſouffrit pour avoir couché avec la reine ſa femme.

Les philoſophes ont fait des miracles, comme les empereurs & les rois. On connaît ceux d'*Apollonius* de Thyane ; c'était un philoſophe pythagoricien, tempérant, chaſte & juſte, à qui l'hiſtoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faibleſſes dont fut accuſé *Socrate*. Il voyagea chez les mages & chez les brachmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeſte, donnant toujours de ſages conſeils, & diſputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux dieux eſt admirable : *Dieux immortels ! accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne ſoyons pas indignes.* Il n'avait nul enthouſiaſme ; ſes diſciples en eurent : ils lui ſuppoſèrent des miracles qui furent recueillis par *Philoſtrate*. Les Thyanéens le mirent au rang des demi-dieux, & les empereurs romains approuvèrent ſon apothéoſe. Mais avec le temps, l'apothéoſe d'*Apollonius* eut le ſort de celle qu'on décernait aux empereurs romains ; & la chapelle d'*Apollonius* fut auſſi déſerte, que le *Socratéion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre, depuis *St Edouard* juſqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles qu'aucuns médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, & ſes ſucceſſeurs s'en ſont abſtenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve

jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

DES TEMPLES.

On n'eut pas un temple auſſitôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Chaldéens, les Perſans qui révéraient les aſtres, ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices conſacrés; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était-là leur temple. Celui de *Bel* à Babylone paſſe pour le plus ancien de tous; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée; au moins les brames le prétendent.

Il eſt dit dans les annales de la Chine, que les premiers empereurs ſacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais, chez aucun peuple, qu'une divinité ſecondaire; cependant le temple de Tyr eſt très-antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique, lorſque *Salomon*, aidé par *Hiram*, bâtit le ſien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que, de ſon temps, les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-temps. *Hérodote* dit encore qu'il apprit que le temple de *Vulcain*, à Memphis, avait été bâti par *Ménès*, vers le temps qui répond à trois mille ans avant notre ère; & il n'eſt pas à croire que les Egyptiens euſſent élevé un temple à *Vulcain*, avant d'en avoir donné un à *Iſis*, leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes, ce que dit *Hérodote* au livre fecond: il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs, tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je foupçonne le texte grec d'avoir été corrompu. Les hommes les plus fauvages s'abftiennent de cette action devant des témoins. On ne s'eft jamais avifé de careffer fa femme ou fa maîtreffe en préfence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'eft guère poffible que chez tant de nations qui étaient religieufes jufqu'au plus grand fcrupule, tous les temples euffent été des lieux de proftitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple, pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple; comme en ufaient les prêtres juifs & d'autres: mais que les prêtres égyptiens n'habitant point dans l'enceinte, s'abftenaient de toucher à leurs femmes, quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-temps fans avoir de temples. Ils portaient leurs dieux dans des coffres, dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habitèrent les déferts, à l'orient du lac Afphaltide, ils portaient le tabernacle du dieu *Remphan*, du dieu *Molok*, du dieu *Kium*, comme le dit *Amos*, & comme le répète *St Etienne*.

C'eft ainfi qu'en ufaient toutes les autres petites nations du défert. Cet ufage doit être le plus ancien

de tous, par la raifon qu'il eft bien plus aifé d'avoir un coffre, que de bâtir un grand édifice.

C'eft probablement de ces dieux portatifs que vint la coutume des proceffions qui fe firent chez tous les peuples; car il femble qu'on ne fe ferait pas avifé d'ôter un dieu de fa place, dans fon temple, pour le promener dans la ville; & cette violence eût pu paraître un facrilége, fi l'ancien ufage de porter fon dieu fur un chariot, ou fur un brancard, n'avait pas été dès long-temps établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans lefquelles on mettait en fureté les chofes facrées. Ainfi le palladium était dans la fortereffe de Troie; les boucliers defcendus du ciel fe gardaient dans le capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maifon forte, capable de foutenir un affaut. Il eft dit au troifième livre des Rois, que l'édifice avait foixante coudées de long & vingt de large; c'eft environ quatre-vingt-dix pieds de long fur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maifon étant de pierre & bâtie fur une montagne, pouvait au moins fe défendre d'une furprife; les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au-dehors qu'en dedans, reffemblaient à des meurtrières.

Il eft dit que les prêtres logeaient dans des apentis de bois adoffés à la muraille.

Il eft difficile de comprendre les dimenfions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que fur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois: que le premier avait cinq

coudées de large, le ſecond ſix, & le troiſième ſept. Ces proportions ne ſont pas les nôtres; ces étages de bois auraient ſurpris *Michel-Ange* & *Bramante.* Quoi qu'il en ſoit, il faut conſidérer que ce temple était bâti ſur le penchant de la montagne Moria, & que par conſéquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter pluſieurs degrés pour arriver à la petite eſplanade où fut bâti le ſanctuaire long de vingt coudées; or un temple dans lequel il faut monter & deſcendre, eſt un édifice barbare. Il était recommandable par ſa ſainteté, mais non par ſon architecture. Il n'était pas néceſſaire pour les deſſeins de DIEU, que la ville de Jéruſalem fût la plus magnifique des villes, & ſon peuple le plus puiſſant des peuples; il n'était pas néceſſaire non plus que ſon temple ſurpaſsât celui des autres nations : le plus beau des temples eſt celui où les hommages les plus purs lui ſont offerts.

La plupart des commentateurs ſe ſont donné la peine de deſſiner cet édifice, chacun à ſa manière. Il eſt à croire qu'aucun de ces deſſinateurs n'a jamais bâti de maiſon. On conçoit pourtant que ces murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait ſe défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette eſpèce de fortereſſe d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre *Nabuſardan*, l'un des capitaines du roi de Babylone, que nous nommons *Nabuchodonoſor.*

Le ſecond temple bâti par *Néhémie*, fut moins grand & moins ſomptueux. Le livre d'*Eſdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient

que trois rangs de pierre brute, & que le reste était de bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie forteresse. Il fut obligé, comme nous l'apprend *Josephe*, de démolir le temple de *Néhémie*, qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne Moria, pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur sur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour Antonia qu'il fortifia encore, de sorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus*, jusqu'à ce qu'un soldat romain, ayant jeté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort, tout prit feu à l'instant : ce qui prouve que les bâtimens dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois, du temps d'*Hérode*, ainsi que sous *Néhémie*, & sous *Salomon*.

Ces bâtimens de sapin contredisent un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Josephe*. Il dit que *Titus*, étant entré dans le sanctuaire, l'admira, & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur romain, au milieu du carnage, marchant sur des monceaux de morts, s'amusât à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long, tel qu'était ce sanctuaire; & qu'un homme qui avait vu le capitole, fut surpris de la beauté d'un temple juif. Ce temple était très-saint, sans doute; mais un sanctuaire de vingt coudées de long, n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'Ephèse, d'Alexandrie, d'Athènes, d'Olympie, de Rome.

Joſephe, dans ſa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne fallait *qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu.* Ce raiſonnement ne paraît pas concluant; car ſi les Juifs avaient eu ſept ou huit cents milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils paſſaſſent leur vie à voyager pour aller ſacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un DIEU, il ſuit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne ſuit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La ſuperſtition a toujours une mauvaiſe logique.

D'ailleurs, comment *Joſephe* peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorſqu'ils avaient depuis le règne de *Ptolémée-Philométor* le temple aſſez connu de l'*Onion*, à Bubaſte en Egypte?

DE LA MAGIE.

QU'EST-CE que la magie? Le ſecret de faire ce que ne peut faire la nature; c'eſt la choſe impoſſible: auſſi a-t-on cru à la magie dans tous les temps. Le mot eſt venu des *mag*, *magdim*, ou *mages* de Chaldée. Ils en ſavaient plus que les autres; ils recherchaient la cauſe de la pluie & du beau temps; & bientôt ils paſſèrent pour faire le beau temps & la pluie. Ils étaient aſtronomes; les plus ignorans & les plus hardis furent aſtrologues. Un événement arrivait ſous la conjonction de deux planètes; donc ces deux planètes avaient cauſé cet événement; & les aſtrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en ſonge leurs amis mourans ou morts; les magiciens feſaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout ſimple qu'ils la fiſſent deſcendre ſur la terre. Ils diſpoſaient même de la vie des hommes, ſoit en feſant des figures de cire, ſoit en prononçant le nom de DIEU, ou celui du diable. *Clément* d'Alexandrie, dans ſes Stromates, livre premier, dit que ſuivant un ancien auteur, *Moïſe* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jeowah*, d'une manière ſi efficace à l'oreille du roi d'Egypte, *Phara Nekefre*, que ce roi tomba ſans connaiſſance.

Enfin, depuis *Jannès* & *Mambrès*, qui étaient les ſorciers à brevet de *Pharaon*, juſqu'à la maréchale d'*Ancre*, qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un ſeul temps ſans ſortilége.

La pythoniſſe d'Endor, qui évoqua l'ombre de *Samuel*, eſt aſſez connue; il eſt vrai qu'il ſerait fort étrange que ce mot de *python* qui eſt grec, eût été connu des Juifs, du temps de *Saül*. Mais la Vulgate ſeule parle de *python :* le texte Hébreu ſe ſert du mot *ob*, que les Septante ont traduit par *engaſtrimuthon*. (18)

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le ſabbat des ſorciers en eſt une preuve parlante; & le bouc avec lequel les ſorcières étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert; ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique, chap. XVII.

(18) L'auteur était trop modeſte pour expliquer ici par quel endroit parlait cette ſorcière. C'eſt le même par lequel la pythoniſſe de Delphes recevait l'eſprit divin; & voilà pourquoi la Vulgate a traduit le mot *Ob* par *Python ;* elle a voulu ménager la modeſtie des lecteurs, qu'une traduction littérale aurait pu bleſſer.

Il n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de ſorciers, ſans qu'on y ait impliqué quelque juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du temps d'*Auguſte*, s'infatuaient encore des ſortiléges, tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile*, intitulée *Pharmaceutria :*

Carmina vel cælo poſſunt deducere lunam.

La voix de l'enchanteur fait deſcendre la lune.

His ego ſæpe lupum fieri & ſe condere ſilvis
Mœrim, ſæpe animas imis exire ſepulcris.

Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois:
Du creux de leur tombeau j'ai vu ſortir les ames.

On s'étonne que *Virgile* paſſe aujourd'hui à Naples pour un ſorcier : il n'en faut pas chercher la raiſon ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles ſortiléges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funeſtes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantemens.

Les philtres pour ſe faire aimer étaient une magie plus douce; les Juifs étaient en poſſeſſion de les vendre aux dames romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, feſaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuſes, ſe perpétuèrent chez nous, & il n'y a pas un ſiècle qu'elles ſont décréditées. Des miſſionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde; ils ont plaint les peuples à qui le démon

les inspirait. Eh, mes amis! que ne restiez-vous dans votre patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sottises.

Vous auriez vu des milliers de misérables assez insensés pour se croire sorciers, & des juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes. Vous auriez vu une jurisprudence établie en Europe sur la magie, comme on a des lois sur le larcin & sur le meurtre : jurisprudence fondée sur les décisions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples, voyant que la magistrature & l'Eglise croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence : par conséquent, plus on poursuivait les sorciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale? de l'ignorance : & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes, sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve! Tous les peuples ont cru à la magie, à l'astrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le consentement de tous les sages était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore! Tous les sages ne croyaient-ils pas avant *Copernic*, que la terre était immobile au centre du monde?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, *mon révérend père en diable*, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville; les Espagnols peuvent

reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs ſorciers.

La France eſt peut-être de tous les pays, celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui penſaient être ſorciers; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlaſſent.

DES VICTIMES HUMAINES.

Les hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés; mais le temps qui tantôt corrompt les uſages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le ſang des animaux ſur les autels, des prêtres, bouchers accoutumés au ſang, paſſèrent des animaux aux hommes; & la ſuperſtition, fille dénaturée de la religion, s'écarta de la pureté de ſa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfans, ſous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher.

Le premier ſacrifice de cette nature, dont la mémoire ſe ſoit conſervée, fut celui de *Jéhud* chez les Phéniciens, qui, ſi l'on en croit les fragmens de *Sanchoniathon*, fut immolé par ſon père *Hillu*, environ deux mille ans avant notre ère. C'était un temps où les grands Etats étaient déjà établis, où la Syrie, la Chaldée, l'Egypte étaient très-floriſſantes; & déjà en Egypte, ſuivant *Diodore*, on immolait à *Oſiris* les hommes roux; *Plutarque* prétend qu'on les brûlait vifs. D'autres ajoutent qu'on noyait une fille dans le

Nil, pour obtenir de ce fleuve un plein débordement qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la terre. *Pausanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet usage fût reçu du temps de la guerre de Troie, puisqu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il osé dire une chose si horrible? N'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels holocaustes n'avaient pas été en usage? Tout poëte peint les mœurs de son pays.

Je ne parle pas du sacrifice d'*Iphigénie*, & de celui d'*Idamante* fils d'*Idoménée* : vrais ou faux, ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolassent des étrangers.

Si nous descendons à des temps plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs, pour expier le crime d'une vestale. *Plutarque* confirme cette affreuse vérité dans ses Questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier : des sorcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces ſacrifices étaient rares : s'ils avaient été fréquens, ſi on en avait fait des fêtes annuelles, ſi chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinſſent choiſir la plus belle fille ou le fils aîné de la maiſon, pour lui arracher le cœur ſaintement ſur une pierre conſacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il eſt très-probable que ces ſaints parricides ne ſe commettaient que dans une néceſſité preſſante, dans les grands dangers où les hommes ſont ſubjugués par la crainte, & où la fauſſe idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à ſe taire.

Chez les Brames, toutes les veuves ne ſe brûlaient pas toujours ſur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de temps immémorial, & font encore cet étonnant ſacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* décrit en détail la manière dont on préparait leurs cadavres, pour en former un cortége autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'hiſtoire que cet uſage ait duré long-temps.

Si nous liſions l'hiſtoire des Juifs, écrite par un auteur d'une autre nation ; nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Egypte, qui ſoit venu par ordre exprès de DIEU immoler ſept ou huit petites nations qu'il ne connaiſſait pas ; égorger ſans miſéricorde toutes les femmes, les vieillards & les enfans à la mamelle, & ne réſerver que les petites filles ; que ce peuple ſaint ait été puni de ſon DIEU, quand il avait été aſſez criminel pour épargner un ſeul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions

croirions pas qu'un peuple ſi abominable eût pu exiſter ſur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ſes livres ſaints, il faut la croire.

Je ne traite point ici la queſtion ſi ces livres ont été inſpirés. Notre ſainte Egliſe, qui a les Juifs en horreur, nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le DIEU créateur & père de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute, ni me permettre même le moindre raiſonnement.

Il eſt vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans DIEU une autre ſageſſe, une autre juſtice, une autre bonté que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu ; ce n'eſt pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au ſimple hiſtorique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur eſt expreſſément ordonné de n'épargner aucune choſe, aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter, il faut qu'il meure :* dit la loi du Lévitique, au chapitre XXVII. C'eſt en vertu de cette loi qu'on voit *Jephté* immoler ſa propre fille, & le prêtre *Samuel* couper en morceaux le roi *Agag*. (19) Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian, qui eſt environ de neuf lieues quarrées, les Iſraélites ayant trouvé ſix

(19) Des critiques ont prétendu qu'il n'était pas ſûr que *Samuel* fût prêtre. Mais comment, n'étant point prêtre, ſe ſerait-il arrogé le droit de ſacrer *Saül* & *David* ? Si ce n'eſt pas en qualité de prêtre qu'il immola *Agag*, c'eſt donc en qualité d'aſſaſſin ou de bourreau. Si *Samuel* n'était pas prêtre, que devient l'autorité de ſon exemple employée tant de fois par les théologiens, pour prouver que les prêtres ont le droit non-ſeulement de ſacrer les rois, mais d'en ſacrer d'autres, quand ceux qu'ils ont oints les premiers ne leur conviennent plus ; & même de traiter les rois indociles, comme le doux *Samuel* a traité l'impie *Agag*.

cents ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges ; *Moïſe* commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes les femmes & tous les enfants ; mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux ſeulement furent immolées. (20) Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'eſt que ce même *Moïſe* était gendre du grand-prêtre des Madianites *Jethro*, qui lui avait rendu les plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de bienfaits

Le même livre nous dit que *Joſué*, fils de *Nun*, ayant paſſé avec ſa horde la rivière du Jourdain à pied ſec, & ayant fait tomber au ſon des trompettes les murs de Jéricho, dévoué à l'anathème, il fit périr tous les habitants dans les flammes; qu'il conſerva ſeulement *Rahab la proſtituée* & ſa famille, qui avait caché les eſpions du ſaint peuple ; que le même *Joſué* dévoua à la mort douze mille habiants de la

(20) On a prétendu que ces trente-deux filles furent ſeulement deſtinées au ſervice du tabernacle ; mais ſi on lit attentivement le livre des *Nombres*, où cette hiſtoire eſt rapportée, on verra que le ſens de M. de *Voltaire* eſt le plus naturel. Les Iſraélites avaient maſſacré tous les mâles en état de porter les armes, & n'avaient réſervé que les femmes & les enfans. *Moïſe* leur en fait des reproches violents ; il leur ordonne de ſang froid, pluſieurs jours après la bataille, d'égorger les enfants mâles & toutes les femmes qui ne ſont pas vierges. Après avoir commandé le meurtre, il preſcrit aux meurtriers la méthode de ſe purifier. Il a oublié ſeulement de nous tranſmettre la manière dont les Juifs s'y prenaient pour diſtinguer une vierge, d'une fille qui ne l'était pas. Ainſi il eſt clair que l'on peut, ſans faire injure au caractère de *Moïſe*, croire qu'après avoir ordonné le maſſacre de quarante mille, tant enfants mâles que femmes, il n'a pas héſité à ordonner le ſacrifice de trente-deux filles. Comment imagine-t-on que les Juifs aient pu conſacrer au ſervice du tabernacle trente-deux filles étrangères & idolâtres ? D'ailleurs, la portion des prêtres avait été réglée à part, & ils ne ſe feraient pas contentés de trente-deux vierges. Voyez l'ouvrage intitulé : *Un Chrétien contre ſix Juifs*.

ville de Haï, qu'il immola au Seigneur trente & un rois du pays, tous soumis à l'anathème; & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces assassinats religieux dans nos derniers temps, si ce n'est, peut-être, la Saint-Barthelemi & les massacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juifs aient trouvé six cents soixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un désert au milieu des rochers; & que personne ne doute de la Saint-Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événements de l'antiquité, & sur les raisons que DIEU, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple juif pour exterminer le peuple cananéen.

DES MYSTERES DE CERÈS-ELEUSINE.

DANS le chaos des superstitions populaires, qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire de bêtes féroces, il y eut une institution salutaire qui empêcha une partie du genre-humain de tomber dans un entier abrutissement; ce fut celle des mystères & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux & sages parmi tant de fous cruels; & qu'il n'y eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le

cœur des vipères pour guérir de leurs morſures ; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles, & les vérités ſe ſoutinrent par les fables.

On ne connaît plus les myſtères de *Zoroaſtre*. On ſait peu de choſe de ceux d'*Iſis ;* mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçaſſent le grand ſyſtème d'une vie future ; car *Celſe* dit à *Origène*, livre VIII : *Vous vous vantèz de croire des peines éternelles, & tous les miniſtres des myſtères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

L'unité de DIEU était le grand dogme de tous les myſtères. Nous avons encore la prière des prêtreſſes d'Iſis, conſervée dans Apulée, & que j'ai citée en parlant des myſtères égyptiens.

Les cérémonies myſtérieuſes de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Iſis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confeſſaient & les expiaient : on jeûnait, on ſe purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues ſecrètes, ſous la religion du ſerment, pour les rendre plus vénérables. Les myſtères ſe célébraient la nuit pour inſpirer une ſainte horreur. On y repréſentait des eſpèces de tragédies, dont le ſpectacle étalait aux yeux le bonheur des juſtes & les peines des méchants. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platon*, les *Cicéron*, ont fait l'éloge de ces myſtères, qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté première.

De très-ſavants hommes ont prétendu que le ſixieme livre de l'Enéide n'eſt que la peinture de ce qui ſe pratiquait dans ces ſpectacles ſi ſecrets & ſi renommés. *Virgile* n'y parle point à la vérité du *Demiourgos* qui repréſentait le créateur ; mais il fait

voir dans le veſtibule, dans l'avant-ſcène, les enfants que leurs parents avaient laiſſé périr, & c'était un avertiſſement aux pères & mères :

Continuò auditæ voces, vagitus & ingens, &c.

Enſuite paraiſſait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchans étaient entraînés dans le Tartare, & les juſtes conduits dans les champs Elyſées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des juſtes; & même quand les Eſſéniens chez le peuple juif reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les phariſiens, ils adoptèrent la métempſycoſe, & non la réſurrection. S'il eſt permis de citer l'Hiſtoire ſacrée de JESUS-CHRIST parmi tant de choſes profanes, nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant : „ Tu ſeras aujourd'hui avec moi dans le jardin. „ (*s*) Il ſe conformait en cela au langage de tous les hommes.

Les myſtères d'*Eleuſine* devinrent les plus célèbres. Une choſe très-remarquable, c'eſt qu'on y liſait le commencement de la théogonie de *Sanchoniathon* le phénicien; c'eſt une preuve que *Sanchoniathon* avait annoncé un DIEU ſuprême, créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polythéiſme,

(*s*) *Luc*, chap. XXIII.

Suppofons parmi nous un peuple fuperftitieux qui ferait accoutumé dès fa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à S[t] *Jofeph*, & aux autres faints le même culte qu'à DIEU le père. Il ferait peut-être dangereux de vouloir le détromper tout d'un coup; il ferait fage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raifonnables, la diftance infinie qui eft entre DIEU & les créatures : c'eft précifément ce que firent les myftagogues. Les participants aux myftères s'affemblaient dans le temple de *Cérès*, & l'hiérophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès*, conduifant *Triptolème* fur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le DIEU qui nourrit les hommes, & qui a permis que *Cérès* & *Triptolème* miffent l'agriculture en honneur.

Cela eft fi vrai, que l'hiérophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée : Marchez dans la voie de la juftice, adorez le feul maître de l'univers; il eft un; il eft feul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur exiftence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Paufanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère*; il faut convenir que du moins, pour le fens, ils valent beaucoup mieux que l'Iliade & l'Odyffée entière.

Il faut avouer que l'évêque *Warburton*, quoique très-injufte dans plufieurs de fes décifions audacieufes, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la néceffité de cacher le dogme de l'unité de DIEU à un peuple entêté du polythéifme. Il remarque, d'après *Plutarque*, que le jeune *Alcibiade*

ayant aſſiſté à ces myſtères, ne fit aucune difficulté d'inſulter aux ſtatues de *Mercure*, dans une partie de débauche avec pluſieurs de ſes amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il fallait donc alors la plus grande diſcrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même, (ſi cette anecdote n'eſt pas apocryphe,) ayant obtenu en Egypte, de l'hiérophante des myſtères, la permiſſion de mander à ſa mère le ſecret des initiés, la conjura en même temps de brûler ſa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces myſtères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés :* il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore ſans réplique, que ces myſtères n'étaient célébrés que pour inſpirer la vertu aux hommes; c'eſt la formule par laquelle on congédiait l'aſſemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Kof tomphet*, VEILLEZ ET SOYEZ PURS. (*Warburton*, *lég. de Moïſe*, liv. I.) Enfin, pour dernière preuve, c'eſt que l'empereur *Néron*, coupable de la mort de ſa mère, ne put être reçu à ces myſtères quand il voyagea dans la Grèce : le crime était trop énorme; & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozyme* dit auſſi que *Conſtantin* ne put trouver de prêtres païens qui vouluſſent le purifier & l'abſoudre de ſes parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme païens, gentils, idolâtres, une religion très-pure; tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux, des cérémonies puériles, des doctrines ridicules, & que même ils versaient quelquefois le sang humain en l'honneur de quelques dieux imaginaires, méprisés & détestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un DIEU suprême, de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères, c'était, si l'on en croit *Tertullien*, la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût ressusciter; c'était le symbole du nouveau genre de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne, il la foulait aux pieds; l'hiérophante levait sur lui le couteau sacré; l'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort; après quoi il paraissait ressusciter. Il y a encore chez les francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias, dans ses Arcadiques, nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitens, les initiés; coutume odieuse, introduite longtemps après dans plusieurs églises chrétiennes. (21) Je ne doute pas que dans tous ces mystères, dont le fond était si sage & si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche, qui amena le mépris.

(21) *Pausanias* ne dit pas positivement que les coups de verges ne fussent que pour les initiés; mais il serait plaisant d'imaginer que les prêtres d'Athènes eussent eu le droit de frapper de verges tous ceux qu'ils rencontraient. Passe pour les initiés & les dévotes.

Il ne resta enfin de tous ces anciens mystères, que des troupes de gueux que nous avons vus, sous le nom d'égyptiens & de bohèmes, courir l'Europe avec des castagnettes; danser la danse des prêtres d'*Isis*; vendre du baume; guérir la gale, & en être couverts; dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on a eu de plus sacré dans la moitié de la terre connue.

DES JUIFS AU TEMPS OU ILS COMMENCERENT A ETRE CONNUS.

Nous toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'Histoire des Juifs; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événements. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalèrent tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit; nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'Eglise substituée à la synagogue; nous ne les examinons pas; nous nous en tenons toujours à l'historique. Nous parlerons des Juifs, comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes, avant que les Romains détruisissent leur petit Etat, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette nation est des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples, que depuis le temps où elle forme un établissement, & où elle possède une capitale. Les Juifs ne paraissent considérés de leurs voisins, que du temps de *Salomon*, qui était

à-peu-près celui d'*Hésiode* & d'*Homère*, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman* est fort connu des orientaux; mais celui de *David* ne l'est point, de *Saül* encore moins. Les Juifs, avant *Saül*, ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissants, que les Phéniciens les traitaient à-peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels ils n'était pas permis d'avoir des armes; ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguiser les socs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées; il fallait qu'ils allassent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espèce. Les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel*, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven, contre les Phéniciens, ou Philistins; journée où il est rapporté que *Saül* fit serment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes, il est dit au chapitre précédent, (*t*) que *Saül*, avec une armée de trois cents trente mille hommes, défit entièrement les Ammonites; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs, les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cents trente mille combattants effectifs. Comment les Juifs qui semblent errans & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas

(*t*) I. Rois, chap. II.

une épée, ont-ils mis en campagne trois cents trente mille soldats? il y avait là de quoi conquérir l'Asie & l'Europe. Laissons à des auteurs savans & respectables le soin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières supérieures font disparaître; respectons ce que nous sommes tenus de respecter, & remontons à l'histoire des Juifs par leurs propres écrits.

DES JUIFS EN EGYPTE.

Les annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Egypte, dans les temps ignorés; que son séjour était dans le petit pays de Gossen, ou Gessen, vers le mont Casius & le lac Sirbon. C'est-là que sont encore des Arabes, qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la basse Egypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille, qui en deux cents cinq années produisit un peuple d'environ trois millions de personnes; car pour fournir six cents mille combattans que la Genèse compte au sortir de l'Egypte, il faut des femmes, des filles & des vieillards. Cette multiplication contre l'ordre de la nature, est un des miracles que Dieu daigna faire en faveur des Juifs.

C'est en vain qu'une foule de savans hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux sages-femmes de faire périr tous les enfants mâles des Hébreux; que la fille du roi, qui demeurait à Memphis, soit venue se baigner loin de Memphis, dans un bras du Nil où jamais personne ne se

baigne à cauſe des crocodiles. C'eſt en vain qu'ils font des objections ſur l'âge de quatre-vingts ans auquel *Moïſe* était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'eſclavage.

Ils diſputent ſur les dix plaies d'Egypte ; ils diſent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de DIEU; & que ſi DIEU leur donnait ce pouvoir, il ſemblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïſe* ayant changé toutes les eaux en ſang, il ne reſtait plus d'eau pour que les magiciens puſſent faire la même métamorphoſe.

Ils demandent comment *Pharaon* put pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que tous les chevaux étaient morts dans les cinquième, ſixième, ſeptième & dixième plaies? Ils demandent pourquoi ſix cents mille combattans s'enfuirent ayant DIEU à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Egyptiens, dont tous les premiers nés avaient été frappés de mort? Ils demandent encore pourquoi DIEU ne donna pas la fertile Egypte à ſon peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déſerts?

On n'a qu'une ſeule réponſe à toutes ces objections ſans nombre; & cette réponſe eſt : DIEU l'a voulu, l'Egliſe le croit, & nous devons le croire. C'eſt en quoi cette hiſtoire diffère des autres. Chaque peuple a ſes prodiges, mais tout eſt prodige chez le peuple juif; & on peut dire que cela devait être ainſi, puiſqu'il était conduit par DIEU même. Il eſt clair que l'hiſtoire de DIEU ne doit point reſſembler à celle des hommes. C'eſt pourquoi nous ne rapporterons aucun

de ces faits ſurnaturels dont il n'appartient qu'à l'Eſprit ſaint de parler ; encore moins oſerons-nous tenter de les expliquer. Examinons ſeulement le peu d'événements qui peuvent être ſoumis à la critique.

DE MOISE CONSIDERÉ SIMPLEMENT COMME CHEF D'UNE NATION.

LE maître de la nature donne ſeul la force au bras qu'il daigne choiſir. Tout eſt ſurnaturel dans *Moïſe*. Plus d'un ſavant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un roſeau faible, dont la main divine daigne ſe ſervir pour faire le deſtin des Empires. Qu'eſt-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingts ans, pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple ſur lequel il n'a aucun droit ? Son bras ne peut combattre, & ſa langue ne peut articuler. Il eſt peint décrépit & bègue. Il ne conduit ſes ſuivans que dans des ſolitudes affreuſes pendant quarante années. Il veut leur donner un établiſſement, & il ne leur en donne aucun. A ſuivre ſa marche dans les déſerts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadès-Barné, & à le voir rétrograder juſque vers l'endroit d'où il était parti ; il ſerait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il eſt à la tête de ſix cents mille combattants, & il ne pourvoit ni au vêtement, ni à la ſubſiſtance de ces troupes. DIEU fait tout, DIEU remédie à tout ; il nourrit, il vêtit le peuple par des miracles. *Moïſe* n'eſt donc rien par lui-même, & ſon impuiſſance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puiſſant ; auſſi

nous ne considérons en lui que l'homme, & non le ministre de DIEU. Sa personne, en cette qualité, est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller aux pays des Cananéens, à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jéricho, qui est, dit-on, un bon terroir à quelques égards; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient, entre Esiongaber & la mer Morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croît pas un arbuste, & où l'on ne trouve point de fontaine, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadés-Barné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cents mille soldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui deux ou trois mille habitans? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa législation: lui & son peuple meurent avant que d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguer.

Un législateur, selon nos notions communes, doit se faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les ministres de la loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hasard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six vingts ans, *Moïse* n'étant conduit que par lui-même, eût été si inhumain, si endurci au carnage; qu'il eût commandé aux lévites de massacrer, sans distinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois

mille, pour la prévarication de ſon propre frère qui devait plutôt mourir, que de faire un veau pour être adoré? Quoi! après cette indigne action ſon frère eſt grand-pontife, & vingt-trois mille hommes ſont maſſacrés!

Moïſe avait épouſé une madianite, fille de *Jéthro* grand-prêtre de Madian, dans l'Arabie pétrée; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits; il lui avait donné ſon fils pour lui ſervir de guide dans les déſerts; par quelle cruauté oppoſée à la politique, (à ne juger que par nos faibles notions) *Moïſe* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de ſa nation, ſous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une madianite? Et comment peut-on dire après ces étonnantes boucheries, que *Moïſe était le plus doux de tous les hommes?* Avouons qu'humainement parlant, ces horreurs révoltent la raiſon & la nature. Mais ſi nous conſidérons dans *Moïſe* le miniſtre des deſſeins & des vengeances de DIEU, tout change alors à nos yeux; ce n'eſt point un homme qui agit en homme, c'eſt l'inſtrument de la Divinité à laquelle nous n'avons aucun compte à demander: nous ne devons qu'adorer & nous taire.

Si *Moïſe* avait inſtitué ſa religion de lui-même, comme *Zoroaſtre*, *Thaut*, les premiers brames, *Numa*, *Mahomet*, & tant d'autres; nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'eſt pas ſervi dans ſa religion du moyen le plus efficace & le plus utile, pour mettre un frein à la cupidité & au crime; pourquoi il n'a pas annoncé expreſſément l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort; dogmes reçus dès long-temps en Egypte, en Phénicie, en

Méſopotamie, en Perſe, & dans l'Inde. *Vous avez été inſtruit*, lui dirions-nous, *dans la ſageſſe des Egyptiens; vous êtes légiſlateur, & vous négligez abſolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus néceſſaire aux hommes, croyance ſi ſalutaire & ſi ſainte, que vos propres juifs, tout groſſiers qu'ils étaient, l'ont embraſſée long-temps après vous; du moins elle fut adoptée en partie par les eſſéniens & les phariſiens, au bout de mille années.*

Cette objection accablante contre un légiſlateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute ſa force quand il s'agit d'une loi donnée par DIEU même, qui, ayant daigné être le roi du peuple juif, le puniſſait & le récompenſait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaiſſance de l'immortalité de l'âme, & les ſupplices éternels de l'enfer, que dans les temps marqués par ſes décrets. Preſque tout événement purement humain chez le peuple juif eſt le comble de l'horreur. Tout ce qui eſt divin eſt au-deſſus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduiſent toujours au ſilence.

Il s'eſt trouvé des hommes d'une ſcience profonde, qui ont pouſſé le pyrrhoniſme de l'hiſtoire juſqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïſe;* ſa vie qui eſt toute prodigieuſe, depuis ſon berceau juſqu'à ſon ſépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes, & particuliérement de celle de l'ancien *Bacchus.* (*u*) Ils ne ſavent en quel temps placer *Moïſe;* le nom même du *Pharaon*, ou roi d'Egypte ſous lequel on le fait vivre, eſt inconnu. Nul monument, nulles traces ne nous reſtent du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impoſſible que *Moïſe* ait gouverné deux

(*u*) Voyez l'article *Bacchus.*

ou

ou trois millions d'hommes, pendant quarante ans, dans des déserts inhabitables, où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire, qui sapperait tous les fondemens de l'histoire ancienne du peuple juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben-Esra*, de *Maimonide*, de *Nugnès*, de l'auteur des cérémonies judaïques; quoique le docte *le Clerc*, *Midleton*, les savans connus sous le titre de *théologiens de Hollande*, & même le grand *Newton*, aient fortifié ce sentiment. Ces illustres savans prétendent que ni *Moïse*, ni *Josué* ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs lois auraient été gravées sur la pierre, si en effet elles avaient existé; que cet art exige des soins prodigieux, & qu'il n'était pas possible de le cultiver dans des déserts. Ils se fondent, comme on peut le voir ailleurs, sur des anticipations, sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands-hommes, l'opinion commune, qui est celle de la synagogue & de l'Eglise, dont nous reconnaissons l'infaillibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les *le Clerc*, les *Midleton*, les *Newton*, d'impiété; à Dieu ne plaise! Nous sommes convaincus que si les livres de *Moïse*, & de *Josué*, & le reste du Pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros israélites, ils n'en ont pas été moins persuadés que ces livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de DIEU à chaque ligne dans la Genèse, dans *Josué*, dans *Samson*, dans

Ruth. L'écrivain juif n'a été, pour ainsi dire, que le secrétaire de DIEU; c'est DIEU qui a tout dicté. *Newton* sans doute n'a pu penser autrement; on le sent assez. DIEU nous préserve de ressembler à ces hypocrites pervers, qui saisissent tous les prétextes d'accuser tous les grands-hommes d'irréligion, comme on les accusait autrefois de magie! Nous croirions non-seulement agir contre la probité, mais insulter cruellement la religion chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savans hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'Eglise à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette Eglise tolère les opinions de ces savans vertueux, avec la charité qui fait son caractère.

DES JUIFS APRÈS MOISE, JUSQU'A SAUL.

JE ne recherche point pourquoi *Josuah* ou *Josué*, capitaine des Juifs, fesant passer sa horde, de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jéricho, a besoin que DIEU suspende le cours de ce fleuve qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jeter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière; témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante-deux mille Israélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth*.

Je ne demande point pourquoi Jéricho tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que DIEU daigne faire en faveur du peuple dont il

s'eſt déclaré le roi ; cela n'eſt pas du reſſort de l'hiſtoire. Je n'examine point de quel droit *Joſué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs diſaient : Nous deſcendons d'*Abraham ; Abraham* voyagea chez vous, il y a quatre cents quarante années ; donc votre pays nous appartient ; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfans.

Fabricius & *Holſtenius* ſe ſont fait l'objection ſuivante : Que dirait-on ſi un norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ſes compatriotes, & diſait aux Allemands : Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays, fils d'un potier, voyagea près de Vienne ; ainſi l'Autriche nous appartient, & nous venons tout maſſacrer au nom du Seigneur ? Les mêmes auteurs conſidèrent que le temps de *Joſué* n'eſt pas le nôtre ; que ce n'eſt pas à nous à porter un œil profane dans les choſes divines ; & ſurtout que DIEU avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il eſt dit qu'à peine Jéricho eſt ſans défenſe, que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitans, vieillards, femmes, filles, enfans à la mamelle, & tous les animaux, excepté une femme proſtituée, qui avait gardé chez elle les eſpions juifs ; eſpions d'ailleurs inutiles, puiſque les murs devaient tomber au ſon des trompettes. Pourquoi tuer auſſi tous les animaux qui pouvaient ſervir ?

A l'égard de cette femme que la Vulgate appelle *meretrix*, apparemment elle mena depuis une vie plus honnête, puiſqu'elle fut une aïeule de *David*, & même du Sauveur des chrétiens qui ont ſuccédé

aux Juifs. Tous ces événemens sont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grâce. Ce sont, encore une fois, des mystères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Josué* rapporte que ce chef, s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses rois au nombre de trente-un; c'est-à-dire trente-un chefs de bourgades, qui avaient osé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans. Il faut se prosterner ici devant la Providence qui châtiait les péchés de ces rois par le glaive de *Josué*.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs qui, dans l'esprit des peuples aveuglés, ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables, & non pour les instrumens sacrés de la vengeance divine & du futur salut du genre-humain. Ils furent réduits en esclavage par *Cusan*, roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jéricho; il fallait donc que *Cusan* eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, & restent ensuite soixante-deux ans sans remuer. Ces soixante-deux ans sont une espèce d'asservissement, puisqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate; que tout ce vaste pays (*x*) leur était promis, & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous *Eglon* roi des Moabites, assassiné par *Aod;* ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple cananéen qu'ils ne nomment pas,

(*x*) Genèse, ch. XV, v. 18; Deuter. chap. I, v. 7.

juſqu'au temps où la prophéteſſe guerrière *Débora* les délivre. Ils ſont encore eſclaves pendant ſept ans juſqu'à *Gédéon*.

Ils ſont eſclaves dix-huit ans des Phéniciens qu'ils appellent Philiſtins, juſqu'à *Jephté*. Ils ſont encore eſclaves des Phéniciens quarante années juſqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'eſt qu'ils étaient eſclaves du temps même de *Samſon*, pendant qu'il ſuffiſait à *Samſon* d'une ſimple mâchoire d'âne pour tuer mille Philiſtins, & que DIEU opérait par les mains de *Samſon* les plus étonnans prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour obſerver combien de juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de DIEU même, depuis qu'ils errèrent dans les déſerts, juſqu'au temps où ils eurent un roi élu par le ſort.

Les lévites, après l'adoration du veau d'or jeté en fonte par le frère de *Moïſe*, égorgent	23000 juifs.
Conſumés par le feu, pour la révolte de *Coré*, ...	250
Egorgés pour la même révolte,	14700
Egorgés pour avoir eu commerce avec les filles madianites, . . .	24000
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer *Shiboleth*,	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait, ...	40000
	143950

De l'autre part, ...	143950 juifs.
Benjamites tués par les autres tribus, ...	45000
Lorſque l'arche fut priſe par les Philiſtins, & que DIEU, pour les punir, les ayant affligés d'hémorrhoïdes, ils ramenèrent l'arche à Bethſamès ; & qu'ils offrirent au Seigneur cinq anus d'or & cinq rats d'or ; les Bethſamites frappés de mort pour avoir regardé l'arche, au nombre de	50070
Somme totale, ...	239020 juifs.

Voilà deux cents trente-neuf mille vingt juifs exterminés par l'ordre de DIEU même, ou par leurs guerres civiles, ſans compter ceux qui périrent dans le déſert, & ceux qui moururent dans les batailles contre les Cananéens, &c. ce qui peut aller à plus d'un million d'hommes.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations, on ne pourrait concevoir comment les enfans de *Jacob* auraient pu produire une race aſſez nombreuſe pour ſupporter une telle perte. Mais DIEU qui les conduiſait, DIEU qui les éprouvait & les puniſſait, rendit cette nation ſi différente en tout des autres hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux que ceux dont on examine le reſte de la terre, & ne point juger de ces événemens, comme on juge des événemens ordinaires.

DES JUIFS DEPUIS SAUL.

Les Juifs ne paraiſſent pas jouir d'un ſort plus heureux ſous leurs rois que ſous leurs juges.

Leur premier roi *Saül* eſt obligé de ſe donner la mort. *Isboſeth* & *Miphiboſeth* ſes fils ſont aſſaſſinés.

David livre aux Gabaonites ſept petits-fils de *Saül*, pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* ſon fils de faire mourir *Adonias* ſon autre fils, & ſon général *Joab*. Le roi *Aſa* fait tuer une partie du peuple dans Jéruſalem. *Baaſa* aſſaſſine *Nadab* fils de *Jéroboam*, & tous ſes parens. *Jéhu* aſſaſſine *Joram* & *Ochoſias*, ſoixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochoſias* & tous leurs amis. *Athalie* aſſaſſine tous ſes petits-fils, excepté *Joas*; elle eſt aſſaſſinée par le grand-prêtre *Joiadad*. *Joas* eſt aſſaſſiné par ſes domeſtiques; *Amaſias* eſt tué; *Zacharias* eſt aſſaſſiné par *Sellun* qui eſt aſſaſſiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes groſſes dans Tapſa. *Phaceïa*, fils de *Manahem*, eſt aſſaſſiné par *Phacée* fils de *Roméli*, qui eſt aſſaſſiné par *Ozée*, fils d'*Ela*. *Manaſſé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs aſſaſſinent *Ammon* fils de *Manaſſé*, &c.

Au milieu de ces maſſacres, dix tribus enlevées par *Salmanaſar* roi des Babyloniens, ſont eſclaves & diſperſées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reſte encore deux tribus qui bientôt ſont eſclaves à leur tour pendant ſoixante & dix ans : au bout de ces ſoixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permiſſion

de retourner à Jérusalem. Ces deux tribus, ainsi que le peu de Juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitans étrangers, sont toujours sujettes des rois de Perse.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après *Alexandre*, les Juifs demeurèrent soumis, tantôt aux *Séleucides* ses successeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolomées* ses successeurs en Egypte; toujours assujettis, & ne se soutenant que par le métier de courtiers qu'ils fesaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolémée-Epiphanes*. Un juif nommé *Josephe* devint fermier-général des impôts sur la basse Syrie & la Judée, qui appartenaient à ce *Ptolémée*. C'est-là l'état le plus heureux des Juifs; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisième partie de leur ville, appelée depuis l'enceinte des *Machabées*, parce que les *Machabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolomée*, ils repassent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux & se révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'est le temps des *Machabées*, dont les juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les *Machabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus-Eupator* fils d'*Antiochus-Epiphanes*, ne fît raser les murailles du temple, en laissant subsister seulement le sanctuaire, & qu'on ne fît trancher la tête au grand-prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Syrie; ils

n'adorèrent plus de divinités étrangères : ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée, & cependant ils furent plus malheureux que jamais, comptant toujours fur leur délivrance, fur les promeffes de leurs prophètes, fur le fecours de leur DIEU; mais abandonnés par la Providence, dont les décrets ne font pas connus des hommes.

Ils refpirèrent quelque temps par les guerres inteftines des rois de Syrie; mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois, & que la dignité de grand-facrificateur était la première, c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violens partis : on n'était grand-prêtre que les armes à la main, & on n'arrivait au fanctuaire que fur les cadavres de fes rivaux.

Hircan de la race des *Machabées*, devenu grand-prêtre, mais toujours fujet des Syriens, fit ouvrir le fépulcre de *David*, dans lequel l'exagérateur *Jofephe* prétend qu'on trouva trois mille talens. C'était quand on rebâtiffait le temple fous *Néhémie*, qu'il eût fallu chercher ce prétendu tréfor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus-Sidétès* le droit de battre monnaie; mais comme il n'y eut jamais de monnaie juive, il y a grande apparence que le tréfor du tombeau de *David* n'avait pas été confidérable.

Il eft à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était faducéen, & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'ame, ni aux anges; fujet nouveau de querelle qui commençait à divifer les faducéens & les pharifiens. Ceux-ci confpirèrent contre *Hircan*, & voulurent le condamner à la prifon & au fouet. Il fe vengea d'eux & gouverna defpotiquement.

Son fils *Ariſtobule* oſa ſe faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Egypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple juif. *Ariſtobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim ſa mère, & fit égorger *Antigone* ſon frère. Il eut pour ſucceſſeur un nommé *Jean* ou *Jeanné*, auſſi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, ſouillé de crimes, laiſſa deux fils qui ſe firent la guerre. Ces deux fils étaient *Ariſtobule* & *Hircan ; Ariſtobule* chaſſa ſon frère & ſe fit roi. Les Romains alors ſubjuguaient l'Aſie. *Pompée* en paſſant vint mettre les Juifs à la raiſon, prit le temple, fit pendre les ſéditieux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi *Ariſtobule.*

Cet *Ariſtobule* avait un fils qui oſait ſe nommer *Alexandre.* Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par l'ordre de *Pompée.*

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un Arabe iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'eſt ce même *Hérode*, que *St Mathieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfans des environs de Bethléem, ſur ce qu'il apprit qu'il était né un *roi des Juifs* dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des préſens.

Ainſi les Juifs furent preſque toujours ſubjugués ou eſclaves. On ſait comme ils ſe révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus*, & enſuite *Adrien* les firent tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils eſſuyèrent un ſort encore plus funeſte ſous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent.

Il y eut du temps de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le ſignal de la colère de DIEU contre les Romains ; ils ſe raſſemblèrent ; ils s'armèrent en Afrique & en Chypre : une telle fureur les anima, qu'ils dévorèrent les membres des romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les ſupplices. Ce qui reſtait fut animé de la même rage ſous *Adrien*, quand *Barchochebas*, ſe diſant leur meſſie, ſe mit à leur tête. Ce fanatiſme fut étouffé dans des torrens de ſang.

Il eſt étonnant qu'il reſte encore des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel*, rabbin très-ſavant, qui voyagea dans l'Europe & dans l'Aſie au douzième ſiècle, en comptait environ trois cents quatre-vingts mille, tant Juifs que Samaritains ; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet, où ce *Benjamin*, trompeur ou trompé ſur cet article, prétend qu'il y avait trois cents mille juifs des dix anciennes tribus, raſſemblés ſous un ſouverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Veſpaſien*, excepté quelques bourgades dans les déſerts de l'Arabie heureuſe vers la mer Rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager ; mais à la fin il détruiſit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'eſt depuis *Mahomet* qu'ils ont ceſſé réellement de compoſer un corps de peuple.

En ſuivant ſimplement le fil hiſtorique de la petite nation juive, on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle ſe vante elle-même d'être ſortie d'Egypte

comme une horde de voleurs, emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens : elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieilleſſe, ni le ſexe, ni l'enfance dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle oſe étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations ; (*y*) elle ſe révolte contre tous ſes maîtres ; toujours ſuperſtitieuſe, toujours avide du bien d'autrui, toujours barbare, rampante dans le malheur, & inſolente dans la proſpérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi, ils ont été nos précurſeurs, ils nous ont préparé la voie, ils ont été les hérauts de la Providence.

(*y*) Voici ce qu'on trouve dans une réponſe à l'évêque *Warburton*, lequel, pour juſtifier la haine des Juifs contre les nations, écrivit avec beaucoup de haine & d'injures contre pluſieurs auteurs français.

» Venons maintenant à la haine invétérée que les Iſraélites avaient » conçue contre toutes les nations. Dites-moi, ſi on égorge les pères & » les mères, les fils & les filles, les enfans à la mamelle, & les animaux » même ſans haïr ? Si un homme avait trempé dans le ſang ſes mains » dégouttantes de fiel & d'encre, oſerait-il dire qu'il aurait aſſaſſiné ſans » colère & ſans haine ? Reliſez tous les paſſages où il eſt ordonné aux » Juifs de ne pas laiſſer une ame en vie, & dites après cela qu'il ne leur » était pas permis de haïr. C'eſt ſe tromper trop groſſièrement ſur la » haine ; c'eſt un uſurier qui ne ſait pas compter.

» Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger » s'eſt ſervi, de ne pas toucher ſes habits, ce n'eſt pas ordonner l'averſion » pour les étrangers ? Les Juifs, dites-vous, ne haïſſaient que l'idolâtrie » & non les idolâtres : plaiſante diſtinction !

» Un jour un tigre raſſaſié de carnage rencontra des brebis qui prirent » la fuite ; il courut après elles, & leur dit : Mes enfans, vous vous » imaginez que je ne vous aime point, vous avez tort ; c'eſt votre bêlement » que je hais ; mais j'ai du goût pour vos perſonnes, & je vous chéris au » point que je ne veux faire qu'une chair avec vous : je m'unis à vous par » la chair & le ſang ; je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer » à moi. Jugez ſi on peut aimer plus intimement. »

Les deux autres nations qui ſont errantes comme la juive dans l'Orient, & qui, comme elle, ne s'allient avec aucun autre peuple, ſont les Banians & les Parſis nommés Guèbres. Ces Banians, adonnés au commerce ainſi que les Juifs, ſont les deſcendans des premiers habitans paiſibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur ſang à un ſang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parſis ſont ces mêmes Perſes, autrefois dominateurs de l'Orient, & ſouverains des Juifs. Ils ſont diſperſés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fideles à cette antique religion des mages, adorant un ſeul Dieu, & conſervant le feu ſacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblème de la Divinité.

Je ne compte point ces reſtes d'Egyptiens adorateurs ſecrets d'*Iſis*, qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

DES PROPHETES JUIFS.

NOUS nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux, avec les impoſteurs des autres nations. On ſait que DIEU ne ſe communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers; comme, par exemple, quand il inſpira *Balaam* prophète de Méſopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophète d'un autre Dieu, & cependant il n'eſt point dit qu'il fût un faux prophète. (z) Nous avons déjà remarqué que les

(z) Nombre, chap. XXII.

prêtres d'Egypte étaient prophètes & voyans. Quel ſens attachait-on à ce mot? celui d'inſpiré. Tantôt l'inſpiré devinait le paſſé, tantôt l'avenir; ſouvent il ſe contentait de parler dans un ſtyle figuré : c'eſt pourquoi l'on a donné le même nom aux poëtes & aux prophètes.

Le titre, la qualité de prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un miniſtère particulier attaché par la loi à certaines perſonnes choiſies, comme la dignité de pythie à Delphes? Non; les prophètes étaient ſeulement ceux qui ſe ſentaient inſpirés, ou qui avaient des viſions. Il arrivait de là que ſouvent il s'élevait de faux prophètes ſans miſſion, qui croyaient avoir l'eſprit de DIEU, & qui ſouvent causèrent de grands malheurs, comme les prophètes des Cévènes au commencement de ce ſiècle.

Il était très-difficile de diſtinguer le faux prophète du véritable. C'eſt pourquoi *Manaſſé*, roi de Juda, fit périr *Iſaïe* par le ſupplice de la ſcie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédiſaient des choſes contraires, & il fit mettre *Jérémie* en priſon. *Ezéchiel* fut tué par des juifs compagnons de ſon eſclavage. *Michée*, ayant prophétiſé des malheurs aux rois *Achab* & *Joſaphat*, un autre prophète, *Tſedékia* fils de *Canaa*, (*a*) lui donna un ſoufflet, en lui diſant : L'eſprit de l'Eternel a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue. *Ozée*, ch. IX, déclare que les prophètes ſont des fous; *ſtultum prophetam, inſanum virum ſpiritualem.* Les prophètes ſe traitaient les uns les autres de viſionnaires & de

(*a*) *Paralipomènes*, chap. XVIII.

menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux, que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présens pour savoir s'il guérirait; *Elisée* répondit: *Que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le roi mourut en effet. Si *Elisée* n'avait pas été un prophète du vrai DIEU, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement; car si le roi n'était pas mort, *Elisée* avait prédit sa guérison en disant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas spécifié le temps de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatans, on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici, avec les commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'*Elisée* reçut d'*Elie*, ni ce que signifie le manteau que lui donna *Elie*, en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poësie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel est le type, quel est le sens mystique de ces quarante-deux petits enfans qui, en voyant *Elisée* dans le chemin escarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant: *Monte, chauve, monte;* & de la vengeance qu'en tira le prophète, en fesant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus, & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient, que les Juifs poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories,

mais d'exprimer par des actions singulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage; car les hommes n'ayant écrit long-temps leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appelons *Darius*, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq flèches; cela voulait dire que si *Darius* ne s'enfuyait aussi vîte qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une souris & comme une grenouille, il périrait par leurs flèches.

Le conte peut n'être pas vrai; mais il est toujours un témoignage des emblêmes en usage dans ces temps reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*. *Tarquin le superbe*, consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-dessus des autres fleurs. Il fesait assez entendre qu'il fallait exterminer les grands & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes: La fable est bien plus ancienne que l'histoire.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité, pour n'être point effarouché des actions & des discours énigmatiques des prophètes juifs.

Isaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il sera délivré dans quelques années du roi de Syrie & du

Melk,

Melk, ou roitelet de Samarie, unis contre lui; il lui dit : *Avant qu'un enfant ſoit en âge de diſcerner le mal & le bien, vous ſerez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un raſoir de louage, pour raſer la tête, le poil du pénil*, (qui eſt figuré par les pieds) *& la barbe, &c.* Alors le prophète prend deux témoins, *Zacharie* & *Urie;* il couche avec la prophéteſſe, elle met au monde un enfant. Le Seigneur lui donne le nom de Maher-Salal-has-bas. *Partagez vîte les dépouilles;* & ce nom ſignifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.

Je n'entre point dans le ſens allégorique & infiniment reſpectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces uſages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Iſaïe* marche tout nu dans Jéruſalem, pour marquer que les Egyptiens ſeront entièrement dépouillés par le roi de Babylone.

Quoi! dira-t-on, eſt-il poſſible qu'un homme marche tout nu dans Jéruſalem, ſans être repris de juſtice? Oui, ſans doute : *Diogène* ne fut pas le ſeul dans l'antiquité qui eut cette hardieſſe. *Strabon*, dans ſon quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une ſecte de brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des pénitens dans l'Inde, qui marchent nus & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne ſont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'*Iſaïe*, il y eut un ſeul uſage qui reſſemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Efprit. DIEU étendit fa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord; cette chaudière repréfente les peuples qui viendront du Septentrion, & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérufalem.

Il achète une ceinture de lin, la met fur fes reins, & va la cacher par l'ordre de DIEU dans un trou auprès de l'Euphrate : il retourne enfuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole, en difant que l'orgueil de Jérufalem pourrira.

Il fe met des cordes au cou, il fe charge de chaînes, il met un joug fur fes épaules; il envoie ces cordes, ces chaînes & ce joug aux rois voifins, pour les avertir de fe foumettre au roi de Babylone *Nabuchodonofor*, en faveur duquel il prophétife.

Ezéchiel peut furprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction; il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérufalem fur une brique; il met à terre une poële de fer; il couche trois cents quatre-vingt-dix jours fur le côté gauche, & quarante jours fur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'eft ainfi*, dit-il, *que les enfans d'Ifraël mangeront leur pain fouillé parmi les nations chez lefquelles ils feront chaffés.*

Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, DIEU lui permet de ne le couvrir que des excrémens de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts; il en met une partie au feu, coupe la seconde avec une épée autour de la ville, & jette au vent la troisième.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encore plus surprenantes. Il introduit le Seigneur qui parle ainsi, chap. XVI : *Quand tu naquis, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'étais ni lavée ni salée.... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru.... J'ai passé, j'ai connu que c'était le temps des amans. Je t'ai couverte, & je me suis étendu sur ton ignominie.... Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton, des bracelets, un collier, des pendans d'oreille.... Mais pleine de confiance en ta beauté, tu t'es livrée à la fornication.... & tu as bâti un mauvais lieu; tu t'es prostituée dans les carrefours; tu as ouvert tes jambes à tous les passans.... tu as recherché les plus robustes.... On donne de l'argent aux courtisannes, & tu en as donné à tes amans, &c.*

(*b*) *Oolla a forniqué sur moi; elle a aimé avec fureur ses amans, princes, magistrats, cavaliers.... Sa sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le.... d'un âne, & qui.... comme les chevaux.* (*c*)

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossières; elles ne l'étaient point chez les Juifs,

(*b*) *Ezech.* chap. XXIII.

(*c*) On a très-approfondi cette matière dans plusieurs livres nouveaux, surtout dans le *Dictionnaire philosophique*, & dans l'*Avis important* de milord *Bolingbroke*. Voyez ces ouvrages dans cette Collection.

elles fignifiaient les apoftafies de Jérufalem & de Samarie. Ces apoftafies étaient repréfentées très-fouvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des ufages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne fe reffemblent pas plus que la langue françaife ne reffemble au chaldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète *Ozée*, chap. I, de prendre pour fa femme une proftituée, & il obéit. Cette proftituée lui donne un fils. DIEU appelle ce fils *Jezraël :* c'eft un type de la maifon de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans Jezraël. Enfuite le Seigneur ordonne à *Ozée*, chap. III, d'époufer une femme adultère qui foit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Ifraël, qui regardent les dieux étrangers, & qui aiment le marc de raifin. Le Seigneur, dans la prophétie d'*Amos*, chap. IV, menace les vaches de Samarie de les mettre dans la chaudière. Enfin tout eft l'oppofé de nos mœurs & de notre tour d'efprit; & fi l'on examine les ufages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également oppofés à nos coutumes, non-feulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même lorfque nous les connaiffons mieux.

DES PRIERES DES JUIFS.

IL nous refte peu de prières des anciens peuples; nous n'avons que deux ou trois formules des myftères, & l'ancienne prière à *Ifis*, rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont confervé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à DIEU, on s'apercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion; & ils demandent au Seigneur, dans le style oriental, tous les biens terrestres.

(*d*) *Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits.*

(*e*) *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.*

(*f*) *Juda est une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un style non moins figuré.

(*g*) *Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations; tu les régiras avec une verge de fer.*

(*h*) *Mon Dieu, traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchans; punissez-les comme ils le méritent.*

(*i*) *Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient conduits dans le sépulcre.*

(*k*) *Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages; que mes ennemis soient*

(*d*) Psaume LXXXVIII.
(*e*) Psaume CIII.
(*f*) Psaume CVII.
(*g*) Psaume II.
(*h*) Psaume XXVII.
(*i*) Psaume XXX.
(*k*) Psaume XXXIV.

couverts de confuſion; qu'ils ſoient comme la pouſſière emportée par le vent; qu'ils tombent dans le piège.

(*l*) *Que la mort les ſurprenne, qu'ils deſcendent tout vivans dans la foſſe:*

(*m*) *Dieu briſera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.*

(*n*) *Ils ſouffriront la faim comme des chiens, ils ſe diſperſeront pour chercher à manger, & ne ſeront point raſſaſiés.*

(*o*) *Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds.*

(*p*) *Réprimez ces bêtes ſauvages, c'eſt une aſſemblée de peuples ſemblables à des taureaux & à des vaches.... Vos pieds ſeront baignés dans le ſang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en ſera abreuvée.*

(*q*) *Faites fondre ſur eux tous les traits de votre colère; qu'ils ſoient expoſés à votre fureur; que leur demeure & leurs tentes ſoient déſertes.*

(*r*) *Répandez abondamment votre colère ſur les peuples à qui vous êtes inconnu.*

(*s*) *Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu.*

(*t*) *Aſſerviſſez le pécheur; que le malin ſoit toujours à ſon côté droit.*

Qu'il ſoit toujours condamné quand il plaidera.

(*l*) Pſaume LIV.
(*m*) Pſaume LVII.
(*n*) Pſaume LVIII.
(*o*) Pſaume LIX.
(*p*) Pſaume LXVII.
(*q*) Pſaume LXVIII.
(*r*) Pſaume LXXVIII.
(*s*) Pſaume LXXXII.
(*t*) Pſaume CVIII.

Que sa prière lui soit imputée à péché; que ses enfans soient orphelins, & sa femme veuve; que ses enfans soient des mendians vagabonds; que l'usurier enlève tout son bien.

(*u*) *Le Seigneur juste coupera leurs têtes; que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits.*

(*x*) *Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mamelle, & qui les écrasera contre la pierre, &c.*

On voit que si DIEU avait exaucé toutes les prières de son peuple, il ne serait resté que des Juifs sur la terre; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient détestés; & en demandant sans cesse que DIEU exterminât tous ceux qu'ils haïssaient, ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il faut toujours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de DIEU, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encore à la mamelle, & qu'on les écrase contre la pierre. DIEU étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs psaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grace a sur la loi de rigueur: & plût à DIEU que sous une loi sainte, & avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un DIEU de miséricorde!

(*u*) Psaume CXXVIII. (*x*) Psaume CXXXVI.

DE JOSEPHE, HISTORIEN DES JUIFS.

On ne doit pas s'étonner que l'hiſtoire de *Flavien-Joſephe* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il eſt vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires ; il fallait au moins trois mois à un copiſte habile pour la tranſcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'eſclaves, pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît, par la réponſe de *Joſephe* à *Appion*, qu'il trouva un petit nombre de lecteurs ; & l'on voit auſſi que ce petit nombre le traita de menteur & de viſionnaire.

Il faut ſe mettre à la place des Romains du temps de *Titus*, pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur, les vainqueurs de la terre connue, & les légiſlateurs des nations devaient regarder l'hiſtoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guère ſavoir que *Joſephe* avait tiré la plupart des faits des livres ſacrés dictés par le ſaint Eſprit. Ils ne pouvaient pas être inſtruits que *Joſephe* avait ajouté beaucoup de choſes à la Bible, & en avait paſſé beaucoup ſous ſilence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fond de quelques hiſtoriettes dans le troiſième livre d'*Eſdras*, & que ce livre d'*Eſdras* eſt un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penſer un ſénateur romain en liſant ces contes orientaux ? *Joſephe* rapporte, liv. X, chap. XII, que *Darius* fils d'*Aſtiage*, avait fait le prophète *Daniel*, gouverneur de trois cents ſoixante

villes, lorſqu'il défendit, ſous peine de la vie, de prier aucun dieu pendant un mois. Certainement l'Ecriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cents ſoixante villes.

Joſephe ſemble ſuppoſer enſuite que toute la Perſe ſe fit juive.

Le même *Joſephe* donne au ſecond temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une ſingulière origine.

Zorobabel, dit-il, *était l'intime ami du roi Darius.* Un eſclave juif intime ami du roi des rois! c'eſt à-peu-près comme ſi un de nos hiſtoriens nous diſait qu'un fanatique des Cévènes, délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV*.

Quoi qu'il en ſoit, ſelon *Flavien-Joſephe*, *Darius*, qui était un prince de beaucoup d'eſprit, propoſa à toute ſa cour une queſtion digne du Mercure galant, ſavoir : qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes? Celui qui répondrait le mieux devait, pour récompenſe avoir une thiare, de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, ſe promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de couſin du roi.

Darius s'aſſit ſur ſon trône d'or pour écouter les réponſes de ſon académie de beaux eſprits. L'un diſſerta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois; *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de ſi puiſſant qu'elles; car j'ai vu, dit-il, *Apamée*, la maîtreſſe du roi mon ſeigneur, donner de petits ſoufflets ſur les joues de ſa ſacrée majeſté, & lui ôter ſon turban pour s'en coiffer.

Darius trouva la réponſe de *Zorobabel* ſi comique, que ſur le champ il fit rebatir le temple de Jéruſalem.

Ce conte reſſemble aſſez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman*, & d'un nez retrouſſé, lequel a ſervi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous ſommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retrouſſé n'a eu ni lit d'or, ni carroſſe d'or; & que le roi de France ne l'a point appelé mon couſin : nous ne ſommes plus au temps des *Darius*.

Ces rêveries, dont *Joſephe* ſurchargeait les livres ſaints, firent tort ſans doute chez les païens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient diſtinguer ce qui avait été puiſé dans une ſource impure, de ce que *Joſephe* avait tiré d'une ſource ſacrée. Cette Bible, ſacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou auſſi mépriſée d'eux que *Joſephe* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'hiſtoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le paſſage de la mer Rouge, les dix plaies d'Egypte, l'inconcevable multiplication du peuple juif en ſi peu de temps, & dans un auſſi petit terrain; le ſoleil & la lune s'arrêtant en plein midi, pour donner le temps à ce peuple brigand de maſſacrer quelques payſans déjà exterminés par une pluie de pierres; tous les prodiges qui ſignalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui DIEU s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple barbare réduit en eſclavage.

Joſephe ſentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des auteurs profanes ; il dit en pluſieurs endroits : *Le lecteur en jugera comme il voudra.* Il craint d'effaroucher les eſprits ; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il eſt honteux d'être juif, lors même qu'il s'efforce de rendre ſa nation recommandable à ſes vainqueurs. Il faut ſans doute pardonner aux Romains qui n'avaient que le ſens commun, & qui n'avaient pas encore la foi, de n'avoir regardé l'hiſtorien *Joſephe*, que comme un miſérable transfuge qui leur contait des fables ridicules, pour tirer quelque argent de ſes maîtres. Béniſſons DIEU, nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonin*, & que tout le ſénat & les chevaliers romains nos maîtres ; nous qui, éclairés par des lumières ſupérieures, pouvons diſcerner les fables abſurdes de *Joſephe*, & les ſublimes vérités que la ſainte Ecriture nous annonce.

D'UN MENSONGE DE FLAVIEN-JOSEPHE, CONCERNANT ALEXANDRE ET LES JUIFS.

LORSQU'*Alexandre*, élu par tous les Grecs comme ſon père, & comme autrefois *Agamemnon*, pour aller venger la Grèce des injures de l'Aſie, eut remporté la victoire d'Iſſus, il s'empara de la Syrie, l'une des provinces de *Darah* ou *Darius* ; il voulait s'aſſurer de l'Egypte avant de paſſer l'Euphrate & le Tigre & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce deſſein, qui était celui d'un très-grand capitaine, il fallut aſſiéger Tyr. Cette

ville était ſous la protection des rois de Perſe & ſouveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un ſiége opiniâtre de ſept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue, qu'il oſa faire ſur la mer, eſt encore aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent ſuivre tous les généraux dans de pareilles entrepriſes. C'eſt en imitant *Alexandre* que le duc de Parme prit Anvers, & le cardinal de *Richelieu* la Rochelle. (s'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes.) *Rollin*, à la vérité, dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr, que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que DIEU voulut venger l'honneur de ſon peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encore d'autres raiſons: il fallait, après avoir ſoumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluſe. Ainſi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour ſurprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluſe en ſept jours. C'eſt ainſi qu'*Arrien*, *Quinte-Curce*, *Diodore*, *Paul-Oroſe* même, le rapportent fidellement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Joſephe* pour relever ſa nation ſujette des Perſes, tombée ſous la puiſſance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques priviléges par ce grand-homme? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vu en ſonge le grand-prêtre des Juifs, *Jaddus*, (ſuppoſé qu'il y eût en effet un prêtre juif dont le nom finît en *us;*) que ce prêtre l'avait encouragé à ſon expédition contre les Perſes; que c'était par cette raiſon qu'*Alexandre* avait attaqué l'Aſie. Il ne manqua donc pas après le ſiége de Tyr, de ſe détourner de cinq ou ſix journées de chemin pour aller voir Jéruſalem. Comme le grand-prêtre

Jaddus avait autrefois apparu en ſonge à *Alexandre*, il reçut auſſi en ſonge un ordre de DIEU d'aller ſaluer ce roi; il obéit; & revêtu de ſes habits pontificaux, ſuivi de ſes lévites en ſurplis, il alla en proceſſion au-devant d'*Alexandre*. Dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en ſonge, ſept ou huit ans auparavant, de venir conquérir la Perſe, & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait ſur ſa tête ſon bonnet orné d'une lame d'or, ſur laquelle était gravé un mot hébreu. *Alexandre* qui, ſans doute, entendait l'hébreu parfaitement, reconnut auſſitôt le nom *Johovah*, & ſe proſterna humblement, ſachant bien que DIEU ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra auſſitôt des prophéties qui diſaient clairement : qu'*Alexandre* s'emparerait de l'empire des Perſes, prophéties qui n'avaient point été faites après la bataille d'Iſſus. Il le flatta que DIEU l'avait choiſi pour ôter à ſon peuple chéri toute eſpérance de régner ſur la terre promiſe : ainſi qu'il avait choiſi autrefois *Nabuchodonoſor* & *Cyrus*, qui avaient poſſédé la terre promiſe l'un après l'autre. Ce conte abſurde du romancier *Joſephe* ne devait pas, ce me ſemble, être copié par *Rollin*, comme s'il était atteſté par un écrivain ſacré.

Mais c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire ancienne, & bien ſouvent la moderne.

DES PREJUGÉS POPULAIRES AUXQUELS LES ECRIVAINS SACRÉS ONT DAIGNÉ SE CONFORMER PAR CONDESCENDANCE.

Les livres ſaints ſont faits pour enſeigner la morale, & non la phyſique.

Le ſerpent paſſait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le ſerpent eſt aſſez ſubtil pour ſéduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain ſacré fait parler le ſerpent & l'âneſſe de *Balaam*. Pluſieurs juifs & pluſieurs docteurs chrétiens ont regardé cette hiſtoire comme une allégorie; mais ſoit emblème, ſoit réalité, elle eſt également reſpectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin ſe proportionne à cette idée vulgaire, & dit que la lune fut faite pour préſider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieux étaient ſolides; on les nommait en hébreu *rakiak*, mot qui répond à une plaque de métal, à un corps étendu & ferme, & que nous traduisîmes par *firmament*. Il portait des eaux, leſquelles ſe répandaient par des ouvertures. L'Ecriture ſe proportionne à cette phyſique; & enfin on a nommé firmament, c'eſt-à-dire plaque, cette profondeur immenſe de l'eſpace dans lequel on aperçoit à peine les étoiles les plus éloignées à l'aide des téleſcopes.

Les Indiens, les Chaldéens, les Perſans imaginaient que DIEU avait formé le monde en ſix temps. L'auteur de la Genèſe, pour ne pas effaroucher la

faibleſſe des Juifs, repréſente DIEU formant le monde en ſix jours, quoiqu'un mot & un inſtant ſuffiſent à ſa toute-puiſſance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans des pays ſecs & brûlés du ſoleil; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : DIEU eſt toujours repréſenté comme un homme; il ſe promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot ame, *ruah*, ſignifie le ſouffle, la vie : l'ame eſt toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Geneſe veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une eſpèce de raiſon. DIEU daigne faire alliance, après le déluge, avec les brutes comme avec les hommes.

Perſonne ne ſavait ce que c'eſt que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une choſe ſurnaturelle, & *Homère* en parle toujours ainſi. L'Ecriture l'appelle l'arc de DIEU le ſigne d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre-humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en préſentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçuſſent : l'auteur de la Genèſe dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité ſe ſervait des charmes contre la morſure des ſerpens; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureuſement ſucée par des

charlatans nommés *Psilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables; on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. *Moïse* éleva un serpent d'airain, dont la vue guérissait ceux que les serpens avaient mordus. DIEU changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs, était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermisseaux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches, on se figurait que le moyen sûr de se procurer des abeilles, était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne fesait pas réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réussir; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile*, dans son quatrième chant des Georgiques, dit que cette opération fut heureusement faite par *Aristée;* mais aussi il ajoute que c'est un miracle : *Mirabile monstrum.*

C'est en rectifiant cet antique préjugé, qu'il est rapporté que *Samson* trouva un essaim d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encore une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles, de peur d'entendre la voix de

l'enchanteur.

l'enchanteur. Le pfalmifte fe prête à cette erreur en difant, pfaume LVIII : *Tel que l'afpic fourd qui bouche fes oreilles, & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait, empêchent le beurre de fe figer, & font périr les pigeonnaux dans les colombiers quand elles ont leurs règles, fubfifte encore dans le petit peuple, ainfi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un fang corrompu, & que fi un homme approchait de fa femme dans ce temps critique, il fefait néceffairement des enfans lépreux & eftropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs, que le Lévitique, chap. XX, condamne à mort l'homme & la femme qui fe feront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

Enfin l'Efprit faint veut bien fe conformer tellement aux préjugés populaires, que le Sauveur lui-même dit, qu'on ne met jamais de vin nouveau dans de vieilles futailles, & qu'il faut que le blé pourriffe pour mûrir.

St Paul dit aux Corinthiens, en voulant leur perfuader la réfurrection : *Infenfés, ne favez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour fe vivifier ?* On fait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourriffait, il ne lèverait pas; mais alors on était dans cette erreur ; & le St Efprit daignait en tirer des comparaifons utiles. C'eft ce que *St Jérôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulfions pafsèrent pour des poffeffions du diable, dès que la doctrine des diables fut admife. L'épilepfie, chez les Romains

comme chez les Grecs, fut appelée le *mal ſacré.* La mélancolie accompagnée d'une eſpèce de rage, fut encore un mal dont la cauſe était ignorée; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appelés démoniaques, lycanthropes chez les Grecs. L'Ecriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables, chez les anciens Grecs, étaient ſouvent tourmentés des furies; elles avaient réduit *Oreſte* à un tel déſeſpoir, qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur; elles avaient pourſuivi *Alcméon*, *Etéocle* & *Polinice.* Les Juifs hellèniſtes, qui furent inſtruits de toutes les opinions grecques, admirent enfin chez eux des eſpèces de furies, des eſprits immondes, des diables qui tourmentaient les hommes. Il eſt vrai que les ſaducéens ne reconnaiſſaient point de diables; mais les phariſiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode.* Il y avait alors chez les Juifs des exorciſtes qui chaſſaient les diables; ils ſe ſervaient d'une racine qu'ils mettaient ſous le nez des poſſédés, & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon.* Enfin ils étaient tellement en poſſeſſion de chaſſer les diables, que notre Sauveur lui-même, accuſé ſelon *St Matthieu* de les chaſſer par les enchantemens de *Belzébuth*, accorde que les Juifs ont le même pouvoir, & leur demande ſi c'eſt par *Belzébuth* qu'ils triomphent des eſprits malins?

Certes, ſi les mêmes Juifs qui firent mourir JESUS avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles, ſi les phariſiens chaſſaient en effet les diables, ils feſaient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur. Ils

avaient le don que JESUS communiquait à ſes diſciples ; & s'ils ne l'avaient pas, JESUS ſe conformait donc au préjugé populaire, en daignant ſuppoſer que ſes implacables ennemis, qu'il appelait race de vipères, avaient le don des miracles & dominaient ſur les démons. Il eſt vrai que ni les juifs, ni les chrétiens ne jouiſſent plus aujourd'hui de cette prérogative long-temps ſi commune. Il y a toujours des exorciſtes, mais on ne voit plus de diables ni de poſſédés : (22) tant les choſes changent avec le temps! Il était dans l'ordre alorsqu'il y eût des poſſédés, & il eſt bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges néceſſaires pour élever un édifice divin, ſont inutiles quand il eſt au comble. Tout a changé ſur la terre : la vertu ſeule ne change jamais. Elle

(22) M. de *Voltaire* fait trop d'honneur à notre ſiècle. Nous avons encore des poſſédés, non-ſeulement à Beſançon, où le diable les conduit tous les ans pour avoir le plaiſir de ſe faire chaſſer par la préſence du ſaint Suaire, mais à Paris même. Pendant la ſemaine ſainte, la nuit, dans l'égliſe de la ſainte Chapelle, on joue une farce religieuſe, où des poſſédés tombent en convulſion à la vue d'un prétendu morceau de la vraie croix. On imaginerait difficilement un ſpectacle plus indécent ou plus dégoûtant; mais auſſi on en trouverait difficilement un qui prouvât mieux juſqu'à quel point la ſuperſtition peut dégrader l'eſpèce humaine ; & ſurtout juſqu'à quel point l'amour de l'argent & l'envie de dominer ſur le peuple, peuvent endurcir des prêtres contre la honte, & les déterminer à ſe dévouer au mépris public. Il eſt étonnant que les chefs du clergé & ceux de la magiſtrature n'aient pas daigné ſe réunir pour abolir ce ſcandale, qui ſouille également & l'Egliſe de *Jéſus-Chriſt*, & le temple de la juſtice.

En 1777, un de ces prétendus poſſédés profita de cette qualité pour proférer devant le peuple aſſemblé tous les blaſphêmes dont il ſe put aviſer. Un homme raiſonnable qui aurait parlé avec la même franchiſe eût été brûlé vif. Le poſſédé en fut quitte pour une double doſe d'eau bénite. L'année d'après, la bonne compagnie y courut en foule, dans l'eſpérance d'entendre blaſphémer ; mais la police avait ordonné au diable de ſe taire, & le diable obéit.

eſt ſemblable à la lumière du ſoleil, qui ne tient preſque rien de la matière connue, & qui eſt toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens ſe confondent ſans ceſſe. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir ſon auteur.

DES ANGES, DES GENIES, DES DIABLES, CHEZ LES ANCIENNES NATIONS, ET CHEZ LES JUIFS.

TOUT a ſa ſource dans la nature de l'eſprit humain. Tous les hommes puiſſans, les magiſtrats, les princes avaient leurs meſſagers ; il était vraiſemblable que les dieux en avaient auſſi. Les Chaldéens & les Perſes ſemblent être les premiers hommes, connus de nous, qui parlèrent des anges comme d'huiſſiers céleſtes, & de porteurs d'ordre. Mais avant eux, les Indiens, de qui toute eſpèce de théologie nous eſt venue, avaient inventé les anges, & les avaient repréſentés, dans leur ancien livre du Shaſta, comme des créatures immortelles, participantes de la divinité, & dont un grand nombre ſe révolta dans le ciel contre le créateur. (Voyez le chapitre de l'Inde.)

Les Parſis ignicoles, qui ſubſiſtent encore, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Perſes (*y*) les noms des anges que les premiers Perſes reconnaiſſaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi leſquels ne ſont ni *Raphaël* ni *Gabriel*, que les Perſes n'adoptèrent que long-temps après. Ces mots ſont chaldéens, ils ne furent connus des Juifs que dans

(*y*) Hide, *de religione veterum Perſarum.*

leur captivité; car avant l'hiſtoire de *Tobie*, on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perſes, dans leur ancien catalogue qu'on trouve au-devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une choſe conſolante de reconnaître plus de génies bienfeſans, que de démons ennemis du genre-humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été ſuivie des Egyptiens. Les Grecs, au lieu de génies tutélaires eurent des divinités ſecondaires, des héros & des demi-dieux. Au lieu de diables, ils eurent *Até*, *Erynnis*, les *Euménides*. Il me ſemble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui préſidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains ſe piquèrent d'avoir chacun deux génies; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de ſuccès que ſon antagoniſte.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleſte, ils la diſtinguèrent en dix claſſes: les ſaints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils des princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne ſe trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine, & c'eſt ainſi que nous les peignons encore aujourd'hui en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduiſit *Tobie*. Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Loth*, burent & mangèrent avec ces patriarches; & la brutale

fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Lot* avaient un corps. Il ferait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru fous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de DIEU. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve;* il parle même au ferpent; il fe promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi; il daigne converfer avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moïfe.* Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèfe, *Fefons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible reffemblance de la forme de fon créateur; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des anges transformés en diables, en démons, foit le fondement de la religion juive & de la chrétienne; il n'en eft pourtant rien dit dans la Genèfe, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèfe dit expreffément qu'un ferpent parla à *Eve* & la féduifit. Elle a foin de remarquer que le ferpent était le plus habile, le plus rufé de tous les animaux; & nous avons obfervé que toutes les nations avaient cette opinion du ferpent. La Genèfe marque encore pofitivement que la haine des hommes pour les ferpens, vient du mauvais office que cet animal rendit au genre-humain; que c'eft depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre; que nous cherchons à l'écrafer; & qu'enfin il eft condamné pour fa mauvaife action à ramper fur le ventre, & à manger la pouffière de la terre. Il eft

vrai que le ſerpent ne ſe nourrit point de terre; mais toute l'antiquité le croyait.

Il ſemble à notre curioſité que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce ſerpent était un des anges rebelles devenus démons, qui venait exercer ſa vengeance ſur l'ouvrage de DIEU, & le corrompre. Cependant, il n'eſt aucun paſſage dans le Pentateuque dont nous puiſſions inférer cette interprétation, en ne conſultant que nos faibles lumières.

Satan paraît dans *Job*, le maître de la terre ſubordonné à DIEU. Mais quel homme un peu verſé dans l'antiquité ne ſait que ce mot *Satan* était chaldéen; que ce *Satan* était l'*Arimane* des Perſes, adopté par les Chaldéens; le mauvais principe qui dominait ſur les hommes? *Job* eſt repréſenté comme un paſteur Arabe, vivant ſur les confins de la Perſe. Nous avons déjà dit que les mots arabes, conſervés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie, montrent que le livre fut d'abord écrit par des arabes. *Flavien-Joſephe*, qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu, ne laiſſe aucun doute ſur ce ſujet.

Les démons, les diables chaſſés d'un globe du ciel, précipités dans le centre de notre globe, & s'échappant de leur priſon pour tenter les hommes, ſont regardés depuis pluſieurs ſiècles comme les auteurs de notre damnation. Mais, encore une fois, c'eſt une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien Teſtament. C'eſt une vérité de tradition, tirée du livre ſi antique & ſi long-temps inconnu, écrit par les premiers brachmanes, & que nous devons enfin aux recherches de quelques ſavans anglais qui ont réſidé long-temps dans le Bengale.

Quelques commentateurs ont écrit que ce paſſage d'*Iſaïe : Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, qui paraiſſais le matin ?* déſigne la chute des anges, & que c'eſt *Lucifer* qui ſe déguiſa en ſerpent, pour faire manger la pomme à *Eve* & à ſon mari.

Mais en vérité, une allégorie ſi étrange reſſemble à ces énigmes qu'on feſait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les colléges. On expoſait, par exemple, un tableau repréſentant un vieillard & une jeune fille. L'un diſait : c'eſt l'hiver & le printemps; l'autre, c'eſt la neige & le feu ; un autre, c'eſt la roſe & l'épine, ou bien c'eſt la force & la faibleſſe : & celui qui avait trouvé le ſens le plus éloigné du ſujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en eſt préciſément de même de cette application ſingulière de l'étoile du matin au diable. *Iſaïe*, dans ſon quatorzième chapitre, en inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit : *A ta mort on a chanté à gorge déployée; les ſapins, les cèdres s'en ſont réjouis. Il n'eſt venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur eſt-elle deſcendue au tombeau malgré le ſon de tes muſettes ? comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin ? Hélel, toi qui preſſais les nations, tu es abattue en terre !*

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer :* on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait aſſurément peu de rapport entre le diable, & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable, étant tombé du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à DIEU : il ne pouvait la faire lui ſeul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les dieux, répandue chez toutes les nations, eſt, ſelon pluſieurs

commentateurs, une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient foulevés contre leur maître.

Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de S[t] *Jude*, où il eft dit : *Dieu a gardé dans les ténèbres, enchaînés jufqu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure...... Malheur à ceux qui ont fuivi les traces de Caïn...... defquels Enoch, feptième homme après Adam, a prophétifé, en difant : Voici, le Seigneur eft venu avec fes millions de faints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoch* avait laiffé par écrit l'hiftoire de la chute des anges. Mais il y a deux chofes importantes à obferver ici. Premièrement, *Enoch* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoch* que cite S[t] *Jude*, eft reconnu pour être forgé par un juif. (z) Secondement, ce faux *Enoch* ne dit pas un mot de la rebellion & de la chute des anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit de fes *Egregori*.

(z) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoch* ait quelque antiquité, car on le trouve cité plufieurs fois dans le teftament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier fiècle : & ce teftament des douze patriarches eft même cité par *faint Paul*, dans fa première épître aux Theffaloniciens, fi c'eft citer un paffage que de le répéter mot pour mot. Le teftament du patriarche *Ruben* porte, au chapitre VI : *La colère du Seigneur tomba enfin fur eux ;* & *faint Paul* dit précifément les mêmes paroles. Au refte, ces douze teftamens ne font pas conformes à la Genèfe dans tous les faits. L'incefte de *Juda*, par exemple, n'y eft pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abufa de fa belle-fille étant ivre. Le teftament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme fept organes des fens, au lieu de cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux fens. Au refte, tous ces patriarches fe repentent dans ce teftament d'avoir vendu leur frère *Jofeph*.

Le nombre des hommes s'étant prodigieuſement accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, les veillans, Egregori, en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entre eux; ils ſe dirent: Choiſiſſons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. Semiaxas leur prince dit: Je crains que vous n'oſiez accomplir un tel deſſein, & que je ne demeure ſeul chargé du crime: Tous répondirent: Feſons ſerment d'exécuter notre deſſein, & dévouons-nous à l'anathème ſi nous y manquons. Ils s'unirent donc par ſerment & firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent enſemble du temps de Jared, & allèrent ſur la montagne appelée Hermonim à cauſe de leur ſerment. Voici le nom des principaux: Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel-Hoſampſich, Zaciel-Parmar, Thauſaël, Samiel, Tirel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes, l'an onze cents ſoixante & dix de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géans Naphilim, &c.

L'auteur de ce fragment écrit de ce ſtyle qui ſemble appartenir aux premiers temps; c'eſt la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les perſonnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes, c'eſt l'ancienne manière orientale.

On voit que cette hiſtoire eſt fondée ſur le ſixième chapitre de la Genèſe: *Or en ce temps il y avait des géans ſur la terre; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puiſſans du ſiècle.*

Le livre d'*Enoch* & la Genèſe ſont entièrement d'accord ſur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & ſur la race des géans qui en naquit.

Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Teſtament, ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Il n'eſt queſtion des eſprits malins & du diable, que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'eſt pas un livre juif; & dans l'aventure de *Tobie*. Le diable *Aſmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les ſept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poiſſon, n'était point un diable juif, mais perſan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il eſt conſtant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, ce fut quand la ſecte des phariſiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penſer que le ſerpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui ſert de fondement à tout l'édifice ne fut poſée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'hiſtoire de la chute des anges devenus diables; mais nous ne ſavons où en trouver l'origine.

On appela diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Aſtaroth;* mais c'étaient d'anciens dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage; *Belzébuth*, ou *Bel-ſe-puth*, ſignifiait le Seigneur qui préſerve des inſectes. Le roi *Ochoſias* même l'avait conſulté comme un dieu, pour ſavoir s'il guérirait d'une maladie; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit: *N'y a-t-il point de dieu en Iſraël, pour aller conſulter le dieu d'Accaron?*

Aſtaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encore *que le diable ſe querella avec l'ange Michaël au ſujet du corps de Moïſe.* Mais on ne trouve rien de ſemblable dans le canon des Juifs. Cette diſpute de *Michaël* avec le diable n'eſt que dans un livre apocryphe, intitulé : *Analipſes de Moïſe*, cité par *Origène* dans le troiſième livre de ſes principes.

Il eſt donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables juſque vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perſes qui la tenaient de *Zoroaſtre.*

Il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme & la mauvaiſe foi qui puiſſent nier tous ces faits; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conſéquences. DIEU a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenſes & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple juif. Notre ſainte religion a conſacré cette doctrine; elle a établi ce que les autres avaient entrevu; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, eſt devenu par la révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES NATIONS, OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS PAR ELLES.

Les livres ſacrés n'ont jamais décidé ſi les Juifs avaient été les maîtres ou les diſciples des autres peuples : il eſt permis d'examiner cette queſtion.

Philon, dans la relation de ſa miſſion auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Iſraël* eſt un terme chaldéen ; que c'eſt un nom que les Chaldéens donnèrent aux juſtes conſacrés à Dieu ; qu'*Iſraël* ſignifie *voyant Dieu*. Il paraît donc prouvé par cela ſeul, que les Juifs n'appelèrent Jacob *Iſraël*, qu'ils ne ſe donnèrent le nom d'*Iſraëlites*, que lorſqu'ils eurent quelque connaiſſance du chaldéen. Or, ils ne purent avoir connaiſſance de cette langue que quand ils furent eſclaves en Chaldée. Eſt-il vraiſemblable que dans les déſerts de l'Arabie pétrée, ils euſſent appris déjà le chaldéen ?

Flavien-Joſephe, dans ſa réponſe à *Appion*, à *Lyſimaque* & à *Molon*, liv. II, ch. V, avoue en propres termes : *Que ce ſont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à ſe faire circoncire, comme Hérodote le témoigne.* En effet, ſerait-il probable que la nation antique & puiſſante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de ſon aveu ne fut circoncis que ſous *Joſué* ?

Les livres ſacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïſe* avait été nourri dans les ſciences des Egyptiens, & ils ne diſent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut

bâtir ſon temple & ſon palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il eſt dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres: c'était ſans doute payer bien chèrement; & le marché eſt étrange: mais les Tyriens demandèrent-ils des artiſtes juifs?

Le même *Joſephe* dont nous avons parlé, avoue que ſa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut long-temps aucun commerce avec les autres nations;* qu'elle fut *ſurtout inconnue des Grecs, qui connaiſſaient les Scythes, les Tartares. Faut-il s'étonner*, ajoute-t-il, liv. I, ch, V, *que notre nation éloignée de la mer, & ne ſe piquant point de rien écrire ait été ſi peu connue?*

Lorſque le même *Joſephe* raconte, avec ſes exagérations ordinaires, la manière auſſi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolomée-Philadelphe* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie; *Joſephe*, dis-je, ajoute que *Démétrius* de Phalère, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de ſon roi, demanda à l'un des traducteurs, *comment il ſe pouvait ſaire qu'aucun hiſtorien, aucun poëte étranger n'eût jamais parlé des lois juives.* Le traducteur répondit: *Comme ces lois ſont toutes divines, perſonne n'a oſé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire ont été châtiés de Dieu. Théopompe voulant en inſérer quelque choſe dans ſon hiſtoire, perdit l'eſprit durant trente jours; mais ayant reconnu dans un ſonge qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choſes divines, & en faire part aux profanes,* (a) *il apaiſa la colère de* DIEU *par ſes prières, & rentra dans ſon bon ſens.*

(a) *Joſephe*, hiſt. des Juifs, liv. XXII, chap. II.

Théodecte, poëte grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussitôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de *Josephe*, indignes de l'histoire & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs; car si c'était un crime d'en insérer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins, *Josephe*, en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire; dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; on les appela les Juifs hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs, depuis *Alexandre*, prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure; & d'une partie de l'Egypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

DES ROMAINS. COMMENCEMENS DE LEUR EMPIRE ET DE LEUR RELIGION : LEUR TOLERANCE.

LES Romains ne peuvent être comptés parmi les nations primitives : ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cents cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des lois, elle les tint des Toscans & des Grecs. Les Toscans

lui communiquèrent la ſuperſtition des augures, ſuperſtition pourtant fondée ſur des obſervations phyſiques, ſur le paſſage des oiſeaux dont on augurait les changemens de l'atmoſphère. Il ſemble que toute ſuperſtition ait une choſe naturelle pour principe, & que bien des erreurs ſoient nées d'une vérité dont on abuſe.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des lois & des dieux chez un autre, devait être un peuple petit & barbare; auſſi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire, du temps des rois & des premiers conſuls, n'était pas ſi étendu que celui de Raguſe. Il ne faut pas ſans doute entendre par ce nom de roi, des monarques tels que *Cyrus* & ſes ſucceſſeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands, ne peut jamais être deſpotique. Les dépouilles ſe partagent en commun, & chacun défend ſa liberté comme ſon bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibuſtiers.

Si l'on en croit les hiſtoriens romains, ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ſes voiſins. Il devait être exterminé; mais la férocité & le beſoin qui le portaient à ces rapines, rendirent ſes injuſtices heureuſes; il ſe ſoutint étant toujours en guerre; & enfin, au bout de cinq ſiècles, étant bien plus aguerri que tous les autres peuples, il les ſoumit tous les uns après les autres, depuis le fond du golfe Adriatique juſqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage, l'amour de la patrie domina toujours juſqu'au temps de *Sylla*. Cet amour de la patrie conſiſta pendant plus de quatre cents ans,

ans, à rapporter à la maſſe commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'eſt la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes; mais dans le ſein de la république il y eut de très-grandes vertus. Les Romains policés avec le temps, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les légiſlateurs de l'Occident.

Les Grecs paraiſſent dans les premiers temps de leurs républiques une nation ſupérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne ſortent des repaires de leurs ſept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur ſervent de drapeaux, que pour piller des villages voiſins: ceux-là, au contraire, ne ſont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volſques, les Antiates. Les Grecs repouſſent les armées innombrables du grand roi de Perſe, & triomphent de lui ſur terre & ſur mer. Ces Grecs, vainqueurs, cultivent & perfectionnent tous les beaux arts; & les Romains les ignorent tous, juſque vers le temps de *Scipion-l'Africain*.

J'obſerverai ici ſur leur religion deux choſes importantes; c'eſt qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs: & qu'au fond, le ſénat & les empereurs reconnurent toujours un DIEU ſuprême, ainſi que la plupart des philoſophes & des poëtes de la Grèce. (*b*)

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un

(*b*) Voyez l'article DIEU dans le *Dictionnaire philoſophique*.

autre être à penser comme lui ? mais quand un peuple est rassemblé, quand la religion est devenue une loi de l'Etat, il faut se soumettre à cette loi : or les Romains par leurs lois adoptèrent tous les dieux des Grecs, qui eux-mêmes avaient des autels pour les dieux inconnus, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent : *Separatim nemo habebit deos neve advenas nisi publicè adscitos :* Que personne n'ait des dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les divinités du monde, cette espèce d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité, excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes, il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition, la rapine versassent le sang humain, sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encore très-remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa manière de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis *Romulus* jusqu'à *Domitien*, & chez les Grecs il n'y eut que le seul *Socrate*.

Il est encore incontestable que les Romains comme les Grecs, adoraient un Dieu suprême. Leur *Jupiter* était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre, comme le seul que l'on nommât le Dieu très-grand & très-bon, *Deus optimus maximus*. Ainsi, de l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous trouvez le culte d'un Dieu suprême, & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaiſſance d'un Dieu, à cette indulgence univerſelle, qui ſont par-tout le fruit de la raiſon cultivée, ſe joignit une foule de ſuperſtitions, qui étaient le fruit ancien de la raiſon commencée & erronée.

On ſait bien que les poulets ſacrés, & la déeſſe *Pertunda*, & la déeſſe *Cloacina* ſont ridicules. Pourquoi les vainqueurs & les légiſlateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces ſottiſes? c'eſt qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple, & qu'elles ne nuiſaient point au gouvernement. Les *Scipions*, les *Paul-Emile*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Céſar* avaient autre choſe à faire qu'à combattre les ſuperſtitions de la populace. Quand une vieille erreur eſt établie, la politique s'en ſert comme d'un mors que le vulgaire s'eſt mis lui-même dans la bouche, juſqu'à ce qu'une autre ſuperſtition vienne la détruire, & que la politique profite de cette ſeconde erreur, comme elle a profité de la première.

QUESTIONS SUR LES CONQUETES DES ROMAINS ET LEUR DECADENCE.

POURQUOI les Romains qui, ſous *Romulus*, n'étaient que trois mille habitans, & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas de circuit, devinrent-ils avec le temps les plus grands conquérans de la terre? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu ſix cents trente mille ſoldats en ſortant d'Egypte, qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, qui combattaient ſous le Dieu des armées, ne purent-ils jamais parvenir à conquérir ſeulement Tyr & Sidon dans

leur voiſinage, pas même à être jamais à portée de les attaquer? Pourquoi ces Juifs furent-ils preſque toujours dans l'eſclavage? Ils avaient tout l'enthouſiaſme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans; le Dieu des armées était toujours à leur tête; & cependant ce ſont les Romains, éloignés d'eux de dix-huit cents milles, qui viennent à la fin les ſubjuguer & les vendre au marché.

N'eſt-il pas clair (humainement parlant, & ne conſidérant que les cauſes ſecondes,) que ſi les Juifs, qui eſpéraient la conquête du monde, ont été preſque toujours aſſervis, ce fut leur faute? Et ſi les Romains dominèrent, ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence? Je demande très-humblement pardon aux Romains, de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains, pendant plus de quatre cents cinquante ans, ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues? N'eſt-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre, & qu'ils n'avaient ſucceſſivement à combattre que de petits peuples comme eux? Mais enfin, ayant incorporé avec eux leurs voiſins vaincus, ils eurent aſſez de force pour réſiſter à *Pyrrhus*.

Alors, toutes les petites nations qui les entouraient, étant devenues Romaines, il s'en forma un peuple tout guerrier, aſſez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils ſept cents années à ſe donner enfin un empire à-peu-près auſſi vaſte que celui qu'*Alexandre* conquit en ſept ou huit années? eſt-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre

des nations belliqueuſes, & qu'*Alexandre* eut affaire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares? ces barbares n'étaient-ils pas plus robuſtes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour ſous *Honorius* & ſous ſes ſucceſſeurs? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie, du temps de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'eſt-à-dire les peuples du Nord, déchireraient l'Empire lorſqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faibleſſe des empereurs, les factions de leurs miniſtres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles ſanglantes élevées dans le chriſtianiſme, les diſputes théologiques ſubſtituées au maniement des armes, & la molleſſe à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les ſoldats, tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languiſſante, ſous des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorſque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns inondèrent l'Empire romain, quelles meſures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages? La différence de *l'Omooſios* à *l'Omouſios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les perſécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Neſtorius*, patriarche de Conſtantinople, qui eut d'abord un grand crédit ſous *Théodoſe ſecond*, obtint de cet empereur qu'on perſécutât ceux qui penſaient qu'on devait rebaptiſer les chrétiens apoſtats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la

Pâque le 14 de la lune de mars, ceux qui ne fesaient pas plonger trois fois les baptisés; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appela la Ste Vierge *Anthropotokos;* ses ennemis qui voulaient qu'on l'appelât *Théotokos*, & qui sans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits; & pendant qu'on disputait, les barbares partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric*, qui au commencement du cinquième siècle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était le maître de la Thrace? Comment hasarda-t-il de se trouver pressé entre l'empire d'Orient & celui d'Occident? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête? Les historiens de ces temps-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce mystère; mais il est aisé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée sous *Théodose I*, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'Empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur *Eugène;* mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodose* soudoyait *Alaric* & ses Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius*, fils de *Théodose*, fut sur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc son tributaire pour aller tomber sur *Honorius* & sur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le seul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà

arrêté les efforts des barbares. *Honorius*, ſur de ſimples ſoupçons, lui fit trancher la tête ſans forme de procès. Il était plus aiſé d'aſſaſſiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laiſſa le barbare, qui lui était ſupérieur en tout, mettre le ſiége devant Rome. L'ancienne maîtreſſe du monde ſe racheta du pillage au prix de cinq mille livres peſant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de ſoie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épiceries. Les denrées de l'Inde ſervirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité; il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina : il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint ſon premier ſujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en ſaccageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'Orient ne ſe maintinrent qu'en ſe rendant tributaires.

C'eſt ainſi que *Théodoſe II* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de *Conſtantin*, qui avait transféré l'empire romain en Thrace.

N'y a-t-il pas viſiblement une deſtinée qui fait l'accroiſſement & la ruine des Etats? Qui aurait prédit à *Auguſte*, qu'un jour le capitole ſerait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Auguſte*. Pourquoi ce prêtre s'eſt-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Céſars*? c'eſt qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en eſt rendu le

maître, presque sans effort, comme les évêques d'Allemagne, vers le treizième siècle, devinrent souverains des peuples dont ils étaient pasteurs.

Tout événement en amène un autre, auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome, ni pour les princes goths, ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs; & *Constantin* n'avait pas bâti Constantinople pour *Mahomet II.*

DES PREMIERS PEUPLES QUI ECRIVIRENT L'HISTOIRE, ET DES FABLES DES PREMIERS HISTORIENS.

IL est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption. Presque toutes circonstanciées, toutes sages, sans aucun mélange de merveilleux, toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans, elles remontent encore à plusieurs siècles au delà, sans dates précises à la vérité, mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes, telles que les Indiens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens qui avaient de grandes villes, avaient aussi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit, parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conserver; parce qu'ils ont peu de besoins, peu de lois, peu d'événemens; qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance

précaire, & qu'une tradition orale leur ſuffit. Une bourgade n'eut jamais d'hiſtoire, un peuple errant encore moins, une ſimple ville très-rarement.

L'hiſtoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques regiſtres très-ſommaires, qui ſont conſervés, autant qu'ils peuvent l'être, dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuſe détruit ſouvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation. Ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs ſiècles qu'une hiſtoire un peu détaillée peut ſuccéder à ces regiſtres informes, & cette première hiſtoire eſt toujours mêlée d'un faux merveilleux par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainſi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius-Pictor*, le plus ancien hiſtorien des Romains, n'écrivit que du temps de la ſeconde guerre contre Carthage, environ cinq cents quarante ans après la fondation de Rome.

Or ſi ces deux nations, les plus ſpirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé ſi tard leur hiſtoire; ſi nos nations ſeptentrionales n'ont eu aucun hiſtorien avant *Grégoire* de Tours; croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds, qui dorment ſur la neige, ou des Troglodytes, qui ſe cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de ſable, aient eu des *Thucydides* & des *Xénophons*? peuvent-ils ſavoir quelque choſe de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaiſſance avant

d'avoir eu des villes, avant de les avoir habitées, avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés ?

Si les Samoyèdes, ou les Nazamons, ou les Efquimaux, venaient nous donner des annales antidatées de plufieurs fiècles, remplies des plus étonnans faits d'armes, & d'une fuite continuelle de prodiges qui étonnent la nature, ne fe moquerait-on pas de ces pauvres fauvages ? Et fi quelques perfonnes amoureufes du merveilleux, ou intéreffées à le faire croire, donnaient la torture à leur efprit pour rendre ces fottifes vraifemblables, ne fe moquerait-on pas de leurs efforts ? & s'ils joignaient à leur abfurdité l'infolence d'affecter du mépris pour les favans, & la cruauté de perfécuter ceux qui douteraient, ne feraient-ils pas les plus exécrables des hommes ? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphofes de *Sammonocodom*, & qu'il me menace de me brûler fi je lui fais des objections, comment dois-je en ufer avec ce Siamois ?

Les hiftoriens romains nous content à la vérité, que le dieu *Mars* fit deux enfans à une veftale, dans un fiècle où l'Italie n'avait point de veftales ; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer, comme nous l'avons déjà vu ; que *Caftor* & *Pollux* combattirent pour les Romains ; que *Curtius* fe jeta dans un gouffre, & que le gouffre fe referma ; mais le fénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'hiftoire romaine des événemens très-poffibles, qui font très-peu vraifemblables.

Plusieurs savans hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui sauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruisit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live;* mais *Polybe*, plus ancien que *Tite-Live*, & plus homme d'Etat, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois, craignant d'être attaqués par les Venètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live*, ou de *Polybe*? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encore du supplice de *Régulus*, qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même *Polybe* presque contemporain, *Polybe* qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi des Romains envers les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer d'une manière aussi barbare le droit des gens avec *Régulus*, dans le temps que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage, sur lesquels ils auraient pu se venger?

Enfin, *Diodore* de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers carthaginois, le sénat romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Régulus*, si leur père avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le

temps, la haine contre Carthage lui donna cours; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jetons les yeux ſur les premiers temps de notre hiſtoire de France, tout en eſt peut-être auſſi faux qu'obſcur & dégoûtant; du moins il eſt bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* & d'une *Bazine*, femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine romain élu roi des Francs qui n'avaient point encore de rois.

Grégoire de Tours eſt notre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau eſt moins amuſant, moins élégant que le Grec. Les moines, qui écrivirent après *Grégoire*, furent-ils plus éclairés & plus véridiques? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des aſſaſſins qui leur avaient donné des terres? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes ſages qui ne leur avaient rien donné?

Je ſais bien que les Francs qui envahirent la Gaule, furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Viſigoths qui régnèrent en Eſpagne. On voit autant de meurtres, autant d'aſſaſſinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierri*, des *Childebert*, des *Chilpéric* & des *Clotaire*, que dans celle des rois de Juda & d'Iſraël.

Rien n'eſt aſſurément plus ſauvage que ces temps barbares; cependant, n'eſt-il pas permis de douter du ſupplice de la reine *Brunehaut*? Elle était âgée de près de quatre-vingts ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédegaire* qui écrivait ſur la fin du huitième ſiècle, cent cinquante ans après la mort de *Brunehaut*; (& non pas dans le ſeptième ſiècle, comme il eſt dit dans l'abrégé chronologique, par une faute d'impreſſion;) *Frédegaire*, dis-je, nous aſſure que le roi *Clotaire*,

prince très-pieux, très-craignant DIEU, humain, patient, & débonnaire, fit promener la reine *Brunehaut* ſur un chameau autour de ſon camp; enſuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante ſur les chemins, lui fracaſſa la tête ſur les cailloux, & la mit en pièces; après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne ſont pas des choſes bien communes.

Il eſt peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puiſſent tenir à une queue, & qu'on ſoit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuſe attention d'inhumer *Brunehaut*, dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? les moines *Frédegaire* & *Aimoin* le diſent; mais ces moines ſont-ils des de *Thou* & des *Humes*?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième ſiècle dans l'abbaye de Saint-Martin-d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce ſépulcre un reſte d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon que l'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'eſt dommage qu'on n'y ait pas trouvé auſſi la corne du chameau ſur lequel on avait fait monter la reine. N'eſt-il pas poſſible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car, au quinzième ſiècle, un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuſpendre ſon jugement ſur cette étrange aventure,

ſi mal conſtatée ? Il eſt vrai que *Paſquier* dit que la mort de *Brunehaut avait été prédite par la ſibylle.*

Tous ces ſiècles de barbarie ſont des ſiècles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? ils étaient preſque les ſeuls qui ſuſſent lire & écrire, lorſque *Charlemagne* ne ſavait pas ſigner ſon nom. Ils nous ont inſtruit de la date de quelques grands événemens. Nous croyons avec eux que *Charles-Martel* battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cents ſoixante mille dans la bataille, en vérité c'eſt beaucoup.

Ils diſent que *Clovis*, ſecond du nom, devint fou ; la choſe n'eſt pas impoſſible ; mais que DIEU ait affligé ſon cerveau, pour le punir d'avoir pris un bras de *St Denis* dans l'égliſe de ces moines, pour le mettre dans ſon oratoire, cela n'eſt pas ſi vraiſemblable.

Si l'on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'hiſtoire de France, ou plutôt de l'hiſtoire des rois francs & de leurs maires, on pourrait s'efforcer de la lire ; mais comment ſupporter les menſonges groſſiers dont elle eſt pleine ? On y aſſiége continuellement des villes & des fortereſſes qui n'exiſtaient pas. Il n'y avait par de-là le Rhin que des bourgades ſans murs, défendues par des paliſſades de pieux, & par des foſſés. On ſait que ce n'eſt que ſous *Henri l'Oiſeleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là ſont autant de fables, & qui pis eſt, de fables ennuyeuſes.

DES LEGISLATEURS QUI ONT PARLÉ AU NOM DES DIEUX.

Tout légiſlateur profane qui oſa feindre que la Divinité lui avait dicté ſes lois, était viſiblement un blaſphémateur, & un traître : un blaſphémateur, puiſqu'il calomniait les dieux; un traître, puiſqu'il aſſerviſſait ſa patrie à ſes propres opinions. Il y a deux ſortes de lois, les unes naturelles, communes à tous, & utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain; tu auras un ſoin reſpectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance; tu ne raviras pas la femme de ton frère; tu ne mentiras pas pour lui nuire; tu l'aideras dans ſes beſoins, pour mériter d'en être ſecouru à ton tour :* voilà les lois que la nature a promulguées, du fond des îles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée*, ni *Hermès*, ni *Minos*, ni *Licurgue*, ni *Numa*, n'avaient beſoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans, dans la place publique, je lui aurais crié : Arrête, ne compromets point ainſi la Divinité; tu veux me tromper ſi tu la fais deſcendre pour enſeigner ce que nous ſavons tous; tu veux ſans doute la faire ſervir à quelqu'autre uſage; tu veux te prévaloir de mon conſentement à des vérités éternelles, pour arracher de moi mon conſentement à ton uſurpation : je te défère au peuple, comme un tyran qui blaſphème.

Les autres lois ſont les politiques : lois purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établiſſent des éphores, tantôt des conſuls ; des comices par centuries, ou des comices par tribus ; un aréopage ou un ſénat ; l'ariſtocratie, la démocratie, ou la monarchie. Ce ſerait bien mal connaître le cœur humain, de ſoupçonner qu'il ſoit poſſible qu'un légiſlateur profane eût jamais établi une ſeule de ces lois politiques au nom des dieux, que dans la vue de ſon intérêt. On ne trompe ainſi les hommes que pour ſon profit.

Mais tous les légiſlateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier ſupplice? non. De même qu'aujourd'hui, dans les aſſemblées des magiſtrats, il ſe trouve toujours des ames droites & élevées qui propoſent des choſes utiles à la ſociété, ſans ſe vanter qu'elles leur ont été révélées ; de même auſſi parmi les légiſlateurs, il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ont inſtitué des lois admirables, ſans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve.* Tel fut le ſénat romain, qui donna des lois à l'Europe, à la petite Aſie & à l'Afrique, ſans les tromper ; & tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eût pu en impoſer à ſes ſujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

ESSAI

ESSAI
SUR LES MOEURS
ET L'ESPRIT DES NATIONS,
ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

AVANT-PROPOS,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raiſons pour leſquelles on commence cet eſſai par l'Orient.

Vous voulez enfin ſurmonter le dégoût que vous cauſe l'hiſtoire moderne, (*c*) depuis la décadence de l'empire romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui déſolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immenſité que ce qui mérite d'être connu de vous ; l'eſprit, les mœurs, les uſages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'eſt pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'eſt pas de ſavoir en quelle année un prince indigne d'être connu, ſuccéda à un prince barbare chez une nation groſſière. Si l'on pouvait avoir le malheur de mettre dans ſa tête la ſuite chronologique de toutes les

(*c*) Cet ouvrage fut compoſé en 1740 pour madame du *Châtelet*, amie de l'auteur. Aucune des compilations univerſelles qu'on a vues depuis n'exiſtait alors.

dynaſties, on ne ſaurait que des mots. Autant il faut connaître les grandes actions des ſouverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on peut ignorer le vulgaire des rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. A quoi vous ſerviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, de tant de familles éteintes qui ſe ſont diſputé des provinces englouties enſuite dans de grands royaumes? preſque chaque ville a aujourd'hui ſon hiſtoire vraie ou fauſſe, plus ample, plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les ſeules annales d'un ordre monaſtique contiennent plus de volumes que celles de l'empire romain.

Dans tous ces recueils immenſes qu'on ne peut embraſſer, il faut ſe borner & choiſir. C'eſt un vaſte magaſin où vous prendrez ce qui eſt à votre uſage.

L'illuſtre *Boſſuet*, qui dans ſon diſcours ſur une partie de l'hiſtoire univerſelle en a ſaiſi le véritable eſprit, au moins dans ce qu'il dit de l'empire romain, s'eſt arrêté à *Charlemagne*. C'eſt en commençant à cette époque, que votre deſſein eſt de vous faire un tableau du monde; mais il faudra ſouvent remonter à des temps antérieurs. Cet éloquent écrivain, en diſant un mot des Arabes, qui fondèrent un ſi puiſſant empire & une religion ſi floriſſante, n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour inſinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation juive; que ſi DIEU donna l'empire de l'Aſie aux Babyloniens, ce fut pour punir les Juifs; ſi DIEU fit régner *Cyrus*, ce fut pour les venger; ſi DIEU envoya les Romains, ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais

les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres caufes; & *Boffuet* même ne les a pas omifes en parlant de l'efprit des nations.

Il eût été à fouhaiter qu'il n'eût pas oublié entièrement les anciens peuples de l'Orient, comme les Indiens & les Chinois qui ont été fi confidérables, avant que les autres nations fuffent formées.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amufés par les jeux qu'ils ont inventés, inftruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'efprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jufqu'à elles?

En vous inftruifant en philofophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue fur l'Orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'Occident.

Les climats orientaux voifins du midi, tiennent tout de la nature; & nous, dans notre Occident feptentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une induftrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits fauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates & des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine; (23) mais le froment, le riz, les fruits délicieux croiffaient vers l'Euphrate, à la Chine, &

Stérilité naturelle de nos climats.

(23) Il croît naturellement en Sicile une plante dont le grain reffemble beaucoup au froment, & qu'on a pris pour du froment naturel; mais les botaniftes ont obfervé des différences très-marquées entre cette plante & le froment.

dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant, depuis la Grèce jufqu'aux extrémités de notre hémifphère, fut long-temps célèbre avant que nous en fuffions affez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut favoir quelque chofe des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encore très-poftérieures aux Afiatiques.

Nul ancien monument en Europe.

Si, par exemple, des Gaulois voifins des Alpes, joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis fur les bords de l'Eridan, vinrent jufqu'à Rome trois cents foixante & un ans après fa fondation; s'ils affiégèrent le capitole; ce font les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois, environ cent ans après, entrèrent dans la Theffalie, dans la Macédoine, & pafsèrent fur le rivage du Pont-Euxin; ce font les Grecs qui nous le racontent, fans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne refte chez nous aucun monument de ces émigrations qui reffemblent à celles des Tartares; elles prouvent feulement que la nation était très-nombreufe, mais non civilifée. La colonie de Grecs, qui fonda Marfeille fix cents ans avant notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule: la langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de fon territoire.

Gaulois, Allemands, Efpagnols, Bretons, Sarmates, nous ne favons rien de nous avant dix-huit fiècles, finon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre; nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas ofé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet occident fut peuplé par *Gomer*, fils de *Japhet*, font des fables orientales.

Si les anciens Toſcans qui enſeignèrent les premiers Romains, ſavaient quelque choſe de plus que les autres peuples occidentaux, c'eſt que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies ; ou plutôt c'eſt parce que de tout temps une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Toſcane ? aucun. Nous nous épuiſons en vaines conjectures ſur quelques inſcriptions inintelligibles, que les injures du temps ont épargnées, & qui probablement ſont des premiers ſiècles de la république romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reſte d'elles, dans leur ancien langage, aucun monument antérieur à notre ère. Anciens Toſcans.

L'Eſpagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainſi que l'Amérique le fut depuis par les Eſpagnols. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, y trouvèrent tour à tour de quoi s'enrichir, dans les tréſors que la terre produiſait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou ; le temps les a épuiſées, comme il épuiſera celles du nouveau monde. *Pline* rapporte qu'en neuf ans les Romains en tirèrent huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus deſcendans de *Gomer* avaient bien mal profité des préſens que leur feſait la terre en tout genre, puiſqu'ils furent ſubjugués par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales, par les Goths & par les Arabes. Anciens Eſpagnols.

Gaule barbare

Ce que nous ſavons des Gaulois par *Jules-Céſar* & par les autres auteurs romains, nous donne l'idee d'un peuple qui avait beſoin d'être ſoumis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique étaient affreuſes : l'empereur *Julien*, ſous qui ce langage ſe parlait encore, dit dans ſon Miſopogon, qu'il reſſemblait au croaſſement des corbeaux. Les mœurs, du temps de *Céſar*, étaient auſſi barbares que le langage. Les druides, impoſteurs groſſiers, faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideuſes ſtatues d'oſier. Les druideſſes plongeaient des couteaux dans le cœur des priſonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le ſang coulait. De grandes pierres un peu creuſées, qu'on a trouvées ſur les confins de la Germanie & de la Gaule, vers Strasbourg, ſont, dit-on, les autels où l'on feſait ces ſacrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biſcaye & de la Gaſcogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces temps ſauvages qui ſont la honte de la nature.

Ridicule des hiſtoires anciennes.

Comptons parmi les folies de l'eſprit humain, l'idée qu'on a eue de nos jours de faire deſcendre les Celtes des Hébreux. Ils ſacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephté* avait immolé ſa fille. Les druides étaient vêtus de blanc pour imiter les prêtres des Juifs ; ils avaient, comme eux, un grand-pontife. Leurs druideſſes ſont des images de la ſœur de *Moïſe* & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourriſſait à Marſeille, & qu'on immolait couronné de fleurs & chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émiſſaire*. On

va jufqu'à trouver de la reffemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal; & l'on en conclut que les Juifs & les nations des Celtes font la même famille. C'eft ainfi qu'on infulte à la raifon dans des hiftoires univerfelles, & qu'on étouffe, fous un amas de conjectures forcées, le peu de connaiffance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Hommes facrifiés.

Les Germains avaient à-peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois, facrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différens particuliers par le duel, & avaient feulement plus de groffièreté & moins d'induftrie. *Céfar*, dans fes mémoires, nous apprend que leurs magiciennes réglaient toujours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois, *Ariovifte*, amena cent mille de fes Germains errans pour piller les Gaules; lui qui voulait les affervir & non pas les piller, ayant envoyé deux officiers romains pour entrer en conférence avec ce barbare, *Ariovifte* les fit charger de chaînes; que les deux officiers furent deftinés à être facrifiés aux dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorfqu'il les délivra par fa victoire.

Germains barbares.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie, pour uniques retraites, des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les fœurs, les frères, les enfans couchaient nus fur la paille, & de l'autre côté étaient leurs animaux domeftiques. Ce font-là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains; mais comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Gètes, l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, &

voulaient ſeulement faire la ſatire de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de ſes éloges, avoue ce que tout le monde ſavait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine que de cultiver la terre; & qu'après avoir pillé leurs voiſins, ils retournaient chez eux manger & dormir. C'eſt la vie des voleurs de grand chemin d'aujourd'hui & des coupeurs de bourſe, que nous puniſſons de la roue & de la corde; & voilà ce que *Tacite* a le front de louer, pour rendre la cour des empereurs romains mépriſable, par le contraſte de la vertu germanique! Il appartient à un eſprit auſſi juſte que le vôtre, de regarder *Tacite* comme un ſatirique ingénieux, auſſi profond dans ſes idées que concis dans ſes expreſſions, qui a fait la critique plutôt que l'hiſtoire de ſon pays, & qui eût mérité l'admiration du nôtre s'il avait été impartial.

Anciens Anglais.

Quand *Céſar* paſſe en Angleterre, il trouve cette île plus ſauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenaient indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roſeaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient ſur la peau en y feſant des piqûres, & en y verſant le ſuc des herbes, ainſi que le pratiquent encore les ſauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée, pendant une longue ſuite de ſiècles, dans cet état ſi approchant de celui des brutes, & inférieur à pluſieurs égards; c'eſt ce qui n'eſt que trop vrai. La raiſon en eſt, comme on l'a dit, qu'il n'eſt pas dans la nature de l'homme de *déſirer ce qu'il ne connaît pas*. Il a fallu

par-tout, non-feulement un efpace de temps prodigieux, mais des circonftances heureufes, pour que l'homme s'élevât au-deffus de la vie animale.

Vous avez donc grande raifon de vouloir paffer tout d'un coup aux nations qui ont été civilifées les premières. Il fe peut que long-temps avant les empires de la Chine & des Indes, il y ait eu des nations inftruites, polies, puiffantes, que des déluges de barbares auront enfuite replongées dans le premier état d'ignorance & de groffièreté, qu'on appelle l'état de pure nature.

La feule prife de Conftantinople a fuffi pour anéantir l'efprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique, autrefois fi floriffantes, ne font prefque plus que des repaires de brigands. Des changemens encore plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les caufes phyfiques ont dû fe joindre aux caufes morales; car fi l'Océan n'a pu changer entièrement fon lit, du moins il eft conftant qu'il a couvert tour à tour, & abandonné de vaftes terrains. La nature a dû être expofée à un grand nombre de fléaux & de viciffitudes. Les terres les plus belles, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes baffes arrofées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieufe multitude de fiècles : c'eft ce que vous avez déjà vu dans la Philofophie de l'hiftoire.

Changemens dans le globe.

Nous redirons encore qu'il n'eft pas fi fûr que les montagnes qui traverfent l'ancien & le nouveau monde, aient été autrefois des plaines couvertes par les mers; car 1°. plufieurs de ces montagnes font

élevées de quinze mille pieds & plus au-dessus de l'Océan.

2°. S'il eût été un temps où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où seraient partis les fleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses; ce sont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appelé *la Terre*. Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable; comment la terre serait-elle exceptée de la loi générale?

3°. Si les montagnes étaient supposées avoir porté des mers, ce serait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des lois de la gravitation & de l'hydrostatique.

4°. Le lit de l'Océan est creusé, & dans ce creux il n'est point de chaînes de montagnes d'un pôle à l'autre, ni d'orient en occident, comme sur la terre; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-temps mer, parce que plusieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les Cordilières, parce qu'elle a couvert la partie basse de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à-peu-près ce qu'elles sont. (24) Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de vaisseau sur la cime des montagnes

(24) Voyez une note des éditeurs sur l'ouvrage intitulé : *Des changemens arrivés au globe.*

de la Suiſſe ? cela eſt pourtant auſſi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en phyſique que ce qui eſt prouvé, & en hiſtoire que ce qui eſt de la plus grande probabilité reconnue. Il ſe peut que les pays montagneux aient éprouvé, par les volcans, & par les ſecouſſes de la terre, autant de changemens que les pays plats; mais par-tout où il y a eu des ſources de fleuves, il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le phyſique & dans le moral; mais nous ne les connaiſſons pas; & les hommes ſe ſont aviſés ſi tard d'écrire l'hiſtoire, que le genre-humain, tout ancien qu'il eſt, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au temps où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme; après la chute de l'empire romain. Parcourons donc enſemble ce globe : voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il paraît avoir été civiliſé, c'eſt à-dire, depuis les pays orientaux juſqu'aux nôtres; & portons notre première attention ſur un peuple qui avait une hiſtoire ſuivie dans une langue déjà fixée, lorſque nous n'avions pas encore l'uſage de l'écriture.

CHAPITRE PREMIER.

De la Chine, de ſon antiquité, de ſes forces, de ſes lois, de ſes uſages, & de ſes ſciences

L'EMPIRE de la Chine dès-lors était plus vaſte que celui de *Charlemagne*, ſurtout en y comprenant la Corée & le Tunquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment ſon étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet Etat ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de quatre mille ans, ſans que les lois, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient ſouffert d'altération ſenſible.

Son hiſtoire, inconteſtable dans les choſes générales, la ſeule qui ſoit fondée ſur des obſervations céleſtes, remonte, par la chronologie la plus ſûre, juſqu'à une éclipſe obſervée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & vérifiée par les mathématiciens miſſionnaires qui, envoyés dans les derniers ſiècles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont inſtruite. Le père *Gaubil* a examiné une ſuite de trente-ſix éclipſes de ſoleil, rapportées dans les livres de *Confutzée;* & il n'en a trouvé que deux fauſſes & deux douteuſes. Les douteuſes ſont celles qui en effet ſont arrivées, mais qui n'ont pu être obſervées du lieu où l'on ſuppoſe l'obſervateur; & cela même prouve qu'alors les aſtronomes chinois calculaient les éclipſes, puiſqu'ils ſe trompèrent dans deux calculs.

Eclipſes calculées.

Il eſt vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babylone en Grèce les obſervations des Chaldéens, qui remontaient un peu plus haut que les obſervations chinoiſes; & c'eſt ſans contredit le plus beau monument de l'antiquité : mais ces éphémérides de Babylone n'étaient point liées à l'hiſtoire des faits : les Chinois au contraire ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la terre, & ont ainſi juſtifié l'une par l'autre.

Deux cents trente ans au-delà du jour de l'éclipſe dont on a parlé, leur chronologie atteint ſans interruption & par des témoignages authentiques, juſqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'aſtronomie, & qui, dans un règne d'environ quatre-vingts ans, chercha, dit-on, à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt en Europe celui des *Titus*, des *Trajan* & des *Antonins*. S'il fut pour ſon temps un mathématicien habile, cela ſeul montre qu'il était né chez une nation déjà très-policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades germaines ou gauloiſes aient réformé l'aſtronomie : *Clovis* n'avait point d'obſervatoire.

Avant *Hiao*, (*d*) on trouve encore ſix rois ſes prédéceſſeurs; mais la durée de leur règne eſt incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce ſilence de la chronologie, que de recourir à la règle de *Newton* qui, ayant compoſé une année commune des années qu'ont régné les rois des différens pays, réduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ.

(*d*) Quelle étrange conformité n'y a-t-il pas entre ce nom de *Hiao* & le *Iao* ou *Jeova* des Phéniciens & des Egyptiens! cependant, gardons-nous de croire que ce nom de *Iao* ou *Jeova* vienne de la Chine.

Suivant ce calcul, d'autant plus raisonnable qu'il est plus modéré, ces six rois auront régné à-peu-près cent trente ans ; ce qui est bien plus conforme à l'ordre de la nature, que les deux cents quarante ans qu'on donne, par exemple, aux sept rois de Rome ; & que tant d'autres calculs démentis par l'expérience de tous les temps.

Le premier de ces rois, nommé *Fohi*, régnait donc plus de vingt-cinq siècles avant l'ère vulgaire, au temps que les Babyloniens avaient déjà une suite d'observations astronomiques ; & dès-lors la Chine obéissait à un souverain. Ses quinze royaumes, réunis sous un seul homme, prouvent que long-temps auparavant cet Etat était très-peuplé, policé, partagé en beaucoup de souverainetés ; car jamais un grand Etat ne s'est formé que de plusieurs petits ; c'est l'ouvrage de la politique, du courage, & surtout du temps : il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il est rapporté dans les cinq Kings, le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorisé, que sous l'empereur *Yo*, quatrième successeur de *Fohi*, on observa une conjonction de Saturne, Jupiter Mars, Mercure & Vénus. Nos astronomes modernes disputent entre eux sur le temps de cette conjonction, & ne devraient pas disputer. Mais quand même on se serait trompé à la Chine dans cette observation du ciel, il était beau même de se tromper. Les livres chinois disent expressément que de temps immémorial on savait à la Chine que Vénus & Mercure tournaient autour du soleil. Il faudrait renoncer aux plus simples lumières de la raison, pour ne pas voir que de telles

connaiſſances ſuppoſaient une multitude de ſiècles antérieurs, quand même ces connaiſſances n'auraient été que des doutes.

Ce qui rend ſurtout ces premiers livres reſpectables, & qui leur donne une ſupériorité reconnue ſur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'eſt qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres Etats; excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fohi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ſes lois écrites ſur le dos d'un ſerpent ailé. Cette imputation même fait voir qu'on connaiſſait l'écriture avant *Fohi*. Enfin, ce n'eſt pas à nous, au bout de notre Occident, à conteſter les archives d'une nation qui était toute policée, quand nous n'étions que des ſauvages.

Un tyran nommé *Chi-Hoangti* ordonna, à la vérité, qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre inſenſé & barbare avertiſſait de les conſerver avec ſoin, & ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment ou non une chronologie toujours ſûre? Je veux que nous ne ſachions pas en quel temps préciſément vécut *Charlemagne;* dès qu'il eſt certain qu'il a fait de vaſtes conquêtes avec de grandes armées, il eſt clair qu'il eſt né chez une nation nombreuſe, formée en corps de peuple par une longue ſuite de ſiècles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait inconteſtablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquit tout le pays de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cycle, un comput qui commence deux mille

Prodigieuſe antiquité de la Chine prouvée.

ſix cents deux ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur conteſter une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons ſoixante ſyſtêmes différens pour compter les temps anciens, & qui ainſi n'en avons pas un?

Ridicule ſuppoſition de la propagation de l'eſpèce humaine.

Répétons que les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'eſpèce humaine, ont remarqué qu'il faut des circonſtances favorables & rares, pour qu'une nation s'accroiſſe d'un vingtième au bout de cent années; & très-ſouvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De ſavans chronologiſtes ont ſupputé qu'une ſeule famille après le déluge, toujours occupée à peupler, & ſes enfans s'étant occupés de même, il ſe trouva en deux cents cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les Mille & une nuits contiennent rien de plus abſurde. Il a déjà été dit qu'on ne fait point ainſi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenſes de l'Aſie dont il ne ſort perſonne : les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans néceſſaire. Tout cela eſt encore une nouvelle preuve de la prodigieuſe antiquité de la population de la Chine.

Population.

Elle était au temps de *Charlemagne*, comme longtemps auparavant, plus peuplée encore que vaſte. Le dernier dénombrement dont nous avons connaiſſance, fait ſeulement dans les quinze provinces qui compoſent la Chine proprement dite, monte juſqu'à près de ſoixante millions d'hommes capables d'aller

à

à la guerre ; en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au-deſſus de ſoixante ans, ni la jeuneſſe au-deſſous de vingt ans, ni les mandarins, ni la multitude des lettrés, ni les bonzes, encore moins les femmes qui ſont par-tout en pareil nombre que les hommes, à un quinzième ou ſeizième près, ſelon les obſervations de ceux qui ont calculé avec plus d'exactitude ce qui concerne le genre-humain. A ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine : notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions, à compter vingt millions en France, vingt-deux en Allemagne, quatre dans la Hongrie, dix dans toute l'Italie juſqu'en Dalmatie, huit dans la Grande-Bretagne & dans l'Irlande, huit dans l'Eſpagne & le Portugal, dix ou douze dans la Ruſſie européane, cinq dans la Pologne, autant dans la Turquie d'Europe, dans la Grèce & les Iles, quatre dans la Suède, trois dans la Norwège & le Danemarck, près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voiſins.

On ne doit donc pas être ſurpris ſi les villes chinoiſes ſont immenſes ; ſi Pékin, la nouvelle capitale de l'empire, a près de ſix de nos grandes lieues de circonférence, & renferme environ trois millions de citoyens : ſi Nanquin, l'ancienne métropole, en avait autrefois davantage : ſi une ſimple bourgade, nommée Quientzeng, où l'on fabrique la porcelaine, contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'empire chinois, journal le plus authentique, & le plus utile qu'on ait dans le monde, puiſqu'il contient le détail de tous les beſoins publics,

des reſſources & des intérêts de tous les ordres de l'Etat ; ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ère 1725, la femme que l'empereur *Yontchin* déclara impératrice, fit à cette occaſion, ſelon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine qui paſſaient ſoixante & dix ans. Le journal compte, dans la ſeule province de Kanton, quatre-vingt-dix-huit mille deux cents vingt femmes de ſoixante & dix ans qui reçurent ces préſens, quarante mille huit cents quatre-vingt-treize qui paſſaient quatre-vingts ans, & trois mille quatre cents cinquante trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce préſent ? En voilà, parmi celles qui ne ſont plus comptées au nombre des perſonnes utiles, plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une ſeule province. Quelle doit donc être la population de l'Etat ? & ſi chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'empire, à quelles ſommes dut monter cette libéralité ?

Libéralités ſingulières.

Les forces de l'Etat conſiſtent, ſelon les relations des hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cents mille ſoldats bien entretenus. Cinq cents ſoixante & dix mille chevaux ſont nourris, ou dans les écuries, ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les courriers publics. Pluſieurs miſſionnaires, que l'empereur *Cang-hi*, dans ces derniers temps, approcha de ſa perſonne par amour pour les ſciences, rapportent qu'ils l'ont ſuivi dans ces chaſſes magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers &

Etat des armées.

ſoixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'eſt un uſage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoiſes n'ont jamais eu d'autres fortifications que celles que le bon ſens inſpirait à toutes les nations avant l'uſage de l'artillerie ; un foſſé, un rempart, une forte muraille & des tours ; depuis même que les Chinois ſe ſervent de canons, ils n'ont point ſuivi le modèle de nos places de guerre : mais au lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois fortifièrent leur empire. La grande muraille qui ſéparait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-ſept ans avant notre ère, ſubſiſte encore dans un contour de cinq cents lieues, s'élève ſur des montagnes, deſcend dans des précipices, ayant preſque par-tout vingt de nos pieds de largeur, ſur plus de trente de hauteur : monument ſupérieur aux pyramides d'Egypte, par ſon utilité comme par ſon immenſité. Grande muraille.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter, dans la ſuite des temps, des diviſions de la Chine, & de la ſubjuguer ; mais la conſtitution de l'Etat n'a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans eſt devenu une partie de l'Etat conquis ; & les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre choſe que ſe ſoumettre, les armes à la main, aux lois du pays dont ils ont envahi le trône.

On trouve dans le troiſième livre de *Confutzée* une particularité qui fait voir combien l'uſage des chariots armés eſt ancien. De ſon temps, les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir Anciens quadriges.

au chef de l'Etat ou empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère*, qui fleurit long-temps avant le philosophe chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient sans doute commencé, & étaient parvenus à se servir de quadriges; mais ni chez les anciens Grecs, du temps de la guerre de Troie, ni chez les Chinois, on ne voit aucun usage de la simple cavalerie. Il paraît pourtant incontestable que la méthode de combattre à cheval précéda celle des chariots. Il est marqué que les pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils se servaient aussi de chars de guerre: cependant il est à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte, & entrecoupé de tant de canaux, le nombre de chevaux fut toujours très-médiocre.

Finances. Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur se monte, selon les supputations les plus vraisemblables, à deux cents millions de taels d'argent fin. Il est à remarquer que le tael n'est pas précisément égal à notre once, & que l'once d'argent ne vaut pas cinq livres françaises, valeur intrinsèque, comme le dit l'histoire de la Chine, compilée par le jésuite du *Halde;* car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire: mais deux cents millions de taels font deux cents quarante-six millions d'onces d'argent, ce qui, en mettant le marc d'argent fin à cinquante-quatre livres dix-neuf sols, revient à environ mille six cents quatre-vingt-dix millions de notre monnaie en 1768. Je dis en ce temps, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore: c'est à quoi ne prennent pas

aſſez garde les écrivains, plus inſtruits des livres que des affaires, qui évaluent ſouvent l'argent étranger d'une manière très-fautive.

Ils ont eu des monnaies d'or & d'argent frappées au marteau, long-temps avant que les dariques fuſſent fabriquées en Perſe. L'empereur *Cang-hi* avait raſſemblé une ſuite de trois mille de ces monnaies, parmi leſquelles il y en avait beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Aſie. Mais depuis long-temps, l'or n'eſt plus une meſure commune à la Chine, il y eſt marchandiſe comme en Hollande; l'argent n'y eſt plus monnaie; le poids & le titre en font le prix; on n'y frappe plus que du cuivre, qui ſeul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement, dans des temps difficiles, a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un état de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'uſage des banques publiques qui augmentent les richeſſes d'une nation, en multipliant ſon crédit.

Ce pays favoriſé de la nature poſsède preſque tous les fruits tranſplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le blé, le riz, la vigne, les légumes, les arbres de toute eſpèce y couvrent la terre; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers temps, ſatisfaits d'une liqueur aſſez forte qu'ils ſavent tirer du riz.

L'inſecte précieux qui produit la ſoie, eſt originaire de la Chine; c'eſt delà qu'il paſſa en Perſe aſſez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui le couvre; & ces étoffes étaient ſi rares, du temps même de *Juſtinien*, que la ſoie ſe vendait en Europe au poids de l'or. Manufactures.

Le papier fin & d'un blanc éclatant était fabriqué chez les Chinois de temps immémorial ; on en fesait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine, & de ce beau vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils savent depuis deux mille ans fabriquer le verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

Imprimerie. L'imprimerie fut inventée par eux dans le même temps. On sait que cette imprimerie est une gravure sur des planches de bois, telle que *Guttemberg* la pratiqua le premier à Maïence, au quinzième siècle. L'art de graver les caractères sur le bois est plus perfectionné à la Chine ; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup supérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux ; tant ils sont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'usage des cloches est chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au sixième siècle de notre ère. Ils ont cultivé la chimie ; & sans devenir jamais bons physiciens, ils ont inventé la poudre ; mais ils ne s'en servaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont surpassé les autres nations. Ce furent les Portugais qui, dans ces derniers siècles, leur ont enseigné l'usage de l'artillerie, & ce sont les jésuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent pas à inventer ces instrumens destructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puisqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Ils ne poussèrent loin l'astronomie qu'en tant qu'elle est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils observèrent le ciel assidument, remarquèrent tous les phénomènes, & les transmirent à la postérité. Ils divisèrent comme nous, le cours du soleil en trois cents soixante-cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confusément, la précession des équinoxes & des solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que, de temps immémorial, ils partagent le mois en semaines de sept jours. Les Indiens en usaient ainsi; la Chaldée se conforma à cette méthode, qui passa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne fut point adoptée en Grèce. Astronomie.

On montre encore les instrumens dont se servit un de leurs fameux astronomes, mille ans avant notre ère, dans une ville qui n'est que du troisième ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conserve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embrasser, porté sur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, sur lequel sont tracés les méridiens & les parallèles.

Pékin a un observatoire rempli d'astrolabes & de sphères armillaires; instrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la supériorité des Chinois sur les autres peuples d'Asie.

La boussole, qu'ils connaissaient, ne servait pas à son véritable usage de guider la route des vaisseaux. Ils ne navigeaient que près des côtes. Possesseurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas besoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La boussole, ainsi

que la poudre à tirer, était pour eux une ſimple curioſité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

Géométrie. Voyez les lettres de *Parennin.*

On eſt étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il eſt certain que les Chinois connaiſſaient les élémens pluſieurs ſiècles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* aſſura de nos jours au père *Parennin*, l'un des plus ſavans & des plus ſages miſſionnaires qui aient approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était ſervi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cents ſoixante années; & le père *Parennin* lui-même cite un livre écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il eſt dit que la fameuſe démonſtration, attribuée en Occident à *Pythagore*, était depuis long-temps au rang des théorèmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois, ayant été ſi loin dans des temps ſi reculés, ſont toujours reſtés à ce terme, pourquoi l'aſtronomie eſt chez eux ſi ancienne & ſi bornée; pourquoi dans la muſique ils ignorent encore les demi-tons. Il ſemble que la nature ait donné à cette eſpèce d'homme, ſi différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était néceſſaire, & incapables d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connaiſſances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui eſt moins étonnant, c'eſt la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'aſtrologie judiciaire aux vraies connaiſſances céleſtes. Cette ſuperſtition a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas long-temps que

nous en sommes guéris; tant l'erreur semble faite pour le genre-humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de sciences, cultivés sans interruption depuis si long-temps à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut-être deux raisons : l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères, & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien; l'autre est la nature de leur langue, premier principe de toutes les connaissances.

L'art de faire connaître ses idées par l'écriture, qui devait n'être qu'une méthode très-simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un savant à la Chine est celui qui connaît le plus de ces caractères; quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant que de savoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'est la morale & les lois. Le respect des enfans pour leurs pères est le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parens, des amis & des magistrats. Les mandarins lettrés y sont regardés comme les pères des villes & des provinces, & le roi comme le père de l'empire. Cette idée, enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet Etat immense.

La loi fondamentale étant donc que l'empire est une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De-là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à

La Chine, monarchie temperée.

réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuser des canaux, à favoriser la culture des terres & les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine; mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, & surtout les missionnaires, ont cru voir par-tout le despotisme. On juge de tout par l'extérieur : on voit des hommes qui se prosternent; & dès-lors on les prend pour des esclaves. Celui devant qui l'on se prosterne doit être maître absolu de la vie & de la fortune de cent cinquante millions d'hommes; sa seule volonté doit servir de loi. Il n'en est pourtant pas ainsi, & c'est ce que nous discuterons. Il suffit de dire ici que, dans les plus anciens temps de la monarchie, il fut permis d'écrire sur une longue table, placée dans le palais, ce qu'on trouvait de répréhensible dans le gouvernement; que cet usage fut mis en vigueur sous le règne de *Venti*, deux siècles avant notre ère vulgaire; & que, dans les temps paisibles, les représentations des tribunaux ont toujours eu force de loi. Cette observation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans l'Esprit des lois contre ce gouvernement, le plus ancien qui soit au monde.

Tous les vices existent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des lois, parce que les lois sont toujours uniformes. Le savant auteur des mémoires de l'amiral *Anson*, témoigne du mépris & de l'aigreur contre les Chinois, sur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put; mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace

des frontières ? Et qu'auraient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes maritimes, dans le temps où les lois des nations d'Europe confisquaient les effets naufragés, & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires ?

Les cérémonies continuelles qui, chez les Chinois, gênent la société, & dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donnent à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent, dans les marchés publics, au milieu de ces embarras & de ces confusions, qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares, & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusait, s'aider l'un l'autre, & débarrasser tout avec tranquillité. Usages utiles.

Dans les autres pays, les lois punissent les crimes; à la Chine elles font plus, elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se répand-il dans une province, le mandarin est obligé d'en avertir l'empereur; & l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée. Dans nos derniers temps, un pauvre paysan nommé *Chicou*, trouve une bourse remplie d'or qu'un voyageur a perdue; il la transporte jusqu'à la province de ce voyageur, & remet la bourse au magistrat du canton, sans vouloir rien pour ses peines. Le magistrat, Loi admirable.

ſous peine d'être caſſé, était obligé d'en avertir le tribunal ſuprême de Pékin; ce tribunal obligé d'en avertir l'empereur; & le pauvre payſan fut créé mandarin du cinquième ordre : car il y a des places de mandarins pour les payſans qui ſe diſtinguent dans la morale, comme pour ceux qui réuſſiſſent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous, on n'aurait diſtingué ce payſan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à ſon aiſe. Cette morale, cette obéiſſance aux lois, jointe à l'adoration d'un être ſuprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur eſt, de temps immémorial, le premier pontife : c'eſt lui qui ſacrifie au *Tien*, au ſouverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philoſophe, le premier prédicateur de l'empire : ſes édits ſont preſque toujours des inſtructions & des leçons de morale.

CHAPITRE II.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'eſt point athée; que le chriſtianiſme n'y a point été prêché au ſeptième ſiècle. De quelques ſectes établies dans le pays.

DANS le ſiècle paſſé, nous ne connaiſſions pas aſſez la Chine. *Voſſius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* ſon rival, & l'ennemi des gens de lettres, pouſſait la contradiction juſqu'à feindre de mépriſer

les Chinois, & jusqu'à les calomnier; tâchons d'éviter ces excès.

Confutzée, que nous appelons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna & la pratiqua dans la grandeur & dans l'abaissement : tantôt premier ministre d'un roi tributaire de l'empereur; tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de son vivant cinq mille disciples; & après sa mort ses disciples furent les empereurs, les *colao;* c'est-à-dire les mandarins, les lettrés, & tout ce qui n'est pas peuple. Il commence par dire dans son livre que quiconque est destiné à gouverner, doit *rectifier la raison qu'il a reçue du ciel, comme on essuie un miroir terni;* qu'il doit *aussi se renouveler soi-même, pour renouveler le peuple par son exemple.* Tout tend à ce but; il n'est point prophète, il ne se dit point inspiré; il ne connaît d'inspiration que l'attention continuelle à réprimer ses passions; il n'écrit qu'en sage : aussi n'est-il regardé par les Chinois que comme un sage. Sa morale est aussi pure, aussi sévère & en même temps aussi humaine que celle d'*Epictète*. Il ne dit point, ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît; mais : *Fais aux autres ce que tu veux qu'on te fasse.* Il recommande le pardon des injures, le souvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses disciples étaient un peuple de frères. Le temps le plus heureux & le plus respectable qui fût jamais sur la terre, fut celui où l'on suivit ses lois.

Morale de *Confutzée.*

Sa famille subsiste encore; & dans un pays où il n'y a d'autre noblesse que celle des services actuels,

elle eſt diſtinguée des autres familles en mémoire de ſon fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins, qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus ſaines que puiſſe former l'eſprit humain. C'eſt pourquoi le père *le Comte* & d'autres miſſionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai* DIEU, *quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont ſacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.*

Culte de DIEU très-ancien.

Les reproches d'athéiſme, dont on charge ſi libéralement dans notre Occident quiconque ne penſe pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être auſſi inconſidérés que nous le ſommes dans toutes nos diſputes, pour avoir oſé traiter d'athée un gouvernement dont preſque tous les édits parlent (*e*) *d'un être ſuprême, père des peuples, récompenſant & puniſſant avec juſtice, qui a mis entre l'homme & lui une correſpondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.*

Le parti oppoſé aux jéſuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jéſuites en étaient favoriſés : mais il faut que cette rage de parti ſe taiſe devant le teſtament de l'empereur *Cang-hi*. Le voici.

Je ſuis âgé de ſoixante & dix ans ; j'en ai régné ſoixante & un ; je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au DIEU *de toutes les récoltes de l'empire : je ne puis l'attribuer à ma faible vertu.*

(*e*) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin* rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jéſuite du *Halde*. Voyez auſſi le poëme de l'empereur *Kienlong*.

Il eſt vrai que leur religion n'admet point de peines & de récompenſes éternelles ; & c'eſt ce qui fait voir combien cette religion eſt ancienne. Le Pentateuque ne parle point de l'autre vie dans ſes lois : les ſaducéens, chez les Juifs, ne la crurent jamais.

On a cru que les lettrés chinois n'avaient pas une idée diſtincte d'un DIEU immatériel ; mais il eſt injuſte d'inférer delà qu'ils ſont athées. Les anciens Egyptiens, ces peuples ſi religieux, n'adoraient pas *Iſis* & *Oſiris* comme de purs eſprits. Tous les dieux de l'antiquité étaient adorés ſous une forme humaine ; & ce qui montre bien à quel point les hommes ſont injuſtes, c'eſt que chez les Grecs, on flétriſſait du nom d'athées ceux qui n'admettaient pas ces dieux corporels, & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue, inviſible, inacceſſible à nos ſens.

Le fameux archevêque *Navarrète* dit que, ſelon tous les interprètes des livres ſacrés de la Chine, *l'ame eſt une partie aérée, ignée, qui, en ſe ſéparant du corps, ſe réunit à la ſubſtance du ciel.* Ce ſentiment ſe trouve le même que celui des ſtoïciens. C'eſt ce que *Virgile* développe admirablement dans ſon ſixième livre de l'Enéide. Or certainement, ni le Manuel d'*Epictète*, ni l'Enéide ne ſont infectés de l'athéiſme. Tous les premiers pères de l'Egliſe ont penſé ainſi. Nous avons calomnié les Chinois, uniquement parce que leur métaphyſique n'eſt pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites, qui condamnent à la fois les ſuperſtitions des païens, & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des lettrés ne fut déshonorée

par des fables, ni souillée par des querelles & des guerres civiles.

Gouvernement chinois accusé à la fois d'athéisme & d'idolâtrie.

En imputant l'athéisme au gouvernement de ce vaste empire, nous avons eu la légéreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accusation qui se contredit ainsi elle-même. Le grand mal-entendu sur les rites de la Chine, est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une génuflexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'est ainsi que nous jugeons de tout. Nous verrons en son temps comment nos divisions & nos disputes ont fait chasser de la Chine nos missionnaires.

Secte de *Fo*.

Quelque temps avant *Confucius*, *Laokiun* avait introduit une secte qui croit aux esprits malins, aux enchantemens, aux prestiges. Une secte semblable à celle d'*Epicure* fut reçue & combattue à la Chine, cinq cents ans avant JESUS-CHRIST; mais dans le premier siècle de notre ère, ce pays fut inondé de la superstition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou *Foe*, adorée sous différens noms par les Japonais & les Tartares, prétendu dieu descendu sur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion, née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Asie orientale; c'est ce dieu que prêchent les bonzes à la Chine, les talapoins à Siam, les lamas en Tartarie. C'est en son nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes consacrent leurs jours

à

à des exercices de pénitence qui effraient la nature. Quelques-uns paſſent leur vie enchaînés ; d'autres portent un carcan de fer qui plie leur corps en deux & tient leur front toujours baiſſé à terre. Leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini. Ils paſſent pour chaſſer des démons, pour opérer des miracles ; ils vendent au peuple la rémiſſion des péchés. Cette ſecte ſéduit quelquefois des mandarins ; & par une fatalité qui montre que la même ſuperſtition eſt de tous les pays, quelques mandarins ſe ſont fait tondre en bonzes par piété.

Ce ſont eux qui, dans la Tartarie, ont à leur tête le *dalailama*, idole vivante qu'on adore, & c'eſt-là peut-être le triomphe de la ſuperſtition humaine.

Ce *dalailama*, ſucceſſeur & vicaire du dieu *Fo*, paſſe pour immortel. Les prêtres nourriſſent toujours un jeune *lama*, déſigné ſucceſſeur ſecret du ſouverain pontiſe, qui prend ſa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, eſt mort. Les princes tartares ne lui parlent qu'à genoux ; il décide ſouverainement tous les points de foi ſur leſquels les *lamas* ſont diviſés : enfin il s'eſt, depuis quelque temps, fait ſouverain du Thibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ſes ambaſſadeurs, & lui envoie des préſens conſidérables. Grand lama.

Ces ſectes ſont tolérées à la Chine pour l'uſage du vulgaire, comme des alimens groſſiers faits pour le nourrir ; tandis que les magiſtrats & les lettrés, ſéparés en tout du peuple, ſe nourriſſent d'une ſubſtance plus pure : il ſemble en effet que la populace ne mérite pas une religion raiſonnable. *Confucius* gémiſſait pourtant de cette foule d'erreurs : il y avait

beaucoup d'idolâtres de ſon temps. La ſecte de *Laokiun* avait déjà introduit les ſuperſtitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de ſes livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés ? c'eſt que le peuple eſt gouverné par les bonzes.*

Matérialiſtes. Beaucoup de lettrés ſont à la vérité tombés dans le matérialiſme; mais leur morale n'en a point été altérée. Ils penſent que la vertu eſt ſi néceſſaire aux hommes, & ſi aimable par elle-même, qu'on n'a pas même beſoin de la connaiſſance d'un DIEU pour la ſuivre. D'ailleurs, il ne faut pas croire que tous les matérialiſtes chinois ſoient athées, puiſque tant de pères de l'Egliſe croyaient DIEU & les anges corporels.

Nous ne ſavons point au fond ce que c'eſt que la matière; encore moins connaiſſons-nous ce qui eſt immatériel. Les Chinois n'en ſavent pas ſur cela plus que nous : il a ſuffi aux lettrés d'adorer un Etre ſuprême, on n'en peut douter.

Croire DIEU & les eſprits corporels eſt une ancienne erreur métaphyſique; mais ne croire abſolument aucun dieu, ce ſerait une erreur affreuſe en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement ſage. C'eſt une contradiction digne de nous, de s'élever avec fureur, comme on a fait contre *Bayle*, ſur ce qu'il croit poſſible qu'une ſociété d'athées ſubſiſte; & de crier avec la même violence, que le plus ſage empire de l'univers eſt fondé ſur l'athéiſme.

Le père *Fouquet*, jéſuite, qui avait paſſé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jéſuites, m'a dit pluſieurs fois qu'il y avait à la Chine très-peu

de philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

On prétend que vers le huitième siècle, avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de Kingt-ching ou Quen-sin, une inscription en caractères syriaques & chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans Kirker, atteste qu'un saint homme, nommé *Olopuën*, conduit par des nuées bleues, & observant la règle des vents, vint de Tacin à la Chine, l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de notre ère; qu'aussitôt qu'il fut arrivé au faubourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, & lui fit bâtir une église chrétienne. Fausse inscription.

Il est évident, par l'inscription même, que c'est une de ces fraudes pieuses qu'on s'est toujours trop aisément permises. Le sage *Navarrète* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette ère des *Séleucides*, ce nom d'*Olopüen*, qui est, dit-on, chinois, & qui ressemble à un ancien nom espagnol, ces nuées bleues qui servent de guides, cette église chrétienne bâtie tout d'un coup à Pékin pour un prêtre de Palestine, qui ne pouvait mettre le pied à la Chine sans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la supposition. Ceux qui s'efforcent de la soutenir, ne font pas réflexion que les prêtres, dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des Nestoriens, & qu'ainsi ils ne combattent que pour des hérétiques. (*f*)

(*f*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

Il faut mettre cette inscription avec celle du Malabar, où il est dit que St *Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier, avec une règle & un pieu, & qu'il porta seul une grosse poutre pour preuve de sa mission. Il y a assez de vérités historiques, sans y mêler ces absurdes mensonges.

Juifs à la Chine.

Il est très-vrai qu'au temps de *Charlemagne*, la religion chrétienne, ainsi que les peuples qui la professent, avait toujours été absolument inconnue à la Chine. Il y avait des juifs : plusieurs familles de cette nation, non moins errante que superstitieuse, s'y étaient établies deux siècles avant notre ère vulgaire ; elles y exerçaient le métier de courtier, que les Juifs ont fait dans presque tout le monde.

Je me réserve à jeter les yeux sur Siam, sur le Japon, & sur tout ce qui est situé vers l'orient & le midi, lorsque je serai parvenu au temps où l'industrie des Européans s'est ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémisphère.

CHAPITRE III.

Des Indes.

EN suivant le cours apparent du soleil, je trouve d'abord l'Inde ou l'Indoustan, contrée aussi vaste que la Chine, & plus connue par les denrées précieuses, que l'industrie des négocians en a tirées dans tous les temps, que par des relations exactes. Ce pays est l'unique dans le monde qui produise ces épiceries, dont la sobriété de ses habitans peut se passer, & qui sont nécessaires à la voracité des peuples septentrionaux.

Une chaîne de montagnes, peu interrompue, ſemble avoir fixé les limites de l'Inde, entre la Chine, la Tartarie & la Perſe; le reſte eſt entouré de mers. L'Inde, en deçà du Gange, fut long-temps ſoumiſe aux Perſans; & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de *Darius*, pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Indes, tributaires de ſon ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la molleſſe qu'inſpirent la chaleur du climat & la richeſſe de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre*, pour y chercher la ſcience. C'eſt-là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y deux mille trois cents années, ſes Fables morales, traduites dans preſque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allégories chez les orientaux, & particulièrement chez les Indiens. *Pythagore*, diſciple des gymnoſophiſtes, ſerait lui ſeul une preuve inconteſtable que les véritables ſciences étaient cultivées dans l'Inde. Un légiſlateur en politique & en géométrie n'eût pas reſté long-temps dans une école où l'on n'aurait enſeigné que des mots. Il eſt très-vraiſemblable même que *Pythagore* apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était ſi connu à la Chine, pouvait aiſément l'être dans l'Inde. On a écrit long-temps après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte : cette dépenſe eſt un peu forte pour un philoſophe. Il eſt digne d'un ſage de remercier d'une penſée heureuſe l'Etre dont nous vient toute penſée, ainſi que le mouvement & la vie; mais il eſt bien plus vraiſemblable que *Pythagore* dut ce théorème aux

Pythagore n'eſt pas l'inventeur des propriétés du triangle rectangle.

gymnosophistes, qu'il ne l'est qu'il ait immolé cent bœufs. (25)

Long-temps avant *Pilpay*, les sages de l'Inde avaient traité la morale & la philosophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaient-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, ils disaient : *Que les Dieux qui président aux divers élémens, & qui sont en discorde entre eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui est à-peu-près le même que celui de *Salomon*. Ils ont une fable qui est précisément la même que celle de *Jupiter* & d'*Amphitrion ;* mais elle est plus ingénieuse. Un sage découvre qui des deux est le Dieu, & qui est l'homme. (*g*) Ces traditions montrent combien sont anciennes les paraboles qui sont enfans des dieux

(25) On ne peut former que des conjectures incertaines sur ce que les Grecs ont dû de connaissances astronomiques ou géométriques, soit aux Orientaux, soit aux Egyptiens. Non-seulement nous n'avons point les écrits de *Pythagore* ou de *Thalès*, mais les ouvrages mathématiques de *Platon*, ceux mêmes de ses premiers disciples ne sont point venus jusqu'à nous. *Euclyde*, le plus ancien auteur de ce genre dont nous ayons les écrits, est postérieur d'environ trois siècles au temps où les philosophes Grecs allaient étudier les sciences hors de leur pays. Ce n'était plus alors l'Egypte qui instruisait la Grèce, mais la Gréce qui fondait une école grecque dans la nouvelle capitale de l'Egypte. Observons qu'il ne s'était passé qu'environ trois siècles entre le temps de *Pythagore*, qui découvrit la propriété si célèbre du triangle rectangle, & *Archimède*. Les Grecs, dans cet intervalle, avaient fait en géométrie des progrès prodigieux ; tandis que les Indiens & les Chinois en sont encore où ils en étaient il y a deux mille ans.

Ainsi, dès qu'il s'agit de découvertes, pour peu qu'il y ait de dispute, la vraisemblance paraît devoir toujours être en faveur des Grecs.

On leur reproche leur vanité nationale, & avec raison ; mais ils étaient si supérieurs à leurs voisins, ils ont été même si supérieurs à tous les autres hommes, si on en excepte les Européans des deux derniers siècles, que jamais la vanité nationale n'a été plus pardonnable.

(*g*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

les hommes extraordinaires. Les Grecs, dans leur mythologie, n'ont été que des difciples de l'Inde & de l'Egypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un fens philofophique : ce fens a difparu, & les fables font reftées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encore une relation de deux voyageurs arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine un peu après le règne de *Charlemagne*, & quatre cents avant le célèbre *Marco-Paolo*. Ces arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine qui régnait alors ; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grand rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphans & des Indiens, qu'on appelle le roi de la fageffe, parce que la fageffe vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains orientaux; mais enfin il réfulte que les Indiens paffaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, foit que l'empereur Chinois ait fait cet aveu aux deux arabes, foit qu'ils aient parlé d'eux-mêmes.

Il eft indubitable que les plus anciennes théogonies, furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans, dans leur ancienne langue facrée, nommée le *Hanfcrit*, ou le *Sanfcrit*. De ces deux livres, le premier eft le *Shafta*, & le fecond le *Veidam*. Voici le commencement du *Shafta*.

„ L'Eternel abforbé dans la contemplation de fon „ exiftence, réfolut, dans la plénitude des temps,

„ de former des êtres participans de ſon eſſence & „ de ſa béatitude. Ces êtres n'étaient pas : il voulut, „ & ils furent. „ (*h*)

On voit aſſez que cet exorde, véritablement ſublime, & qui fut long-temps inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-dieux, les eſprits céleſtes, adoptés enſuite par les Chaldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent, quand ils furent captifs à Babylone ; ce fut-là qu'ils apprirent les noms que les Chaldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Iſraël* même, ſont des mots chaldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'eſt dans le *Shaſta* qu'on trouve l'hiſtoire de la chute de ces anges. Voici comme le *Shaſta* s'exprime :

„ Depuis la création des *Debtalog*, (c'eſt-à-dire „ des anges,) la joie & l'harmonie environnèrent „ long-temps le trône de l'Eternel. Ce bonheur „ aurait duré juſqu'à la fin des temps ; mais l'envie „ entra dans le cœur de *Moiſaor* & des anges ſes „ ſuivans. Ils rejettèrent le pouvoir de perfectibilité „ dont l'Eternel les avait doués dans ſa bonté : ils „ exercèrent le pouvoir d'imperfection : ils firent le „ mal à la vue de l'Eternel. Les anges fideles furent „ ſaiſis de triſteſſe. La douleur fut connue pour la „ première fois. „

Enſuite la rebellion des mauvais anges eſt décrite. Les trois miniſtres de DIEU, qui ſont peut-être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les

(*h*) Voyez le *Dictionnaire philoſophique*.

mauvais anges dans l'abyme. A la fin des temps, DIEU leur fait grace, & les envoie animer les corps des hommes.

Il n'y a rien dans l'antiquité de ſi majeſtueux & de ſi philoſophique. Ces myſtères des Brachmanes percèrent enfin juſque dans la Syrie : il fallait qu'ils fuſſent bien connus, puiſque les Juifs en entendirent parler du temps d'*Hérode*. Ce fut alors qu'on forgea, ſuivant ces principes indiens, le faux livre d'*Hénoc*, cité par l'apôtre *Jude*, dans lequel il eſt dit quelque choſe de la chute des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne. (*i*)

Les eſprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement tartare les a hébétés, comme le gouvernement turc a déprimé les Grecs & abruti les Egyptiens. Les ſciences ont preſque péri de même chez les Perſes, par les révolutions de l'Etat. Nous avons vu qu'elles ſe ſont fixées à la Chine, au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge, par la même cauſe qui agiſſait ſur nous ; c'eſt-à-dire, par un reſpect ſuperſtitieux pour l'antiquité,

(*i*) Le ſerpent dont il eſt parlé dans la Geneſe, devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Satan*, qui eſt un mot perſan, tantôt celui de *Lucifer*, étoile du matin, parce que la Vulgate traduiſit le mot *Hélel* par celui de *Lucifer*. *Iſaïe*, inſultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit par une figure de rhétorique : *Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Lucifer ?* On a pris ce nom pour celui du diable, & on a appliqué ce paſſage à la chute des anges. C'eſt encore le fondement du poëme de *Milton*. Mais *Milton* eſt bien moins raiſonnable que le Shaſta indien. Le Shaſta ne pouſſe point l'extravagance juſqu'à faire déclarer la guerre à DIEU par les anges ſes créatures, & à rendre quelque temps la victoire indéciſe. Cet excès était réſervé à *Milton*.

N. B. Tout ce morceau eſt tiré principalement de M. *Holwell*, qui a demeuré trente ans avec les Brames, & qui entend très-bien leur langue ſacrée.

& par les réglemens même des écoles. Ainsi, dans tout pays, l'esprit humain trouve des obstacles à ses règles.

Cependant, jusqu'au treizième siècle de notre ère, l'esprit vraiment philosophique ne périt pas absolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treizième siècle, traduisit quelques écrits d'un brame son contemporain. Voici comme ce brame indien s'explique : le passage mérite attention.

Belle idée d'un brame.

„ J'ai vu toutes les sectes s'accuser réciproquement „ d'imposture ; j'ai vu tous les mages disputer avec „ fureur du premier principe, & de la dernière fin. „ Je les ai tous interrogés, & je n'ai vu dans tous „ ces chefs de faction qu'une opiniâtreté inflexible, „ un mépris superbe pour les autres, une haine „ implacable. J'ai donc résolu de n'en croire aucun. „ Ces docteurs, en cherchant la vérité, sont comme „ une femme qui veut faire entrer son amant par „ une porte dérobée, & qui ne peut trouver la „ clef de la porte. Les hommes, dans leurs vaines „ recherches, ressemblent à celui qui monte sur un „ arbre où il y a un peu de miel, & à peine en a-t-il „ mangé, que les serpens qui sont autour de l'arbre, „ le dévorent. „

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur esprit paraît encore davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu, que nous appelons *des échecs*, par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche : il est allégorique comme leurs fables ; c'est l'image de la guerre. Les noms de *shak*, qui veut dire *prince*, & de *pion*, qui signifie *soldat*, se sont conservés encore dans cette partie de l'Orient. Les

chiffres dont nous nous ſervons, & que les Arabes ont apporté en Europe, vers le temps de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, ſont une preuve que pluſieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

Chiffres indiens.

On y a, de temps immémorial, diviſé la route annuelle du ſoleil en douze parties, &, dans des temps vraiſemblablement encore plus reculés, la route de la lune en vingt-huit parties. L'année des brachmanes, & des plus anciens gymnoſophiſtes commença toujours quand le ſoleil entrait dans la conſtellation qu'ils nomment *Moſcham*, & qui eſt pour nous le bélier. Leurs ſemaines furent toujours de ſept jours, diviſion que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des ſept planètes. Le jour du ſoleil eſt appelé chez eux *Mitradinam :* reſte à ſavoir ſi ce mot *mitra*, qui chez les Perſes ſignifie auſſi le ſoleil, eſt originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des ſages de l'Inde.

Année indienne.

Il eſt bien difficile de dire laquelle des deux nations enſeigna l'autre; mais s'il s'agiſſait de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirais toujours les ſciences bien plus anciennes dans les Indes, comme nous l'avons déjà remarqué. Le terrain des Indes eſt bien plus aiſément habitable que le terrain voiſin du Nil, dont les débordemens durent long-temps rebuter les premiers colons, avant qu'ils euſſent dompté ce fleuve en creuſant des canaux. Le ſol des Indes eſt d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curioſité & l'induſtrie humaine.

L'homme est-il originaire de l'Inde?

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire de l'Indouſtan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & ſur une terre qui produit ſans culture les fruits les plus nourriſſans, les plus ſalutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux ci ſurtout donnent aiſément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a beſoin un habitant de cette preſqu'île? tout ouvrier y travaille preſque nu; deux aunes d'étoffe, tout au plus, ſervent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans reſtent entièrement nus, du moment où ils ſont nés, juſqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais & de ſoins, feraient une incommodité intolérable pour ces peuples, qui ne peuvent dormir qu'au frais ſur la natte la plus légère. Nos maiſons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peſte dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchiſſantes & pures; la nature leur a prodigué des forêts de citroniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuſte peut ne dépenſer qu'un ou deux ſous par jour pour ſes alimens. Nos ouvriers dépenſent plus en un jour qu'un malabre en un mois. Toutes ces conſidérations ſemblent fortifier l'ancienne opinion, que le genre-humain eſt originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laiſſé preſque rien à faire; mais cela prouve ſeulement que les Indiens ſont indigènes, & ne prouve point du tout

que les autres eſpèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs, & les nègres, & les rouges, & les Lappons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même ſol. La différence entre toutes ces eſpèces eſt auſſi marquée qu'entre un lévrier & un barbet; il n'y a donc qu'un brame, mal inſtruit & entêté, qui puiſſe prétendre que tous les hommes deſcendent de l'indien *Adimo* & de ſa femme.

L'Inde, au temps de *Charlemagne*, n'était connue que de nom; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes, ſeuls maîtres du commerce maritime, fourniſſaient à la fois les denrées des Indes à Conſtantinople & aux Francs. Veniſe les allait déjà chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encore conſidérable en France chez les particuliers; elles furent long-temps inconnues en Allemagne, & dans tout le Nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes, dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainſi les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toujours enrichi ce pays déjà ſi riche par lui-même. De-là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides, ſortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, ſoit juifs, ſoit ſarraſins, les Tartares, & les Romains même qui, poſtés dans le plus mauvais pays de l'Italie, ſubſiſtèrent d'abord de la guerre, & ſubſiſtent aujourd'hui de la religion.

L'Inde autrefois plus étendue.

Il eſt inconteſtable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Ces îles, ces immenſes archipels qui l'avoiſinent

à l'orient & au midi, tenaient, dans les temps reculés, à la terre ferme. On s'en aperçoit encore par la mer même qui les ſépare : ſon peu de profondeur, les arbres qui croiſſent ſur ſon fond, ſemblables à ceux des îles ; les nouveaux terrains qu'elle laiſſe ſouvent à découvert ; tout fait voir que ce continent a été inondé ; & il a dû l'être inſenſiblement, quand l'Océan, qui gagne toujours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'eſt retiré de nos terres occidentales.

L'Inde, dans tous les temps connus commerçante & induſtrieuſe, avait néceſſairement une grande police ; & ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'inſtruire, devait avoir de bonnes lois, ſans leſquelles les arts ne ſont jamais cultivés ; mais les hommes avec des lois ſages, ont toujours eu des coutumes inſenſées.

Affreuſe ſuperſtition.

Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris, ſubſiſtait dans l'Inde, de temps immémorial. Les philoſophes indiens ſe jetaient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatiſme & de vaine gloire. *Calan*, ou *Calanus* qui ſe brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple ; & cette abominable dévotion n'eſt pas détruite encore. La veuve du roi de Tanjaor ſe brûla en 1735 ſur le bûcher de ſon époux. M. *Dumas*, M. *Dupleix*, gouverneurs de Pondichéri, l'épouſe de l'amiral *Ruſſel*, ont été témoins de pareils ſacrifices : c'eſt le dernier effort des erreurs qui pervertiſſent le genre-humain. Le plus auſtère des derviches n'eſt qu'un lâche en comparaiſon d'une femme du Malabar. Il ſemblerait qu'une nation, chez qui les philoſophes & même les femmes ſe dévouaient ainſi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible ;

cependant, depuis l'ancien *Séſac*, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aiſément vaincue.

Il ſerait encore difficile de concilier les idées ſublimes que les bramins conſervent de l'Etre ſuprême avec leurs ſuperſtitions & leur mythologie fabuleuſe, ſi l'hiſtoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Il y avait des chrétiens ſur les côtes de Malabar, depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie, nommé *Mar-Thomas*, s'étant établi ſur les côtes de Malabar avec ſa famille & ſes facteurs, au ſixième ſiècle, y laiſſa ſa religion, qui était le neſtorianiſme; ces ſectaires orientaux, s'étant multipliés, ſe nommèrent les *chrétiens de St Thomas*: ils vécurent paiſiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer eſt rarement perſécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaiſſance de l'Egliſe latine.

Chrétiens de St Thomas.

Ce n'eſt pas certainement le chriſtianiſme qui fleuriſſait alors dans l'Inde, c'eſt le mahométiſme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes; & *Aaron-al-Raſchild*, cet illuſtre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perſe & d'une partie de l'Inde, envoya des miſſionnaires muſulmans des rives du Gange aux îles de l'Océan indien, & juſque chez des peuplades de nègres. Depuis ce temps il y eut beaucoup de muſulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertit à ſa religion les Indiens par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens aient refuſé le joug & la loi d'*Aaron-al-Raſchild*, comme les Saxons refusèrent de ſe ſoumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toujours été auſſi mous, que nos ſeptentrionaux étaient féroces. La molleſſe, inſpirée par le climat, ne ſe corrige jamais; mais la dureté s'adoucit.

En général, les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident; leur climat les diſpoſe à l'abſtinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigriſſent le ſang, & portent ſouvent à la férocité; & quoique la ſuperſtition & les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le phyſique de l'Inde différant en tant de choſes du nôtre, il fallait bien que le moral différât auſſi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux déréglemens de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était, de temps immémorial, une maxime chez eux, & chez les Chinois, que le ſage viendrait de l'occident. L'Europe, au contraire, diſait que le ſage viendrait de l'orient: toutes les nations ont toujours eu beſoin d'un ſage.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des Brachmanes, du Veidam, & de l'Ezourveidam.

Si l'Inde, de qui toute la terre a besoin, & qui seule n'a besoin de personne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conséquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il est très-vraisemblable que cette religion fut long-temps celle du gouvernement Chinois, & qu'elle ne consistait que dans le culte pur d'un Etre suprême, dégagé de toute superstition & de tout fanatisme.

Les premiers brachmanes avaient fondé cette religion simple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ses premiers rois; ces brachmanes gouvernaient l'Inde. Lorsque les chefs paisibles d'un peuple spirituel & doux sont à la tête d'une religion, elle doit être simple & raisonnable, parce que ces chefs n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéis. Il est si naturel de croire un DIEU unique, de l'adorer, & de sentir dans le fond de son cœur qu'il faut être juste, que quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du temps pour établir des lois arbitraires; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes rassemblés à croire un DIEU, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers brachmanes, étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion

que ſur la raiſon univerſelle. Il n'en eſt pas de même dans les pays où le pontificat n'eſt pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuſes, qui appartiennent originairement aux pères de famille, forment une profeſſion ſéparée; le culte de DIEU devient un métier; & pour faire valoir ce métier, il faut ſouvent des preſtiges, des fourberies & des cruautés.

La religion dégénéra donc chez les brachmanes, dès qu'ils ne furent plus ſouverains.

Long-temps avant *Alexandre*, les brachmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu, qu'on nomme *caſte*, était toujours la plus conſidérée, comme elle l'eſt encore aujourd'hui; & c'eſt dans cette même tribu qu'on trouvait les ſages vrais ou faux, que les Grecs appelèrent gymnoſophiſtes. Il eſt difficile de nier qu'il n'y eût parmi eux, dans leur décadence, cette eſpèce de vertu qui s'accorde avec les illuſions du fanatiſme. Ils reconnaiſſaient toujours un DIEU ſuprême à travers la multitude de divinités ſubalternes, que la ſuperſtition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expreſſément qu'au fond, les brachmanes n'adoraient qu'un ſeul DIEU. En cela, ils étaient ſemblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurèle*, à *Epictète*, à tous les ſages, à tous les hiérophantes des myſtères. Les ſept années de noviciat chez les brachmanes, la loi du ſilence pendant ces ſept années, étaient en vigueur, du temps de *Strabon*. Le célibat, pendant ce temps d'épreuve, l'abſtinence de la chair des animaux qui ſervent l'homme, étaient des lois qu'on ne tranſgreſſa jamais, & qui ſubſiſtent encore

chez les brames. Ils croyaient un DIEU créateur, rémunérateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré; & cette idée se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima sata est ætas* est la devise de toutes les nations.

Apulée, *Quinte-Curce*, *Clément* d'Alexandrie, *Philostrate*, *Porphyre*, *Pallade* s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des brachmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *St Ambroise* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son temps. Peut-être est-ce une de ces exagérations, qu'on se permet quelquefois pour faire rougir ses concitoyens de leurs désordres. On loue les brachmanes, pour corriger les moines; & si *St Ambroise* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux brachmanes. Mais enfin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connaissance d'un DIEU unique, dont tous les philosophes leur savaient tant de gré, ils la conservent encore aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poëtes a dit dans une de ses épîtres, où le faux domine presque toujours : (*k*)

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux brachmane
Déifier, brutalement zélé,
Le diable même en bronze ciselé.

(*k*) *Rousseau.*

Fausse idée qu'on a des brachmanes en Europe.

Certainement des hommes qui ne croient point au diable, ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables ; on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde ; les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe ; on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre*. Il est temps que nous quittions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes, & d'insulter toutes les nations.

Nous avons, comme vous savez, l'Ezourveidam, ancien commentaire composé par *Chumontou*, sur ce Veidam, sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de DIEU aux hommes. Ce commentaire a été rédigé par un brame très-savant, qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes ; & il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français. (*l*)

Paroles tirées du Veidam même.

Dans cet Ezourveidam, dans ce commentaire, *Chumontou* combat l'idolâtrie ; il rapporte les propres paroles du Veidam. *C'est l'Etre suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible ; il y a eu quatre âges différens ; tout périt à la fin de chaque âge, tout est submergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre, &c.*

Lorsque DIEU *existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde ; il créa d'abord le temps, ensuite l'eau & la terre ; & du mélange des cinq élémens, à savoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumière, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe, que nous habitons, en forme ovale comme un œuf. Au milieu de*

(*l*) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi, où chacun peut le consulter.

la terre est la plus haute de toutes les montagnes, nommée Mérou; (c'est l'Immaüs.) Adimo, c'est le nom du prèmier homme, sorti des mains de DIEU. *Procriti est le nom de son épouse. D'Adimo naquit Brama, qui fut le législateur des nations & le père des brames.*

Que de choses curieuses dans ce peu de paroles! on y aperçoit d'abord cette grande vérité, que DIEU est le créateur du monde; on voit ensuite la source primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens sont renfermés dans le Veidam. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre chose que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les temps à dessécher les terres que la négligence des hommes a laissé long-temps inondées. Toutes les citations du Veidam, dans ce manuscrit, sont étonnantes; on y trouve expressément ces paroles admirables: DIEU *ne créa jamais le vice; il ne peut en être l'auteur.* DIEU, *qui est la sagesse & la sainteté, ne créa jamais que la vertu.*

Le Veidam, origine des fables de la Grèce.

Voici un morceau des plus singuliers du Veidam: *Le premier homme étant sorti des mains de* DIEU, *lui dit: Il y aura sur la terre différentes occupations, tous ne seront pas propres à toutes; comment les distinguer entre eux?* DIEU *lui répondit: Ceux qui sont nés avec plus d'esprit & de goût pour la vertu que les autres, seront les Brames. Ceux qui participent le plus du Rosogoun, c'est-à-dire, de l'ambition, seront les guerriers. Ceux qui participent le plus du Tomogun, c'est-à-dire, de l'avarice, seront les marchands. Ceux qui participeront du Comogun, c'est-à-dire, qui seront robustes & bornés, seront occupés aux œuvres serviles.*

On reconnaît dans ces paroles l'origine véritable des quatre caſtes des Indes, ou plutôt les quatre conditions de la ſociété humaine. En effet : ſur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions, ſinon ſur l'inégalité primitive des talens? Le Veidam pourſuit & dit : *L'Etre ſuprême n'a ni corps ni figure*, & l'Ezourveidam ajoute : *Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains ſont des inſenſés. Chumontou* cite enſuite ces paroles du Veidam : *Dans le temps que* DIEU *tira toutes choſes du néant, il créa ſéparément un individu de chaque eſpèce, & voulut qu'il portât dans lui ſon germe, afin qu'il pût produire ; il eſt le principe de chaque choſe. Le ſoleil n'eſt qu'un corps ſans vie & ſans connaiſſance ; il eſt entre les mains de* DIEU *comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela l'auteur du commentaire, combattant l'opinion des nouveaux brames, qui admettaient pluſieurs incarnations dans le dieu *Brama* & dans le dieu *Vitſnou*, s'exprime ainſi :

Dis-moi donc, homme étourdi & inſenſé, qu'eſt-ce que ce Kochiopo & cette Odité, que tu dis avoir donné naiſſance à ton DIEU*? Ne ſont-il pas des hommes comme les autres? Et ce* DIEU *qui eſt pur de ſa nature, & éternel de ſon eſſence, ſe ſerait-il abaiſſé juſqu'à s'anéantir dans le ſein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine? Ne rougis-tu pas de nous préſenter ce* DIEU *en poſture de ſuppliant devant une de ſes créatures? As-tu perdu l'eſprit? ou es-tu venu à ce point d'impiété, de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre ſuprême le perſonnage de fourbe & de menteur?..... Ceſſe de tromper les hommes, ce n'eſt qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Veidam ; car ſi tu reſtes dans les mêmes ſentimens, tu es incapable de l'entendre, & ce ſerait le proſtituer que de te l'enſeigner.*

Au livre troiſième de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveaux brames inventèrent ſur une incarnation du dieu *Brama*, qui ſelon eux parut dans l'Inde ſous le nom de *Kopilo*, c'eſt-à-dire de pénitent ; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien nommé *Kordomo*.

S'il eſt vrai, dit le commentateur, *que Brama ſoit né ſur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel ? Celui qui eſt ſouverainement heureux, & dans qui ſeul eſt notre bonheur, aurait-il voulu ſe ſoumettre à tout ce que ſouffre un enfant ? &c.*

On trouve enſuite une deſcription de l'enfer, toute ſemblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis, ſous le nom de Tartare. *Que faut-il faire*, dit-on, *pour éviter l'enfer ? Il faut aimer* DIEU, répond le commentateur *Chumontou : il faut faire ce qui nous eſt ordonné par le Veidam, & le faire de la façon dont il nous le preſcrit. Il y a*, dit-il, *quatre amours de* DIEU. *Le premier eſt de l'aimer pour lui-même, ſans intérêt perſonnel ; le ſecond, de l'aimer par intérêt ; le troiſième, de ne l'aimer que dans les momens où l'on n'écoute pas ſes paſſions ; le quatrième, de ne l'aimer que pour obtenir l'objet de ces paſſions mêmes ; & ce quatrième amour n'en mérite pas le nom.* (*m*)

Tel eſt le précis des principales ſingularités du Veidam, livre inconnu juſqu'aujourd'hui à l'Europe, & à preſque toute l'Aſie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur Cormoveidam, qui eſt leur rituel, eſt un ramas de

(*m*) Le Shaſta eſt beaucoup plus ſublime. Voyez le *Dictionnaire philoſophique*.

céremonies superstitieuses, qui font rire quiconque n'est pas né sur les bords du Gange ou de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philosophe, s'étonne des sottises des autres peuples, & ne s'étonne point de celles de son pays.

Le détail de ces minuties est immense : c'est un assemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'astrologie judiciaire a pu inspirer à des savans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame est consacrée à ces cérémonies superstitieuses. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il semble que les hommes soient devenus faibles & lâches dans l'Inde, à mesure qu'ils ont été subjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête, les superstitions & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Sésac*, *Madiès*, les Assyriens, les Perses, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares, & de nos jours, *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas su être guerrier.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les temps d'humiliation & de misère ; toutes ces pagodes ont des revenus considérables, & les dévots les enrichissent encore de leurs offrandes. Quand un raya passe devant une pagode, il descend de son cheval, de son chameau, ou de son éléphant, ou de son palanquin, & marche à pied jusqu'à ce qu'il ait passé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du Veidam, dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre ;* car on n'y trouve aucun des

noms que les vainqueurs grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées, en prononçant à leur manière, & soumettant aux terminaisons de leurs langues les noms communs du pays. L'Inde s'appelle *Zomboudipo ;* le mont Immaüs est *Mérou ;* le Gange est nommé *Zanoubi*. Ces anciens noms ne sont plus connus que des savans dans la langue sacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers brachmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes ; & ceux-là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouloir le détromper : les brames ignorans se soulèveraient ; leurs femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques superstitieuses, crieraient à l'impiété. Quiconque veut enseigner la raison à ses concitoyens, est persécuté, à moins qu'il ne soit le plus fort ; & il arrive presque toujours que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance, au lieu de les rompre.

Peu de christianisme dans l'Inde.

La religion mahométane seule a fait dans l'Inde d'immense progrès, surtout parmi les hommes bien élevés, parce que c'est la religion du prince, & qu'elle n'enseigne que l'unité de DIEU, conformément à l'ancienne doctrine des premiers brachmanes. Le christianisme n'a pas eu dans l'Inde le même succès, malgré l'évidence & la sainteté de sa doctrine, & malgré les grands établissemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'est même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles se haïssent

toutes, & que plusieurs d'entre elles sont souvent la guerre dans ces climats, elles y ont fait haïr ce qu'elles enseignent. Leurs usages d'ailleurs révoltent les Indiens; ils sont scandalisés de nous voir boire du vin & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes, qui fait que nous prononçons si mal les langues de l'Asie, est encore un obstacle presque invincible; mais le plus grand est la différence des opinions qui divisent nos missionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calviniste. Ainsi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accusant les autres de mensonge, ils étonnent un peuple simple & paisible, qui voit accourir chez lui, des extrémités occidentales de la terre, des hommes ardens pour se déchirer mutuellement sur les rives du Gange.

Nous avons eu dans ces climats, comme ailleurs, des missionnaires respectables par leur piété, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exagéré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & instruits, envoyés d'Europe pour changer la croyance de l'Asie. Le célèbre *Niecamp*, auteur de l'histoire de la mission de Tranquebar, avoue (*n*) *Que les Portugais remplirent le séminaire de Goa de malfaiteurs condamnés au bannissement; qu'ils en firent des missionnaires, & que ces missionnaires n'oublièrent pas leur premier métier.* Notre religion a fait peu de progrès sur les côtes, & nul dans les Etats soumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet* & celle de *Brama*

(*n*) Premier tome, page 223.

partagent encore tout ce vaſte continent. Il n'y a pas deux ſiècles que nous appelions toutes ces nations *la paganie*, tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaiſſaient que ſous le nom d'idolâtres.

CHAPITRE V.

De la Perſe, au temps de Mahomet le prophète, & de l'ancienne religion de Zoroaſtre.

EN tournant vers la Perſe, on y trouve, un peu avant le temps qui me ſert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaiſſions ſur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs juſqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées; & ce changement s'étendait déjà fort avant en Aſie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du mahométiſme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières ſoumiſes.

La Perſe avait étendu ſa domination avant *Alexandre*, de l'Egypte à la Bactriane, au-delà du pays où eſt aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace juſqu'au fleuve de l'Inde.

Diviſée & reſſerrée ſous les *Séleucides*, elle avait repris des accroiſſemens ſous *Arſaces* le Parthien, deux cents cinquante ans avant notre ère. Les Arſacides n'eurent, ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le

Pont-Euxin; mais ils disputèrent avec les Romains de l'empire de l'Orient, & leur opposèrent toujours des barrières insurmontables.

Du temps d'*Alexandre-Sévère*, vers l'an 226 de notre ère, un simple soldat persan, qui prit le nom d'*Artaxare*, enleva ce royaume aux Parthes, & rétablit l'empire des Perses, dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle est de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perses, ni comment ce peuple se vantait de quatre cents mille ans d'observations astronomiques, dont on ne put retrouver qu'une suite de dix-neuf cents années, du temps d'*Alexandre*. Vous ne voulez pas vous écarter de votre sujet pour vous rappeler l'idée de la grandeur de Babylone, & de ces monumens plus vantés que solides, dont les ruines mêmes sont détruites. Si quelque reste des arts asiatiques mérite un peu notre curiosité, ce sont les ruines de Persépolis, décrites dans plusieurs livres, & copiées dans plusieurs estampes. Je sais quelle admiration inspirent ces masures échappées aux flambeaux, dont *Alexandre* & la courtisanne *Toïs* mirent Persépolis en cendre. Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art, qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides? Les colonnes qui sont encore debout, ne sont assurément, ni dans de belles proportions, ni d'un dessin élégant. Les chapiteaux, surchargés d'ornemens grossiers, ont presque autant de hauteur que les fûts mêmes des colonnes. Toutes les figures sont aussi lourdes & aussi sèches, que celles dont nos églises gothiques sont encore malheureusement ornées. Ce sont des monumens

de grandeur, mais non pas de goût ; & tout nous confirme que si l'on s'arrêtait à l'histoire des arts, on ne trouverait que quatre siècles dans les annales du monde ; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguste*, des *Médicis* & de *Louis XIV*.

Cependant les Persans furent toujours un peuple ingénieux. *Lokman*, qui est le même qu'*Esope*, était né à Casbin. Cette tradition est bien plus vraisemblable que celle qui le fait originaire d'Ethiopie, pays où il n'y eut jamais de philosophes. Les dogmes de l'ancien *Zerdust*, appelé *Zoroastre* par les Grecs qui ont changé tous les noms orientaux, subsistaient encore. On leur donne neuf mille ans d'antiquité ; car les Persans, ainsi que les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un second *Zoroastre*, sous *Darius* fils d'*Histaspe*, n'avait fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est-là qu'on voit expressément un enfer. *Zoroastre*, dans les écrits rédigés dans le Sadder, dit que DIEU lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans. Il y voit plusieurs rois, un entre autres auquel il manquait un pied ; il en demande à DIEU la raison ; DIEU lui répond : *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit en allant à la chasse un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui, voulant y manger, ne pouvait y atteindre ; il approcha l'auge d'un coup de pied : j'ai mis son pied dans le ciel, tout le reste est ici.* Ce trait, peu connu, fait voir l'espèce de philosophie qui régnait dans ces temps reculés, philosophie toujours

Antiquité des Perses.

allégorique, & quelquefois très-profonde. Nous avons rapporté ailleurs ce trait singulier, qu'on ne peut trop faire connaître. (*).

Vous savez que les Babyloniens furent les premiers, après les Indiens, qui admirent des êtres mitoyens entre la Divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux anges que dans le temps de leur captivité à Babylone. Le nom de *Satan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job;* ce nom est persan, & l'on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* est employé par l'auteur, quel qu'il soit, de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en chaldéen. Le nom d'*Israël* même était chaldéen, & signifiait *voyant Dieu*. Ce Sadder est l'abrégé du Zenda-Vesta ou du Zend, l'un des trois plus anciens livres qui soient au monde, comme nous l'avons dit dans la *Philosophie de l'histoire*, qui sert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot Zenda-Vesta signifiait chez les Chaldéens le culte du feu; le Sadder est divisé en cent articles, que les Orientaux appelaient *Portes* ou *puissances :* il est important de les lire, si l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité se figure toujours que nous avons tout inventé, que tout est venu des Juifs & de nous, qui avons succédé aux Juifs; on est bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques unes de ces portes qui serviront à nous tirer d'erreur.

Iere PORTE. Le décret du très-juste DIEU est que les hommes soient jugés par le bien & le mal

(*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

qu'ils auront fait : leurs actions seront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière ; la foi les délivrera de *Satan*.

IIe. Si tes vertus l'emportent sur tes péchés, le ciel est ton partage : si tes péchés l'emportent, l'enfer est ton châtiment.

Ve. Qui donne l'aumône est véritablement un homme ; c'est le plus grand mérite dans notre sainte religion, &c.

VIe. Célèbre quatre fois par jour le soleil ; célèbre la lune au commencement du mois.

N. B. Il ne dit point : adore comme des dieux le soleil & la lune ; mais célèbre le soleil & la lune comme ouvrages du Créateur. Les anciens Perses n'étaient point ignicoles, mais déicoles, comme le prouve invinciblement l'historien de la religion des Perses.

VIIe. Dis, *Ahunavar* & *Ashim Vuhû* quand quelqu'un éternue.

N. B. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuse antiquité est l'usage de saluer ceux qui éternuent.

IXe. Fuis surtout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

N. B. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* se trompe, quand il dit que cette infamie était permise par les lois de Perse.

XIe. Aye ſoin d'entretenir le feu ſacré, c'eſt l'ame du monde, &c.

N. B. Ce feu ſacré devint un des rites de pluſieurs nations.

XIIe. N'enſevelis point les morts dans des draps neufs, &c.

N. B. Ce précepte prouve combien ſe ſont trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perſes n'enſeveliſſaient point leurs morts. L'uſage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les expoſer à l'air ſur des collines, a varié ſouvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale ſeule ne change pas.

XIIIe. Aime ton père & ta mère, ſi tu veux vivre à jamais.

N. B. Voyez le Décalogue.

XVe. Quelque choſe qu'on te préſente, bénis DIEU.

XIXe. Marie-toi dans ta jeuneſſe; ce monde n'eſt qu'un paſſage : il faut que ton fils te ſuive, & que la chaîne des êtres ne ſoit point interrompue.

XXXe. Il eſt certain que DIEU a dit à *Zoroaſtre:* Quand on ſera dans le doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, qu'on ne la faſſe pas.

N. B. Ceci eſt un peu contre la doctrine des opinions probables.

XXXIIIe.

XXXIIIe. Que les grandes libéralités ne ſoient répandues que ſur les plus dignes : ce qui eſt confié aux indignes eſt perdu.

XXXVe. Mais s'il s'agit du néceſſaire, quand tu manges, donne auſſi à manger aux chiens.

XLe. Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être ſans péché; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne ſoit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que ſon caractère ſoit bon, ſon ame ſenſible à l'amitié, ſon cœur & ſa langue toujours d'intelligence; qu'il ſoit éloigné de toute débauche, de toute injuſtice, de tout péché; qu'il ſoit un exemple de bonté, de juſtice devant le peuple de DIEU.

N. B. Quel exemple pour les prêtres de tout pays! & remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le peuple eſt appelé le peuple de DIEU.

XLIe. Quand les *Fervardagans* viendront, fais les repas d'expiation & de bienveillance; cela eſt agréable au Créateur.

N. B. Ce précepte a quelque reſſemblance avec les *Agapes*.

LXVIIe. Ne mens jamais, cela eſt infame, quand même le menſonge ſerait utile.

N. B. Cette doctrine eſt bien contraire à celle du menſonge officieux.

LXIXe. Point de familiarité avec les courtiſanes. Ne cherche à ſéduire la femme de perſonne.

LXXe. Qu'on s'abſtienne de tout vol, de toute rapine.

LXXIe. Que ta main, ta langue & ta penſée ſoient pures de tout péché. Dans tes afflictions, offre à DIEU ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de graces.

XCI^e^. Jour & nuit, penſe à faire du bien : la vie eſt courte. Si, devant ſervir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. Célèbre les ſix *Gahambârs;* car DIEU a créé le monde en ſix fois dans l'eſpace d'une année, &c. Dans le temps des ſix *Gahambârs*, ne refuſe perſonne. Un jour le grand roi *Giemshid* ordonna au chef de ſes cuiſines de donner à manger à tous ceux qui ſe préſenteraient; le mauvais génie ou *Satan* ſe préſenta ſous la forme d'un voyageur : quand il eut dîné, il demanda encore à manger; *Giemshid* ordonna qu'on lui ſervît un bœuf; *Satan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit ſervir des chevaux; *Satan* en demanda encore d'autres. Alors le juſte DIEU envoya l'ange *Behman*, qui chaſſa le diable; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à DIEU.

N. B. On reconnaît bien le génie oriental dans cette allégorie.

Baptême des anciens Perſes.

Ce ſont-là les principaux dogmes des anciens Perſes. Preſque tous ſont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde; les cérémonies ſont par-tout différentes; la vertu eſt par-tout la même; c'eſt qu'elle vient de DIEU, le reſte eſt des hommes.

Nous remarquerons ſeulement que les Parſis eurent toujours un baptême, & jamais la circonciſion. Le baptême eſt commun à toutes les anciennes nations de l'Orient; la circonciſion des Egyptiens, des Arabes & des Juifs, eſt infiniment poſtérieure: car rien n'eſt plus naturel que de ſe laver, & il a fallu bien des ſiècles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur, pût plaire à l'Etre des êtres.

Nous paſſons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des uſages que nous ne connaiſſons plus. Nous ſupprimons auſſi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures giganteſques, incohérentes & fauſſes, ſi familières à tous ces peuples, chez leſquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Eſope*, qui ait écrit naturellement.

Nous ſavons aſſez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes, n'y ayant jamais vécu en ſociété avec les femmes, & ayant preſque toujours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occaſions de ſe former l'eſprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux Perſans, aux Juifs le ſoleil & la lune, les montagnes & les vallées, les dragons & les baſilics, il ne leur reſte preſque plus de poëſie.

Il ſuffit de ſavoir que ces préceptes de *Zoroaſtre*, rapportés dans le Sadder, ſont de l'antiquité la plus haute; qu'il y eſt parlé de rois dont *Béroſe* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne ſavons pas quel était le premier *Zoroaſtre*, en quel temps il vivait, ſi c'eſt le *Brama* des Indiens,

& l'*Abraham* des Juifs; mais nous favons, à n'en pouvoir douter, que fa religion enfeignait la vertu. C'eft le but effentiel de toutes les religions; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre; car il n'eft pas dans la nature humaine, quelqu'abrutie qu'elle puiffe être, de croire d'abord à un homme qui viendrait enfeigner le crime.

Les dogmes du Sadder nous prouvent encore que les Perfes n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accufa long-temps d'idolâtrie les Perfans, les Indiens, les Chinois, & jufqu'aux mahométans, fi attachés à l'unité de DIEU, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres. Tous nos anciens livres italiens, français, efpagnols, appellent les mahométans *païens*, & leur empire la *paganie*. Nous reffemblions dans ces temps-là aux Chinois, qui fe croyaient le feul peuple raifonnable, & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raifon eft toujours venue tard; c'eft une divinité qui n'eft apparue qu'à peu de perfonnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thiefte*, & des noces d'*Oedipe;* les chrétiens aux païens; toutes les fectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes : l'univers s'eft calomnié.

Les deux principes.

La doctrine des deux principes eft de *Zoroaftre*. *Orofmade* ou *Oromaze*, le dieu des jours, & *Arimane*, le génie des ténèbres, font l'origine du manichéifme. C'eft l'*Ofiris* & le *Typhon* des Egyptiens; c'eft la *Pandore* des Grecs; c'eft le vain effort de tous les fages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut refpectée dans l'Orient fous tous les gouvernemens; & au milieu de toutes les révolutions,

l'ancienne religion s'était toujours ſoutenue en Perſe : ni les dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Noushirvan ou *Coſroès le grand*, ſur la fin du ſixième ſiècle, avait étendu ſon empire dans une partie de l'Arabie pétrée, & de celle qu'on nommait heureuſe. Il en avait chaſſé les Abyſſins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proſcrivit, autant qu'il le put, le chriſtianiſme de ſes propres Etats, forcé à cette ſévérité par le crime d'un fils de ſa femme, qui, s'étant fait chrétien, ſe révolta contre lui.

Les enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel père, déſolaient la Perſe par des guerres civiles & par des parricides. Les ſucceſſeurs du légiſlateur *Juſtinien* aviliſſaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, par les intrigues du patriarche *Cyriaque*, par celles de quelques évêques, que *Phocas* punit enſuite de l'avoir ſervi. Le ſang de *Maurice* & de ſes cinq fils avait coulé ſous la main du bourreau ; & le pape *Grégoire le Grand*, ennemi des patriarches de Conſtantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans ſon parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant ſa vie.

L'empire de Rome en occident était anéanti ; un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jetait, dans les déſerts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de la puiſſance muſulmane.

CHAPITRE VI.

De l'Arabie & de Mahomet.

DE tous les légiſlateurs & de tous les conquérans, il n'en eſt aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'authenticité & dans un plus grand détail par ſes contemporains, que celle de *Mahomet*. Otez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toujours infatuée, le reſte eſt d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que nous nommons la Mecque, l'an 569 de notre ère vulgaire, au mois de mai. Son père s'appelait *Abdala*, ſa mère *Emine:* il n'eſt pas douteux que ſa famille ne fût une des plus conſidérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait deſcendre d'*Abraham* en droite ligne, eſt une de ces fables inventées par ce déſir ſi naturel d'en impoſer aux hommes.

Mœurs des Arabes.

Les mœurs & les ſuperſtitions des premiers âges que nous connaiſſons, s'étaient conſervées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit ſon grand-père *Abdala-Moutaleb* de ſacrifier un de ſes enfans. Une prêtreſſe de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtreſſe était conſacrée au culte d'une étoile, qu'on croit avoir été celle de *Syrius;* car chaque tribu avait ſon étoile ou ſa planète. (*a*) On rendait auſſi un culte à des génies,

(*a*) Voyez le Koran & la préface du Koran, écrite par le ſavant & judicieux *Sale*, qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

à des dieux mitoyens ; mais on reconnaissait un DIEU supérieur, & c'est en quoi presque tous les peuples se sont accordés.

Abdala-Moutaleb vécut, dit-on, cent dix ans : son petit-fils *Mahomet* porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre sur les confins de la Syrie; réduit à la pauvreté, un de ses oncles le donna pour facteur à une veuve, nommée *Cadige*, qui fesait en Syrie un négoce considérable : il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épousa bientôt son facteur; & l'oncle de *Mahomet*, qui fit ce mariage, donna douze onces d'or à son neveu : environ neuf cents francs de notre monnaie furent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obscur avec sa première femme *Cadige*, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient supérieur à ses compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la fallait à des Arabes; un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse; l'intrépidité d'*Alexandre*, sa libéralité, & la sobriété dont *Alexandre* aurait eu besoin pour être un grand-homme en tout.

Enfance de *Mahomet*.

Marié à 25 ans.

Son caractère.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait nécessaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni son courage, ni son application, ni sa santé : c'est ainsi qu'en parlent les contemporains; & ce portrait est justifié par ses actions.

Après avoir bien connu le caractère de ses concitoyens, leur ignorance, leur crédulité, & leur disposition

à l'enthouſiaſme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophète. Il forma le deſſein d'abolir dans ſa patrie le ſabiſme, qui conſiſte dans le mélange du culte de DIEU & de celui des aſtres ; le judaïſme, déteſté de toutes les nations, & qui prenait une grande ſupériorité dans l'Arabie ; enfin le chriſtianiſme, qu'il ne connaiſſait que par les abus de pluſieurs ſectes répandues autour de ſon pays. Il prétendait rétablir le culte ſimple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il ſe diſait deſcendu, & rappeler les hommes à l'unité d'un DIEU, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'eſt en effet ce qu'il déclare expreſſément dans le troiſième *Sura* ou chapitre de ſon Koran. DIEU *connaît, & vous ne connaiſſez pas. Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était réſigné à* DIEU*; il n'était point du nombre des idolâtres.*

D'abord prophète chez lui.

Il eſt à croire que *Mahomet*, comme tous les enthouſiaſtes, violemment frappé de ſes idées, les débita d'abord de bonne-foi, les fortifia par des rêveries, ſe trompa lui-même en trompant les autres, & appuya enfin, par des fourberies néceſſaires, une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par ſe faire croire dans ſa maiſon, ce qui était probablement le plus difficile ; ſa femme & le jeune *Ali*, mari de ſa fille *Fatime*, furent ſes premiers diſciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui ; il devait bien s'y attendre : ſa réponſe aux menaces des Coracites, marque à la fois ſon caractère & la manière de s'exprimer, commune de ſa nation. *Quand vous viendriez à moi*, dit-il, *avec le ſoleil à la droite & la lune à la gauche, je ne reculerais pas dans ma carrière.*

Ses premiers disciples.

Il n'avait encore que ſeize diſciples, en comptant quatre femmes, quand il fut obligé de les faire ſortir de la Mecque où ils étaient perſécutés, & de les envoyer prêcher ſa religion en Ethiopie. Pour lui, il oſa reſter à la Mecque où il affronta ſes ennemis, & il fit de nouveaux proſélytes qu'il envoya encore en Ethiopie au nombre de cent. Ce qui affermit le plus ſa religion naiſſante, ce fut la converſion d'*Omar* qui l'avait long-temps perſécuté. *Omar*, qui depuis devint un ſi grand conquérant, s'écria dans une aſſemblée nombreuſe : *J'atteſte qu'il n'y a qu'un* DIEU, *qu'il n'a ni compagnon ni aſſocié, & que Mahomet eſt ſon ſerviteur & ſon prophète.*

Le nombre de ſes ennemis l'emportait encore ſur ſes partiſans. Ses diſciples ſe répandirent dans Médine; ils y formèrent une faction conſidérable. *Mahomet* perſécuté dans la Mecque, & condamné à mort, s'enfuit à Médine. Cette fuite, qu'on nomme *Hégire*, devint l'époque de ſa gloire & de la fondation de ſon empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été perſécuté, il n'aurait peut-être pas réuſſi. Réfugié à Médine, il y perſuada le peuple & l'aſſervit. Il battit d'abord, avec cent treize hommes, les Mecquois qui étaient venus fondre ſur lui au nombre de mille. Cette victoire, qui fut un miracle aux yeux de ſes ſectateurs, les perſuada que DIEU combattait pour eux, comme eux pour lui. Dès la première victoire, ils eſpérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque, vit ſes perſécuteurs à ſes pieds, conquit en neuf ans, par la parole & par les armes, toute l'Arabie, pays auſſi grand que la Perſe, & que les Perſes ni les Romains n'avaient

pu conquérir. Il ſe trouvait à la tête de quarante mille hommes, tous enivrés de ſon enthouſiaſme. Dans ſes premiers ſuccès, il avait écrit au roi de Perſe *Coſroès ſecond ;* à l'empereur *Héraclius;* au prince des Cophtes, gouverneur d'Egypte; au roi des Abyſſins; à un roi nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golfe perſique.

Il oſa leur propoſer d'embraſſer ſa religion; & ce qui eſt étrange, c'eſt que de ces princes il y en eut deux qui ſe firent mahométans : ce furent le roi d'Abyſſinie & ce *Mondar. Coſroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indignation. *Héraclius* répondit par des préſens. Le prince des Cophtes lui envoya une fille qui paſſait pour un chef-d'œuvre de la nature, & qu'on appelait *la belle Marie.*

Il attaque l'Empire romain.

Mahomet, au bout de neuf ans, ſe croyant aſſez fort pour étendre ſes conquêtes & ſa religion chez les Grecs & chez les Perſes, commença par attaquer la Syrie, ſoumiſe alors à *Héraclius*, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de diſputes métaphyſiques de religion, & qui avait pris le parti des monothélites, eſſuya en peu de temps deux propoſitions bien ſingulières; l'une de la part de *Coſroès ſecond*, qui l'avait long-temps vaincu, & l'autre de la part de *Mahomet. Coſroès* voulait qu'*Héraclius* embraſsât la religion des mages, & *Mahomet* qu'il ſe fît muſulman.

Ses progrès.

Le nouveau prophète donnait le choix à ceux qu'il voulait ſubjuguer, d'embraſſer ſa ſecte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'alcoran à treize dragmes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe ſi modique eſt une preuve que les peuples

qu'il soumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté depuis. De tous les législateurs qui ont fondé des religions, il est le seul qui ait étendu la sienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères; mais nul fondateur de secte n'avait été conquérant. Ce privilége unique est aux yeux des musulmans l'argument le plus fort, que la Divinité prit soin elle-même de seconder leur prophète.

Enfin *Mahomet*, maître de l'Arabie, & redoutable à tous ses voisins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine, à l'âge de soixante-trois ans & demi, voulut que ses derniers momens parussent ceux d'un héros & d'un juste : *Que celui à qui j'ai fait violence & injustice paraisse*, s'écria-t-il, *& je suis prêt à lui faire réparation.* Un homme se leva, qui lui redemanda quelque argent; *Mahomet* le lui fit donner, & expira peu de temps après, regardé comme un grand-homme par ceux même qui le connaissaient pour un imposteur, & révéré comme un prophète par tout le reste. Sa mort 632.

Ce n'était pas sans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il fallait bien même qu'il fût très-savant pour sa nation & pour son temps, puisqu'on a de lui quelques aphorismes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes, comme *César* celui des Romains. Il se donne, à la vérité, le titre de prophète non lettré; mais on peut savoir écrire, & ne pas s'arroger le nom de savant. Il était poëte; la plupart des derniers versets de ses chapitres sont rimés; le reste est en prose cadencée. La poësie ne servit pas peu à rendre son alcoran respectable.

Mahomet, savant pour son temps.

Les Arabes fesaient un très-grand cas de la poësie; & lorsqu'il y avait un bon poëte dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambassade de félicitation à celle qui avait produit un auteur, qu'on regardait comme inspiré & comme utile. On affichait les meilleures poësies dans le temple de la Mecque; & quand on y afficha le second chapitre de *Mahomet*, qui commence ainsi : *Il ne faut point douter; c'est ici la science des justes, de ceux qui croient aux mystères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générosité, &c.* alors le premier poëte de la Mecque, nommé *Abid*, déchira ses propres vers affichés au temple, admira *Mahomet* & se rangea sous sa loi. (*a*) Voilà des mœurs, des usages, des faits si différens de tout ce qui se passe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers est varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos usages.

Naïveté des écrivains orientaux.

Les arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand détail. Tout y ressent la simplicité barbare des temps qu'on nomme héroïques. Son contrat de mariage avec sa première femme *Cadige* est exprimé en ces mots : *Attendu que Cadige est amoureuse de Mahomet, & Mahomet pareillement amoureux d'elle.* On voit quels repas apprêtaient ses femmes : on apprend le nom de ses épées & de ses chevaux. On peut remarquer, surtout dans son peuple, des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat, au nom de la Divinité, la même soif

(*a*) Lisez le commencement du *Koran*; il est sublime.

du butin, le même partage des dépouilles, & tout ſe rapportant à cet objet.

Mais en ne conſidérant ici que les choſes humaines, & en feſant toujours abſtraction des jugemens de DIEU, & de ſes voies inconnues; pourquoi *Mahomet* & ſes ſucceſſeurs, qui commencèrent leurs conquêtes préciſément comme les Juifs, firent-ils de ſi grandes choſes, & les Juifs de ſi petites? Ne ſerait-ce point parce que les muſulmans eurent le plus grand ſoin de ſoumettre les vaincus à leur religion, tantôt par la force, tantôt par la perſuaſion? Les Hébreux, au contraire, aſſocièrent rarement les étrangers à leur culte. Les muſulmans arabes incorporèrent à eux les autres nations; les Hébreux s'en tinrent toujours ſéparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un enthouſiaſme plus courageux, une politique plus généreuſe & plus hardie. Le peuple hébreu avait en horreur les autres nations, & craignait toujours d'être aſſervi; le peuple arabe, au contraire, voulut attirer tout à lui, & ſe crut fait pour dominer.

Arabes infiniment ſupérieurs aux Juifs.

Si ces Iſmaélites reſſemblaient aux Juifs par l'enthouſiaſme & la ſoif du pillage, ils étaient prodigieuſement ſupérieurs par le courage, par la grandeur d'ame, par la magnanimité : leur hiſtoire, ou vraie ou fabuleuſe avant *Mahomet*, eſt remplie d'exemples d'amitié, tels que la Grèce en inventa dans les fables de *Pilade* & d'*Oreſte*, de *Théſée* & de *Pirythoüs*. L'hiſtoire des *Barmécides* n'eſt qu'une ſuite de générosités inouies qui élèvent l'ame. Ces traits caractériſent une nation. On ne voit, au contraire, dans toutes les annales du peuple hébreu aucune action généreuſe. Ils ne connaiſſent ni l'hoſpitalité, ni la libéralité,

ni la clémence. Leur fouverain bonheur eft d'exercer l'ufure avec les étrangers; & cet efprit d'ufure, principe de toute lâcheté, eft tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'eft l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'efpèce d'éloquence qui leur eft propre. Leur gloire eft de mettre à feu & à fang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans; ils ne réfervent que les filles nubiles; ils affaffinent leurs maîtres quand ils font efclaves; ils ne favent jamais pardonner quand ils font vainqueurs; ils font les ennemis du genre-humain. Nulle politeffe, nulle fcience, nul art perfectionné dans aucun temps chez cette nation atroce. Mais dès le fecond fiècle de l'hégire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe, dans les fciences & dans les arts, malgré leur loi qui femble l'ennemie des arts.

Abubéker. La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exécutée. Il avait nommé *Ali* fon gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de fon empire. Mais l'ambition, qui l'emporte fur le fanatifme même, engagea les chefs de fon armée à déclarer calife, c'eft à-dire vicaire du prophète, le vieux *Abubéker* fon beau-père, dans l'efpérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la fucceffion. *Ali* refta dans l'Arabie, attendant le temps de fe fignaler.

Cette divifion fut la première femence du grand fchifme qui fépare aujourd'hui les fectateurs d'*Omar* & ceux d'*Ali*, les Sunni & les Chias, les Turcs & les Perfans modernes.

Abubéker raffembla d'abord en un corps les feuilles éparfes de l'alcoran. On lut, en préfence de tous les

chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns ſur des feuilles de palmier, les autres ſur du parchemin; & on établit ainſi ſon authenticité invariable. Le reſpect ſuperſtitieux pour ce livre alla juſqu'à ſe perſuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la queſtion fut de ſavoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou ſeulement au temps de *Mahomet* : les plus dévots ſe déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena ſes muſulmans en Paleſtine, & y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après, avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante ſous de notre monnaie par jour, de tout le butin qu'on partageait, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inſpirent.

Teſtament remarquable d'*Abubéker*.

Abubéker paſſe chez les Oſmanlis pour un grand-homme & pour un muſulman fidèle : c'eſt un des ſaints de l'alcoran. Les Arabes rapportent ſon teſtament conçu en ces termes : *Au nom de* DIEU *très-miſéricordieux, voici le teſtament d'Abubéker, fait dans le temps qu'il eſt prêt à paſſer de ce monde à l'autre, dans le temps où les infidèles croient, où les impies ceſſent de douter, & où les menteurs diſent la vérité.* Ce début ſemble être d'un homme perſuadé. Cependant *Abubéker*, beau-père de *Mahomet*, avait vu ce prophète de bien près. Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophète, ou qu'il ait été le complice d'une impoſture illuſtre, qu'il regardait comme néceſſaire. Sa place lui ordonnait d'en impoſer aux hommes pendant ſa vie & à ſa mort.

Omar. *Omar*, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui aient défolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de fon territoire, par les ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ces étoffes de foie qui portent encore fon nom. Il chaffe de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appelait Romains. Il reçoit à compofition, après un long fiége, la ville de Jérufalem, prefque toujours occupée par des étrangers qui fe fuccédèrent les uns aux autres, depuis que *David* l'eut enlevée à fes anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'eft qu'il laiffa aux juifs & aux chrétiens, habitans de Jérufalem, une pleine liberté de confcience.

Année 15 de l'hégire. 637 de l'ère vulgaire.

Dans le même temps, les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perfe. Le dernier des rois perfans, que nous appelons *Hormifdas IV*, livre bataille aux Arabes, à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perfes paffent fous la domination d'*Omar*, plus facilement qu'ils n'avaient fubi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages que le vainqueur de *Darius* avait refpectée; car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Des mages. Les mages, adorateurs d'un feul DIEU, ennemis de tout fimulacre, révéraient dans le feu, qui donne la vie à la nature, l'emblême de la Divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaiffance qu'ils avaient des mathématiques, de l'aftronomie & de l'hiftoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs, alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion confacrée par tant de fiècles, pour une fecte ennemie qui

qui venait de naître. La plupart ſe retirèrent aux extrémités de la Perſe & de l'Inde. C'eſt-là qu'ils vivent aujourd'hui, ſous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parſis*, d'*Ignicoles ;* ne ſe mariant qu'entre eux, entretenant le feu ſacré, fidèles à ce qu'ils connaiſſent de leur ancien culte ; mais ignorans, mépriſés, &, à leur pauvreté près, ſemblables aux Juifs ſi long-temps diſperſés ſans s'allier aux autres nations, & plus encore aux Banians, qui ne ſont établis & diſperſés que dans l'Inde & en Perſe. Il reſta un grand nombre de familles guèbres ou ignicoles à Iſpahan, juſqu'au temps de *Sha-Abbas* qui les bannit, comme *Iſabelle* chaſſa les juifs d'Eſpagne. Ils ne furent tolérés dans les faubourgs que de cette ville ſous ſes ſucceſſeurs. Les ignicoles maudiſſent depuis long-temps dans leur prière *Alexandre* & *Mahomet ;* il eſt à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* ſubjugue la Perſe, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Lybie. C'eſt dans cette conquête que fut brûlée la fameuſe bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaiſſances & des erreurs des hommes, commencé par *Ptolémée Philadelphe*, & augmenté par tant de rois. Alors les Sarraſins ne voulaient de ſcience que l'alcoran, mais ils feſaient déjà voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entrepriſe de renouveler en Egypte l'ancien canal creuſé par les rois, & rétabli enſuite par *Trajan*, & de rejoindre ainſi le Nil à la mer Rouge, eſt digne des ſiècles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail ſous le califat d'*Omar*, & en vient à bout. Quelle différence entre le génie

Bibliothèque d'Alexandrie brûlée.

des Arabes & celui des Turcs ! Ceux-ci ont laiſſé périr un ouvrage dont la conſervation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Mœurs des Arabes, ſemblables à celles des guerriers de l'Iliade.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui ſe plaiſent à comparer les génies des nations, verront avec plaiſir combien les mœurs, les uſages du temps de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar*, reſſemblaient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peintre fidèle. On voit les chefs défier à un combat ſingulier les chefs ennemis ; on les voit s'avancer hors des rangs, & combattre aux yeux de deux armées, ſpectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils ſe parlent, ils ſe bravent, ils invoquent DIEU avant d'en venir aux mains. On livra pluſieurs combats ſinguliers dans ce genre, au ſiége de Damas.

Il eſt évident que les combats des Amazones, dont parlent *Homère* & *Hérodote*, ne ſont point fondés ſur des fables. Les femmes de la tribu d'Imiar, de l'Arabie heureuſe, étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'*Abubéker* & d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécuſſent ſans hommes ; mais dans les temps & dans les pays où l'on menait une vie agreſte & paſtorale, il n'eſt pas ſurprenant que des femmes, auſſi durement élevées que les hommes, aient quelquefois combattu comme eux. On voit ſurtout au ſiége de Damas, une de ces femmes de la tribu d'Imiar venger la mort de ſon mari tué à ſes côtés, & percer d'un coup de flèche le commandant de la ville. Rien ne juſtifie plus l'*Arioſte* & le *Taſſe*, qui dans leurs poëmes font combattre tant d'héroïnes.

L'hiſtoire vous en préſentera plus d'une dans les temps de la chevalerie. Ces uſages, toujours très-rares, paraiſſent aujourd'hui incroyables, ſurtout depuis que l'artillerie ne laiſſe plus agir la valeur, l'adreſſe, l'agilité de chaque combattant; & que les armées ſont devenues des eſpèces de machines régulières, qui ſe meuvent comme par des reſſorts.

Les diſcours des héros arabes à la tête des armées, ou dans les combats ſinguliers, ou en jurant des trèves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans *Homère;* mais ils ont incomparablement plus d'enthouſiaſme & de ſublime.

Vers l'an 11 de l'hégire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* & celle des Sarraſins, le général mahométan, nommé *Dherrar*, eſt pris; les Arabes en ſont épouvantés. *Raſi*, un de leurs capitaines, court à eux: *Qu'importe*, leur dit-il, *que Dherrar ſoit pris ou mort?* DIEU *eſt vivant & vous regarde, combattez;* il leur fait tourner tête, & remporte la victoire.

Un autre s'écrie: *Voilà le ciel, combattez pour* DIEU, *& il vous donnera la terre.*

Le général *Kaled* prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, & la renvoie ſans rançon: on lui demande pourquoi il en uſe ainſi: *C'eſt*, dit-il, *que j'eſpère reprendre bientôt la fille avec le père à Conſtantinople.*

Quand le calife *Moavia*, prêt d'expirer, l'an 60 de l'hégire, fit aſſurer à ſon fils *Ieſid* le trône des califes, qui juſqu'alors était électif, il dit: *Grand* DIEU! *ſi j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie d'affermir mon fils ſur le trône; mais ſi je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en précipiter.*

Tout ce qui arrive alors, caractérise un peuple supérieur. Les succès de ce peuple conquérant semblent dus encore plus à l'enthousiasme qui l'anime, qu'à ses conducteurs; car *Omar* est assassiné par un esclave perse, l'an 653 de notre ère. *Othman*, son successeur, l'est en 655 dans une émeute. *Ali*, ce fameux gendre de *Mahomet*, n'est élu & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt assassiné au bout de cinq ans, comme ses prédécesseurs, & cependant les armes musulmanes sont toujours heureuses. Ce calife *Ali*, que les Persans révèrent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes, en opposition à ceux d'*Omar*, avait transféré le siége des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* est enseveli, dans celle de Cufa, sur les bords de l'Euphrate: à peine en reste-t-il aujourd'hui des ruines. C'est le sort de Babylone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Chaldée, qui n'étaient bâties que de briques.

Beaux siècles des Arabes.

Il est évident que le génie du peuple arabe, mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois siècles, & ressembla en cela au génie des anciens Romains. C'est en effet sous *Valid*, le moins guerrier des califes, que se font les plus grandes conquêtes. Un de ses généraux étend son empire jusqu'à Samarkande, en 707. Un autre attaque en même temps l'empire des Grecs vers la mer Noire. Un autre, en 711, passe d'Egypte en Espagne, soumise aisément tour à tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & les Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le sultan d'Egypte secoue à la vérité le joug

du grand calife de Bagdat; & *Abdérame*, gouverneur de l'Efpagne conquife, ne reconnaît plus le fultan d'Egypte : cependant, tout plie encore fous les armes mufulmanes.

Cet *Abdérame*, petit-fils du calife *Hefcham*, prend les royaumes de Caftille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc; il s'empare de la Guienne & du Poitou; & fans *Charles-Martel* qui lui ôta la victoire & la vie, la France était une province mahométane.

Après le règne de dix-neuf califes de la maifon des Ommiades, commence la dynaftie des califes Abaffides, vers l'an 752 de notre ère. *Abougiafar-Almanzor*, fecond calife Abaffide, fixa le fiége de ce grand empire à Bagdat, au-delà de l'Euphrate, dans la Chaldée. Les Turcs difent qu'il en jeta les fondemens. Les Perfans affurent qu'elle était très-ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'eft cette ville qu'on appelle quelquefois Babylone, & qui a été le fujet de tant de guerres entre la Perfe & la Turquie.

La domination des califes dura fix cents cinquante-cinq ans. Defpotiques dans la religion comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainfi que le grand-lama, mais ils avaient une autorité plus réelle; & dans les temps même de leur décadence, ils furent refpectés des princes qui les perfécutaient. Tous ces fultans turcs, arabes, tartares, reçurent l'inveftiture des califes avec bien moins de conteftation que plufieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baifait point les pieds du calife; mais on fe profternait fur le feuil de fon palais.

Si jamais puiſſance a menacé toute la terre, c'eſt celle de ces califes; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthouſiaſme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs ſoldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils aſſiégèrent Conſtantinople, qui devait un jour devenir mahométane; les diviſions, preſque inévitables parmi tant de chefs audacieux, n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils reſſemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient ſubjugué l'Aſie mineure.

Aaron-al-Raſchild.

A meſure que les mahométans devinrent puiſſans, ils ſe polirent. Ces califes, toujours reconnus pour ſouverains de la religion, & en apparence de l'empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de ſi loin, tranquilles dans leur nouvelle Babylone, y font bientôt renaître les arts. *Aaron-al-Raſchild*, contemporain de *Charlemagne*, plus reſpecté que ſes prédéceſſeurs, & qui ſut ſe faire obéir juſqu'en Eſpagne & aux Indes, ranima les ſciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres, compoſa des vers, & fit ſuccéder dans ſes vaſtes Etats la politeſſe à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déjà les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connumes en Allemagne & en France le cours des aſtres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot ſeul d'*Almanach* en eſt encore un témoignage.

Arts des Arabes.

L'almageſte de *Ptolomée* fut alors traduit du grec en arabe par l'aſtronome *Ben-Honaïn*. Le calife *Almamon* fit meſurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre : opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cents ans

après, ſous *Louis XIV.* Ce même aſtronome *Ben-Honaïn* pouſſa ſes obſervations aſſez loin, reconnut ou que *Ptolomée* avait fixé la plus grande déclinaiſon du ſoleil trop au ſeptentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-ſix mille ans, qu'on avait aſſignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup raccourcie.

La chimie & la médecine étaient cultivées par les Arabes. La chimie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus ſalutaires que ceux qui étaient auparavant en uſage dans l'école d'*Hippocrate* & de *Galien*. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encore aſſez; ſoit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, ſoit plutôt qu'il porte le nom du fameux arabe *Geber*, qui enſeignait cet art dans notre huitième ſiècle. Enfin, dès le ſecond ſiècle de *Mahomet*, il fallut que les chrétiens d'occident s'inſtruiſiſſent chez les muſulmans.

Beaux vers arabes.

Une preuve infaillible de la ſupériorité d'une nation dans les arts de l'eſprit, c'eſt la culture perfectionnée de la poëſie. Je ne parle pas de cette poëſie enflée & giganteſque, de ce ramas de lieux communs, inſipides, ſur le ſoleil, la lune & les étoiles, les montagnes & les mers; mais de cette poëſie ſage & hardie, telle qu'elle fleurit du temps d'*Auguſte*, telle qu'on l'a vu renaître ſous *Louis XIV.* Cette poëſie d'image & de ſentiment fut connue du temps d'*Aaron-al-Raſchild.* En voici entre autres exemples un qui m'a frappé, & que je rapporte ici parce qu'il eſt

court. Il s'agit de la célèbre disgrace de *Giafar le Barmécide*.

Mortel, faible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
Connais quelle est des rois la faveur passagère;
Contemple *Barmécide*, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers surtout est traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que *tremble d'être heureux*. La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis long-temps; elle était fixée avant *Mahomet*, & ne s'est point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas seulement laissé la moindre trace. De quelque côté que nous nous tournions, il faut avouer que nous n'existons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre; & c'est peut-être parce que nous sommes venus les derniers.

CHAPITRE VII.

De l'alcoran, & de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle, & si elle a été persécutante.

LE précédent chapitre a pu nous donner quelque connaissance des mœurs de *Mahomet* & de ses Arabes, par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution si grande & si prompte. Il faut tracer à présent une peinture fidèle de leur religion.

C'est un préjugé répandu parmi nous, que le mahométisme n'a fait de si grands progrès que parce qu'il favorise les inclinations voluptueuses. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'Orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* en réduisit à quatre le nombre illimité jusqu'alors. Il est dit que *David* avait dix-huit femmes, & *Salomon* sept cents, avec trois cents concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueuse, & celle de *Mahomet* était sévère.

Polygamie.

C'est un grand problème parmi les politiques, si la polygamie est utile à la société & à la propagation. L'Orient a décidé cette question dans tous les siècles, & la nature est d'accord avec les peuples orientaux, dans presque toute espèce animale, chez qui plusieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le temps perdu par les grossesses, par les couches, par les incommodités

naturelles aux femmes, femblent exiger que ce temps foit réparé. Les femmes, dans les climats chauds, ceffent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met fa gloire & fa profpérité dans un grand nombre d'enfans, a befoin d'une femme qui remplace une époufe inutile. Les lois de l'Occident femblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes & à l'Etat; il n'eft point d'objet de légiflation qui ne puiffe être un fujet de difpute. Ce n'eft pas ici la place d'une differtation; notre objet eft de peindre les hommes plutôt que de les juger.

Paradis de *Mahomet*, le même que chez tous les anciens.

On déclame tous les jours contre le paradis fenfuel de *Mahomet;* mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* époufa *Hébé* dans le ciel, pour récompenfe des peines qu'il avait éprouvées fur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les dieux; & puifque l'homme était fuppofé reffufciter avec fes fens, il était naturel de fuppofer auffi qu'il goûterait, foit dans un jardin, foit dans quelqu'autre globe, les plaifirs propres aux fens qui doivent jouir, puifqu'ils fubfiftent. Cette créance fut celle des pères de l'Eglife du fecond & du troifième fiècle. C'eft ce qu'attefte précifément *St Juftin*, dans la feconde partie de fes Dialogues : *Jérufalem*, dit-il, *fera agrandie & embellie, pour recevoir les faints qui jouiront pendant mille ans de tous les plaifirs des fens.* Enfin le mot de *paradis* ne défigne qu'un jardin planté d'arbres fruitiers.

Cent auteurs, qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine neftorien qui avait compofé l'Alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres

Boheïra ; mais il eſt évident que les chapitres de l'Alcoran furent écrits ſuivant l'occurrence, dans les voyages de *Mahomet*, & dans ſes expéditions militaires. Avait-il toujours ce moine avec lui ? On a cru encore, ſur un paſſage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne ſavait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poëte, un médecin, un légiſlateur, aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de ſa tribu apprenaient ?

Le Koran, que je nomme ici Alcoran, pour me conformer à notre vicieux uſage, veut dire *le livre* ou *la lecture.* Ce n'eſt point un livre hiſtorique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles ; ce n'eſt pas non plus un livre purement de lois, comme le Lévitique ou le Deutéronome, ni un recueil de pſaumes & de cantiques, ni une viſion prophétique & allégorique dans le goût de l'Apocalypſe ; c'eſt un mélange de tous ces divers genres, un aſſemblage de ſermons dans leſquels on trouve quelques faits, quelques viſions, des révélations, des lois religieuſes & civiles. L'Alcoran.

Le Koran eſt devenu le code de la juriſprudence, ainſi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprètes de ce livre conviennent que ſa morale eſt contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chaſſe ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offenſe ; faites du bien à tous ; ne conteſtez point avec les ignorans.*

Il aurait dû bien plutôt recommander de ne point diſputer avec les ſavans ; mais dans cette partie du monde, on ne ſe doutait pas qu'il y eût ailleurs de la ſcience & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre eſt rempli, ſelon le goût oriental, on ne laiſſe pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître ſublimes. *Mahomet*, par exemple, parlant de la ceſſation du déluge, s'exprime ainſi : *Dieu dit, Terre, engloutis tes eaux; Ciel, puiſe les ondes que tu as verſées : le ciel & la terre obéirent.*

Sa définition de DIEU eſt d'un genre plus véritablement ſublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait : *C'eſt celui*, répondit-il, *qui tient l'être de ſoi-même, & de qui les autres le tiennent; qui n'engendre point & qui n'eſt point engendré, & à qui rien n'eſt ſemblable dans toute l'étendue des êtres.* Cette fameuſe réponſe, conſacrée dans tout l'Orient, ſe trouve preſque mot à mot dans l'antépénultième chapitre du Koran.

Il eſt vrai que les contradictions, les abſurdités, les anachroniſmes ſont répandus en foule dans ce livre. On y voit ſurtout une ignorance profonde de la phyſique la plus ſimple & la plus connue. C'eſt-là la pierre de touche des livres que les fauſſes religions prétendent écrits par la Divinité, car DIEU n'eſt ni abſurde ni ignorant; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore, & les imans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du Koran diſtinguent toujours le ſens poſitif & l'allégorique, la lettre & l'eſprit. On reconnaît le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte. Un des plus autoriſés commentateurs dit : *Que le Koran porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête*, pour ſignifier l'eſprit & la lettre.

Une chofe qui peut furprendre bien des lecteurs, c'eft qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, finon que *Mahomet* était prophète de DIEU.

En premier lieu, l'unité d'un être fuprême, créateur & confervateur, était très-ancienne. Les peines & les récompenfes dans une autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enfer avaient été admifes chez les Chinois, les Indiens, les Perfes, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & enfuite chez les Juifs, & furtout chez les chrétiens dont la religion confacra cette doctrine.

Que la religion mahométane était très-ancienne.

L'Alcoran reconnaît des anges & des génies ; & cette créance vient des anciens Perfes. Celle d'une réfurrection & d'un jugement dernier était vifiblement puifée dans le Talmud & dans le chriftianifme. Les mille ans que DIEU emploiera, felon *Mahomet*, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, font des acceffoires qui n'empêchent pas que cette idée ne foit entièrement empruntée. Le pont aigu fur lequel les reffufcités pafferont, & du haut duquel les réprouvés tomberont en enfer, eft tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'eft chez ces mêmes mages, c'eft dans leur Jannat que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin où les hommes, revivans avec tous leurs fens perfectionnés, goûteront par ces fens mêmes toutes les voluptés qui leur font propres, fans quoi ces fens leur feraient inutiles. C'eft là qu'il a puifé l'idée de fes *houris*, de ces femmes céleftes qui feront le partage des élus, & que les mages appelaient *hourani*, comme on le voit dans le Sadder. Il n'exclut point les femmes de fon paradis, comme on le dit fouvent parmi nous.

Ce n'eſt qu'une raillerie ſans fondement, telle que les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'eſt le nom du paradis; mais il promet pour ſouveraine béatitude la viſion, la communication de l'Etre ſuprême.

Le dogme de la prédeſtination abſolue, & de la fatalité qui ſemble aujourd'hui caractériſer le mahométiſme, était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'eſt pas moins claire dans l'Iliade que dans l'Alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circonciſion, les ablutions, les prières, le pélerinage de la Mecque, *Mahomet* ne fit que ſe conformer pour le fond aux uſages reçus. La circonciſion était pratiquée de temps immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions furent toujours recommandées dans l'Orient, comme un ſymbole de la pureté de l'ame.

Point de religion ſans prières. La loi que *Mahomet* porta, de prier cinq fois par jour, était gênante, & cette gêne même fut reſpectable. Qui aurait oſé ſe plaindre que la créature ſoit obligée d'adorer cinq fois par jour ſon créateur?

Quant au pélerinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le Kaaba & ſur la pierre noire, peu de perſonnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de ſiècles. Le Kaaba paſſait pour le plus ancien temple du monde; & quoiqu'on y vénérât alors trois cents idoles, il était principalement ſanctifié par la pierre noire, qu'on diſait être le tombeau d'*Iſmaël*. Loin d'abolir ce

pélerinage, *Mahomet*, pour ſe concilier les Arabes, en fit un précepte poſitif.

Le jeûne était établi chez pluſieurs peuples, & chez les juifs, & chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très-ſévère, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'eſt pas permis de boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du ſoleil; & ce mois lunaire arrivant ſouvent au plus fort de l'été, le jeûne devint par-là d'une ſi grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adouciſſemens, ſurtout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait recommandé l'aumône. La mahométane eſt la ſeule qui en ait fait un précepte légal, poſitif, indiſpenſable. L'Alcoran ordonne de donner deux & demi pour cent de ſon revenu, ſoit en argent, ſoit en denrées.

On voit évidemment que toutes les religions ont emprunté tous leurs dogmes & tous leurs rites les unes des autres.

Dans toutes ces ordonnances poſitives, vous ne trouverez rien qui ne ſoit conſacré par les uſages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'eſt-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abſtenir, vous ne trouverez que la défenſe générale à toute une nation de boire du vin, qui ſoit nouvelle & particulière au mahométiſme. Cette abſtinence dont les muſulmans ſe plaignent, & ſe diſpenſent ſouvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérait trop aiſément la ſanté & la raiſon. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que des hommes voués au ſervice de la Divinité, ſe fuſſent abſtenus

de cette liqueur. Plufieurs colléges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient impofé cette mortification. (*a*)

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes: *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour prefque infupportable à fes mufulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Bofnie & la Servie. Il ne favait pas que les Arabes viendraient un jour jufqu'au milieu de la France, & les Turcs mahométans devant les baftions de Vienne.

Il en eft de même de la défenfe de manger du porc, du fang & des bêtes mortes de maladies; ce font des préceptes de fanté: le porc furtout eft une nourriture très-dangereufe dans ces climats, auffi-bien que dans la Paleftine, qui en eft voifine. Quand le mahométifme s'eft étendu dans les pays plus froids, l'abftinence a ceffé d'être raifonnable, & n'a pas ceffé de fubfifter.

La prohibition de tous les jeux de hafard eft peut-être la feule loi dont on ne puiffe trouver d'exemple dans aucune religion. Elle reffemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il femble que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour peupler & pour combattre.

Toutes ces lois, qui, à la polygamie près, font fi auftères, & fa doctrine qui eft fi fimple, attirèrent bientôt à fa religion le refpect & la confiance. Le dogme furtout de l'unité d'un DIEU, préfenté fans myftère, & proportionné à l'intelligence humaine,

(*a*) Voyez dans le *Dictionnaire philofophique*, les articles *Arot* & *Marot*.

rangea

rangea ſous ſa loi une foule de nations ; & juſqu'à des nègres dans l'Afrique, & à des inſulaires dans l'Océan indien.

Cette religion s'appela l'*Islamiſme*, c'eſt-à-dire, réſignation à la volonté de DIEU ; & ce ſeul mot devait faire beaucoup de proſélytes. Ce ne fut point par les armes que l'*Islamiſme* s'établit dans plus de la moitié de notre hémiſphère, ce fut par l'enthouſiaſme, par la perſuaſion, & ſurtout par l'exemple des vainqueurs, qui a tant de force ſur les vaincus. *Mahomet*, dans ſes premiers combats en Arabie contre les ennemis de ſon impoſture, feſait tuer ſans miſéricorde ſes compatriotes rénitens. Il n'était pas alors aſſez puiſſant pour laiſſer vivre ceux qui pouvaient détruire ſa religion naiſſante. Mais ſi tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer, les Arabes, franchiſſant les limites de leur pays dont ils n'étaient point ſortis juſqu'alors, ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion muſulmane. Ils donnèrent toujours le choix aux peuples ſubjugués d'être muſulmans, ou de payer tribut. Ils voulaient piller, dominer, faire des eſclaves, mais non pas obliger ces eſclaves à croire. Quand ils furent enſuite dépoſſédés de l'Aſie par les Turcs & par les Tartares, ils firent des proſélytes de leurs vainqueurs mêmes ; & des hordes de Tartares devinrent un grand peuple muſulman. Par-là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont ſubjugué. Iſlamiſme.

Le peu que je viens de dire, dément bien tout ce que nos hiſtoriens, nos déclamateurs & nos préjugés nous diſent ; mais la vérité doit les combattre.

Bornons-nous toujours à cette vérité hiſtorique; le légiſlateur des muſulmans, homme puiſſant & terrible, établit ſes dogmes par ſon courage & par ſes armes; cependant, ſa religion devint indulgente & tolérante. L'inſtituteur divin du chriſtianiſme, vivant dans l'humilité & dans la paix, prêcha le pardon des outrages; & ſa ſainte & douce religion eſt devenue, par nos fureurs, la plus intolérante de toutes, & la plus barbare. (*)

Sectes mahométanes.

Les mahométans ont eu, comme nous, des ſectes & des diſputes ſcolaſtiques; il n'eſt pas vrai qu'il y ait ſoixante & treize ſectes chez eux, c'eſt une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient ſoixante & dix, les juifs ſoixante & onze, les chrétiens ſoixante & douze, & que les muſulmans, comme plus parfaits, devaient en avoir ſoixante & treize: étrange perfection, & bien digne des ſcolaſtiques de tous les pays!

Les diverſes explications de l'alcoran formèrent chez eux les ſectes qu'ils nommèrent orthodoxes, & celles qu'ils nommèrent hérétiques. Les orthodoxes ſont les ſonnites, c'eſt-à-dire les traditioniſtes, docteurs attachés à la tradition la plus ancienne, laquelle ſert de ſupplément à l'alcoran. Ils ſont diviſés en quatre ſectes, dont l'une domine aujourd'hui à Conſtantinople, une autre en Afrique, une troiſième en Arabie, & une quatrième en Tartarie &

(*) Voyez dans le *Dictionnaire philoſophique* tous les articles concernant les Albigeois, les Vaudois, les Huſſites, Mérindol, Cabrières, le maſſacre de Vaſſi, la Saint Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, & de douze millions d'hommes égorgés en Amérique au nom de JESUS-CHRIST & de la bonne Vierge ſa mère.

aux Indes ; elles ſont regardées comme également utiles pour le ſalut.

Les hérétiques ſont ceux qui nient la prédeſtination abſolue , ou qui diffèrent des ſonnites ſur quelques points de l'école. Le mahométiſme a eu ſes pélagiens, ſes ſcotiſtes , ſes thomiſtes , ſes moliniſtes , ſes janſéniſtes : toutes ces ſectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut, pour qu'une ſecte faſſe naître de grands troubles, qu'elle attaque les fondemens de la ſecte dominante, qu'elle la traite d'impie, d'ennemie de DIEU & des hommes, qu'elle ait un étendard que les eſprits les plus groſſiers puiſſent apercevoir ſans peine, & ſous lequel les peuples puiſſent aiſément ſe rallier. Telle a été la ſecte d'*Ali*, rivale de la ſecte d'*Omar ;* mais ce n'eſt que vers le ſeizième ſiècle que ce grand ſchiſme s'eſt établi ; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.

CHAPITRE VIII.

De l'Italie & de l'Egliſe, avant Charlemagne. Comment le Chriſtianiſme s'était établi. Examen s'il a ſouffert autant de perſécutions qu'on le dit.

RIEN n'eſt plus digne de notre curioſité que la manière dont DIEU voulut que l'Egliſe s'établît, en feſant concourir les cauſes ſecondes à ſes décrets éternels. Laiſſons reſpectueuſement ce qui eſt divin à ceux qui en ſont les dépoſitaires, & attachons-nous uniquement à l'hiſtorique. Des diſciples de

Jean s'établiſſent d'abord dans l'Arabie voiſine de Jéruſalem ; mais les diſciples de *Jéſus* vont plus loin. Les philoſophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de juifs, ſe joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des expreſſions de leur philoſophie, comme celle du *Logos*, ſans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déjà quelques chrétiens à Rome du temps de *Néron* : on les confondait avec les juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abſtenant comme eux des alimens défendus par la loi moſaïque. Pluſieurs même étaient circoncis, & obſervaient le ſabbat. Ils étaient encore ſi obſcurs, que ni l'hiſtorien *Joſephe*, ni *Philon* n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-juifs demi-chrétiens étaient dès le commencement partagés en pluſieurs ſectes, ébionites, marcionites, carpocratiens, valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie, les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait ſon évangile, & les véritables juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Juifs toujours privilegiés.

Ces juifs, également rigides & fripons, étaient encore dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du temps d'*Auguſte* ; mais *Tibère* en fit paſſer la moitié en Sardaigne pour peupler cette île, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'uſuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laiſſait jouir de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des ſynagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome

chrétienne, où ils font en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres, comme une efpèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies juives n'avaient pas affez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile, & qui ne pouvaient couper du cuir & faire des fandales, fefaient des fables. Ils favaient les noms des anges, de la feconde femme d'*Adam* & de fon précepteur, & ils vendaient aux dames romaines des philtres pour fe faire aimer. Leur haine pour les chrétiens, ou galiléens, ou nazaréens, comme on les nommait alors, tenait de cette rage dont tous les fuperftitieux font animés contre tous ceux qui fe féparent de leur communion. Ils accufèrent les juifs chrétiens de l'incendie qui confuma une partie de Rome fous *Néron*. Il était auffi injufte d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur : ni lui, ni les chrétiens, ni les juifs n'avaient aucun intérêt à brûler Rome ; mais il fallait apaifer le peuple qui fe foulevait contre des étrangers, également haïs des Romains & des juifs. On abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. Il femble qu'on n'aurait pas dû compter, parmi les perfécutions faites à leur foi, cette violence paffagère : elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaiffait pas, & que les Romains confondaient avec le judaïfme, protégé par les lois autant que méprifé.

S'il eft vrai qu'on ait trouvé en Efpagne des infcriptions où *Néron* eft remercié *d'avoir aboli dans la province une fuperftition nouvelle*, l'antiquité de ces monumens eft plus que fufpecte. S'ils font

authentiques, le chriſtianiſme n'y eſt pas déſigné; & ſi enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens, à qui peut-on les attribuer qu'aux juifs jaloux établis en Eſpagne, qui abhorraient le chriſtianiſme comme un ennemi né dans leur ſein?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obſcurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Egliſe naiſſante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui eſt très-certain, c'eſt qu'il n'y a que l'ignorance, le fanatiſme, l'eſclavage des écrivains copiſtes d'un premier impoſteur, qui aient pu compter parmi les papes, l'apôtre *Pierre*, *Lin*, *Clet*, & d'autres, dans le premier ſiècle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens. Leurs aſſemblées ſecrètes ſe gouvernaient comme celles des Primitifs ou Quakers d'aujourd'hui. Ils obſervaient à la lettre le précepte de leur maître : *Les princes des nations dominent, il n'en ſera pas ainſi entre vous : quiconque voudra être le premier ſera le dernier.* La hiérarchie ne put ſe former que quand la ſociété devint nombreuſe, & ce ne fut que ſous *Trajan* qu'il y eut des ſurveillans *epiſcopoi*, que nous avons traduit par le mot d'*évêque;* des *presbyteroi*, des *piſtoi*, des énergumènes, des catéchumènes. Il n'eſt queſtion du terme *pape* dans aucun des auteurs des premiers ſiècles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre des demi-juifs qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il eſt reconnu par tous les ſavans que *Simon-Barjone*, ſurnommé *Pierre*, n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots

tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épître qu'il eſt à Babylone. Les ſeuls qui parlent de ſon prétendu martyre, ſont des fabuliſtes décriés, un *Hégéſippe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Euſèbe*. Ils content que *Simon-Barjone* & un autre *Simon*, qu'ils appellent *le magicien*, diſputèrent ſous *Néron* à qui reſſuſciterait un mort, & à qui s'élèverait le plus haut dans l'air: que *Simon-Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, & que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties ſont aujourd'hui mépriſées de tous les chrétiens inſtruits; mais depuis *Conſtantin*, elles furent autoriſées juſqu'à la renaiſſance des lettres & du bon ſens.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à obſerver que la première baſilique bâtie par les chrétiens, dans cette capitale, eſt celle de *St Jean de Latran*: c'eſt la première égliſe latine; l'aurait-on dédiée à *Jean*, ſi *Pierre* avait été pape?

La liſte frauduleuſe des prétendus premiers papes eſt tirée d'un livre apocryphe, intitulé le *Pontificat de Damaſe*, qui dit en parlant de *Lin*, prétendu ſucceſſeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape juſqu'à la treizième année de l'empereur *Néron*. Or c'eſt préciſément cette année 13 qu'on fait crucifier *Pierre*. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'eſt que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de *Paul*, il n'eſt pas dit un ſeul mot d'un voyage de *Simon-Barjone* à Rome. Le terme de ſiége, de pontificat, de papauté

attribué à *Pierre*, eſt d'un ridicule ſenſible. Quel ſiége qu'une aſſemblée inconnue de quelques pauvres de la populace juive !

C'eſt cependant ſur cette fable que la puiſſance papale eſt fondée & ſe ſoutient encore aujourd'hui après toutes ſes pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, comment le menſonge ſubjugue l'ignorance, & combien ce menſonge a été utile pour aſſervir les peuples, les enchaîner & les dépouiller.

C'eſt ainſi qu'autrefois les annaliſtes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond*, & ſon père *Marcomir*, & des rois d'Eſpagne, de Suède, d'Ecoſſe, depuis le déluge. Il faut avouer que l'hiſtoire, ainſi que la phyſique, n'a commencé à ſe débrouiller que ſur la fin du ſeizième ſiècle. La raiſon ne fait que de naître.

Examen des perſécutions contre les chrétiens.

Ce qui eſt encore certain, c'eſt que le génie du ſénat ne fut jamais de perſécuter perſonne pour ſa croyance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les juifs à changer de religion, ni après la révolte ſous *Veſpaſien*, ni après celle qui éclata ſous *Adrien*. On inſulta toujours à leur culte; on s'en moqua; on érigea des ſtatues dans leur temple avant ſa ruine; mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *Céſar*, ni d'aucun proconſul, ni du ſénat romain, d'empêcher les juifs de croire à leur loi. Cette ſeule raiſon ſert à faire voir quelle liberté eut le chriſtianiſme de s'étendre en ſecret, après s'être formé obſcurément dans le ſein du judaïſme.

Aucun des *Céſars* n'inquiéta les chrétiens juſqu'à *Domitien*. *Dion-Caſſius* dit qu'il y eut ſous cet empereur

quelques perſonnes condamnées comme athées, & comme imitant les mœurs des Juifs. Il paraît que cette vexation, ſur laquelle on a d'ailleurs ſi peu de lumières, ne fut ni longue, ni générale. On ne ſait préciſément, ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis, ni pourquoi ils furent rappelés. Comment croire *Tertullien* qui, ſur la foi d'*Hégéſippe*, rapporte ſérieuſement que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre *S*[t] *Jude*, de la race de *David*, dont il redoutait les droits au trône de Judée, & que les voyant pauvres & miſérables, il ceſſa la perſécution ? S'il eût été poſſible qu'un empereur romain craignît des prétendus deſcendans de *David*, quand Jéruſalem était détruite, ſa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs, & non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes ſur les droits de deux petits-fils de *S*[t] *Jude* au royaume de la Paleſtine, & les ait interrogés? Voilà malheureuſement comme l'hiſtoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva, *Veſpaſien*, *Tite*, *Trajan*, *Adrien*, les *Antonins*, ne furent point perſécuteurs. *Trajan*, qui avait renouvelé les défenſes portées par la loi des douze tables contre les aſſociations particulières, écrit à Pline : *Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens.* Ces mots eſſentiels, *il ne faut faire aucune recherche*, prouvent qu'ils purent ſe cacher, ſe maintenir avec prudence, quoique ſouvent l'envie des prêtres & la haine des Juifs les traînât aux tribunaux & aux ſupplices. Le peuple les haïſſait, & ſurtout le peuple des provinces, toujours plus dur, plus ſuperſtitieux

& plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magiſtrats contre eux, il criait qu'on les expoſât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non-ſeulement défendit à *Fondanus*, proconſul de l'Aſie mineure de les perſécuter; mais ſon ordonnance porte : *Si on calomnie les chrétiens, châtiez ſévèrement le calomniateur.*

C'eſt cette juſtice d'*Adrien* qui a fait ſi fauſſement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antinoüs*, en aurait-il voulu élever à JESUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne pourſuivît point les chrétiens pour cauſe de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le temps d'étendre & de fortifier leur égliſe naiſſante. Ils tinrent cinq conciles dans le premier ſiècle, ſeize dans le ſecond, & trente-ſix dans le troiſième. Les autels étaient magnifiques dès le temps de ce troiſième ſiècle. L'hiſtoire eccléſiaſtique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui peſaient enſemble trois mille marcs. Les calices faits ſur le modèle des coupes romaines, & les patènes étaient d'or pur.

Les chrétiens jouirent d'une ſi grande liberté, malgré les cris & les perſécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement, dans pluſieurs provinces, des égliſes élevées ſur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. *Origène* & *St Cyprien* l'avouent; & il faut bien que le repos de l'Egliſe ait été long, puiſque ces deux grands-hommes reprochent déjà à leurs contemporains le *luxe*, la *molleſſe*, l'*avarice*, ſuite de la félicité & de l'abondance. *St Cyprien* ſe plaint expreſſément que pluſieurs évêques, imitant

mal les ſaints exemples qu'ils avaient ſous leurs yeux, *accumulaient de grandes ſommes d'argent, s'enrichiſſaient par l'uſure, & raviſſaient des terres par la fraude.* Ce ſont ſes propres paroles : elles ſont un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouiſſait ſous les lois romaines. L'abus d'une choſe en démontre l'exiſtence.

Si *Décius*, *Maximin*, & *Dioclétien* perſécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raiſons d'état : *Décius*, parce qu'ils tenaient le parti de la maiſon de *Philippe*, ſoupçonné quoiqu'à tort d'être chrétien lui-même : *Maximin*, parce qu'ils ſoutenaient *Gordien*. Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années ſous *Dioclétien*. Non-ſeulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement romain accorda de tout temps à tous les peuples, ſans adopter leurs cultes; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Pluſieurs chrétiens étaient gouverneurs de provinces. *Euſèbe* cite deux chrétiens, *Dorothée* & *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait ſa faveur. Enfin il avait épouſé une chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'eſt donc qu'une calomnie fondée ſur l'ignorance. Loin de les perſécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en ſon pouvoir de les abattre.

Dioclétien, protecteur des chrétiens.

En 303, *Maximien Galère*, qui les haïſſait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'égliſe cathédrale de Nicomédie, élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indiſcret déchire publiquement l'édit; on le punit. Le feu conſume quelques jours après une partie du palais de *Galère;* on en accuſe les chrétiens : cependant il n'y eut point de peine de

mort décernée contre eux. L'édit portait qu'on brûlât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs personnes de tous les honneurs.

Origine de la persécution.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu jusque-là les contraindre en matière de religion. Il avait, après sa victoire sur les Perses, donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perse, & secrets ennemis de l'empire romain. La seule raison d'état fut la cause de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont si rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas; ils eurent par conséquent vingt années entières sous *Dioclétien* même pour s'affermir, & ne furent maltraités sous lui que pendant deux années; encore *Lactance*, *Eusèbe*, & l'empereur *Constantin* lui-même, imputent ces violences au seul *Galère*, & non à *Dioclétien*. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme assez philosophe pour renoncer à l'empire, l'ait été assez peu pour être un persécuteur fanatique.

Dioclétien n'était à la vérité qu'un soldat de fortune; mais c'est cela même qui prouve son extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ses exploits & par ses lois. Ses actions guerrières furent grandes & ses lois justes. C'est à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans lesquels il y a lésion d'outre-moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicte cette loi, *humanum est*.

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portassent intérêt.

C'est avec autant de sagesse que d'équité, qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais

ces mineurs puſſent abuſer de cette protection, en trompant leurs débiteurs. Il ordonna qu'un mineur qui aurait uſé de fraude ſerait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs & les uſuriers. Tel eſt l'homme que l'ignorance ſe repréſente d'ordinaire comme un ennemi armé ſans ceſſe contre les fidèles, & ſon règne comme une Saint-Barthelemi continuelle, ou comme la perſécution des Albigeois. C'eſt ce qui eſt entièrement contraire à la vérité. L'ère des martyrs qui commence à l'avénement de *Dioclétien*, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant ſon abdication, puiſqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

Faux martyrs.

C'eſt une fable bien mépriſable, qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pu abolir le chriſtianiſme. S'il l'avait tant perſécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit ſans preuve, il n'abdiqua donc point par dépit & par regret. Le vain plaiſir d'écrire des choſes extraordinaires, & de groſſir le nombre des martyrs, a fait ajouter des perſécutions fauſſes & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du temps de *Dioclétien*, en 287, le Céſar *Maximien Hercule* envoya au martyre, au milieu des Alpes, une légion entière appelée *Thébéenne*, compoſée de ſix mille ſix cents hommes, tous chrétiens, qui tous ſe laiſsèrent maſſacrer ſans murmurer. Cette hiſtoire ſi fameuſe ne fut écrite que près de deux cents ans après par l'abbé *Eucher*, qui la rapporte ſur des ouï-dire. Mais comment *Maximien Hercule* aurait-il, comme on le dit, appelé d'Orient cette

légion pour aller apaiſer dans les Gaules une ſédition réprimée depuis une année entière ? Pourquoi ſe ſerait-il défait de ſix mille ſix cents bons ſoldats dont il avait beſoin, pour aller réprimer cette ſédition ? Comment tous étaient-ils chrétiens ſans exception ? Pourquoi les égorger en chemin ? Qui les aurait maſſacrés dans une gorge étroite, entre deux montagnes près de Saint-Maurice en Valais, où l'on ne peut ranger quatre cents hommes en ordre de bataille, & où une légion réſiſterait aiſément à la plus grande armée ? A quel propos cette boucherie, dans un temps où l'on ne perſécutait pas, dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'Egliſe ; tandis que ſous les yeux de *Dioclétien* même, à Nicomédie, vis-à-vis ſon palais, les chrétiens avaient un temple ſuperbe ? *La profonde paix & la liberté entière dont nous jouiſſions*, dit Euſèbe, *nous fit tomber dans le relâchement.* Cette profonde paix, cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le maſſacre de ſix mille ſix cents ſoldats ? Si ce fait incroyable pouvait être vrai, (*a*) *Euſèbe* l'eût-il paſſé ſous ſilence ? Tant de vrais martyrs ont ſcellé l'évangile de leur ſang, qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs ſouffrances. Il eſt certain que *Dioclétien*, les deux dernières années de ſon empire, & *Galère*, quelques années encore après, perſécutèrent violemment les chrétiens de l'Aſie mineure & des contrées voiſines. Mais dans les Eſpagnes, dans les Gaules, dans l'Angleterre, qui étaient alors le partage de *Conſtance Chlore*, loin d'être pourſuivis, ils virent leur religion dominante ; &

Vrais martyrs.

(*a*) Voyez les éclairciſſement ſur cette hiſtoire générale.

Eusèbe dit que *Maxence*, élu empereur à Rome en 306, ne perſécuta perſonne.

Ils ſervirent utilement *Conſtance Chlore* qui les protégea, & dont la concubine *Hélène* embraſſa publiquement le chriſtianiſme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'Etat. Leur argent & leurs armes contribuèrent à mettre *Conſtantin* ſur le trône. C'eſt ce qui le rendit odieux au ſénat, au peuple romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence* ſon concurrent à l'empire. Nos hiſtoriens appellent Maxence *Tyran*, parce qu'il fut malheureux. Il eſt pourtant certain qu'il était le véritable empereur, puiſque le ſénat & le peuple romain l'avaient proclamé.

CHAPITRE IX.

Que les fauſſes légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établiſſement de la religion chrétienne.

JESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles ſe mêlaſſent aux véritables, dès le commencement du chriſtianiſme; & même, pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui *apocryphes*, précédèrent les quatre ouvrages ſacrés qui ſont aujourd'hui les fondemens de notre foi; cela eſt ſi vrai que les pères des premiers ſiècles, citent preſque toujours quelqu'un de ces évangiles, qui ne ſubſiſtent plus. Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, juſqu'à *Juſtin* ne citent

que ces évangiles apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le VIII[e] chap. épît. II, s'exprime ainſi : *Le Seigneur dit dans ſon évangile : ſi vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand ?* Or ces paroles ne ſont ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*. Nous avons vingt exemples de pareilles citations.

Il eſt bien évident que dans les dix ou douze ſectes qui partageaient les chrétiens dès le premier ſiècle, un parti ne ſe prévalait pas des évangiles de ſes adverſaires, à moins que ce ne fût pour les combattre ; chacun n'apportait en preuves que les livres de ſon parti. Comment donc les pères de notre véritable égliſe, ont-ils pu citer les évangiles qui ne ſont point canoniques ? Il faut bien que ces écrits fuſſent regardés alors comme authentiques & comme ſacrés.

Ce qui paraîtrait encore plus ſingulier, ſi l'on ne ſavait pas de quels excès la nature humaine eſt capable, ce ſerait que dans toutes les ſectes chrétiennes réprouvées par notre égliſe dominante, il ſe fût trouvé des hommes, qui euſſent ſouffert la perſécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouverait que trop que le faux zèle eſt martyr de l'erreur, ainſi que le véritable zèle eſt martyr de la vérité.

On ne peut diſſimuler les fraudes pieuſes que malheureuſement les premiers chrétiens de toutes les ſectes employèrent pour ſoutenir notre religion ſainte, qui n'avait pas beſoin de cet appui honteux. On ſuppoſa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans

laquelle

laquelle *Pilate* dit à cet empereur : ,, Le DIEU des ,, Juifs leur ayant promis de leur envoyer son saint ,, du haut du ciel, qui serait leur roi à bien juste ,, titre, & ayant promis qu'il naîtrait d'une vierge, ,, le DIEU des Juifs l'a envoyé en effet, moi étant ,, président en Judée. ,,

On supposa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JESUS au rang des dieux ; on supposa des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & de *Paul* à *Sénèque*. On supposa le testament des douze patriarches, qui passa très-long-temps pour authentique, & qui fut même traduit en grec par S[t] *Jean Chrysostome*. On supposa le testament de *Moïse*, celui d'*Enoc*, celui de *Joseph* : on supposa le célèbre livre d'*Enoc*, que l'on regarde comme le fondement de tout le christianisme, puisque c'est dans ce seul livre qu'on rapporte l'histoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le temps des apôtres, & avant même qu'on eût les épîtres de S[t] *Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoc*, *septième homme après Adam*. C'est ce que nous avons déjà indiqué dans le chapitre des Indes.

On supposa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edesse, dans le temps qu'Edesse n'avait point de roi & qu'elle appartenait aux Romains. (*a*)

On supposa les voyages de S[t] *Pierre*, l'apocalypse de S[t] *Pierre*, les actes de S[t] *Pierre*, les actes de

(*a*) On donne à ce prétendu roi le nom propre d'*Abgare*, le roi *Abgare* à JESUS, & Abgare etait le titre des anciens princes de ce petit pays.

St Paul, les actes de *Pilate;* on falsifia l'histoire de *Flavien-Josephe*, & l'on fut assez mal avisé pour faire dire à ce juif, si zélé pour sa religion juive, que JESUS était le CHRIST, le Messie.

On écrivit le roman de la querelle de *St Pierre* avec *Simon* le magicien, d'un mort, parent de *Néron*, qu'ils se chargèrent de ressusciter, de leur combat dans les airs, du chien de *Simon* qui apportait des lettres à *St Pierre*, & qui rapportait les réponses.

On supposa des vers des sibylles, qui eurent un cours si prodigieux, qu'il en est encore fait mention dans les hymnes que les catholiques romains chantent dans leurs églises.

Teste David cum sibyllâ.

Enfin on supposa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déjà dit, avec les véritables.

Nous avons encore les actes du martyre de *St André* l'apôtre, qui sont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus savans critiques, de même que les actes du martyre de *St Clément.*

Eusèbe de Césarée, au quatrième siècle, recueillit une grande partie de ces légendes. C'est-là qu'on voit d'abord le martyre de *St Jacques*, frère aîne de JESUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon juif, & même récabite, & que les juifs de Jérusalem appelaient *Jacques le juste.* Il passait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de son frère. Ils le pressèrent de déclarer que son frère était un imposteur, mais *Jacques* leur répondit:

Sachez qu'il eſt aſſis à la droite de la ſouveraine puiſſance de DIEU, *& qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de-là tout l'univers.*

Enſuite vient un *Siméon*, couſin-germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, & d'une *Marie*, ſœur de *Marie* mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jéruſalem. On ſuppoſe qu'il fut déféré aux Romains comme deſcendant en droite ligne du roi *David;* & l'on fait voir par-là qu'il avait un droit évident au royaume de Jéruſalem, auſſi-bien que St *Jude*. On ajoute que *Trajan*, craignant extrêmement la race de *David*, ne fut pas ſi clément envers *Siméon*, que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon*, de peur qu'il ne lui enlevât la Paleſtine. Il fallait que ce couſin-germain de JESUS-CHRIST fut bien vieux, puiſqu'il vivait ſous *Trajan* dans la cent ſeptième année de notre ère vulgaire.

On ſuppoſa une longue converſation entre *Trajan* & St *Ignace* à Antioche. *Trajan* lui dit : *Qui es-tu, eſprit impur, démon infernal?* *Ignace* lui répondit : *Je ne m'appelle point eſprit impur. Je m'appelle* PORTE-DIEU. Cette converſation eſt tout-à-fait vraiſemblable.

Vient enſuite une *ſainte Symphoroſe* avec ſes ſept enfans qui allèrent voir familièrement l'empereur *Adrien*, dans le temps qu'il bâtiſſait ſa belle maiſon de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne perſécutât jamais perſonne, fit fendre en ſa préſence le cadet des ſept frères, de la tête en bas; & fit tuer les ſix autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaiſir.

Sainte Félicité & ses sept enfans, car il en faut toujours sept, est interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars, où l'on ne jugeait jamais personne. Le préfet jugeait dans le prétoire; mais on n'y regarda pas de si près.

St Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit : *Courage, Polycarpe, sois ferme;* & aussi-tôt les flammes du bûcher se divisent & forment un beau dais sur sa tête, sans le toucher.

Un cabaretier chrétien, nommé *St Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville d'Ancyre, on ne sait pas trop quelle année, & c'est bien dommage; mais c'est sous l'empereur *Dioclétien*. *Ce pré*, dit la légende recueillie par le révérend père *Bollandus*, *était d'un verd naissant, relevé par les nuances diverses que formaient les divers coloris des fleurs. Ah! le beau pré*, s'écria le saint cabaretier, *pour y bâtir une chapelle! Vous avez raison*, dit le curé *Fronton*, *mais il me faut des reliques. Allez, allez*, reprit *Théodote*, *je vous en fournirai*. Il savait bien ce qu'il disait. Il y avait dans Ancyre sept vierges chrétiennes d'environ soixante-douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, selon les lois romaines, car ces légendes supposent toujours qu'on fesait souffrir ce supplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne se trouva heureusement aucun jeune homme qui voulût être leur exécuteur; il n'y eut qu'un jeune ivrogne qui eut assez de courage pour s'attaquer d'abord à *sainte Técuse*, la plus jeune de toutes, qui était dans sa soixante-onzième année. *Técuse* se

jeta à ſes pieds, lui montra la *peau flaſque de ſes cuiſſes décharnées, & tous ſes rides pleins de craſſe, &c.* cela déſarma le jeune homme. Le gouverneur indigné que les ſept vieilles euſſent conſervé leur pucelage, les fit ſur le champ prêtreſſes de *Diane* & de *Minerve*, & elles furent obligées de ſervir toutes nues ces deux déeſſes, dont pourtant les femmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier *Théodote*, les voyant ainſi toutes nues & ne pouvant ſouffrir cet attentat fait à leur pudeur, pria DIEU avec larmes, qu'il eût la bonté de les faire mourir ſur le champ : auſſitôt le gouverneur les fit jeter dans le lac d'Ancyre, une pierre au cou.

La bienheureuſe *Técuſe* apparut la nuit à St *Théodote*. ,, Vous dormez, mon fils, lui dit-elle, ſans penſer à ,, nous. Ne ſouffrez pas, mon cher *Théodote*, que nos ,, corps ſoient mangés par les truites. ,, *Théodote* rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit ſuivante il alla au lac avec quelques uns de ſes garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux, & cependant la nuit était fort obſcure. Une pluie épouvantable tomba, & fit enfler le lac. Deux vieillards dont les cheveux, la barbe & les habits étaient blancs comme la neige, lui apparurent alors, & lui dirent : *Marchez, ne craignez rien, voici un flambeau céleſte, & vous trouverez auprès du lac, un cavalier céleſte, armé de toutes pièces, qui vous conduira.*

Auſſitôt l'orage redoubla. Le cavalier céleſte ſe préſenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyr *Soſiandre* lui-même, à qui DIEU avait ordonné de deſcendre du ciel ſur un beau cheval

pour conduire le cabaretier. Il pourſuivit les ſentinelles du lac, la lance dans les reins. Les ſentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à ſec, ce qui était l'effet de la pluie ; on emporta les ſept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms : c'étaient *ſainte Técuſe*, *ſainte Alexandra*, *ſainte Phainé*, hérétiques ; & *ſainte Claudia*, *ſainte Euphraſie*, *ſainte Matrone*, & *ſainte Julite*, catholiques.

Dès qu'on ſut dans la ville d'Ancyre que ces ſept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en alarmes & en combuſtion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer *Théodote* à la queſtion. *Voyez*, diſait *Théodote*, *les biens dont* JESUS-CHRIST *comble ſes ſerviteurs ; il me donne le courage de ſouffrir la queſtion, & bientôt je ſerai brûlé.* Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton*, pour mettre dans ſa chapelle, & *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta ſur un âne pour aller chercher ſes reliques à Ancyre, & chargea ſon âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agiſſait d'un cabaretier. Il rencontra des ſoldats qu'il fit boire. Les ſoldats lui racontèrent le martyre de *St Théodote*. Ils gardaient ſon corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enivra ſi bien, qu'il eut le temps d'enlever le corps. Il l'enſevelit & bâtit ſa chapelle. *Hé bien*, lui dit *St Théodote*, *ne t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques ?*

Voilà ce que les jéſuites *Bollandus* & *Papebroc* ne rougirent pas de rapporter dans leur hiſtoire des ſaints : voilà ce qu'un moine, nommé dom *Ruinart*,

a l'insolente imbécillité d'insérer dans ses Actes sincères. (*a*)

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtises dégoûtantes, dont nous sommes inondés depuis dix sept cents années n'ont pu faire tort à notre religion. Elle est sans doute divine, puisque dix-sept siècles de friponneries & d'imbécillités n'ont pu la détruire; & nous révérons d'autant plus la vérité, que nous méprisons le mensonge.

CHAPITRE X.

Suite de l'établissement du christianisme. Comment Constantin en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.

LE règne de *Constantin* est une époque glorieuse pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas besoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *Labarum* dans les nuées, sans qu'on dise seulement en quel pays cet étendard apparut. Il ne fallait pas écrire que les gardes du *Labarum* ne pouvaient jamais être blessés. Le bouclier tombé du ciel dans l'ancienne Rome, l'*Oriflamme*

(*a*) *Le Franc*, évêque du Puy-en-Velay, dans une pastorale aux habitans de ce pays, a pris le parti de tous ces outrages ridicules faits à la raison & à la vraie piété. Que ne dit-il aussi que le prépuce de la verge de JESUS-CHRIST, soigneusement gardé au Puy-en-Velay, & une vieille statue d'Isis, qu'on y prend pour une image de la Vierge, sont des pièces authentiques? Quelle infamie de vouloir toujours tromper les hommes! & quelle sottise de s'imaginer qu'on les trompe aujourd'hui!

apporté à *S[t] Denis* par un ange, toutes ces imitations du *Palladium* de Troye ne servent qu'à donner à la vérité l'air de la fable. De savans antiquaires ont suffisamment réfuté ces erreurs que la philosophie désavoue, & que la critique détruit. Attachons-nous seulement à voir comment Rome cessa d'être Rome.

Pour développer l'histoire de l'esprit humain chez les peuples chrétiens, il fallait remonter jusqu'à *Constantin*, & même au-delà. C'est une nuit dans laquelle il faut allumer soi-même le flambeau dont on a besoin. On devrait attendre des lumières d'un homme tel qu'*Eusèbe* évêque de Césarée, confident de *Constantin*, ennemi d'*Athanase*, homme d'état, homme de lettres, qui le premier fit l'histoire de l'Eglise.

Eusèbe historien romanesque.

Mais qu'on est étonné, quand on veut s'instruire dans les écrits de cet homme d'état, père de l'histoire ecclésiastique.

On y trouve, à propos de l'empereur *Constantin*, que " DIEU a mis les nombres dans son unité, qu'il " a embelli le monde par le nombre de deux, & que " par le nombre de trois il le composa de matière & " de forme; qu'ensuite ayant doublé le nombre de " deux, il inventa les quatre élémens : que c'est une " chose merveilleuse qu'en fesant l'addition d'un, " de deux, de trois & de quatre, on trouve le nombre " de dix, qui est la fin, le terme & la perfection de " l'unité; & que ce nombre dix si parfait, multiplié " par le nombre plus parfait de trois, qui est l'image " sensible de la Divinité, il en résulte le nombre des " trente jours du mois. (*a*)

(*a*) *Eusèbe*, panégyrique de *Constantin*, chap. IV & V.

C'eſt ce même *Euſèbe* qui rapporte la lettre dont nous avons déjà parlé, d'un *Abgare* roi d'Edeſſe à JESUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre ſa *petite ville qui eſt aſſez propre*, & la réponſe de JESUS-CHRIST au roi *Abgare*.

Il rapporte, d'après *Tertullien*, que ſitôt que l'empereur *Tibère* eut appris par *Pilate* la mort de JESUS-CHRIST, *Tibère* qui chaſſait les Juifs de Rome, ne manqua pas de propoſer au ſénat d'admettre au nombre des dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encore que comme un homme de Judée, que le ſénat n'en voulut rien faire, & que *Tibère* en fut extrêmement courroucé.

Il rapporte, d'après *Juſtin*, la prétendue ſtatue élevée à *Simon le magicien;* il prend les juifs thérapeutes pour des chrétiens.

C'eſt lui qui, ſur la foi d'*Hégéſippe*, prétend que les petits-neveux de JESUS-CHRIST par ſon frère *Jude*, furent déférés à l'empereur *Domitien*, comme des perſonnages très-dangereux qui avaient un droit tout naturel au trône de *David;* que cet empereur prit lui-même la peine de les interroger, qu'ils répondirent qu'ils étaient de bons payſans, qu'ils labouraient de leurs mains un champ de trente-neuf arpens, le ſeul bien qu'ils poſſédaſſent.

Il calomnie les Romains autant qu'il le peut, parce qu'il était aſiatique. Il oſe dire que de ſon temps le ſénat de Rome ſacrifiait tous les ans un homme à *Jupiter*. Eſt-il donc permis d'imputer aux *Titus*, aux *Trajans*, aux divins *Antonins*, des abominations dont aucun peuple ne ſe ſouillait alors dans le monde connu?

C'eſt ainſi qu'on écrivait l'hiſtoire dans ces temps où le changement de religion donna une nouvelle face à l'empire romain. *Grégoire* de Tours ne s'eſt point écarté de cette méthode, & on peut dire que juſqu'à *Guichardin* & *Machiavel*, nous n'avons pas eu une hiſtoire bien faite. Mais la groſſièreté même de tous ces monumens nous fait voir l'eſprit du temps dans lequel ils ont été faits; & il n'y a pas juſqu'aux légendes qui ne puiſſent nous apprendre à connaître les mœurs de nos nations.

Conduite de *Conſtantin.*

Conſtantin, devenu empereur malgré les Romains, ne pouvait être aimé d'eux. Il eſt évident que le meurtre de *Licinius* ſon beau-frère, aſſaſſiné malgré la foi des ſermens; *Licinien* ſon neveu, maſſacré à l'âge de douze ans; *Maximien* ſon beau-père, égorgé par ſon ordre à Marſeille; ſon propre fils *Criſpus*, mis à mort après lui avoir gagné des batailles, ſon épouſe *Fauſta* étouffée dans un bain, toutes ces horreurs n'adoucirent pas la haine qu'on lui portait. C'eſt probablement la raiſon qui lui fit transférer le ſiége de l'empire à Byzance. On trouve dans le code Théodoſien un édit de *Conſtantin*, où il déclare *qu'il a fondé Conſtantinople par ordre de* DIEU. Il feignait ainſi une révélation pour impoſer ſilence aux murmures. Ce trait ſeul pourrait faire connaître ſon caractère. Notre avide curioſité voudrait pénétrer dans les replis du cœur d'un homme tel que *Conſtantin*, par qui tout changea bientôt dans l'empire romain; ſéjour du trône, mœurs de la cour, uſages, langage, habillemens, adminiſtration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes, & un autre comme le plus vertueux? Si

l'on penſe qu'il fit tout ſervir à ce qu'il crut ſon intérêt on ne ſe trompera pas.

De ſavoir s'il fut cauſe de la ruine de l'empire, c'eſt une recherche digne de votre eſprit. Il paraît évident qu'il fit la décadence de Rome. Mais en tranſportant le trône ſur le Boſphore de Thrace, il poſait dans l'Orient des barrières contre les invaſions des barbares qui inondèrent l'empire ſous ſes ſucceſſeurs, & qui trouvèrent l'Italie ſans défenſe. Il ſemble qu'il ait immolé l'Occident à l'Orient. L'Italie tomba quand Conſtantinople s'éleva. Ce ſerait une étude curieuſe & inſtructive que l'hiſtoire politique de ces temps-là. Nous n'avons guère que des ſatires & des panégyriques. C'eſt quelquefois par les panégyriques même qu'on peut trouver la vérité. Par exemple, on comble d'éloges *Conſtantin*, pour avoir fait dévorer par les bêtes féroces, dans les jeux du cirque, tous les chefs des Francs, avec tous les priſonniers qu'il avait faits dans une expédition ſur le Rhin. C'eſt ainſi que furent traités les prédéceſſeurs de *Clovis* & de *Charlemagne*. Les écrivains qui ont été aſſez lâches pour louer des actions cruelles, conſtatent au moins ces actions, & les lecteurs ſages les jugent. Ce que nous avons de plus détaillé ſur l'hiſtoire de cette révolution, eſt ce qui regarde l'établiſſement de l'égliſe & ſes troubles.

Ce qu'il y a de déplorable, c'eſt qu'à peine la religion chrétienne fut ſur le trône, que la ſainteté en fut profanée par des chrétiens, qui ſe livrèrent à la ſoif de la vengeance, lors même que leur triomphe devait leur inſpirer l'eſprit de paix. Ils maſſacrèrent dans la Syrie & dans la Paleſtine tous les magiſtrats

qui avaient févi contre eux; ils noyèrent la femme & la fille de *Maximin;* ils firent périr dans les tourmens fes fils & fes parens. Les querelles, au fujet de la *Confubftantialité du Verbe*, troublèrent le monde & l'enfanglantèrent. Enfin, *Ammien Marcellin* dit que *les chrétiens de fon temps fe déchiraient entre eux comme des bêtes féroces.* (*) Il y avait de grandes vertus qu'*Ammien* ne remarque pas : elles font prefque toujours cachées, furtout à des yeux ennemis, & les vices éclatent.

L'églife de Rome fut préfervée de ces crimes & de ces malheurs; elle ne fut d'abord ni puiffante ni fouillée; elle refta long-temps tranquille & fage au milieu d'un fénat & d'un peuple qui la méprifaient. Il y avait dans cette capitale du monde connu fept cents temples, grands ou petits, dédiés aux dieux *majorum & minorum gentium.* Ils fubfiftèrent jufqu'à *Théodofe;* & les peuples de la campagne perfiftèrent long-temps après lui dans leur ancien culte. C'eft ce qui fit donner aux fectateurs de l'ancienne religion le nom de *païens*, *pagani*, du nom des bourgades appelées *Pagi*, dans lefquelles on laiffa fubfifter l'idolâtrie, jufqu'au huitième fiècle; de forte que le nom de païen ne fignifie que payfan, villageois.

Donation de *Conftantin.*

On fait affez fur quelle impofture eft fondée la donation de *Conftantin;* mais cette pièce eft auffi rare que curieufe. Il eft utile de la tranfcrire ici pour faire

(*) *N. B.* Ces propres paroles fe trouvent au livre 22 d'*Ammien Marcellin*, chap. 5. Un miférable cuiftre de collége, ex-jéfuite, nommé *Nonotte*, auteur d'un libelle intitulé, *Erreurs de V. . . .* a ofé foutenir que ces paroles ne font point dans *Ammien Marcellin.* Il eft utile qu'un calomniateur ignorant foit confondu. *Nullas infeftas hominibus beftias, ut funt fibi ferales plerique chriftianorum, expertus.* Ammien. *Idem dicit Chryfoftomus, homelia in Ep. Pauli ad Cor.* ajoute naïvement *Henri de Valois* dans fes notes fur *Ammien.*

connaître l'excès de l'absurde insolence de ceux qui gouvernaient les peuples, & l'excès de l'imbécillité des gouvernés. C'est *Constantin* qui parle. (*)

» Nous, avec nos satrapes & tous le sénat, & » le peuple soumis au glorieux empire, nous avons » jugé utile de donner au successeur du prince des » apôtres une plus grande puissance, que celle que » notre sérénité & notre mansuétude ont sur la terre. » Nous avons résolu de faire honorer la sacro-sainte » Eglise romaine plus que notre puissance impériale » qui n'est que terrestre; & nous attribuons au sacré » siége du bienheureux *Pierre* toute la dignité, toute » la gloire, & toute la puissance impériale. Nous » possédons les corps glorieux de *St Pierre* & de » *St Paul*, & nous les avons honorablement mis » dans des caisses d'ambre, que la force des quatre » élémens ne peut casser. Nous avons donné plu- » sieurs grandes possessions en Judée, en Grèce, dans » l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Italie, pour fournir » aux frais de leurs luminaires. Nous donnons, en » outre à *Silvestre* & à ses successeurs, notre palais » de Latran, qui est plus beau que tous les autres » palais du monde.

» Nous lui donnons notre diadème, notre cou- » ronne, notre mître, tous les habits impériaux que » nous portons, & nous lui remettons la dignité » impériale, & le commandement de la cavalerie. » Nous voulons que les révérendissimes clercs de la » sacro-sainte romaine église jouissent de tous les

(*) Voyez l'ouvrage connu sous le titre de Décret de *Gratien*, où cette pièce est insérée. Ce décret est une compilation faite par *Gratien*, bénédictin du douzième siècle.

„ droits du ſénat. Nous les créons tous patrices & „ conſuls. Nous voulons que leurs chevaux ſoient „ toujours ornés de caparaçons blancs, & que nos „ principaux officiers tiennent ces chevaux par la „ bride, comme nous avons conduit nous-mêmes „ par la bride le cheval du ſacré pontife.

„ Nous donnons en pur don au bienheureux pon- „ tife la ville de Rome, & toutes les villes occi- „ dentales de l'Italie, comme auſſi les autres villes „ occidentales des autres pays. Nous cédons la place „ au ſaint père ; nous nous démettons de la domi- „ nation ſur toutes ces provinces ; nous nous retirons „ de Rome, & tranſportons le ſiége de notre empire „ en la province de Byzance ; n'étant pas juſte „ qu'un empereur terreſtre ait le moindre pouvoir „ dans les lieux où DIEU a établi le chef de la reli- „ gion chrétienne.

„ Nous ordonnons que cette nôtre donation „ demeure ferme juſqu'à la fin du monde ; & que ſi „ quelqu'un déſobéit à notre décret, nous voulons „ qu'il ſoit damné éternellement, & que les apôtres „ *Pierre* & *Paul* lui ſoient contraires en cette vie & „ en l'autre, & qu'il ſoit plongé au plus profond de „ l'enfer avec le diable. Donné ſous le conſulat de „ *Conſtantin* & de *Gallicanus*. „

Croira-t-on un jour qu'une ſi ridicule impoſture, très-digne de *Gille* & de *Pierrot*, ou de *Nonotte*, ait été généralement adoptée pendant pluſieurs ſiècles ? Croira-t-on qu'en 1478 on brûla dans Strasbourg des chrétiens qui oſaient douter que *Conſtantin* eût cédé l'empire romain au pape ?

Constantin donna en effet, non au seul évêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'église de Saint-Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille sous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur ensuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient besoin. Les missions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe païenne, les évêques chassés de leurs siéges, auxquels ils donnèrent un asile, les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la nécessité d'être très-riches. Le crédit de la place, supérieur aux richesses, fit bientôt du pasteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus considérable de l'Occident. La piété avait toujours accepté ce ministère; l'ambition le brigua. On se disputa la chaire; il y eut deux anti-papes dès le milieu du quatrième siècle; & le consul *Prétextat* idolâtre, disait, en 466, *faites-moi évêque de Rome, & je me fais chrétien.*

Cependant cette évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit, ou l'intrigue dans des circonstances favorables. Jamais aucun pasteur de l'Eglise n'eut la jurisdiction contentieuse, encore moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle *jus terrendi*, ni droit de territoire, ni droit de prononcer *do*, *dico*, *addico*. Les empereurs restèrent les juges suprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. *Constantin* à Nicée reçut & jugea les accusations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de *souverain pontife* resta même attaché à l'empire.

CHAPITTRE XI.

Causes de la chute de l'empire romain.

SI quelqu'un avait pu raffermir l'empire, ou du moins retarder sa chute, c'était l'empereur *Julien*. Il n'était point un soldat de fortune, comme les *Dioclétien* & les *Théodose*. Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siècle. Nul empereur ne fut plus équitable & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même *Marc-Aurèle*. Nul philosophe ne fut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les lois, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eût été plus longue, il est à présumer que l'empire eût moins chancelé après sa mort.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les barbares & les disputes de religion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. *Procope*, *Jornandès*, nous ont débité des fables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que des Huns, venus du nord de la Chine, aient passé les Palus-Méotides à gué & à la suite d'une biche, & qu'ils aient chassé devant eux, comme des troupeaux de moutons, des nations belliqueuses, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée,

une

une partie de la Pologne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie? Ces peuples robuſtes & guerriers, tels qu'ils le ſont encore aujourd'hui, étaient connus des Romains ſous le nom général des *Goths*. Comment ces Goths s'enfuirent-ils ſur les bords du Danube, dès qu'ils virent paraître les Huns? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignaſſent les recevoir? & comment, dès qu'ils furent paſſés, ravagèrent-ils tout juſqu'aux portes de Conſtantinople, à main armée?

Tout cela reſſemble à des contes d'*Hérodote*, & à d'autres contes non moins vantés. Il eſt bien plus vraiſemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient volé les nations; les Goths & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas, comme *Marius* avait exterminé les Cimbres? c'eſt qu'il ne ſe trouvait point de *Marius*; c'eſt que les mœurs étaient changées; c'eſt que l'empire était partagé entre les ariens & les athanaſiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courſes du cirque & les trois hypoſtaſes. L'empire romain avait alors plus de moines que de ſoldats; & ces moines couraient en troupes de ville en ville, pour ſoutenir ou pour détruire la conſubſtantialité du verbe. Il y en avait ſoixante & dix mille en Egypte.

Le chriſtianiſme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire; car non ſeulement les ſectes nées dans ſon ſein ſe combattaient avec le délire des querelles théologiques, mais toutes combattaient encore l'ancienne religion de l'empire; religion fauſſe, religion ridicule

ſans doute, mais ſous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix ſiècles.

Les deſcendans des *Scipions* étant devenus des controverſiſtes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la conſidération perſonnelle ayant paſſé des *Hortenſius* & des *Cicéron*, aux *Cyrille*, aux *Grégoire*, aux *Ambroiſe*, tout fut perdu; & ſi l'on doit s'étonner de quelque choſe, c'eſt que l'empire romain ait ſubſiſté encore un peu de temps.

Théodoſe, qu'on appelle *le grand Théodoſe*, paya un tribut au ſuperbe *Alaric*, ſous le nom de penſion du tréſor impérial. *Alaric* mit Rome à contribution la première fois qu'il parut devant les murs, & la ſeconde, il la mit au pillage. Tel était alors l'aviliſſement de l'Empire, que ce goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le miſérable empereur d'Occident *Honorius* tremblait dans Ravenne où il s'était réfugié.

Alaric ſe donna le plaiſir de créer dans Rome un empereur nommé *Attale* qui venait recevoir ſes ordres dans ſon anti-chambre. L'hiſtoire nous a conſervé deux anecdotes concernant *Honorius*, qui montrent bien tout l'excès de la turpitude de ces temps. La première, qu'une des cauſes du mépris où *Honorius* était tombé, c'eſt qu'il était impuiſſant; la ſeconde, c'eſt qu'on propoſa à cet *Attale* empereur, valet d'*Alaric*, de châtrer *Honorius* pour rendre ſon ignominie plus complète.

Après *Alaric* vint *Attila*, qui ravageait tout de la Chine juſqu'à la Gaule. Il était ſi grand, & les empereurs *Théodoſe* & *Valentinien III* ſi petits, que la

princeſſe *Honoria*, ſœur de *Valentinien III*, lui propoſa de l'épouſer. Elle lui envoya ſon anneau pour gage de ſa foi; mais avant qu'elle eût réponſe d'*Attila*, elle était déjà groſſe de la façon d'un de ſes domeſtiques.

Lorſqu'*Attila* eut détruit la ville d'Aquilée, *Léon*, évêque de Rome, vint mettre à ſes pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur *Valentinien III* était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'ecrire que le pape *Léon* avait fait trembler *Attila;* qu'il était venu à ce hun avec un air & un ton de maître; qu'il était accompagné de *St Pierre* & de *St Paul*, armés tous deux d'épées flamboyantes, qui étaient viſiblement les deux glaives de l'égliſe de Rome. Cette manière d'écrire l'hiſtoire, a duré chez les chrétiens juſqu'au ſeizième ſiècle ſans interruption.

Bientôt après, des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'*Attila.*

Que feſaient cependant les empereurs? ils aſſemblaient des conciles. C'était tantôt pour l'ancienne querelle des partiſans d'*Athanaſe*, tantôt pour les donatiſtes; & ces diſputes agitaient l'Afrique quand le vandale *Genſeric* la ſubjugua. C'était ailleurs pour les argumens de *Neſtorius* & de *Cyrille*, pour les ſubtilités d'*Eutychès;* & la plupart des articles de foi ſe décidaient quelquefois à grands coups de bâton, comme il arriva ſous *Théodoſe II* dans un concile convoqué par lui à Ephèſe, concile qu'on appelle encore aujourd'hui le brigandage. Enfin, pour bien

connaître l'esprit de ce malheureux temps, souvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par *Théodose II* qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur; & que ce césar fut obligé de se faire relever de l'excommunication par le patriarche de Constantinople.

Pendant ces troubles mêmes, les Francs envahissaient la Gaule; les Visigoths s'emparaient de l'Espagne; les Ostrogoths, sous *Théodose*, dominaient en Italie, bientôt après chassés par les Lombards. L'empire romain, du temps de *Clovis*, n'existait plus que dans la Grèce, l'Asie mineure & dans l'Egypte; tout le reste était la proie des barbares. Scythes, Vandales & Francs se firent chrétiens pour mieux gouverner les provinces chrétiennes assujetties par eux: car il ne faut pas croire que ces barbares fussent sans politique; ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes sont à-peu-près égaux. L'intérêt rendit donc chrétiens ces déprédateurs; mais ils n'en furent que plus inhumains. Le jésuite *Daniel*, historien français, qui déguise tant de choses, n'ose dissimuler que *Clovis* fut beaucoup plus sanguinaire, & se souilla de plus grands crimes après son baptême, que tandis qu'il était païen. Et ces crimes n'étaient pas de ces forfaits héroïques qui éblouissent l'imbécillité humaine; c'étaient des vols & des parricides. Il suborna un prince de Cologne qui assassina son père, après quoi il fit massacrer le fils; il tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait ses trésors. Un citoyen moins coupable eût été traîné au supplice, & *Clovis* fonda une monarchie.

CHAPITRE XII.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

QUAND les Goths s'emparèrent de Rome après les Hérules; quand le célèbre *Théodoric*, non moins puiſſant que le fut depuis *Charlemagne*, eut établi le ſiége de ſon empire à Ravenne, au commencement de notre ſixième ſiècle, ſans prendre le titre d'empereur d'Occident qu'il eût pu s'arroger, il exerça ſur les Romains préciſément la même autorité que les céſars; conſervant le ſénat, laiſſant ſubſiſter la liberté de religion, ſoumettant également aux lois civiles, orthodoxes, ariens & idolâtres; jugeant les Goths par les lois gothiques, & les Romains par les lois romaines; préſidant par ſes commiſſaires aux élections des évêques; defendant la ſimonie, apaiſant des ſchiſmes. Deux papes ſe diſputaient la chaire épiſcopale; il nomma le pape *Symmaque*, & ce pape *Symmaque* étant accuſé, il le fit juger par ſes *Miſſi-dominici*.

Athalaric ſon petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ſes royaumes, par un édit qui fut obſervé; édit rédigé par *Caſſiodore* ſon miniſtre, qui depuis ſe retira au Mont-Caſſin, & embraſſa la règle de Saint-Benoît; édit auquel le pape *Jean II* ſe ſoumit ſans difficulté.

Quand *Béliſaire* vint en Italie, & qu'il la remit ſous le pouvoir impérial, on ſait qu'il exila le pape *Silvère*, & qu'en cela il ne paſſa point les bornes de

ſon autorité, s'il paſſa celles de la juſtice. *Béliſaire*, & enſuite *Narſès*, ayant arraché Rome au joug des Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains, inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévaſté & déchiré par des ſauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. *Alboin*, fondateur de cette nouvelle dynaſtie, n'était qu'un brigand barbare; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politeſſe, la religion des vaincus. C'eſt ce qui n'était pas arrivé aux premiers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage groſſier, & leurs mœurs encore plus agreſtes. La nation lombarde était d'abord compoſée de païens & d'ariens. Leur roi *Rotharic* publia, vers l'an 640, un édit qui donna la liberté de profeſſer toutes ſortes de religions, de ſorte qu'il y avait dans preſque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laiſſaient vivre paiſiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encore dans les villages.

Entière liberté de conſcience en Italie, mais courte.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont juſqu'à Brindes & à la terre d'Otrante; il renfermait Bénévent, Bari, Tarente; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'Orient. L'Egliſe romaine avait donc repaſſé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un *Exarque* gouvernait Rome au nom de l'empereur; mais il ne réſidait point dans cette ville, preſqu'abandonnée à elle-même. Son ſéjour était à Ravenne, d'où il envoyait ſes ordres au duc ou préfet de Rome, & aux ſénateurs, qu'on appelait encore *Pères conſcripts*. L'apparence du

gouvernement municipal subsistait toujours dans cette ancienne capitale si déchue, & les sentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils se soutenaient par l'exemple de Venise, république fondée d'abord par la crainte & par la misère, & bientôt élevée par le commerce & par le courage. Venise était déjà si puissante, qu'elle rétablit au huitième siècle l'exarque *Scholastique* qui avait été chassé de Ravenne.

Quelle était donc aux septième & huitième siècles la situation de Rome? celle d'une ville malheureuse, mal défendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnaissant toujours les empereurs pour ses maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la désolation de la ville. Ils en étaient souvent les consolateurs & les pères; mais toujours sujets, ils ne pouvaient être consacrés qu'avec la permission expresse de l'exarque. Les formules par lesquelles cette permission était demandée & accordée, subsistent encore. (*a*) Le clergé romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de *sa Beatitude* auprès du gouverneur; ensuite le pape envoyait à ce métropolitain sa profession de foi.

Papes ne peuvent être consacrés qu'avec la permission de l'exarque.

Le roi lombard *Astolfe* s'empara enfin de tout l'exarchat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre-vingt-trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarchat de Ravenne, *Astolfe* prétendit avoir Rome par le droit de sa conquête. Le pape *Etienne II*, seul défenseur

(*a*) Dans le *Diarium Romanum*.

des malheureux Romains, envoya demander du ſecours à l'empereur *Conſtantin* ſurnommé *Copronyme.* Ce miſérable empereur envoya pour tout ſecours un officier du palais, avec une lettre pour le roi lombard. C'eſt cette faibleſſe des empereurs grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'Occident, & de la grandeur pontificale.

Vous ne voyez avant ce temps aucun évêque qui ait aſpiré à la moindre autorité temporelle, au moindre territoire. Comment l'auraient-ils oſé? leur légiſlateur fut un pauvre qui catéchiſa des pauvres. Les ſucceſſeurs de ces premiers chrétiens furent pauvres. Le clergé ne fit un corps que ſous *Conſtantin I;* mais cet empereur ne ſouffrit pas qu'un évêque fût propriétaire d'un ſeul village. Ce ne peut être que dans des temps d'anarchie, que les papes aient obtenu quelques ſeigneuries. Ces domaines furent d'abord médiocres. Tout s'agrandit, & tout tombe avec le temps.

Lorſqu'on paſſe de l'hiſtoire de l'empire romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident, on reſſemble à un voyageur qui, au ſortir d'une ville ſuperbe, ſe trouve dans des déſerts couverts de ronces. Vingt jargons barbares ſuccèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ces ſages lois qui gouvernaient la moitié de notre hémiſphère, on ne trouve plus que des coutumes ſauvages. Les cirques, les amphithéâtres élevés dans toutes les provinces ſont changés en maſures couvertes de paille. Ces grands chemins ſi beaux, ſi ſolides, établis du pied du capitole juſqu'au mont Taurus, ſont couverts d'eaux croupiſſantes. La

même révolution se fait dans les esprits; & *Grégoire de Tours*, le moine de Saint-Gall *Frédegaire*, sont nos *Polybe* & nos *Tite-Live*. L'entendement humain s'abrutit dans les superstitions les plus lâches & les plus insensées. Ces superstitions sont portées au point que des moines deviennent seigneurs & princes; ils ont des esclaves, & ces esclaves n'osent pas même se plaindre. L'Europe entière croupit dans cet avilissement jusqu'au seizième siècle, & n'en sort que par des convulsions terribles.

CHAPITRE XIII.

Origine de la puissance des papes. Digression sur le sacre des rois. Lettres de St Pierre à Pepin, maire de France devenu roi. Prétendues donations au saint-siége.

IL n'y a que trois manières de subjuguer les hommes; celle de les policer en leur proposant des lois; celle d'employer la religion pour appuyer ces lois, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre : je n'en connais pas une quatrième. Toutes les trois demandent des circonstances favorables. Il faut remonter à l'antiquité la plus reculée pour trouver des exemples de la première; encore sont-ils suspects. *Charlemagne*, *Clovis*, *Théodoric*, *Alboin*, *Alaric* se servirent de la troisième; les papes employèrent la seconde.

Le pape n'avait pas originairement plus de droit sur Rome, que *St Augustin* n'en aurait eu, par exemple, à la souveraineté de la petite ville d'Hippone. Quand même *St Pierre* aurait demeuré à Rome, comme on l'a dit sur ce qu'une de ses épîtres est datée de Babylone ; quand même il eût été évêque de Rome, dans un temps où il n'y avait certainement aucun siége particulier, ce séjour dans Rome ne pouvait donner le trône des *Césars ;* & nous avons vu que les évêques de Rome ne se regardèrent, pendant sept cents ans, que comme des sujets.

Rome tant de fois saccagée par les barbares, abandonnée des empereurs, pressée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos : elle l'aurait goûté si elle avait pu dès-lors être gouvernée par son évêque, comme le furent depuis tant de villes d'Allemagne ; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encore reçu dans l'opinion des chrétiens, qu'un évêque pût être souverain ; quoiqu'on eût dans l'histoire du monde tant d'exemples de l'union du sacerdoce & de l'empire dans d'autres religions.

Le pape *Grégoire III*, recourut le premier à la protection des Francs, contre les Lombards & contre les empereurs. *Zacharie* son successeur, animé du même esprit, reconnut *Pepin* ou *Pipin*, maire du palais, usurpateur du royaume de France, pour roi légitime. On a prétendu que *Pepin*, qui n'était que premier ministre, fit demander d'abord au pape quel

était le vrai roi, ou de celui qui n'en avait que le droit & le nom, ou de celui qui en avait l'autorité & le mérite? & que le pape décida que le ministre devait être roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette comédie; mais ce qui est vrai, c'est que le pape *Etienne III* appela *Pepin* à son secours contre les Lombards, qu'il vint en France se jeter aux pieds de *Pepin*, & ensuite le couronner avec des cérémonies qu'on appelait *sacre*. C'était une imitation d'un ancien appareil judaïque. *Samuël* avait versé de l'huile sur la tête de *Saül;* les rois lombards se fesaient ainsi sacrer; les ducs de Bénévent même avait adopté cet usage, pour en imposer aux peuples. On employait l'huile dans l'installation des évêques; & l'on croyait imprimer un caractère de sainteté au diadême, en y joignant une cérémonie épiscopale. Un roi goth, nommé *Vamba*, fut sacré en Espagne avec de l'huile bénite, en 674. Mais les Arabes vainqueurs firent bientôt oublier cette cérémonie, que les Espagnols n'ont jamais renouvelée.

Le pape vient implorer le maire *Pepin* en 754.

Pepin ne fut donc pas le premier roi sacré en Europe, comme nous l'écrivons tous les jours. Il avait déjà reçu cette onction de l'anglais *Boniface*, missionnaire en Allemagne, & évêque de Maïence, qui ayant voyagé long-temps en Lombardie, le sacra suivant l'usage de ce pays.

Pepin n'est pas le premier roi sacré en Europe, comme on le dit.

Remarquez attentivement que ce *Boniface* avait été créé évêque de Maïence par *Carloman*, frère de l'usurpateur *Pepin*, sans aucun concours du pape, sans que la cour romaine influât alors sur la nomination des évêchés dans le royaume des Francs.

Rien ne vous convaincra plus que toutes les lois civiles & eccléſiaſtiques ſont dictées par la convenance, que la force les maintient, que la faibleſſe les détruit, & que le temps les change. Les évêques de Rome prétendaient une autorité ſuprême & ne l'avaient pas. Les papes, ſous le joug des rois lombards, auraient laiſſé toute la puiſſance eccléſiaſtique en France, au premier franc qui les aurait délivrés du joug en Italie.

Second ſacre de *Pepin*.

Le pape *Etienne* avait plus beſoin de *Pepin*, que *Pepin* n'avait beſoin de lui; il y paraît bien, puiſque ce fut le prêtre qui vint implorer la protection du guerrier. Le nouveau roi fit renouveler ſon ſacre par l'évêque de Rome dans l'égliſe de Saint-Denis : ce fait paraît ſingulier. On ne ſe fait pas couronner deux fois, quand on croit la première cérémonie ſuffiſante. Il paraît donc que dans l'opinion des peuples, un évêque de Rome était quelque choſe de plus ſaint, de plus autoriſé, qu'un évêque d'Allemagne; que les moines de Saint-Denis, chez qui ſe feſait le ſecond ſacre, attachaient plus d'efficacité à l'huile répandue ſur la tête d'un franc, par un évêque romain, qu'à l'huile répandue par un miſſionnaire de Maïence; & que le ſucceſſeur de *S*[t] *Pierre* avait plus droit qu'un autre de légitimer une uſurpation.

Pepin fut le premier roi ſacré en France, & non le ſeul qui l'y ait été par un pontife de Rome; car *Innocent III* couronna depuis, & ſacra *Louis le jeune* à Reims. *Clovis* n'avait été ni couronné, ni ſacré roi par l'évêque *Remi*. Il y avait long-temps qu'il régnait quand il fut baptiſé. S'il avait reçu l'onction

royale, ſes ſucceſſeurs auraient adopté une cérémonie ſi ſolemnelle, devenue bientôt néceſſaire. Aucun ne fut ſacré juſqu'à *Pepin*, qui reçut l'onction dans l'abbaye de Saint-Denis.

Ce ne fut que trois cents ans après *Clovis*, que l'archevêque de Reims, *Hincmar*, écrivit qu'au ſacre de *Clovis* un pigeon avait apporté du ciel une fiole qu'on appelle la *ſainte ampoule*. Peut-être crut-il fortifier par cette fable le droit de ſacrer les rois, que ces métropolitains commençaient alors à exercer. Ce droit ne s'établit qu'avec le temps, comme tous les autres uſages : & ces prélats, long-temps après, ſacrèrent conſtamment les rois, depuis *Philippe I* juſqu'à *Henri IV*, qui fut couronné à Chartres, & oint de l'ampoule de *S*[t] *Martin*, parce que les ligueurs étaient maîtres de l'ampoule de *S*[t] *Remi*.

Il eſt vrai que ces cérémonies n'ajoutent rien aux droits des monarques, mais elles ſemblent ajouter à la vénération des peuples.

Origine du ſacre.

Il n'eſt pas douteux que cette cérémonie du ſacre, auſſi-bien que l'uſage d'élever les rois francs, goths & lombards ſur un bouclier, ne vinſſent de Conſtantinople. L'empereur *Cantacuzène* nous apprend lui-même que c'était un uſage immémorial d'élever les empereurs ſur un bouclier ſoutenu par les grands officiers de l'Empire & par le patriarche; après quoi l'empereur montait du trône au pupître de l'égliſe, & le patriarche feſait le ſigne de la croix ſur ſa tête, avec un plumaſſeau trempé dans de l'huile bénite; les diacres apportaient la couronne; le principal officier, ou le prince du ſang impérial le plus proche, mettait la couronne ſur la tête du nouveau céſar;

le patriarche & le peuple criaient : *Il en eſt digne.* Mais au ſacre des rois d'Occident, l'évêque dit au peuple: *Voulez-vous ce roi?* & enſuite le roi fait ſerment au peuple après l'avoir fait aux évêques.

Le pape *Etienne* ne s'en tint pas avec *Pepin* à cette cérémonie ; il défendit aux Français, ſous peine d'excommunication, de ſe donner jamais des rois d'une autre race. Tandis que cet évêque, chaſſé de ſa patrie, & ſuppliant dans une terre étrangère, avait le courage de donner des lois, ſa politique prenait une autorité qui aſſurait celle de *Pepin;* & ce prince, pour mieux jouir de ce qui ne lui était pas dû, laiſſait au pape des droits qui ne lui appartenaient pas.

Hugues-Capet en France, & *Conrad* en Allemagne, firent voir depuis qu'une telle excommunication n'eſt pas une loi fondamentale.

Cependant l'opinion qui gouverne le monde, imprima d'abord dans les eſprits un ſi grand reſpect pour la cérémonie faite par le pape à Saint-Denis, qu'*Eginhard* ſecrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès, que le *roi Hilderic fut dépoſé par ordre du pape Etienne.*

Tous ces événemens ne ſont qu'un tiſſu d'injuſtice, de rapine, de fourberie. Le premier des domeſtiques d'un roi de France dépouillait ſon maître *Hilderic III*, l'enfermait dans le couvent de Saint-Bertin, tenait en priſon le fils de ſon maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie ; un pape venait de Rome conſacrer ce brigandage.

Uſage de baiſer les pieds.

On croirait que c'eſt une contradiction que ce pape fût venu en France ſe proſterner aux pieds

de *Pepin*, & difpofer enfuite de la couronne ; mais non : ces profternemens n'étaient regardés alors que comme le font aujourd'hui nos révérences. C'était l'ancien ufage de l'Orient. On faluait les evêques à genoux ; les évêques faluaient de même les gouverneurs de leurs diocèfes. *Charles*, fils de *Pepin*, avait embraffé les pieds du pape *Etienne* à Saint-Maurice en Valais : *Etienne* embraffa ceux de *Pepin*. Tout cela était fans conféquence, Mais peu à peu les papes attribuèrent à eux feuls cette marque de refpect. On prétend que le pape *Adrien I* fut celui qui exigea qu'on ne parût jamais devant lui fans lui baifer les pieds. Les empereurs & les rois fe foumirent depuis, comme les autres, à cette cérémonie, qui rendait la religion romaine plus vénérable à la populace, mais qui a toujours indigné tous les hommes d'un ordre fupérieur.

Donation de *Pepin* aux papes, très-fufpecte.

On nous dit que *Pepin* paffa les monts en 754, que le Lombard *Aftolfe*, intimidé par la feule préfence du franc, céda auffitôt au pape tout l'exarchat de Ravenne, que *Pepin* repaffa les monts, & qu'à peine s'en fut-il retourné, qu'*Aftolfe*, au lieu de donner Ravenne au pape, mit le fiége devant Rome. Toutes les démarches de ces temps-là étaient fi irrégulières, qu'il fe pourrait à toute force que *Pepin* eût donné aux papes l'exarchat de Ravenne, qui ne lui appartenait point, & qu'il eût même fait cette donation fingulière du bien d'autrui, fans prendre aucune mefure pour la faire exécuter. Cependant il eft bien peu vraifemblable qu'un homme tel que *Pepin*, qui avait détrôné fon roi, n'ait paffé en Italie avec une armée que pour y aller faire des préfens. Rien

n'eſt plus douteux que cette donation citée dans tant de livres. Le bibliothécaire *Anaſtaſe*, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de *Pepin*, eſt le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, les meilleurs publiciſtes d'Allemagne la réfutent, la cour romaine ne peut la prouver, mais elle en jouit.

Il régnait alors dans les eſprits un mélange bizarre de politique & de ſimplicité, de groſſièreté & d'artifice, qui caractériſe bien la décadence générale. *Etienne* feignit une lettre de *St Pierre*, adreſſée du ciel à *Pepin* & à ſes enfans; elle mérite d'être rapportée; la voici : „ *Pierre* appelé apôtre par JESUS-CHRIST „ fils du DIEU vivant, &c.... Comme par moi toute „ l'Egliſe catholique, apoſtolique, romaine, mère de „ toutes les autres égliſes, eſt fondée ſur la pierre, „ qu'*Etienne* eſt évêque de cette douce Egliſe romaine; „ & afin que la grace & la vertu ſoient pleinement „ accordées du ſeigneur notre DIEU, pour arracher „ l'Egliſe de DIEU des mains des perſécuteurs. A „ vous excellens *Pepin*, *Charles* & *Carloman*, trois „ rois, & à tous ſaints évêques & abbés, prêtres & „ moines, & même aux ducs, aux comtes & aux „ peuples, moi *Pierre* apôtre, &c.... je vous conjure, „ & la vierge *Marie* qui vous aura obligation, vous „ avertit & vous commande, auſſi-bien que les „ trônes, les dominations.... Si vous ne combattez „ pour moi, je vous déclare, par la Sainte Trinité „ & par mon apoſtolat, que vous n'aurez jamais de „ part au paradis. (*a*) „

(*a*) Comment accorder tant d'artifice & tant de bêtiſe? c'eſt que les hommes ont toujours été fourbes, & qu'alors ils étaient fourbes & groſſiers.

La

La lettre eut ſon effet. *Pepin* paſſa les Alpes pour la ſeconde fois. Il aſſiégea Pavie, & fit encore la paix avec *Aſtolfe*. Mais eſt-il probable qu'il ait paſſé deux fois les monts uniquement pour donner des villes au pape *Etienne*? Pourquoi *St Pierre*, dans ſa lettre, ne parle-t-il pas d'un fait ſi important? Pourquoi ne ſe plaint-il pas à *Pepin* de n'être pas en poſſeſſion de l'exarchat? Pourquoi ne les redemande-t-il pas expreſſément?

Tout ce qui eſt vrai, c'eſt que les Francs qui avaient envahi les Gaules, voulurent toujours ſubjuguer l'Italie, objet de la cupidité de tous les barbares; non que l'Italie ſoit en effet un meilleur pays que les Gaules, mais alors elle était mieux cultivée; les villes bâties, accrues & embellies par les Romains, ſubſiſtaient; & la réputation de l'Italie tenta toujours un peuple pauvre, inquiet & guerrier. Si *Pepin* avait pu prendre la Lombardie, comme fit *Charlemagne*, il l'aurait priſe ſans doute; & s'il conclut un traité avec *Aſtolfe*, c'eſt qu'il y fut obligé. Uſurpateur de la France, il n'y était pas affermi : il avait à combattre des ducs d'Aquitaine & de Gaſcogne, dont les droits ſur ces pays valaient mieux que les ſiens ſur la France. Comment donc aurait il donné tant de terres aux papes, quand il était forcé de revenir en France, pour y ſoutenir ſon uſurpation?

Le titre primordial de cette donation n'a jamais paru. On eſt donc réduit à douter. C'eſt le parti qu'il faut prendre ſouvent en hiſtoire comme en philoſophie. Le ſaint-ſiége, d'ailleurs, n'a pas beſoin de ces titres équivoques; le temps lui a donné des

droits auſſi réels ſur ſes Etats, que les autres ſouverains de l'Europe en ont ſur les leurs. Il eſt certain que les pontifes de Rome avaient dès-lors de grands patrimoines dans plus d'un pays ; que ces patrimoines étaient reſpectés; qu'ils étaient exempts de tribut. Ils en avaient dans les Alpes, en Toſcane, à Spolète, dans les Gaules, en Sicile, & juſque dans la Corſe, avant que les Arabes ſe fuſſent rendus maîtres de cette île au huitième ſiècle. Il eſt à croire que *Pepin* fit augmenter beaucoup ce patrimoine dans le pays de la Romagne, & qu'on l'appela le patrimoine de l'exarchat. C'eſt probablement ce mot de *patrimoine* qui fut la ſource de la mépriſe. Les auteurs poſtérieurs ſupposèrent, dans des temps de ténèbres, que les papes avaient régné dans tous les pays où ils avaient ſeulement poſſédé des villes & des territoires.

Si quelque pape, ſur la fin du huitième ſiècle, prétendit être au rang des princes, il paraît que c'eſt *Adrien I.* La monnaie qui fut frappée en ſon nom (ſi cette monnaie fut en effet fabriquée de ſon temps) fait voir qu'il eut les droits régaliens; & l'uſage qu'il introduiſit de ſe faire baiſer les pieds, fortifie encore cette conjecture. Cependant il reconnut toujours l'empereur grec pour ſon ſouverain. On pouvait très-bien rendre à ce ſouverain éloigné un vain hommage, & s'attribuer une indépendance réelle, appuyée de l'autorité du miniſtère eccléſiaſtique.

Voyez par quels degrés la puiſſance pontificale de Rome s'eſt élevée. Ce ſont d'abord des pauvres qui inſtruiſent des pauvres dans les ſouterrains de Rome; ils ſont au bout de deux ſiècles à la tête d'un

troupeau confidérable. Ils font riches & refpectés fous *Conftantin;* ils deviennent patriarches de l'Occident; ils ont d'immenfes revenus & des terres; enfin ils deviennent de grands fouverains; mais c'eft ainfi que tout s'eft écarté de fon origine. Si les fondateurs de Rome, de l'empire des Chinois, de celui des califes, revenaient au monde, ils verraient fur leurs trônes des goths, des tartares & des turcs.

Avant d'examiner comment tout changea en Occident par la tranflation de l'empire, il eft néceffaire de vous faire une idée de l'Eglife d'Orient. Les difputes de cette Eglife ne fervirent pas peu à cette grande révolution.

CHAPITRE XIV.

Etat de l'Eglife en Orient avant Charlemagne. Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.

QUE les ufages de l'Eglife grecque & de la latine aient été différens comme leurs langues; que la liturgie, les habillemens, les ornemens, la forme des temples, celle de la croix, n'aient pas été les mêmes; que les Grecs priaffent debout, & les Latins à genoux; (24) ce n'eft pas ce que j'examine. Ces

(24) L'ufage de prier à genoux dans les temples s'introduifit peu à peu avec l'opinion de la préfence reelle; il dut par conféquent commencer dans l'Occident, où il paraît que cette opinion a pris naiffance. Après avoir été une idée pieufe de dévots enthoufiaftes, cette opinion devint la

différentes coutumes ne mirent point aux prises l'Orient & l'Occident ; elles servaient seulement à nourrir l'aversion naturelle des nations devenues rivales. Les Grecs surtout, qui n'ont jamais reçu le baptême que par immersion, en se plongeant dans les cuves des baptistères, haïssaient les Latins qui, en faveur des chrétiens septentrionaux, introduisirent le baptême par aspersion. Mais ces oppositions n'excitèrent aucun trouble.

La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'Occident, fut inconnue aux églises d'Orient. Les évêques, sous les yeux du maître, restèrent sujets ; mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples.

La simplicité des premiers temps disparut sous le grand nombre de questions que forma la curiosité humaine ; car le fondateur de la religion n'ayant jamais rien écrit, & les hommes voulant tout savoir, chaque mystère fit naître des opinions, & chaque opinion coûta du sang.

C'est une chose très-remarquable, que de près de quatre-vingts sectes qui avaient déchiré l'Eglise depuis sa naissance, aucune n'avait eu un romain pour auteur, si l'on excepte *Novatien*, qu'à peine encore on peut regarder comme un hérétique. Aucun

croyance commune du peuple & d'une grande partie des théologiens vers le quinzième siècle, & enfin un dogme de l'Eglise romaine au temps du concile de Trente. L'Eglise de Lyon avait conservé jusqu'à ces dernières années l'ancien usage d'assister debout à la messe, sans savoir que cet usage était une preuve toujours subsistante de la nouveauté du dogme de la présence réelle.

romain dans les cinq premiers ſiècles ne fut compté, ni parmi les pères de l'Egliſe, ni parmi les héréſiarques. Il ſemble qu'ils ne furent que prudens. De tous les évêques de Rome, il n'y en eut qu'un ſeul qui favoriſa un de ces ſyſtêmes condamnés par l'Egliſe; c'eſt le pape *Honorius I.* On l'accuſe encore tous les jours d'avoir été monothélite. On croit par-là flétrir ſa mémoire; mais ſi on ſe donne la peine de lire ſa fameuſe lettre paſtorale, dans laquelle il n'attribue qu'une volonté à JESUS-CHRIST, on verra un homme très-ſage. *Nous confeſſons*, dit-il, *une ſeule volonté dans* JESUS-CHRIST. *Nous ne voyons point que les conciles, ni l'écriture nous autoriſent à penſer autrement : mais de ſavoir ſi à cauſe des œuvres de divinité & d'humanité qui ſont en lui, on doit entendre une opération ou deux; c'eſt ce que je laiſſe aux grammairiens, & ce qui n'importe guère.* (*a*)

Lettre admirable d'un pape qu'on croit hérétique.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus précieux dans toutes les lettres des papes que ces paroles. Elles nous convainquent que toutes les diſputes des Grecs étaient des diſputes de mots, & qu'on aurait dû aſſoupir ces querelles de ſophiſtes dont les ſuites ont été ſi funeſtes. Si on les avait abandonnées aux grammairiens, comme le veut ce judicieux pontife, l'Egliſe eut été dans une paix inaltérable. Mais voulut-on ſavoir ſi le fils était conſubſtantiel au père, ou ſeulement de même nature, ou d'une nature inférieure? le monde chrétien fut partagé; la moitié

(*a*) En effet, toutes les miſérables querelles des théologiens n'ont jamais été que des diſputes de grammaire, fondées ſur des équivoques, ſur des queſtions abſurdes, inintelligibles, qu'on a miſes pendant quinze cents ans à la place de la vertu.

persécuta l'autre & en fut persécutée. Voulut-on savoir si la mère de JESUS-CHRIST était la mère de DIEU ou de JESUS? si le CHRIST avait deux natures & deux volontés dans une même personne, ou deux personnes & une volonté, ou une volonté & une personne? toutes ces disputes nées dans Constantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des séditions. Un parti anathématisait l'autre; la faction dominante condamnait à l'exil, à la prison, à la mort & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui se vengeait à son tour par les mêmes armes.

Nulle dispute dogmatique chez les anciens.

De pareils troubles n'avaient point été connus dans l'ancienne religion des Grecs & des Romains, que nous appelons le paganisme; la raison en est que les païens dans leurs erreurs grossières n'avaient point de dogmes, & que les prêtres des idoles, encore moins les séculiers, ne s'assemblèrent jamais juridiquement pour disputer.

Dans le huitième siècle, on agita dans les églises d'Orient s'il fallait rendre un culte aux images. La loi de *Moïse* l'avait expressément défendu. Cette loi n'avait jamais été révoquée; & les premiers chrétiens, pendant plus de deux cents ans, n'avaient même jamais souffert d'images dans leurs assemblées.

Images.

Peu à peu la coutume s'introduisit par-tout d'avoir chez soi des crucifix. Ensuite on eut les portraits vrais ou faux des martyrs ou des confesseurs. Il n'y avait point encore d'autels érigés pour les saints, point de messes célébrées en leur nom. Seulement, à la vue d'un crucifix & de l'image d'un homme de

bien, le cœur, qui ſurtout dans ces climats a beſoin d'objets ſenſibles, s'excitait à la piété.

Cet uſage s'introduiſit dans les égliſes. Quelques évêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393, *S[t] Epiphane* arracha d'une égliſe de Syrie une image devant laquelle on priait. Il déclara que la religion chrétienne ne permettrait pas ce culte; & ſa ſévérité ne cauſa point de ſchiſme.

Enfin cette pratique pieuſe dégénéra en abus, comme toutes les choſes humaines. Le peuple, toujours groſſier, ne diſtingua point DIEU & les images: bientôt on en vint juſqu'à leur attribuer des vertus & des miracles: chaque image guériſſait une maladie. On les mêla même aux ſortiléges qui ont preſque toujours ſéduit la crédulité du vulgaire; je dis non-ſeulement le vulgaire du peuple, mais celui des princes, & même celui des ſavans.

En 727, l'empereur *Léon l'Iſaurien* voulut, à la perſuaſion de quelques évêques, déraciner l'abus; mais par un abus peut-être plus grand il fit effacer toutes les peintures; il abattit les ſtatues & les repréſentations de JESUS-CHRIST avec celles des ſaints. En ôtant ainſi tout d'un coup aux peuples les objets de leur culte, il les révolta: on déſobéit, il perſécuta; il devint tyran parce qu'il avait été imprudent.

Guerre civile pour les images.

Il eſt honteux pour notre ſiècle qu'il y ait encore des compilateurs & des déclamateurs comme *Maimbourg*, qui répètent cette ancienne fable, que deux juifs avaient prédit l'empire à *Léon*, & qu'ils avaient exigé de lui qu'il abolît le culte des images; comme s'il eût importé à des juifs que les chrétiens

euffent ou non des figures dans leurs églifes. Les hiftoriens qui croient qu'on peut ainfi prédire l'avenir font bien indignes d'écrire ce qui s'eft paffé.

Son fils *Conftantin Copronyme* fit paffer en loi civile & eccléfiaftique l'abolition des images. Il tint à Conftantinople un concile de trois cents trente-huit évêques; ils profcrivirent d'une commune voix ce culte, reçu dans plufieurs églifes & furtout à Rome.

Cet empereur eût voulu abolir auffi aifément les moines qu'il avait en horreur, & qu'il n'appelait que les abominables; mais il ne put y réuffir : ces moines, déjà fort riches, défendirent plus habilement leurs biens que les images de leurs faints.

Les papes *Grégoire II* & *III*, & leurs fucceffeurs, ennemis fecrets des empereurs & oppofés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces fortes d'excommunications, depuis fi fréquemment & fi légèrement employées. Mais foit que ce vieux refpect pour les fucceffeurs des céfars contînt encore les métropolitains de Rome, foit plutôt qu'ils viffent combien ces excommunications, ces interdits, ces difpenfes du ferment de fidélité feraient méprifées dans Conftantinople, où l'églife patriarchale s'égalait au moins à celle de Rome, les papes tinrent deux conciles en 728 & en 732, où l'on décida que tout ennemi des images ferait excommunié, fans rien de plus, & fans parler de l'empereur. Ils fongèrent dès-lors plus à négocier qu'à difputer. *Grégoire II* fe rendit maître des affaires dans Rome, pendant que le peuple foulevé contre les empereurs ne payait plus les tributs. *Grégoire III* fe conduifit fuivant les mêmes principes. Quelques auteurs grecs

poſtérieurs, voulant rendre les papes odieux, ont écrit que *Grégoire II* excommunia & dépoſa l'empereur, & que tout le peuple romain reconnut *Grégoire II* pour ſon ſouverain. Ces grecs ne ſongeaient pas que les papes, qu'ils voulaient faire regarder comme des uſurpateurs, auraient été dès-lors les princes les plus légitimes. Ils auraient tenu leur puiſſance des ſuffrages du peuple romain : ils euſſent été ſouverains de Rome à plus juſte titre que beaucoup d'empereurs. Mais il n'eſt ni vraiſemblable ni vrai que les Romains menacés par *Léon l'Iſaurien*, preſſés par les Lombards, euſſent élu leur évêque pour ſeul maître, quand ils avaient beſoin de guerriers. Si les papes avaient eu dès-lors un ſi beau droit au rang des céſars, ils n'auraient pas depuis transféré ce droit à *Charlemagne*. L'évêque de Rome.

CHAPITRE XV.

De Charlemagne. Son ambition, ſa politique. Il dépouille ſes neveux de leurs Etats. Oppreſſion & converſion des Saxons, &c.

LE royaume de *Pepin* ou *Pipin* s'étendait de la Bavière aux Pyrénées & aux Alpes. *Karl* ſon fils, que nous reſpectons ſous le nom de *Charlemagne*, recueillit cette ſucceſſion toute entière; car un de ſes frères était mort après le partage, & l'autre s'était fait moine auparavant au monaſtère de Saint-Silveſtre. Une eſpèce de piété, qui ſe mêlait à la barbarie de ces temps, enferma plus d'un prince dans le cloître;

ainſi *Rachis* roi des Lombards, un *Carloman* frère de *Pepin*, un duc d'Aquitaine, avaient pris l'habit de bénédictin. Il n'y avait preſque alors que cet ordre dans l'Occident. Les couvens étaient riches, puiſſans, reſpectés; c'étaient des aſiles honorables pour ceux qui cherchaient une vie paiſible. Bientôt après ces aſiles furent les priſons des princes détrônés.

Conduite de *Charlemagne*.

La réputation de *Charlemagne* eſt une des plus grandes preuves que les ſuccès juſtifient l'injuſtice & donnent la gloire. *Pepin* ſon père avait partagé en mourant ſes Etats entre ſes deux enfans, *Karlman* ou *Carloman*, & *Karl*. Une aſſemblée ſolennelle de la nation avait ratifié le teſtament. *Carloman* avait la Provence, le Languedoc, la Bourgogne, la Suiſſe, l'Alſace & quelques pays circonvoiſins. *Karl* ou *Charles* jouiſſait de tout le reſte. Les deux frères furent toujours en méſintelligence. *Carloman* mourut ſubitement, & laiſſa une veuve & deux enfans en bas âge. *Charles* s'empara d'abord de leur patrimoine.
717. La malheureuſe mère fut obligée de fuir avec ſes enfans chez le roi des Lombards *Deſiderius*, que nous nommons *Didier*, ennemi naturel des Francs: ce *Didier* était beau-père de *Charlemagne*, & ne l'en haïſſait pas moins parce qu'il le redoutait. On voit évidemment que *Charlemagne* ne reſpecta pas plus le droit naturel & les liens du ſang que les autres conquérans.

Pepin ſon père n'avait pas eu à beaucoup près le domaine direct de tous les Etats que poſſéda *Charlemagne*. L'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne, pays nouvellement conquis, rendaient hommage & payaient tribut.

Deux voifins pouvaient être redoutables à ce vafte Etat, les Germains feptentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre conquife par les Anglo-Saxons, partagée en fept dominations, toujours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecoffe, & avec les Danois, était fans politique & fans puiffance. L'Italie faible & déchirée n'attendait qu'un nouveau maître qui voulût s'en emparer.

Les Germains feptentrionaux étaient alors appelés Saxons. On connaiffait fous ce nom tous ces peuples qui habitaient les bords du Véfer & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & du bas-Rhin à la mer Baltique. Ils étaient païens ainfi que tout le feptentrion. Leurs mœurs & leurs lois étaient les mêmes que du temps des Romains. Chaque canton fe gouvernait en république; mais ils élifaient un chef pour la guerre. Leurs lois étaient fimples comme leurs mœurs, leur religion groffière : ils facrifiaient dans les grands dangers des hommes à la Divinité, ainfi que tant d'autres nations; car c'eft le caractère des barbares de croire la Divinité malfefante : les hommes font DIEU à leur image. Les Francs quoique déjà chrétiens eurent fous *Théodebert* cette fuperftition horrible; ils immolèrent des victimes humaines en Italie, au rapport de *Procope*, & vous n'ignorez pas que trop de nations, ainfi que les Juifs, avaient commis ces facriléges par piété. D'ailleurs les Saxons avaient confervé les anciennes mœurs des Germains, leur fimplicité, leur fuperftition, leur pauvreté. Quelques cantons avaient furtout gardé l'efprit de rapine, & tous mettaient dans leur liberté leur bonheur & leur gloire. Ce font eux qui fous le

Saxons.

nom de Cattes, de Chérufques & de Bructères, avaient vaincu *Varus*, & que *Germanicus* avait enfuite défaits.

Une partie de ces peuples, vers le cinquième fiècle, appelée par les Bretons infulaires contre les habitans de l'Ecoffe, fubjugua la Bretagne qui touche à l'Ecoffe & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avaient déjà paffé au troifième fiècle; & au temps de *Conftantin*, les côtes orientales de cette île étaient appelées les côtes Saxoniques.

Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique & le plus grand guerrier de fon fiècle, fit la guerre aux Saxons trente années avant de les affujettir pleinement. Leur pays n'avait point encore ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans: les riches mines de Goflar & de Friedberg dont on a tiré tant d'argent n'étaient point découvertes; elles ne le furent que fous *Henri l'oifeleur*. Point de richeffes accumulées par une longue induftrie, nulle ville digne de l'ambition d'un ufurpateur. Il ne s'agiffait que d'avoir pour efclaves des millions d'hommes qui cultivaient la terre fous un climat trifte, qui nourriffaient leurs troupeaux, & qui ne voulaient point de maîtres.

La guerre contre les Saxons avait commencé pour un tribut de trois cents chevaux & quelques vaches que *Pepin* avait exigé d'eux; & cette guerre dura trente années. Quel droit les Francs avaient-ils fur eux? le même droit que les Saxons avaient eu fur l'Angleterre.

Ils étaient mal armés; car je vois dans les capitulaires de *Charlemagne* une défenfe rigoureufe de

vendre des cuiraſſes aux Saxons. Cette différence des armes jointe à la diſcipline, avait rendu les Romains vainqueurs de tant de peuples : elle fit triompher enfin *Charlemagne*.

Le général de la plupart de ces peuples était ce fameux *Vitikind*, dont on fait aujourd'hui deſcendre les principales maiſons de l'Empire : homme tel qu'*Arminius*, mais qui eut enfin plus de faibleſſe. *Charles* prend d'abord la fameuſe bourgade d'Ereſbourg; car ce lieu ne méritait ni le nom de ville, ni celui de fortereſſe. Il fait égorger les habitans; il y pille & raſe enſuite le principal temple du pays, élevé autrefois au dieu *Tanſana*, principe univerſel, ſi jamais ces ſauvages ont connu un principe univerſel. Il était alors dédié au dieu *Irminſul;* ſoit que ce dieu fût celui de la guerre, l'*Arès* des Grecs, le *Mars* des Romains, ſoit qu'il eût été conſacré au célèbre *Herman Arminius*, vainqueur de *Varus*, & vengeur de la liberté germanique.

Vitikind.

772.

On y maſſacra les prêtres ſur les débris de l'idole renverſée. On pénétra juſqu'au Véſer avec l'armée victorieuſe. Tous ces cantons ſe ſoumirent. *Charlemagne* voulut les lier à ſon joug par le chriſtianiſme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ſes Etats à d'autres conquêtes, il leur laiſſe des miſſionnaires pour les perſuader, & des ſoldats pour les forcer. Preſque tous ceux qui habitaient vers le Véſer ſe trouvèrent en un an chrétiens, mais eſclaves.

Saxons convertis à coups de ſabre.

Vitikind retiré chez les Danois, qui tremblaient déjà pour leur liberté & pour leurs dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ſes compatriotes, il les raſſemble. Il trouve dans Brème,

capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église & ses Saxons désespérés qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque, qui a le temps de fuir & de s'embarquer; il détruit le christianisme, qu'on n'avait embrassé que par la force; il vient jusqu'auprès du Rhin suivi d'une multitude de Germains; il bat les lieutenans de *Charlemagne*.

Ce prince accourt: il défait à son tour *Vitikind*; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur général, & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Danemarck, il fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Aller. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles, un tel châtiment aurait été une sévérité horrible; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs lois, c'est l'action d'un brigand, que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme.

Il fallut encore trois victoires avant d'accabler ces peuples sous le joug. Enfin le sang cimenta le christianisme & la servitude. *Vitikind* lui-même, lassé de ses malheurs, fut obligé de recevoir le baptême, & de vivre désormais tributaire de son vainqueur.

Colonies. 803, 804.

Charles pour mieux s'assurer du pays, transporta environ dix mille familles saxonnes en Flandre, en France & dans Rome. Il établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus. On ne voit depuis lui aucun prince en Europe, qui transporte ainsi des

peuples malgré eux. Vous verrez de grandes émigrations, mais aucun ſouverain qui établiſſe ainſi des colonies ſuivant l'ancienne méthode romaine : c'eſt la preuve de l'excès du deſpotiſme de contraindre ainſi les hommes à quitter le lieu de leur naiſſance. *Charles* joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des eſpions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne ſont cruels que dans la guerre : la paix amène des mœurs & des lois plus douces. *Charlemagne* au contraire fit des lois qui tenaient de l'inhumanité de ſes conquêtes.

Il inſtitua une juriſdiction plus abominable que l'inquiſition ne le fut depuis ; c'était la cour Veimique, ou la cour de Veſtphalie, dont le ſiége ſubſiſta longtemps dans le bourg de Dortmund. Les juges prononçaient peine de mort ſur des délations ſecrètes, ſans appeler les accuſés. On dénonçait un Saxon poſſeſſeur de quelques beſtiaux de n'avoir pas jeûné en carême ; les juges le condamnaient, & on envoyait des aſſaſſins qui l'exécutaient & qui ſaiſiſſaient ſes vaches. Cette cour étendit bientôt ſon pouvoir ſur toute l'Allemagne : il n'y a point d'exemple d'une telle tyrannie, & elle était exercée ſur des peuples libres. *Daniel* ne dit pas un mot de cette cour Veimique ; & *Véli* qui a écrit ſa sèche hiſtoire, n'a pas été inſtruit de ce fait ſi public : & il appelle *Charlemagne*, *religieux monarque*, *ornement de l'humanité*, c'eſt ainſi parmi nous que des auteurs gagés par des libraires écrivent l'hiſtoire. (25)

(25) On peut voir dans les capitulaires la loi par laquelle *Charles* établit la peine de mort contre les Saxons qui ſe cacheront pour ne point

Ayant vu comment ce conquérant traita les Germains, obſervons comment il ſe conduiſit avec les Arabes d'Eſpagne. Il arrivait déjà parmi eux ce qu'on vit bientôt après en Allemagne, en France & en Italie. Les gouverneurs ſe rendaient indépendans. Les émirs de Barcelone & ceux de Sarragoſſe s'étaient mis ſous la protection de *Pepin*. L'émir de Sarragoſſe nommé *Ibnal arabi*, c'eſt-à-dire *Ibnal* l'arabe, en 778 vient juſqu'à Paderborn prier *Charlemagne* de le ſoutenir contre ſon ſouverain. Le prince français prit le parti de ce muſulman; mais il ſe donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts, d'autres ſoins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins; mais après quelques avantages ſur les frontières d'Eſpagne, ſon arrière-garde eſt défaite à Roncevaux, vers les montagnes des Pyrénées, par les chrétiens mêmes de ces montagnes, mêlés aux muſulmans. C'eſt-là que périt *Roland* ſon neveu. Ce malheur eſt l'origine de ces fables qu'un moine écrivit au onzième ſiècle, ſous le nom de l'archevêque *Turpin*, & qu'enſuite l'imagination de l'*Arioſte* a embellies. On ne ſait point en quel temps *Charles* eſſuya cette diſgrace; & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de ſa défaite. Content d'aſſurer ſes frontières contre des ennemis trop aguerris, il n'embraſſe que ce qu'il peut retenir, & règle ſon ambition ſur les conjonctures qui la favoriſent.

venir au baptême, ou qui mangeront de la chair en carême. Des fanatiques ignorans ont nié l'exiſtence de cette loi, que *Fleuri* a eu la bonne foi de rapporter. Quant au tribunal Veimique établi par *Charlemagne* & détruit par *Maximilien*, on peut conſulter l'article *Tribunal ſecret de Weſtphalie* dans l'Encyclopédie, tome XVI. On a eu ſoin d'y citer les hiſtoriens & les publiciſtes allemands qui ont parlé de cette pieuſe inſtitution de *ſaint Charlemagne*.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Charlemagne empereur d'Occident.

C'EST à Rome & à l'empire d'Occident que cette ambition aſpirait. La puiſſance des rois de Lombardie était le ſeul obſtacle. L'Egliſe de Rome & toutes les égliſes ſur leſquelles elle influait, les moines déjà puiſſans, les peuples déjà gouvernés par eux, tout appelait *Charlemagne* à l'empire de Rome. Le pape *Adrien*, né romain, homme d'un génie adroit & ferme, applanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du roi lombard *Didier*, chez qui l'infortunée belle-ſœur de *Charles* s'était réfugiée avec ſes enfans.

Les mœurs & les lois de ce temps-là n'étaient pas gênantes, du moins pour les princes. *Charles* avait épouſé cette fille du roi des Lombards dans le temps qu'il avait déjà, dit-on, une autre femme. Il n'était pas rare d'en avoir pluſieurs à la fois. *Grégoire* de Tours rapporte que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, avaient plus d'une épouſe. *Charles* répudie la fille de *Didier* ſans aucune raiſon, ſans aucune formalité. **Polygamie.**

Le roi lombard, qui voit cette union fatale du roi & du pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut ſurprendre Rome, & s'aſſurer de la perſonne du pape; mais l'évêque habile fait tourner la guerre en négociation. *Charles* envoie des ambaſſadeurs pour gagner du temps. Il redemande au roi de

Lombardie ſa belle-ſœur & ſes deux neveux. Non-ſeulement *Didier* refuſe ce ſacrifice, mais il veut faire ſacrer rois ces deux enfans, & leur faire rendre leur héritage. *Charlemagne* vient de Thionville à Genève; tient dans Genève un de ces parlemens qui en tout pays ſouſcrivirent toujours aux volontés d'un conquérant habile. Il paſſe le mont Cénis, il entre dans la Lombardie. *Didier*, après quelques défaites, s'enferme dans Pavie ſa capitale; *Charlemagne* l'y aſſiége au milieu de l'hiver. La ville réduite à l'extrémité ſe rend après un ſiége de ſix mois. Ainſi finit ce royaume des Lombards qui avaient détruit en Italie la puiſſance romaine, & qui avaient ſubſtitué leurs lois à celles des empereurs. *Didier*, le dernier de ces rois, fut conduit en France dans le monaſtère de Corbie, où il vécut & mourut captif & moine, tandis que ſon fils allait inutilement demander des ſecours dans Conſtantinople à ce fantôme d'empire romain détruit en Occident par ſes ancêtres. Il faut remarquer que *Didier* ne fut pas le ſeul ſouverain que *Charlemagne* enferma; il traita ainſi un duc de Bavière & ſes enfans.

Fin du royaume lombard. 774.

La belle-ſœur de *Charles* & ſes deux enfans furent remis entre les mains du vainqueur. Les chroniqueurs ne nous apprennent point s'ils furent auſſi confinés dans un monaſtère, ou mis à mort. Le ſilence de l'hiſtoire ſur cet événement eſt une accuſation contre *Charlemagne*.

Rome.

Il n'oſait pas encore ſe faire ſouverain de Rome: il ne prit que le titre de roi d'Italie, tel que le portaient les Lombards. Il ſe fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer, qu'on garde

encore dans la petite ville de Monza. La juſtice s'adminiſtrait toujours à Rome au nom de l'empereur grec. Les papes recevaient de lui la confirmation de leur élection : c'était l'uſage que le ſénat écrivît à l'empereur, ou à l'exarque de Ravenne quand il y en avait un, *Nous vous ſupplions d'ordonner la conſécration de notre père & paſteur*. On en donnait part au métropolitain de Ravenne. L'élu était obligé de prononcer deux profeſſions de foi. Il y a loin de là à la tiare; mais eſt-il quelque grandeur qui n'ait eu de faibles commencemens ?

Charlemagne prit, ainſi que *Pepin*, le titre de patrice que *Théodoric* & *Attila* avaient auſſi daigné prendre. Ainſi ce nom d'empereur qui dans ſon origine ne déſignait qu'un général d'armée, ſignifiait encore le maître de l'Orient & de l'Occident. Tout vain qu'il était on le reſpectait, on craignait de l'uſurper; on n'affectait que celui de patrice, qui autrefois voulait dire ſénateur romain. *Charlemagne* patrice.

Les papes déjà très-puiſſans dans l'Egliſe, très-grands ſeigneurs à Rome, & poſſeſſeurs de pluſieurs terres, n'avaient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le préfet, le peuple, le ſénat dont l'ombre ſubſiſtait, s'élevaient ſouvent contre eux. Les inimitiés des familles qui prétendaient au pontificat rempliſſaient Rome de confuſion.

Les deux neveux d'*Adrien* conſpirèrent contre *Léon III* ſon ſucceſſeur, élu père & paſteur ſelon l'uſage par le peuple & le clergé romain. Ils l'accuſent de beaucoup de crimes; ils animent les Romains contre lui : on traîne en priſon, on accable de coups à Rome celui qui était ſi reſpecté par-tout ailleurs.

Charlemagne empereur.

Il s'évade, il vient ſe jeter aux genoux du patrice *Charlemagne* à Paderborn. Ce prince qui agiſſait déjà en maître abſolu, le renvoya avec une eſcorte & des commiſſaires pour le juger. Ils avaient ordre de le trouver innocent. Enfin *Charlemagne* maître de l'Italie comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vient à Rome à la fin de l'année 799. L'année commençait alors à Noël chez les Romains. *Léon III* le proclame empereur d'Occident pendant la meſſe, le jour de Noël en 800. Le peuple joint ſes acclamations à cette cérémonie. *Charles* feint d'être étonné ; & notre abbé *Véli* copiſte de nos légendaires dit que *rien ne fut égal à ſa ſurpriſe.* Mais la vérité eſt que tout était concerté entre lui & le pape, & qu'il avait apporté des préſens immenſes qui lui aſſuraient le ſuffrage de l'évêque & des premiers de Rome. On voit par des chartes accordées aux Romains en qualité de patrice, qu'il avait déjà brigué hautement l'empire ; on y lit ces propres mots : *Nous eſpérons que notre munificence pourra nous élever à la dignité impériale.* (*a*)

Voilà donc le fils d'un domeſtique, d'un de ces capitaines francs que *Conſtantin* avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de *Conſtantin.* D'un côté un franc, de l'autre une famille thrace, partagent l'empire romain. Tel eſt le jeu de la fortune.

On a écrit, on écrit encore que *Charles*, avant même d'être empereur, avait confirmé la donation de l'exarchat de Ravenne, qu'il y avait ajouté la Corſe, la Sardaigne, la Ligurie, Parme, Mantoue,

(*a*) Voyez l'annaliſte *Rerum Italicarum*, tome II.

les duchés de Spolète & de Bénévent, la Sicile, Venise, & qu'il déposa l'acte de cette donation sur le tombeau dans lequel on prétend que reposent les cendres de *St Pierre* & *St Paul.*

On pourrait mettre cette donation à côté de celle de *Constantin.* (*a*) On ne voit point que jamais les papes aient possédé aucun de ces pays jusqu'au temps d'*Innocent III.* S'ils avaient eu l'exarchat, ils auraient été souverains de Ravenne & de Rome; mais dans le testament de *Charlemagne*, qu'*Eginhard* nous a conservé, ce monarque nomme à la tête des villes métropolitaines qui lui appartiennent Rome & Ravenne, auxquelles il fait des présens. Il ne put donner ni la Sicile, ni la Corse, ni la Sardaigne qu'il ne possédait pas, ni le duché de Bénévent, dont il avait à peine la souveraineté, encore moins Venise qui ne le reconnaissait pas pour empereur. Le duc de Venise reconnaissait alors pour la forme l'empereur d'Orient, & en recevait le titre d'*Hypatos.* Les lettres du pape *Adrien* parlent des patrimoines de Spolète & de Bénévent; mais ces patrimoines ne se peuvent entendre que des domaines que les papes possédaient dans ces deux duchés. *Grégoire VII* lui-même avoue dans ses lettres que *Charlemagne* donnait douze cents livres de pension au saint-siége. Il n'est guère vraisemblable qu'il eût donné un tel secours à celui qui aurait possédé tant de belles provinces. Le saint-siége n'eut Bénévent que long-temps après, par la concession très-équivoque qu'on croit que l'empereur *Henri le noir* lui en fit vers l'an 1047. Cette concession se réduisit à la ville, & ne

Donation de *Charlemagne*, très-douteuse.

(*a*) Voyez les éclaircissemens.

s'étendit point jufqu'au duché. Il ne fut point queftion de confirmer le don de *Charlemagne.*

Ce qu'on peut recueillir de plus probable au milieu de tant de doutes, c'eft que du temps de *Charlemagne*, le papes obtinrent en propriété une partie de la Marche d'Ancone, outre les villes les châteaux & les bourgs qu'ils avaient dans les autres pays. Voici fur quoi je pourrais me fonder. Lorfque l'empire d'Occident fe renouvela dans la famille des *Othons* au dixième fiècle, *Othon III* affigna particulièrement au faint-fiége la Marche d'Ancone, en confirmant toutes les conceffions faites à cette églife: (*a*) il paraît donc que *Charlemagne* avait donné cette Marche, & que les troubles furvenus depuis en Italie avaient empêché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'ils perdirent enfuite le domaine utile de ce petit pays fous l'empire de la maifon de Suabe. Nous les verrons tantôt grands terriens, tantôt dépouillés prefque de tout, comme plufieurs autres fouverains. Qu'il nous fuffife de favoir qu'ils pofsèdent aujourd'hui la fouveraineté reconnue d'un pays de cent quatre-vingts grands milles d'Italie en longueur, des portes de Mantoue aux confins de l'Abbruzze le long de la mer Adriatique, & qu'ils en ont plus de cent mille en largeur, depuis Civita-Vecchia jufqu'au rivage d'Ancone d'une mer à l'autre. Il a fallu négocier toujours & fouvent combattre pour s'affurer cette domination.

Tandis que *Charlemagne* devenait empereur d'Occident, régnait en Orient cette impératrice *Irène*, fameufe par fon courage & par fes crimes, qui avait fait mourir fon fils unique, après lui avoir arraché

(*a*) On prétend que cet acte d'*Othon* eft faux, ce qui réduirait cette opinion à une fimple tradition.

les yeux. Elle eût voulu perdre *Charlemagne;* mais trop faible pour lui faire la guerre, elle voulut dit-on l'épouſer, & réunir les deux empires. Ce mariage eſt une idée chimérique. Une révolution chaſſe *Irène* d'un trône qui lui avait tant coûté. *Charles* n'eut donc que 802. l'empire d'Occident. Il ne poſſéda preſque rien dans les Eſpagnes; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques *Sarrazins.* Il n'avait rien ſur les côtes d'Afrique. Tout le reſte était ſous ſa domination.

S'il eût fait de Rome ſa capitale, ſi ſes ſucceſſeurs y euſſent fixé leur principal ſéjour, & ſurtout ſi l'uſage de partager ſes Etats à ſes enfans n'eût point prévalu chez les barbares, il eſt vraiſemblable qu'on eût vu renaître l'empire romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vaſte corps, que la valeur & la fortune de *Charlemagne* avaient formé; mais rien n'y contribua plus que ſes deſcendans.

Il n'avait point de capitale : ſeulement Aix-la-chapelle était le ſéjour qui lui plaiſait le plus. Ce fut là qu'il donna des audiences avec le faſte le plus impoſant, aux ambaſſadeurs des califes & à ceux de Conſtantinople. D'ailleurs il était toujours en guerre ou en voyage, ainſi que vécut *Charles-Quint* long-temps après lui. Il partagea ſes Etats, & même de ſon vivant, comme tous les rois de ce temps-là.

Mais enfin, quand de ſes fils qu'il avait déſignés pour régner il ne reſta plus que ce *Louis* ſi connu ſous le nom de *Débonnaire*, auquel il avait déjà donné le royaume d'Aquitaine, il l'aſſocia à l'empire dans Aix-la-chapelle, & lui commanda de prendre lui-même ſur l'autel la couronne impériale, pour faire

Charlemagne ordonne à ſon fils de ſe couronner lui-même.

voir au monde que cette couronne n'était due qu'à la valeur du père & au mérite du fils, & comme s'il eût pressenti qu'un jour les ministres de l'autel voudraient disposer de ce diadème.

Il avait raison de déclarer son fils empereur de son vivant ; car cette dignité, acquise par la fortune de *Charlemagne*, n'était point assurée au fils par le droit d'héritage. Mais en laissant l'empire à *Louis*, & en donnant l'Italie à *Bernard* fils de son fils *Pepin*, ne déchirait-il pas lui-même cet empire qu'il voulait conserver à sa postérité? N'était-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres? Etait-il à présumer que le neveu roi d'Italie obéirait à son oncle empereur, ou que l'empereur voudrait bien n'être pas le maître en Italie?

Charlemagne mourut en 814, avec la réputation d'un empereur aussi heureux qu'*Auguste*, aussi guerrier qu'*Adrien*, mais non tel que les *Trajan* & les *Antonins*, auxquels nul souverain n'a été comparable.

Il y avait alors en Orient un prince qui l'égalait en gloire comme en puissance : c'était le célèbre calife *Aaron-al-Raschild*, qui le surpassa beaucoup en justice, en science, en humanité.

J'ose presque ajouter à ces deux hommes illustres le pape *Adrien*, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune presque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ses successeurs ont dû leur agrandissement.

La curiosité des hommes qui pénètre dans la vie privée des princes a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de *Charlemagne*, & jusqu'au secret de ses plaisirs. On a écrit qu'il avait poussé l'amour des femmes

jufqu'à jouir de fes propres filles. On en a dit autant d'*Augufte*; mais qu'importe au genre-humain le détail de ces faibleffes, qui n'ont influé en rien fur les affaires publiques? L'Eglife a mis au nombre des faints cet homme qui répandit tant de fang, qui dépouilla fes neveux, & qui fut foupçonné d'incefte.

J'envifage fon règne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui compofent aujourd'hui la France & l'Allemagne jufqu'au Rhin, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize, depuis fon avénement à l'empire. Point de révolution, point de calamité pendant ce demi-fiècle, qui par là eft unique. Un bonheur fi long ne fuffit pas pourtant pour rendre aux hommes la politeffe & les arts. La rouille de la barbarie était trop forte, & les âges fuivans l'épaiffirent encore.

CHAPITRE XVII.

Mœurs, gouvernement & ufages vers le temps de Charlemagne.

JE m'arrête à cette célèbre époque pour confidérer les ufages, les lois, la religion, les mœurs qui régnaient alors. Les Francs avaient toujours été des barbares, & le furent encore après *Charlemagne*. Remarquons attentivement que *Charlemagne* paraiffait ne fe point regarder comme un franc. La race de *Clovis* & de fes compagnons francs fut toujours diftincte des Gaulois. L'Allemand *Pepin* & *Karl* fon fils furent

diſtincts des Francs. Vous en trouverez la preuve dans le capitulaire de *Karl* ou *Charlemagne*, concernant ſes métairies, article 4 : *Si les Francs commettent quelque délit dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leur loi.* Il ſemble par cet ordre que les Francs alors n'étaient pas regardés comme la nation de *Charlemagne*. A Rome, la race carlovingienne paſſa toujours pour allemande. Le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Maïence de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'Empire fut transféré des Grecs aux Allemands, leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape... tout ce que l'empereur poſsède, il le tient de nous. Et comme* ZACHARIE *donna l'empire grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant en France le nom de *Franc* prévalut toujours. La race de *Charlemagne* fut ſouvent appelée *Franca* dans Rome même & à Conſtantinople. La cour grecque déſignait, même, du temps des *Othons*, les empereurs d'Occident par le nom d'uſurpateurs francs, barbares francs ; elle affectait pour ces francs un mépris qu'elle n'avait pas.

Le règne ſeul de *Charlemagne* eut une lueur de politeſſe qui fut probablement le fruit du voyage de Rome, ou plutôt de ſon génie.

Barbarie de ces ſiècles.

Ses prédéceſſeurs ne furent illuſtres que par des déprédations. Ils détruiſirent des villes, & n'en fondèrent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains. Marſeille, Arles, Autun, Lyon, Trèves étaient des villes floriſſantes qui jouiſſaient paiſiblement de leurs lois municipales, ſurbordonnées aux ſages lois romaines. Un grand

commerce les animait. On voit par une lettre d'un proconſul à *Théodoſe*, qu'il y avait dans Autun & dans ſa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Mais dès que les Bourguignons, les Goths, les Francs arrivent dans la Gaule, on ne voit plus de grandes villes peuplées. Les cirques, les amphithéâtres conſtruits par les Romains juſqu'au bord du Rhin, ſont démolis ou négligés. Si la criminelle & malheureuſe reine *Brunehaut* conſerve quelques lieues de ces grands chemins qu'on n'imita jamais, on en eſt encore étonné.

Qui empêchait ces nouveaux venus de bâtir des édifices réguliers ſur des modèles romains? Ils avaient la pierre, le marbre & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux anglais & eſpagnols, comme aujourd'hui. Cependant les beaux draps ne ſe fabriquaient qu'en Italie. Pourquoi le reſte de l'Europe ne feſait-il venir aucune des denrées de l'Aſie? Pourquoi toutes les commodités qui adouciſſent l'amertume de la vie étaient-elles inconnues, ſinon parce que les ſauvages qui paſsèrent le Rhin rendirent les autres peuples ſauvages? Qu'on en juge par ces lois ſaliques, ripuaires, bourguignonnes, que *Charlemagne* lui-même confirma, ne pouvant les abroger. La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'inceſte, l'empoiſonnement. Quiconque avait quatre cents ſous, c'eſt-à-dire quatre cents écus du temps à donner, pouvait tuer impunément un évêque. Il en coûtait deux cents ſous pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoiſonné avec des

herbes. Une ſorcière qui avait mangé de la chair humaine, en était quitte pour deux cents ſous ; & cela prouve qu'alors les ſorcières ne ſe trouvaient pas ſeulement dans la lie du peuple, comme dans nos derniers ſiècles, mais que ces horreurs extravagantes étaient pratiquées chez les riches. Les combats & les épreuves décidaient, comme nous le verrons, de la poſſeſſion d'un héritage, de la validité d'un teſtament. La juriſprudence était celle de la férocité & de la ſuperſtition.

Mœurs atroces.

Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des princes. Nous ne voyons aucune action magnanime. La religion chrétienne qui devait humaniſer les hommes, n'empêche point le roi *Clovis* de faire aſſaſſiner les petits *régas* ſes voiſins & ſes parens. Les deux enfans de *Clodomir* ſont maſſacrés dans Paris en 533 pas un *Childebert* & un *Clotaire* ſes oncles, qu'on appelle rois de France ; & *Clodoald*, le frère de ces innocens égorgés, eſt invoqué ſous le nom de *St Cloud*, parce qu'on l'a fait moine. Un jeune barbare nommé *Chram* fait la guerre à *Clotaire* ſon père, *réga* d'une partie de la Gaule. Le père fait brûler ſon fils avec tous ſes amis priſonniers en 559.

Sous un *Chilperic*, roi de Soiſſons, en 562, les ſujets eſclaves déſertent ce prétendu royaume, laſſés de la tyrannie de leur maître, qui prenait leur pain & leur vin ne pouvant prendre l'argent qu'ils n'avaient pas. Un *Sigebert*, un autre *Chilperic* ſont aſſaſſinés. *Brunehaut*, d'arienne devenue catholique, eſt accuſée de mille meurtres ; & un *Clotaire II*, non moins barbare qu'elle, la fait traîner dit-on à la queue d'un cheval dans ſon camp, & la fait mourir par ce

nouveau genre de fupplice en 616. Si cette aventure n'eft pas vraie, il eft du moins prouvé qu'elle a été crue comme une chofe ordinaire, & cette opinion même attefte la barbarie du temps. Il ne refte de monumens de ces âges affreux que des fondations de monaftères, & un confus fouvenir de misère & de brigandages. Figurez-vous des déferts où les loups, les tigres & les renards égorgent un bétail épars & timide : c'eft le portrait de l'Europe pendant tant de fiècles.

Premiers rois francs ne font pas reconnus rois par les empereurs.

Il ne faut pas croire que les empereurs reconnuffent pour rois ces chefs fauvages qui dominaient en Bourgogne, à Soiffons, à Paris, à Metz, à Orléans ; jamais ils ne leur donnèrent le titre de *Bafileus*. Ils ne le donnèrent pas même à *Dagobert II* qui réuniffait fous fon pouvoir toute la France occidentale jufqu'auprès du Véfer. Les hiftoriens parlent beaucoup de la magnificence de ce *Dagobert*, & ils citent en preuve l'orfèvre *Saint-Eloi* qui arriva dit-on à la cour avec une ceinture garnie de pierreries ; c'eft-à-dire qu'il vendait des pierreries & qu'il les portait à fa ceinture, On parle des édifices magnifiques qu'il fit conftruire ; où font-ils ? la vieille églife de *St Paul* n'eft qu'un petit monument gothique. Ce qu'on connaît de *Dagobert*, c'eft qu'il avait à la fois trois époufes, qu'il affemblait des conciles, & qu'il tyrannifait fon pays.

Sous lui, un marchand de Sens nommé *Samon*, va trafiquer en Germanie : il paffe jufque chez les *Slaves*, barbares qui dominaient vers la Pologne & la Bohème. Ces autres fauvages font fi étonnés de voir un homme qui a fait tant de chemin pour leur

apporter les choſes dont ils manquent, qu'ils le font roi. Ce *Samon* fit, dit-on, la guerre à *Dagobert ;* & ſi le roi des Francs eut trois femmes, le nouveau roi ſlavon en eut quinze.

Maires du palais.

C'eſt ſous ce *Dagobert* que commence l'autorité des maires du palais. Après lui viennent les rois fainéans, la confuſion, le deſpotiſme de ces maires. C'eſt du temps de ces maires, au commencement du huitième ſiècle, que les Arabes vainqueurs de l'Eſpagne pénètrent juſqu'à Toulouſe, prennent la Guienne, ravagent tout juſqu'à la Loire, & ſont près d'enlever les Gaules entières aux Francs qui les avaient enlevées aux Romains. Jugez en quel état devaient être alors les peuples, l'Egliſe & les lois.

Le clergé ne fait un ordre dans l'Etat que ſous *Pepin*.

Les évêques n'eurent aucune part au gouvernement juſqu'à *Pepin* ou *Pipin*, père de *Charles Martel* & grand-père de l'autre *Pepin* qui ſe fit roi. Les évêques n'aſſiſtaient point aux aſſemblées de la nation franque. Ils étaient tous ou gaulois ou italiens, peuples regardés comme ſerfs. En vain l'évêque *Remi*, qui baptiſa *Clovis*, avait écrit à ce roi ſicambre cette fameuſe lettre où l'on trouve ces mots : *Gardez-vous bien ſurtout de prendre la préſéance ſur les évêques ; prenez leurs conſeils : tant que vous ſerez en intelligence avec eux votre adminiſtration ſera facile.* Ni *Clovis* ni ſes ſucceſſeurs ne firent du clergé un ordre de l'Etat : le gouvernement ne fut que militaire. On ne peut mieux le comparer qu'à celui d'Alger & de Tunis gouvernés par un chef & une milice. Seulement les rois conſultaient quelquefois les évêques, quand ils avaient beſoin d'eux.

Lettre remarquable.

Mais quand les majordômes ou maires de cette milice ufurpèrent infenfiblement le pouvoir, ils voulurent cimenter leur autorité par le crédit des prélats & des abbés, en les appelant aux affemblées du champ de mai.

Ce fut, felon les annales de Metz, en 692 que le maire *Pepin I* du nom procura cette prérogative au clergé; époque bien négligée par la plupart des hiftoriens, mais époque très-confidérable, & premier fondement du pouvoir temporel des évêques & des abbés en France & en Allemagne.

CHAPITRE XVIII.

Suite des ufages du temps de Charlemagne & avant lui. S'il était defpotique, & le royaume héréditaire.

ON demande fi *Charlemagne*, fes prédéceffeurs & fes fucceffeurs étaient defpotiques, & fi leur royaume était héréditaire par le droit de ces temps-là? Il eft certain que par le fait *Charlemagne* était defpotique, & que par conféquent fon royaume fut héréditaire, puifqu'il déclare fon fils empereur en plein parlement. Le droit eft un peu plus incertain que le fait: voici fur quoi tous les droits étaient alors fondés.

Les habitans du Nord & de la Germanie étaient originairement des peuples chaffeurs, & les Gaulois foumis par les Romains étaient agriculteurs ou bourgeois. Des peuples chaffeurs toujours armés doivent néceffairement fubjuguer des laboureurs &

des pasteurs occupés toute l'année de leurs travaux continuels & pénibles, & encore plus aisément des bourgeois paisibles dans leurs foyers. Ainsi les Tartares ont asservi l'Asie ; ainsi les Goths sont venus à Rome. Toutes les hordes de Tartares & de Goths, de Huns, de Vandales & de Francs, avaient des chefs. Ces chefs d'émigrans étaient élus à la pluralité des voix, & cela ne pouvait être autrement ; car quel droit pourrait avoir un voleur de commander à ses camarades ? Un brigand habile & hardi, surtout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire sur des brigands subordonnés, moins habiles, moins hardis & moins heureux que lui. Ils avaient tous également part au butin ; & c'est la loi la plus inviolable de tous les premiers peuples conquérans. Si on avait besoin de preuves pour faire connaître cette première loi des barbares, on la trouverait aisément dans l'exemple de ce guerrier franc qui ne voulut jamais permettre que *Clovis* ôtât du butin général un vase de l'église de Reims, & qui fendit le vase à coups de hache, sans que le chef osât l'en empêcher.

Clovis devint despotique à mesure qu'il devint puissant ; c'est la marche de la nature humaine. Il en fut ainsi de *Charlemagne :* il était fils d'un usurpateur. Le fils du roi légitime était rasé & condamné à dire son bréviaire dans un couvent de Normandie. Il était donc obligé à de très-grands ménagemens devant une nation de guerriers assemblée en parlement. *Nous vous avertissons*, dit-il dans un de ses capitulaires, *qu'en considération de notre humilité & de notre obéissance à vos conseils, que nous vous rendons*

par

par la crainte de DIEU, *vous nous conserviez l'honneur que* DIEU *nous a accordé, comme vos ancêtres l'ont fait à l'égard de nos ancêtres.*

Ses ancêtres se réduisaient à son père qui avait envahi le royaume. Lui-même avait usurpé le partage de son frère, & avait dépouillé ses neveux. Il flattait les seigneurs en parlement ; mais le parlement dissous, malheur à quiconque eût bravé ses volontés.

Quant à la succession, il est naturel qu'un chef de conquérans les ait engagés à élire son fils pour son successeur. Cette coutume d'élire, devenue avec le temps plus légale & plus consacrée, se maintient encore de nos jours dans l'empire d'Allemagne. L'élection était si bien regardée comme un droit du peuple conquérant, que lorsque *Pepin* usurpa le royaume des Francs sur le roi dont il était le domestique, le pape *Etienne* avec lequel cet usurpateur était d'accord prononça une excommunication contre ceux qui éliraient pour roi un autre qu'un descendant de la race de *Pepin*. Cette excommunication était à la vérité un grand exemple de superstition, comme l'entreprise de *Pepin* était un exemple d'audace ; mais cette superstition même est une preuve du droit d'élire : elle fait voir encore que la nation conquérante élisait parmi les descendans d'un chef celui qui lui plaisait davantage. Le pape ne dit pas, vous élirez les premiers nés de la maison de *Pepin*, mais *vous ne choisirez point ailleurs que dans sa maison.*

Charlemagne dit dans un capitulaire : *Si de l'un des trois princes mes enfans, il naît un fils tel que la* Code diplomatique, page 4.

nation le veuille pour ſuccéder à ſon père, nous voulons que ſes oncles y conſentent. Il eſt évident par ce titre & par pluſieurs autres que la nation des Francs eut, du moins en apparence, le droit de l'élection. Cet uſage a été d'abord celui de tous les peuples dans toutes les religions & dans tous les pays. On le voit s'établir chez les Juifs, chez les autres Aſiatiques, chez les Romains. Les premiers ſucceſſeurs de *Mahomet* ſont élus, les ſoudans d'Egypte, les premiers miramolins ne règnent que par ce droit, & ce n'eſt qu'avec le temps qu'un état devient purement héréditaire. Le courage, l'habileté & le beſoin font toutes les lois.

CHAPITRE XIX.

Suite des uſages du temps de Charlemagne. Commerce, finances, ſciences.

CHARLES *Martel*, uſurpateur & ſoutien du pouvoir ſuprême dans une grande monarchie, vainqueur des conquérans arabes qu'il repouſſa juſqu'en Gaſcogne, n'eſt cependant appelé que *ſous-roitelet*, *ſubregulus*, par le pape *Grégoire II* qui implore ſa protection contre les rois lombards. Il ſe diſpoſe à aller ſecourir l'Egliſe romaine; mais il pille en attendant l'Egliſe des Francs, il donne les biens des couvens à ſes capitaines. il tient ſon roi *Thierri* en captivité. *Pepin* fils de *Charles Martel*, laſſé d'être *ſubregulus*, ſe fait roi & reprend l'uſage des parlemens Francs. Il a toujours des troupes aguerries

ſous le drapeau ; & c'eſt à cet établiſſement que *Charlemagne* doit toutes ſes conquêtes. Ces troupes ſe levaient par des ducs gouverneurs des provinces, comme elles ſe lèvent aujourd'hui chez les Turcs par les béglierbeis. Ces ducs avaient été inſtitués en Italie par *Dioclétien*. Les comtes, dont l'origine me paraît du temps de *Théodoſe*, commandaient ſous les ducs, & aſſemblaient les troupes chacun dans ſon canton. Les métairies, les bourgs, les villages fourniſſaient un nombre des ſoldats proportionné à leurs forces. Douze métairies donnaient un cavalier armé d'un caſque & d'une cuiraſſe ; les autres ſoldats n'en portaient point, mais tous avaient le bouclier quarré long, la hache d'armes, le javelot & l'épée. Ceux qui ſe ſervaient de flèches étaient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. La province qui fourniſſait la milice lui diſtribuait du blé & les proviſions néceſſaires pour ſix mois : le roi en fourniſſait pour le reſte de la campagne. On feſait la revue au premier de mars ou au premier de mai. C'eſt d'ordinaire dans ces temps qu'on tenait les parlemens. Milices.

Dans les ſiéges on employait le bélier, la baliſte, la tortue, & la plupart des machines des Romains. Les ſeigneurs nommés *Barons*, *Leudes*, *Richeomes*, compoſaient avec leurs ſuivans le peu de cavalerie qu'on voyait alors dans les armées. Les muſulmans d'Afrique & d'Eſpagne avaient plus de cavaliers. Armes.

Charles avait des forces navales, c'eſt-à-dire, de grands bateaux aux embouchures de toutes les grandes rivières de ſon empire. Avant lui on ne les Forces navales.

connaiſſait pas chez des barbares : après lui on les ignora long-temps. Par ce moyen, & par ſa police guerrière, il arrêta ces inondations des peuples du Nord : il les contint dans leurs climats glacés ; mais ſous ſes faibles deſcendans ils ſe répandirent dans l'Europe.

Les affaires générales ſe réglaient dans des aſſemblées qui repréſentaient la nation. Sous lui, ſes parlemens n'avaient d'autre volonté que celle d'un maître qui ſavait commander & perſuader.

Commerce. Il fit fleurir le commerce parce qu'il était le maître des mers ; ainſi les marchands des côtes de Toſcane & ceux de Marſeille allaient trafiquer à Conſtantinople chez les chrétiens, & au port d'Alexandrie chez les muſulmans, qui les recevaient & dont ils tiraient les richeſſes de l'Aſie.

Veniſe & Gènes, ſi puiſſantes depuis par le négoce, n'attiraient pas encore à elles les richeſſes des nations ; mais Veniſe commençait à s'enrichir & à s'agrandir. Rome, Ravenne, Milan, Lyon, Arles, Tours, avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damaſquinait le fer à l'exemple de l'Aſie : on fabriquait le verre : mais les étoffes de ſoie n'étaient tiſſues dans aucune ville de l'empire d'Occident.

Les Vénitiens commençaient à les tirer de Conſtantinople ; mais ce ne fut que près de quatre cents ans après *Charlemagne*, que les princes normands établirent à Palerme une manufacture de ſoie. Le linge était peu commun. *St Boniface* dans une lettre à un évêque d'Allemagne, lui mande qu'il lui envoie du drap à longs poils pour ſe laver les pieds.

Probablement ce manque de linge était la cause de toutes ces maladies de la peau, connues sous le nom de *lèpre*, si générales alors ; car les hôpitaux nommés *léproseries* étaient déjà très-nombreux.

La monnaie avait à peu près la même valeur que celle de l'empire romain depuis *Constantin*. Le sou d'or était le *solidum* romain. Ce sou d'or équivalait à quarante deniers d'argent fin. Ces deniers, tantôt plus forts tantôt plus faibles, pesaient l'un portant l'autre trente grains. Monnaies.

Le sou d'or vaudrait aujourd'hui, en 1778, environ 14 liv. 6 sous 3 den., le denier d'argent à peu près 7 sous 1 den. $\frac{7}{8}$, monnaie de compte.

Il faut toujours en lisant les histoires se ressouvenir qu'outre ces monnaies réelles d'or & d'argent, on se servait dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimait souvent en monnaie de compte, monnaie fictive qui n'était comme aujourd'hui qu'une manière de compter.

Les Asiatiques & les Grecs comptaient par mines & par talens, les Romains par grands sesterces, sans qu'il y eût aucune monnaie qui valût un grand sesterce ou un talent.

La livre numéraire du temps de *Charlemagne*, était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre se divisait numériquement en vingt parties. Il y avait à la vérité des sous d'argent semblables à nos écus, dont chacun pesait la 20e, 22e ou 24e partie d'une livre de douze onces : & ce sou se divisait comme le nôtre en douze deniers. Mais *Charlemagne* ayant ordonné que le sou d'argent serait précisément

la 20[e] partie de douze onces, on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires vingt ſous comme une livre.

Pendant deux ſiècles, les monnaies reſtèrent ſur le pied où *Charlemagne* les avait miſes : mais petit à petit les rois dans leurs beſoins, tantôt chargèrent les ſous d'alliage, tantôt en diminuèrent le poids; de ſorte que par un changement qui eſt peut-être la honte des gouvernemens de l'Europe, ce ſou qui était autrefois une pièce d'argent du poids d'environ 5 gros, n'eſt plus qu'une légère pièce de cuivre avec un 11[e] d'argent tout au plus; & la livre qui était le ſigne repréſentatif de douze onces d'argent, n'eſt plus en France que le ſigne repréſentatif de vingt de nos ſous de cuivre. Le denier qui était la deux cent quarantième partie d'une livre d'argent de douze onces, n'eſt plus que le tiers de cette vile monnaie qu'on appelle un liard. Suppoſé donc qu'une ville de France dût à une autre, au temps de *Charlemagne*, cent vingt ſous ou ſolides de rente, ſoixante douze onces d'argent, elle s'acquitterait aujourd'hui de ſa dette, en payant ce que nous appelons un écu de ſix francs.

La livre de compte des Anglais, celle des Hollandais, ont moins varié. Une livre ſterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux francs de France, & une livre de compte hollandaiſe vaut environ douze francs de France : ainſi les Hollandais ſe ſont écartés moins que les Français de la loi primitive, & les Anglais encore moins.

Toutes les fois donc que l'hiſtoire nous parle de monnaie ſous le nom de livres, nous n'avons qu'à

examiner ce que valait la livre au temps & dans le pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en lisant l'histoire grecque & romaine. C'est par exemple un très-grand embarras pour le lecteur, d'être obligé de réformer toujours les comptes qui se trouvent dans l'histoire ancienne d'un célèbre professeur de l'université de Paris, dans l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*, & dans tant d'autres auteurs utiles. Quand ils veulent exprimer en monnaie de France les talens, les mines, les sesterces, ils se servent toujours de l'évaluation que quelques savans ont faite avant la mort du grand *Colbert*. Mais le marc de huit onces, qui valait vingt-six francs & dix sous dans les premiers temps du ministère de *Colbert*, vaut depuis long-temps quarante-neuf livres seize sous : ce qui fait une différence de près de la moitié. Cette différence, qui a été quelquefois beaucoup plus grande, pourra augmenter ou être réduite. Il faut songer à ces variations ; sans quoi on aurait une idée très-fausse des forces des anciens Etats, de leur commerce, de la paye de leurs soldats, & de toute leur économie.

Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'espèces circulantes en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guère juger que par le prix des denrées nécessaires à la vie; & je trouve la valeur de ces denrées, du temps de *Charlemagne*, huit fois moins chère qu'elle ne l'est de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valaient un denier d'argent par les capitulaires. Ce denier était la quarantième partie d'un sou d'or, qui valait environ quatorze livres six sous de notre monnaie

d'aujourd'hui. Ainsi la livre de pain revenait à un liard & quelque chose, ce qui est en effet la huitième partie de notre prix ordinaire..

Dans les pays septentrionaux l'argent était beaucoup plus rare : le prix d'un bœuf y fut fixé, par exemple, à un sou d'or. Nous verrons dans la suite comment le commerce & les richesses se sont étendus de proche en proche.

Sciences. Les sciences & les beaux arts ne pouvaient avoir que des commencemens bien faibles dans ces vastes pays tout sauvages encore. *Eginhard*, secrétaire de *Charlemagne*, nous apprend que ce conquérant ne savait pas signer son nom. Cependant il conçut par la force de son génie combien les belles-lettres étaient nécessaires. Il fit venir de Rome des maîtres de grammaire & d'arithmétique. Les ruines de Rome fournissent tout à l'Occident, qui n'est pas encore formé. *Alcuin* cet anglais alors fameux, & *Pierre de Pise* qui enseigna un peu de grammaire à *Charlemagne*, avaient tous deux étudié à Rome.

Il y avait des chantres dans les églises de France; & ce qui est à remarquer, c'est qu'ils s'appelaient *chantres gaulois*. La race des conquérans francs n'avait cultivé aucun art. Ces gaulois prétendaient comme aujourd'hui disputer du chant avec les Romains. La musique grégorienne, qu'on attribue à *St Grégoire* surnommé *le grand*, n'était pas sans mérite, & avait quelque dignité dans sa simplicité. Les chantres gaulois qui n'avaient point l'usage des anciennes notes alphabétiques, avaient corrompu ce chant & prétendaient l'avoir embelli. *Charlemagne* dans un

de ſes voyages en Italie les obligea de ſe conformer à la muſique de leurs maîtres. Le pape *Adrien* leur donna des livres de chant notés ; & deux muſiciens italiens furent établis pour enſeigner la note alphabétique, l'un dans Metz, l'autre dans Soiſſons. Il fallut encore envoyer des orgues de Rome.

Il n'y avait point d'horloge ſonnante dans les villes de ſon empire, & il n'y en eut que vers le treizième ſiècle. De là vient l'ancienne coutume qui ſe conſerve encore en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertiſſent de l'heure pendant la nuit. Le préſent que le calife *Aaron-al-Raſchild* fit à *Charlemagne* d'une horloge ſonnante, fut regardé comme une merveille. A l'égard des ſciences de l'eſprit, de la ſaine philoſophie, de la phyſique, de l'aſtronomie, des principes de la médecine, comment auraient-elles pu être connues ? elles ne viennent que de naître parmi nous.

On comptait encore par nuits, & de-là vient qu'en Angleterre on dit encore *ſept nuits*, pour ſignifier une ſemaine, & *quatorze nuits* pour deux ſemaines. La langue romance commençait à ſe former du mélange du latin avec le tudeſque. Ce langage eſt l'origine du français, de l'eſpagnol & de l'italien. Il dura juſqu'au temps de *Fréderic II*, & on le parle encore dans quelques villages des Griſons & vers la Suiſſe.

Les vêtemens, qui ont toujours changé en Occident depuis la ruine de l'empire romain, étaient courts, excepté aux jours de cérémonie

où la ſaie était couverte d'un manteau ſouvent doublé de pelleterie. On tirait comme aujourd'hui ces fourrures du Nord, & ſurtout de la Ruſſie. La chauſſure des Romains s'était conſervée. On remarque que *Charlemagne* ſe couvrait les jambes de bandes entrelacées en forme de brodequins, comme en uſent encore les montagnards d'Ecoſſe, ſeul peuple chez qui l'habillement guerrier des Romains s'eſt conſervé juſqu'à nos jours.

CHAPITRE XX.

De la Religion du temps de Charlemagne.

SI nous tournons à préſent les yeux ſur les maux que les hommes s'attirèrent quand ils firent de la religion un inſtrument de leurs paſſions, ſur les uſages conſacrés, ſur les abus de ces uſages, la querelle des *Iconoclaſtes* & des *Iconolatres* eſt d'abord ce qui préſente le plus grand objet.

L'impératrice *Irène*, tutrice de ſon malheureux fils *Conſtantin Porphyrogénète*, pour ſe frayer le chemin à l'empire flatte le peuple & les moines, à qui le culte des images, proſcrit par tant d'empereurs depuis *Léon l'Iſaurien*, plaiſait encore. Elle y était elle-même attachée, parce que ſon mari les avait eues en horreur. On avait perſuadé à *Irène* que pour gouverner ſon époux il fallait mettre ſous le chevet de ſon lit les images de certaines ſaintes. La crédulité entre même dans les eſprits politiques. L'empereur

ſon mari avait puni les auteurs de cette ſuperſtition; *Irène* après la mort de ſon mari donne un libre cours à ſon goût & à ſon ambition : voilà ce qui aſſemble en 786 le ſecond concile de Nicée, ſeptième concile œcuménique, commencé d'abord à Conſtantinople. Elle fait élire pour patriarche un laïque, ſecrétaire d'état, nommé *Taraiſe*. Il y avait eu autrefois quelques exemples de ſéculiers élevés ainſi à l'évêché ſans paſſer par les autres grades ; mais alors cette coutume ne ſubſiſtait plus.

Second concile de Nicée.

Ce patriarche ouvrit le concile. La conduite du pape *Adrien* eſt très-remarquable. Il n'anathématiſe pas ce ſecrétaire d'état qui ſe fait patriarche ; il proteſte ſeulement avec modeſtie, dans ſes lettres à *Irène*, contre le titre de patriarche univerſel : mais il inſiſte qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. (27) Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachait ainſi que ſes prédéceſſeurs le domaine utile de tant de belles terres qu'il aſſure avoir été données par *Pepin* & par *Charlemagne*. Cependant le concile œcuménique de Nicée, auquel préſident les légats du pape & ce miniſtre patriarche, rétablit le culte des images.

C'eſt une choſe avouée de tous les ſages critiques que les pères de ce concile, qui étaient au nombre de trois cents cinquante, y rapportèrent beaucoup de pièces évidemment fauſſes, beaucoup

(27) Toute cette partie des lettres du pape ne fut pas même lue dans le concile, par ménagement pour *Irène* & pour *Taraiſe*. M. *de Voltaire* a fort adouci le ſcandale de la conduite plus politique que religieuſe d'*Adrien*. Voyez *Fleuri*, & les pièces originales de ces temps barbares qui ont été recueillies par les édits des derniers ſiècles.

de miracles dont le récit ſcandaliſerait dans nos jours, beaucoup de livres apocryphes. Ces pièces fauſſes ne firent point de tort aux vraies, ſur leſquelles on décida.

Mais quand il fallut faire recevoir ce concile par *Charlemagne* & par les égliſes de France, quel fut l'embarras du pape? *Charles* s'était déclaré hautement contre les images. Il venait de faire écrire les livres qu'on nomme *Carolins*, dans leſquels ce culte eſt anathématiſé. Ces livres ſont écrits dans un latin aſſez pur: ils font voir que *Charlemagne* avait réuſſi à faire revivre les lettres; mais ils font voir auſſi qu'il n'y a jamais eu de diſpute théologique ſans invectives. Le titre même eſt une injure. *Au nom de notre Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *commence le livre de l'illuſtriſſime & excellentiſſime* CHARLES, &c. *contre le ſynode impertinent & arrogant tenu en Grèce pour adorer des images.* Le livre était attribué par le titre au roi *Charles*, comme on met ſous le nom des rois les édits qu'ils n'ont point rédigés: il eſt certain que tous les peuples des royaumes de *Charlemagne* regardaient les Grecs comme des idolâtres.

Anathématiſe par le concile de Francfort.

Ce prince en 794 aſſembla un concile à Francfort, auquel il préſida ſelon l'uſage des empereurs & des rois: concile compoſé de trois cents évêques ou abbés, tant d'Italie que de France, qui rejetèrent d'un conſentement unanime le ſervice (*ſervitium*) & l'adoration des images. Ce mot équivoque d'adoration était la ſource de tous ces différens; car ſi les hommes définiſſaient les mots dont ils ſe ſervent, il y aurait moins de diſputes: & plus d'un royaume a été bouleverſé pour un mal entendu.

Tandis que le pape *Adrien* envoyait en France les actes du second concile de Nicée, il reçoit les livres Carolins opposés à ce concile ; & on le presse au nom de *Charles* de déclarer hérétiques l'empereur de Constantinople & sa mère. On voit assez par cette conduite de *Charles*, qu'il voulait se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'empereur, pour lui enlever Rome sous couleur de justice.

Habileté du pape.

Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait & *Charlemagne* qu'il ménageait, prit un tempérament politique qui devrait servir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toujours divisé les chrétiens. Il explique les livres Carolins d'une manière favorable au concile de Nicée, & par-là réfute le roi sans lui déplaire. Il permet qu'on ne rende point de culte aux images ; ce qui était très-raisonnable chez les Germains à peine sortis de l'idolâtrie, & chez les Francs encore grossiers, qui n'avaient ni sculpteurs ni peintres. Il exhorte en même temps à ne point briser ces mêmes images. Ainsi il satisfait tout le monde, & laisse au temps à confirmer ou à abolir un culte encore douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire servir la religion à ses intérêts, il écrit à *Charlemagne :* „Je ne puis déclarer „ *Irène* & son fils hérétiques après le concile de „ Nicée ; mais je les déclarerai tels, s'ils ne me „ rendent les biens de Sicile.„

On voit la même politique intéressée de ce pape dans une dispute encore plus délicate, & qui seule eût suffi en d'autres temps pour allumer des guerres civiles. On avait voulu savoir si le *St Esprit* procède du *Père* & du *Fils*, ou du *Père* seulement.

Grande dispute sur le Saint-Esprit.

On avait d'abord dans l'Orient ajouté au premier concile de Nicée qu'il procédait du *Père*. Ensuite en Espagne, & puis en France & en Allemagne, on ajouta qu'il procédait du *Père* & du *Fils* : c'était la croyance de presque tout l'empire de *Charles*. Ces mots du symbole attribué aux apôtres, *qui ex patre filioque procedit*, étaient sacrés pour les Français; mais ces mêmes mots n'avaient jamais été adoptés à Rome. On presse de la part de *Charlemagne* le pape de se déclarer. Cette question, décidée avec le temps par les lumieres de l'Eglise romaine infaillible, semblait alors très obscure. On citait des passages des pères, & surtout celui de *St Grégoire* de Nysse, où il est dit, *qu'une personne est* cause *& l'autre vient de* cause: *l'une sort immédiatement de la première, l'autre en sort par le moyen du Fils, par lequel moyen le Fils se réserve la propriété d'unique, sans exclure l'Esprit-saint de la relation du Père.*

Ces autorités ne parurent pas alors assez claires. *Adrien I* ne décida rien : il savait qu'on pouvait être chrétien sans pénétrer dans la profondeur de tous les mystères. Il répond qu'il ne condamne point le sentiment du roi, mais ne change rien au symbole de Rome. Il apaise la dispute en ne la jugeant pas, & en laissant à chacun ses usages. Il traite en un mot les affaires spirituelles en prince; & trop de princes les ont traitées en évêques.

Fausses décrétales.

Dès-lors la politique profonde des papes établissait peu à peu leur puissance. On fait bientôt après un recueil de faux actes connus aujourd'hui sous le nom de *fausses décrétales*. C'est, dit-on, un espagnol nommé *Isidore Mercator* ou *Piscator* ou *Peccator*, qui

les rédige. Ce ſont les évêques allemands dont la bonne foi fut trompée, qui les répandent & les font valoir. On prétend avoir aujourd'hui des preuves inconteſtables qu'elles furent compoſées par un *Algeram*, abbé de Senones, évêque de Metz. Elles ſont en manuſcrit dans la bibliothèque du Vatican. Mais qu'importe leur auteur? Dans ces fauſſes décrétales on ſuppoſe d'anciens canons qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un ſeul concile provincial ſans la permiſſion du pape, & que toutes les cauſes eccléſiaſtiques reſſortiront à lui. On y fait parler les ſucceſſeurs immédiats des apôtres, on leur ſuppoſe des écrits. Il eſt vrai que tout étant de ce mauvais ſtyle du huitième ſiècle, tout étant plein de fautes contre l'hiſtoire & la géographie, l'artifice était groſſier; mais c'étaient des hommes groſſiers qu'on trompait. On avait forgé dès la naiſſance du chriſtianiſme, comme on l'a déjà dit, de faux évangiles, les *vers ſibyllins*, les livres d'*Hermas*, les *conſtitutions apoſtoliques*, & mille autres écrits que la ſaine critique a réprouvés. Il eſt triſte que pour enſeigner la vérité on ait ſi ſouvent employé des actes de fauſſaire.

Ces fauſſes décrétales ont abuſé les hommes pendant huit ſiècles; & enfin quand l'erreur a été reconnue, les uſages établis par elles ont ſubſiſté dans une partie de l'Egliſe : l'antiquité leur a tenu lieu d'authenticité.

Dès ces temps, les évêques d'Occident étaient des ſeigneurs temporels & poſſédaient pluſieurs terres en fief; mais aucun n'était ſouverain indépendant. Les rois de France nommaient ſouvent aux évêchés;

plus hardis en cela & plus politiques que les empereurs des Grecs & que les rois de Lombardie, qui ſe contentaient d'interpoſer leur autorité dans les élections.

Gouvernement eccléſiaſtique.

Les premières égliſes chrétiennes s'étaient gouvernées en républiques ſur le modèle des ſynagogues. Ceux qui préſidaient à ces aſſemblées avaient pris inſenſiblement le titre d'évêque, d'un mot grec dont les Grecs apelaient les gouverneurs de leurs colonies, & qui ſignifie *inſpecteur*. Les anciens de ces aſſemblées ſe nommaient prêtres, d'un autre mot grec qui ſignifie *vieillard*.

Fauſſe loi.

Charlemagne dans ſa vieilleſſe accorda aux évêques un droit dont ſon propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce prince que dans le code rédigé ſous *Théodoſe*, une loi portait que ſi de deux ſéculiers en procès l'un prenait un évêque pour juge, l'autre était obligé de ſe ſoumettre à ce jugement ſans en pouvoir appeler. Cette loi, qui jamais n'avait été exécutée, paſſe chez tous les critiques pour ſuppoſée. C'eſt la dernière du code Théodoſien : elle eſt ſans date, ſans nom de conſuls. Elle a excité une guerre civile ſourde entre les tribunaux de la juſtice & les miniſtres du ſanctuaire ; mais comme en ce temps-là tout ce qui n'était pas clergé était en Occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encore plus d'empire à ceux qui ſeuls étant un peu inſtruits, ſemblaient ſeuls mériter de juger les hommes.

Moines riches.

Ainſi que les évêques diſputaient l'autorité aux ſéculiers, les moines commençaient à la diſputer aux évêques, qui pourtant étaient leurs maîtres par

les

les canons. Ces moines étaient déjà trop riches pour obéir. Cette célèbre formule de *Marculfe* était bien souvent mise en usage : *Moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs, je donne à tel monastère, &c.* On crut, dès le premier siècle de l'Eglise, que le monde allait finir ; on se fondait sur un passage de *St Luc*, qui met ces paroles dans la bouche de JESUS-CHRIST. „ Il y aura des signes dans „ le soleil, dans la lune & dans les étoiles ; les „ nations seront consternées; la mer & les fleuves „ feront un grand bruit; les hommes sècheront de „ frayeur dans l'attente de la révolution de l'univers; „ les puissances des cieux seront ébranlées, & alors „ ils verront le fils de l'homme venant dans une „ nuée avec une grande puissance & une grande „ majesté. Lorsque vous verrez arriver ces choses, „ sachez que le royaume de DIEU est proche. Je „ vous dis en vérité, en vérité, que cette géné- „ ration ne finira point sans que toutes ces choses „ soient accomplies. „

Fin du monde annoncée.

Plusieurs personnages pieux, ayant toujours pris à la lettre cette prédiction non accomplie, en attendaient l'accomplissement : ils pensaient que l'univers allait être détruit, & voyaient clairement le jugement dernier, où JESUS-CHRIST devait venir dans les nuées. On se fondait aussi sur l'épître de *St Paul* à ceux de Thessalonique, qui dit : *Nous qui sommes vivans, nous serons emportés dans l'air, au-devant de* JESUS. De-là toutes ces suppositions de tant de prodiges aperçus dans les airs. Chaque génération croyait être celle qui devait voir la fin du monde, & cette opinion se fortifiant dans les siècles suivans, on

donnait ses terres aux moines, comme si elles eussent dû être préservées dans la conflagration générale. Beaucoup de chartes de donation commencent par ces mots, *Adventane mundi vespero.*

Abbés seigneurs.

Des abbés bénédictins, long-temps avant *Charlemagne*, étaient assez puissans pour se révolter. Un abbé de Fontenelle avait osé se mettre à la tête d'un parti contre *Charles Martel*, & assembler des troupes. Le héros fit trancher la tête au religieux: exécution qui ne contribua pas peu à toutes ces révélations que tant de moines eurent depuis de la damnation de *Charles Martel.*

Avant ce temps, on voit un abbé de Saint-Remi de Reims, & l'évêque de cette ville, susciter une guerre civile contre *Childebert*, au sixième siècle : crime qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Les évêques & les abbés avaient beaucoup d'esclaves. On reproche à l'abbé *Alcuin* d'en avoir eu jusqu'à vingt mille. Ce nombre n'est pas incroyable : *Alcuin* possédait plusieurs abbayes, dont les terres pouvaient être habitées par vingt mille hommes. Ces esclaves, connus sous le nom de *serfs*, ne pouvaient se marier ni changer de demeure sans la permission de l'abbé. Ils étaient obligés de marcher cinquante lieues avec leurs charrettes, quand il l'ordonnait : ils travaillaient pour lui trois jours de la semaine, & il partageait tous les fruits de la terre.

On ne pouvait, à la vérité, reprocher à ces bénédictins de violer par leurs richesses leur vœu de pauvreté ; car ils ne font point expressément ce vœu : ils ne s'engagent, quand ils sont reçus dans l'ordre, qu'à obéir à leur abbé. On leur donna

même fouvent des terres incultes qu'ils défrichèrent de leurs mains, & qu'ils firent enfuite cultiver par des ferfs. Ils formèrent des bourgades, des petites villes même, autour de leurs monaftères. Ils étudièrent; ils furent les feuls qui confervèrent les livres, en les copiant; & enfin, dans ces temps barbares où les peuples étaient fi miférables, c'était une grande confolation de trouver dans les cloîtres une retraite affurée contre la tyrannie.

En France & en Allemagne, plus d'un évêque allait au combat avec fes ferfs. *Charlemagne*, dans une lettre à *Fraftade*, une de fes femmes, lui parle d'un évêque qui a vaillamment combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avares, peuples defcendus des Scythes, qui habitaient vers le pays qu'on nomme à préfent l'Autriche. Je vois de fon temps quatorze monaftères qui doivent fournir des foldats. Pour peu qu'un abbé fût guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même. Il eft vrai qu'en 803, un parlement fe plaignit à *Charlemagne* du trop grand nombre de prêtres qu'on avait tués à la guerre. Il fut défendu alors, mais inutilement, aux miniftres de l'autel d'aller aux combats.

Il n'était pas permis de fe dire clerc fans l'être, de porter la tonfure fans appartenir à un évêque: de tels clercs s'appelaient *Acéphales*. On les puniffait comme vagabonds. On ignorait cet état, aujourd'hui fi commun, qui n'eft ni féculier, ni eccléfiaftique. Le titre d'abbé, qui fignifie père, n'appartenait qu'aux chefs des monaftères. Clercs.

Les abbés avaient dès lors le bâton paftoral que portaient les évêques, & qui avait été autrefois la

marque de la dignité pontificale dans Rome païenne. Telle était la puissance de ces abbés sur les moines qu'ils condamnaient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils prirent le barbare usage des empereurs grecs, de faire brûler les yeux ; & il fallut qu'un concile leur défendît cet attentat, qu'ils commençaient à regarder comme un droit.

CHAPITRE XXI.

Suite des rites religieux du temps de Charlemagne.

De la messe. LA messe était différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle était dans les premiers temps. Elle fut d'abord une cène, un festin nocturne ; ensuite, la majesté du culte augmentant avec le nombre des fidèles, cette assemblée de nuit se changea en une assemblée du matin : la messe devint à peu-près ce qu'est la grand'messe aujourd'hui. Il n'y eut, jusqu'au cinquième siècle, qu'une messe commune dans chaque église. Le nom de *synaxe* qu'elle a chez les Grecs, & qui signifie *assemblée*, les formules qui subsistent & qui s'adressent à cette assemblée, tout fait voir que les messes privées durent être long-temps inconnues. Ce sacrifice, cette assemblée, cette commune prière avait le nom de *missa* chez les Latins, parce que, selon quelques-uns, on renvoyait, *mittebantur*, les pénitens qui ne communiaient pas ; & selon d'autres, parce que la communion était envoyée, *missa erat*, à ceux qui ne pouvaient venir à l'église.

Il semble qu'on devrait savoir la date précise des établissemens de nos rites; mais aucune n'est connue. On ne sait en quel temps commença la messe, telle qu'on la dit aujourd'hui ; on ignore l'origine précise du baptême par aspersion, de la confession auriculaire, de la communion avec du pain azyme, & sans vin; on ne sait qui donna le premier le nom de sacrement au mariage, à la confirmation, à l'onction qu'on administre aux malades.

Quand le nombre des prêtres fut augmenté, on fut obligé de dire des messes particulières. Les hommes puissans eurent des aumôniers; *Agobard*, évêque de Lyon, s'en plaint, au neuvième siècle. *Denis le petit*, dans son Recueil des canons, & beaucoup d'autres confirment que tous les fidèles communiaient à la messe publique. Ils apportaient, de son temps, le pain & le vin que le prêtre consacrait ; chacun recevait le pain dans ses mains. Ce pain était fermenté comme le pain ordinaire; il y avait très-peu d'églises où le pain sans levain fût en usage : on donnait ce pain aux enfans comme aux adultes. La communion sous les deux espèces était un usage universel sous *Charlemagne;* il se conserva toujours chez les Grecs, & dura chez les Latins jusqu'au douzième siècle : on voit même que dans le treizième il était encore pratiqué quelquefois. L'auteur de la relation de la victoire que remporta *Charles d'Anjou* sur *Mainfroi*, en 1264, rapporte que ses chevaliers communièrent avec le pain & le vin, avant la bataille. L'usage de tremper le pain dans le vin s'était établi avant *Charlemagne;* celui de sucer le vin avec un chalumeau, ou un siphon de

Messes.

Communion

métal, ne s'introduisit qu'environ deux cents ans après, & fut bientôt aboli. Tous ces rites, toutes ces pratiques changèrent selon la conjoncture des temps, & selon la prudence des pasteurs; ou selon le caprice, comme tout change.

L'Eglise latine était la seule qui priât dans une langue étrangère, inconnue au peuple. Les inondations des barbares, qui avaient introduit dans l'Europe leurs idiomes, en étaient cause. Les Latins étaient encore les seuls qui conférassent le baptême par la seule aspersion : indulgence très-naturelle pour des enfans nés dans des climats rigoureux du septentrion, & convenance décente dans le climat chaud d'Italie. Les cérémonies du baptême des adultes, & de celui qu'on donnait aux enfans, n'étaient pas les mêmes : cette différence était indiquée par la nature.

Confession. La confession auriculaire s'était introduite, dit-on, dès le sixième siècle. Les évêques exigèrent d'abord que les clercs se confessassent à eux deux fois l'année, par les canons du concile d'Attigny, en 763; & c'est la première fois qu'elle fut commandée expressément. Les abbés soumirent leurs moines à ce joug, & les séculiers peu à peu le portèrent. La confession publique ne fut jamais en usage dans l'Occident; car, lorsque les barbares embrassèrent le christianisme, les abus & les scandales qu'elle entraînait après elle l'avaient abolie en Orient, sous le patriarche *Nectaire*, à la fin du quatrième siècle; mais souvent les pécheurs publics fesaient des pénitences publiques dans les églises d'Occident, surtout en Espagne, où l'invasion

des Sarrazins redoublait la ferveur des chrétiens humiliés. Je ne vois aucune trace, jufqu'au douzième fiècle, de la formule de la confeffion, ni des confeffionnaux établis dans les églifes, ni de la néceffité préalable de fe confeffer immédiatement avant la communion.

Vous obferverez que la confeffion auriculaire n'était point reçue, aux huitième & neuvième fiècles, dans les pays au-delà de la Loire, dans le Languedoc, dans les Alpes. *Alcuin* s'en plaint dans fes lettres. Les peuples de ces contrées femblent avoir eu toujours quelques difpofitions à s'en tenir aux ufages de la primitive Eglife, & à rejeter les dogmes & les coutumes que l'Eglife, plus étendue, jugea convenable d'adopter.

Carêmes.

Aux huitième & neuvième fiècles, il y avait trois carêmes, & quelquefois quatre, comme dans l'Eglife grecque; & on fe confeffait d'ordinaire à ces quatre temps de l'année. Les commandemens de l'Eglife, qui ne font bien connus qu'après le troifième (*a*) concile de Latran, en 1215, impofèrent la néceffité de faire, une fois l'année, ce qui femblait auparavant plus arbitraire.

Au temps de *Charlemagne*, il y avait des confeffeurs dans les armées. *Charles* en avait un pour lui en titre d'office; il s'appelait *Valdon*, & était abbé d'Augie près de Conftance.

Laïques ont droit de confeffer.

Il était permis de fe confeffer à un laïque, & même à une femme, en cas de néceffité. (*b*) Cette permiffion dura très-long-temps; c'eft pourquoi

(*a*) Que d'autres nomment le quatrième.

(*b*) Voyez les éclairciffemens.

Joinville dit qu'il confessa en Afrique un chevalier, & qu'il lui donna l'absolution, selon le pouvoir qu'il en avait. *Ce n'est pas tout-à-fait un sacrement*, dit *St Thomas, mais c'est comme sacrement.*

Ancienneté de la confession.

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Les sages de l'antiquité avaient embrassé l'ombre de cette pratique salutaire. On s'était confessé dans les expiations chez les Egyptiens & chez les Grecs, & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. *Marc-Aurèle*, en s'associant aux mystères de *Cérès-Eleusine*, se confessa à l'*Hiérophante.*

Cet usage, si saintement établi chez les chrétiens, fut malheureusement depuis l'occasion des plus funestes abus. La faiblesse du sexe rendit quelquefois les femmes plus dépendantes de leurs confesseurs que de leurs époux. Presque tous ceux qui confessèrent les reines, se servirent de cet empire secret & sacré pour entrer dans les affaires d'Etat. Lorsqu'un religieux domina sur la conscience d'un souverain, tous ses confrères s'en prévalurent ; & plusieurs employèrent le crédit du confesseur pour se venger de leurs ennemis. Enfin, il arriva que dans les divisions entre les empereurs & les papes, dans les factions des villes, les prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France, du temps du roi *Henri IV*, presque tous les confesseurs refusaient d'absoudre les sujets qui reconnaissaient leur roi. La facilité de séduire les jeunes personnes, & de les porter au crime, dans le tribunal même de la pénitence, fut encore un écueil très-dangereux. Telle

eſt la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poiſon.

La religion chrétienne ne s'était point encore étendue, au Nord, plus loin que les conquêtes de *Charlemagne.* La Scandinavie, le Danemarck, qu'on appelait le *pays des Normands*, avaient un culte que nous appelons ridiculement *idolâtrie.* La religion des idolâtres ſerait celle qui attribuerait la puiſſance divine à des figures, à des images; ce n'était pas celle des Scandinaves : ils n'avaient ni peintre ni ſculpteur. Ils adoraient *Odin*, & ils ſe figuraient qu'après la mort, le bonheur de l'homme conſiſtait à boire, dans la ſalle d'*Odin*, de la bière dans le crâne de ſes ennemis. On a encore de leurs anciennes chanſons traduites, qui expriment cette idée. Il y avait long-temps que les peuples du Nord croyaient une autre vie. Les druides avaient enſeigné aux Celtes qu'ils renaîtraient pour combattre, & les prêtres de la Scandinavie perſuadaient aux hommes qu'ils boiraient de la bière après leur mort.

La Pologne n'était ni moins barbare ni moins groſſière. Les Moſcovites, auſſi ſauvages que le reſte de la grande Tartarie, en ſavaient à peine aſſez pour être païens; mais tous ces peuples vivaient en paix dans leur ignorance, heureux d'être inconnus à *Charlemagne*, qui vendait ſi cher la connaiſſance du chriſtianiſme.

Les Anglais commençaient à recevoir la religion chrétienne. Elle y avait été apportée par *Conſtance Chlore*, protecteur ſecret de cette religion, alors opprimée. Elle n'y domina point; l'ancien culte du pays eut le deſſus encore long-temps. Quelques Angleterre.

miſſionnaires des Gaules cultivèrent groſſièrement un petit nombre de ces inſulaires. Le fameux *Pélage*, trop zélé défenſeur de la nature humaine, était né en Angleterre ; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande qu'on appelait *Ecoſſe*, & l'Ecoſſe, connue alors ſous le nom d'*Albanie*, ou du *pays des Pictes*, avait reçu auſſi quelques ſemences du chriſtianiſme, étouffées toujours par l'ancien culte qui dominait. Le moine *Colomban*, né en Irlande, était du ſixième ſiècle ; mais il paraît par ſa retraite en France, & par les monaſtères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avait peu à faire, & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchaient en Irlande & en Angleterre des ces établiſſemens riches & tranquilles, qu'on trouvait ailleurs à l'abri de la religion.

Après une extinction preſque totale du chriſtianiſme dans l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, la tendreſſe conjugale l'y fit renaître. *Ethelbert*, un des rois barbares Anglo-Saxons de l'Heptarchie d'Angleterre, qui avait ſon petit royaume dans la province de Kent, où eſt Cantorbéri, voulut s'allier avec un roi de France. Il épouſa la fille de *Childebert*, roi de Paris. Cette princeſſe chrétienne, qui paſſa la mer avec un évêque de Soiſſons, diſpoſa ſon mari à recevoir le baptême, comme *Clotilde* avait ſoumis *Clovis*. Le pape *Grégoire le grand* envoya *Auguſtin*, que les Anglais nomment *Auſtin*, avec d'autres moines romains, en 598. Ils firent peu de converſions, car il faut au moins entendre la langue du pays pour en changer la religion; mais, favoriſés par la reine, ils bâtirent un monaſtère.

Ce fut proprement la reine qui convertit le petit royaume de Cantorbéri. Ses sujets barbares, qui n'avaient point d'opinions, suivirent aisément l'exemple de leurs souverains. Cet *Augustin* n'eut pas de peine à se faire déclarer primat par *Grégoire le grand* : il eût voulu même l'être des Gaules; mais *Grégoire* lui écrivit qu'il ne pouvait lui donner de jurisdiction que sur l'Angleterre. Il fut donc premier archevêque de Cantorbéri, premier primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ses moines le titre d'évêque de Londres, à l'autre celui de Rochester. On ne peut mieux comparer ces évêques qu'à ceux d'Antioche & de Babylone, qu'on appelle évêques *in partibus infidelium*. Mais avec le temps, la hiérarchie d'Angleterre se forma. Les monastères surtout étaient très-riches, au huitième & au neuvième siècles. Ils mettaient au catalogue des saints tous les grands seigneurs qui leur avaient donné des terres; d'où vient que l'on trouve parmi leurs saints de ce temps-là sept rois, sept reines, huit princes, seize princesses. Leurs chroniques disent que dix rois & onze reines finirent leurs jours dans des cloîtres. Il est croyable que ces dix rois, & ces onze reines se firent seulement revêtir, à leur mort, d'habits religieux, & peut-être porter, à leurs dernières maladies, dans des couvens, comme on en a usé en Espagne; mais non pas qu'en effet ils aient, en santé, renoncé aux affaires publiques, pour vivre en cénobites.

CHAPITRE XXII.

Suite des ufages du temps de Charlemagne. De la juftice, des lois. Coutumes fingulières. Epreuves.

Comtes. DES comtes nommés par le roi rendaient fommairement la juftice. Ils avaient leurs diftricts affignés. Ils devaient être inftruits des lois, qui n'étaient ni fi difficiles ni fi nombreufes que les nôtres. La procédure était fimple, chacun plaidait fa caufe en France & en Allemagne. Rome feule, & ce qui en dépendait, avait encore retenu beaucoup de lois & de formalités de l'empire romain. Les lois lombardes avaient lieu dans le refte de l'Italie citérieure.

Chaque comte avait fous lui un lieutenant, nommé *viguier*, fept affeffeurs, *fcabini*, & un greffier, *notarius*. Les comtes publiaient dans leur jurifdiction l'ordre des marches pour la guerre, enrôlaient les foldats fous des centeniers, les menaient aux rendez-vous, & laiffaient alors leurs lieutenans faire les fonctions de juge.

Les rois envoyaient des commiffaires avec lettres expreffes, *Miffi dominici*, qui examinaient la conduite des comtes. Ni ces commiffaires, ni ces comtes ne condamnaient prefque jamais à la mort, ni à aucun fupplice; car fi on en excepte la Saxe, où *Charlemagne* fit des lois de fang, prefque tous les délits fe rachetaient dans le refte de fon empire. Le feul crime de rebellion était puni de mort, & les rois

s'en réſervaient le jugement. La loi ſalique, celle des Lombards, celle des Ripuaires, avaient évalué à prix d'argent la plupart des autres attentats, ainſi que nous l'avons vu.

Leur juriſprudence, qui paraît humaine, était peut être en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laiſſait la liberté de mal faire à quiconque pouvait la payer. La plus douce loi eſt celle qui, mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainſi le plus de crimes; mais on ne connaiſſait pas encore la queſtion, la torture, uſage dangereux qui, comme on ſait, ne ſert que trop ſouvent à perdre l'innocent, & à ſauver le coupable.

Les lois ſaliques furent remiſes en vigueur par *Charlemagne.* Parmi ces lois ſaliques, il s'en trouve une qui marque bien expreſſément dans quel mépris étaient tombés les Romains chez les peuples barbares. Le franc qui avait tué un citoyen romain ne payait que mille cinquante deniers: & le romain payait pour le ſang d'un franc deux mille cinq cents deniers.

Dans les cauſes criminelles indéciſes, on ſe purgeait par ſerment. Il fallait non-ſeulement que la partie accuſée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux parties oppoſaient ſerment à ſerment, on permettait quelquefois le combat; tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

Duels, jugemens de Dieu.

(*a*) Ces combats étaient appelés *le jugement de Dieu;* c'eſt auſſi le nom qu'on donnait à une des plus déplorables folies de ce gouvernement barbare.

(*a*) Voyez le chapitre des duels.

Les accuſés étaient ſoumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante ou du fer ardent. Le célèbre *Etienne Baluze* a raſſemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la meſſe, on y communiait l'accuſé. On béniſſait l'eau froide, on l'exorciſait; enſuite l'accuſé était jeté garrotté dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent; s'il ſurnageait, il était jugé coupable. M. *de Fleuri*, dans ſon *Hiſtoire eccléſiaſtique*, dit que c'était une manière ſure de ne trouver perſonne criminel. J'oſe croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine aſſez large & les poumons aſſez légers, pour ne point enfoncer, lorſqu'une groſſe corde, qui les lie par pluſieurs tours, fait avec leur corps un volume moins peſant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureuſe coutume, proſcrite depuis dans les grandes villes, s'eſt conſervée juſqu'à nos jours dans beaucoup de provinces. On y a très-ſouvent aſſujetti, même par ſentence de juge, ceux qu'on feſait paſſer pour ſorciers; car rien ne dure ſi long-temps que la ſuperſtition; & il en a couté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de DIEU par l'eau chaude s'exécutait en feſant plonger le bras nu de l'accuſé dans une cuve d'eau bouillante. Il fallait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en préſence des prêtres & du peuple, enfermait dans un ſac le bras du patient, ſcellait le ſac de ſon cachet; & ſi, trois jours après, il ne paraiſſait ſur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence était reconnue.

Tous les hiſtoriens rapportent l'exemple de la reine *Teutberge*, bru de l'empereur *Lothaire*, petit-fils de *Charlemagne*, accuſée d'avoir commis un inceſte avec ſon frère, moine & ſous-diacre. Elle nomma un champion qui ſe ſoumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en préſence d'une cour nombreuſe. Il prit l'anneau béni ſans ſe brûler. Il eſt certain qu'on a des ſecrets pour ſoutenir l'action d'un petit feu ſans péril pendant quelques ſecondes : j'en ai vu des exemples. Ces ſecrets étaient alors d'autant plus communs, qu'ils étaient plus néceſſaires. Mais il n'en eſt point pour nous rendre abſolument impaſſibles. Il y a grande apparence que dans ces étranges jugemens on feſait ſubir l'épreuve d'une manière plus ou moins rigoureuſe, ſelon qu'on voulait condamner ou abſoudre.

Epreuves.

Cette épreuve de l'eau bouillante était deſtinée particulièrement à la conviction de l'adultère. Ces coutumes ſont plus anciennes, & ſe ſont étendues plus loin qu'on ne penſe.

Les ſavans n'ignorent pas qu'en Sicile, dans le temple des Dieux Paliques, on écrivait ſon ſerment qu'on jetait dans un baſſin d'eau, & que ſi le ſerment ſurnageait, l'accuſé était abſous. Le temple de Trezène était fameux par de pareilles épreuves. On trouve encore au bout de l'Orient, dans le Malabar & dans le Japon, des uſages ſemblables, fondés ſur la ſimplicité des premiers temps, & ſur la ſuperſtition commune à toutes les nations. Ces épreuves étaient autrefois ſi autoriſées en Phénicie, qu'on voit dans le Pentateuque que, lorſque les Juifs errèrent dans le déſert, ils feſaient boire d'une eau mêlée avec de la cendre à leurs femmes ſoupçonnées d'adultère.

Epreuves païennes.

Les coupables ne manquaient pas ſans doute d'en crever, mais les femmes fidelles à leur mari buvaient impunément. Il eſt dit dans l'évangile de *S*[t] *Jacques* que le grand-prêtre ayant fait boire de cette eau à *Marie* & à *Joſeph*, les deux époux ſe reconcilièrent.

La troiſième épreuve était celle d'une barre de fer ardent, qu'il fallait porter dans la main l'eſpace de neuf pas. Il était plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres; auſſi je ne vois perſonne qui s'y ſoit ſoumis dans ces ſiècles groſſiers. On veut ſavoir qui de l'Egliſe grecque ou de la latine établit ces uſages la première. On voit des exemples de ces épreuves à Conſtantinople, juſqu'au treizième ſiècle; & *Pachimère* dit qu'il en a été témoin. Il eſt vraiſemblable que les Grecs communiquèrent aux Latins ces ſuperſtitions orientales.

A l'égard des lois civiles, voici ce qui me paraît de plus remarquable. Un homme qui n'avait point d'enfans pouvait en adopter. Les époux pouvaient ſe répudier en juſtice; & après le divorce, il leur était permis de paſſer à d'autre noces. Nous avons dans *Marculſe* le détail de ces lois.

Mais ce qui paraîtra peut-être le plus étonnant, & ce qui n'en eſt pas moins vrai, c'eſt qu'au livre deuxième de ces formules de *Marculſe*, on trouve que rien n'était plus permis ni plus commun que de déroger à cette fameuſe loi ſalique, par laquelle les filles n'héritaient pas. On amenait ſa fille devant le comte ou le commiſſaire, & on diſait : „ Ma chère „ fille, un uſage ancien & impie ôte, parmi nous, „ toute portion paternelle aux filles; mais ayant „ conſidéré cette impiété, j'ai vu que, comme vous m'avez

La loi ſalique regardée comme barbare.

» m'avez été donnés tous de DIEU également, je
» dois vous aimer de même: ainſi, ma chère fille, je
» veux que vous héritiez par portion égale avec vos
» frères dans toutes mes terres, &c.

On ne connaiſſait point chez les Francs, qui vivaient ſuivant la loi ſalique & ripuaire, cette diſtinction de nobles & de roturiers, de nobles de nom & d'armes, & de nobles *ab avo*, ou gens vivant noblement. Il n'y avait que deux ordres de citoyens, les libres & les ſerfs, à peu-près comme aujourd'hui dans les empires mahométans & à la Chine. Le terme *nobilis* n'eſt employé qu'une ſeule fois dans les capitulaires, au livre cinquième, pour ſignifier les officiers, les comtes, les centeniers.

Toutes les villes de l'Italie & de la France étaient gouvernées ſelon leur droit municipal. Les tributs qu'elles payaient au ſouverain conſiſtaient en *foderum*, *paratam*, *manſionaticum*, fourages, vivres, meubles de ſéjour. Les empereurs & les rois entretinrent long-temps leurs cours avec leurs domaines, & ces droits étaient payés en nature quand ils voyageaient. Il nous reſte un capitulaire de *Charlemagne* concernant ſes métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende un compte exact de ſes troupeaux. Un des grands biens de la campagne conſiſtait en abeilles. Enfin les plus grandes choſes, & les plus petites de ce temps-là nous font voir des lois, des mœurs & des uſages, dont à peine il reſte des traces.

CHAPITRE XXIII.

Louis le faible, ou le débonnaire, dépoſé par ſes enfans & par des prélats.

L'HISTOIRE des grands événemens de ce monde n'eſt guère que l'hiſtoire des crimes. Il n'eſt point de ſiècle que l'ambition des ſéculiers & des eccléſiaſtiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine *Charlemagne* eſt-il au tombeau, qu'une guerre civile déſole ſa famille & l'empire.

Les archevêques de Milan & de Crémone allument les premiers feux. Leur prétexte eſt que *Bernard*, roi d'Italie, eſt le chef de la maiſon Carlovingienne, comme né du fils aîné de *Charlemagne*. Ces évêques ſe ſervent de ce roi *Bernard* pour exciter une guerre civile. On en voit aſſez la véritable raiſon dans cette fureur de remuer & dans cette frénéſie d'ambition, qui s'autoriſe toujours des lois mêmes faites pour la réprimer. Un évêque d'Orléans entre dans leurs intrigues; l'empereur & *Bernard* l'oncle & le neveu lèvent des armées. On eſt prêt d'en venir aux mains à Châlons-ſur-Saône; mais le parti de l'empereur gagne par argent & par promeſſe la moitié de l'armée d'Italie. On négocie, c'eſt-à-dire, on veut tromper. Le roi eſt aſſez imprudent pour venir dans le camp de ſon oncle. *Louis*, qu'on a nommé *le débonnaire* parce qu'il était faible, & qui fut cruel

Le Débonnaire fait crever les yeux à ſon neveu *Bernard*.

par faibleſſe, fait crever les yeux à ſon neveu qui lui demandait grace à genoux. Le malheureux roi meurt dans les tourmens du corps & de l'eſprit, trois jours après cette exécution cruelle. Il fut enterré à Milan, & on grava ſur ſon tombeau : *Ci gît Bernard, de ſainte mémoire*. Il ſemble que le nom de *ſaint* en ce temps-là ne fut qu'un titre honorifique. Alors *Louis* fait tondre & enfermer dans un monaſtère trois de ſes frères, dans la crainte qu'un jour le ſang de *Charlemagne*, trop reſpecté en eux, ne ſuſcitât des guerres. Ce ne fut pas tout. L'empereur fait arrêter tous les partiſans de *Bernard*, que ce roi miſérable avait dénoncés à ſon oncle, ſous l'eſpoir de ſa grace. Ils éprouvent le même ſupplice que le roi. Les eccléſiaſtiques ſont exceptés de la ſentence : on les épargne, eux qui étaient les auteurs de la guerre. La dépoſition ou l'exil ſont leur ſeul châtiment. *Louis* ménageait l'Egliſe; & l'Egliſe lui fit bientôt ſentir qu'il eût dû être moins cruel & plus ferme.

819.

Saint: nom honorifique.

Dès l'an 817, *Louis* avait ſuivi le mauvais exemple de ſon père, en donnant des royaumes à ſes enfans; & n'ayant ni le courage d'eſprit de ſon père ni l'autorité que ce courage donne, il s'expoſait à l'ingratitude. Oncle barbare & frère trop dur, il fut un père trop facile.

Ayant aſſocié à l'empire ſon fils aîné, *Lothaire*, donné l'Aquitaine au ſecond, nommé *Pepin*, la Bavière à *Louis*, ſon troiſième fils, il lui reſtait un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'eſt ce *Charles le chauve* qui fut depuis empereur. Il voulut après le partage, ne pas laiſſer ſans Etats cet enfant d'une femme qu'il aimait.

Une des fources du malheur de *Louis le faible* & de tant de défaftres plus grands, qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître, d'accorder de la puiffance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

L'abbé *Vala.*

Vala, abbé de Corbie, fon parent par bâtardife, commença cette fcène mémorable. C'était un homme furieux par zèle ou par efprit de faction, ou par tous les deux enfemble; & l'un de ces chefs de parti, qu'on a vus fi fouvent faire le mal en prêchant la vertu & troubler tout par l'efprit de la règle.

Abbé féditieux.

Dans un parlement, tenu en 829, à Aix-la-chapelle, parlement où étaient entrés les abbés, parce qu'ils étaient feigneurs de grandes terres, ce *Vala* reproche publiquement à l'empereur tous les défordres de l'Etat: *C'eft vous*, lui dit-il, *qui en êtes coupable.* Il parle enfuite en particulier à chaque membre du parlement avec plus de fédition. Il ofe accufer l'impératrice *Judith* d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'empereur veut faire à ce fils qu'il a eu de l'impératrice. Il déshonore & trouble la famille royale & par conféquent l'Etat, fous prétexte du bien de l'Etat même.

Enfin l'empereur irrité renvoie *Vala* dans fon monaftère, d'où il n'eût jamais dû fortir. Il fe réfout, pour fatisfaire fa femme, à donner à fon fils une petite partie de l'Allemagne vers le Rhin, le pays des Suiffes & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les lois avaient été fondées fur la puiffance paternelle; fi les efprits euffent été pénétrés de la néceffité du refpect filial comme du premier de tous les devoirs, ainfi que je l'ai remarqué de la

Chine, les trois enfans de l'empereur, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne se seraient point révoltés contre leur père qui donnait un héritage à un enfant du second lit.

D'abord ils se plaignirent : aussitôt l'abbé de Corbie se joint à l'abbé de Saint-Denis, plus factieux encore, & qui ayant les abbayes de Saint-Médard de Soissons & de Saint-Germain-des-Prés, pouvait lever des troupes, & en leva ensuite. Les évêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces moines, poussent les princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à DIEU & à l'Eglise, ceux qui ne seront pas de leur parti. En vain *Louis le débonnaire*, au lieu d'assembler des armées, convoque quatre conciles, dans lesquels on fait de bonnes & d'inutiles lois. Ses trois fils prennent les armes. C'est, je crois, la première fois qu'on a vu trois enfans soulevés ensemble contre leur père. L'empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'évêques, d'abbés & de moines. Mais du côté des princes est le pape *Grégoire IV*, dont le nom donne un grand poids à leur parti. C'était déjà l'intérêt des papes d'abaisser les empereurs. Déjà *Etienne*, prédécesseur de *Grégoire*, s'était installé dans la chaire pontificale sans l'agrément de *Louis le débonnaire*. Brouiller le père avec les enfans, semblait le moyen de s'agrandir sur leurs ruines. Le pape *Grégoire* vient donc en France, & menace l'empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunication n'emportait pas encore l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'osait pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de ses biens par sa seule excommunication ; mais on

Evêques contre l'empereur.

croyait rendre un homme exécrable, & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui.

829. Les évêques du parti de l'empereur se servent de leur droit, & font dire courageusement au pape : SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT : *S'il vient pour excommunier, il retournera excommunié lui-même.* Ils lui écrivent avec fermeté, en le traitant à la vérité de pape, mais en même temps de frère. *Grégoire*, plus fier encore, leur mande : „ Le terme de frère sent trop l'égalité, „ tenez-vous-en à celui de pape : reconnaissez ma „ supériorité, sachez que l'autorité de ma chaire „ est au-dessus de celle du trône de *Louis.* „ Enfin il élude dans cette lettre le serment qu'il a fait à l'empereur.

Evêques des Francs résistent au pape.

La guerre tourne en négociation. Le pontife se rend arbitre. Il va trouver l'empereur dans son camp. Il y a le même avantage que *Louis* avait eu autrefois sur *Bernard.* Il séduit ses troupes, ou il souffre qu'elles soient séduites ; il trompe *Louis*, ou il est trompé lui-même par les rebelles, au nom desquels il porte la parole. A peine le pape est-il sorti du camp, que, la nuit même, la moitié des troupes impériales passe du côté de *Lothaire*, son fils. Cette désertion arriva près de Bâle, sur les confins
830. de l'Alsace ; & la plaine où le pape avait négocié s'appelle encore le *champ du mensonge*, nom qui pourrait être commun à plusieurs lieux où l'on a négocié. Alors le monarque malheureux se rend prisonnier à ses fils rebelles, avec sa femme *Judith*, objet de leur haine. Il leur livre son fils *Charles*,

Champ du mensonge.

âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. Dans des temps plus barbares, comme ſous *Clovis* & ſes enfans, ou dans des pays tels que Conſtantinople, je ne ſerais point ſurpris qu'on eût fait périr *Judith* & ſon fils, & même l'empereur. Les vainqueurs ſe contentèrent de faire raſer l'impératrice, de la mettre en priſon en Lombardie, de renfermer le jeune *Charles* dans le couvent de Prum, au milieu de la forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me ſemble qu'en liſant le déſaſtre de ce père trop bon, on reſſent au moins une ſatisfaction ſecrète, quand on voit que ſes fils ne furent guère moins ingrats envers cet abbé *Vala*, le premier auteur de ces troubles, & envers le pape qui les avait ſi bien ſoutenus. Le pontife retourna à Rome, mépriſé des vainqueurs, & *Vala* ſe renferma dans un monaſtère en Italie.

Lothaire, d'autant plus coupable qu'il était aſſocié à l'empire, traîne ſon père priſonnier à Compiègne. Il y avait alors un abus funeſte introduit dans l'Egliſe, qui défendait de porter les armes, & d'exercer les fonctions civiles pendant le temps de la pénitence publique. Ces pénitences étaient rares, & ne tombaient guère que ſur quelques malheureux de la lie du peuple. On réſolut de faire ſubir à l'empereur ce ſupplice infamant, ſous le voile d'une humiliation chrétienne & volontaire, & de lui impoſer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderait pour toujours.

Louis eſt intimidé : il a la lâcheté de condeſcendre 833.
à cette propoſition qu'on a la hardieſſe de lui faire. *Louis le faible en pénitence.*
Un archevêque de Reims, nommé *Ebbon*, tiré de

la condition servile malgré les lois, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose ainsi son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le souverain, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Son fils *Lothaire* présent y jouit de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. *Louis*, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix un écrit, dans lequel il s'accuse de sacrilége & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes en carême, & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès verbal de toute cette action : monument encore subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer *Louis* du nom d'empereur : il y est appelé DOMINUS LUDOVICUS, *noble homme*, *vénérable homme*. C'est le titre qu'on donne aujourd'hui aux marguilliers de paroisse.

Exemple de pénitence.

On tâche toujours d'appuyer par des exemples les entreprises extraordinaires. Cette pénitence de *Louis* fut autorisée par le souvenir d'un certain roi visigoth, nommé *Vamba*, qui régnait en Espagne, en 681. C'est le même qui avait été oint à son couronnement. Il devint imbécille & soumis à la pénitence publique dans un concile de Tolède. Il s'était mis dans un cloître. Son successeur, *Hervique*,

avait reconnu qu'il tenait ſa couronne des évêques. Ce fait était cité, comme ſi un exemple pouvait juſtifier un attentat. On alléguait encore la pénitence de l'empereur *Théodoſe ;* mais elle fut bien différente. Il avait fait maſſacrer quinze mille citoyens à Theſſalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on le dit tous les jours très-fauſſement dans de vains panégyriques, mais après une longue délibération. Ce crime réfléchi pouvait attirer ſur lui la vengeance des peuples, qui ne l'avaient pas élu pour en être égorgés. *St Ambroiſe* fit une très-belle action, en lui refuſant l'entrée de l'égliſe, & *Théodoſe* en fit une très-ſage d'apaiſer un peu la haine de l'empire, en s'abſtenant d'entrer dans l'égliſe pendant huit mois. Eſt-ce une ſatisfaction pour le forfait le plus horrible dont jamais un ſouverain ſe ſoit ſouillé, d'être huit mois ſans entendre la grand'meſſe?

Louis en priſon.

Louis, fut enfermé un an dans une cellule du couvent de Saint-Médard de Soiſſons, vêtu du ſac de pénitent, ſans domeſtiques, ſans conſolation, mort pour le reſte du monde. S'il n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toujours; mais ſes trois enfans diſputant ſes dépouilles, leur déſunion rendit au père ſa liberté & ſa couronne.

Transféré à Saint-Denis, deux de ſes fils, *Louis* & *Pepin*, vinrent le rétablir, & remettre entre ſes bras ſa femme & ſon fils *Charles*. L'aſſemblée de Soiſſons eſt anathématiſée par une autre à Thionville; mais il n'en coûta à l'archevêque de Reims que la perte de ſon ſiége; encore fut-il jugé & dépoſé dans la ſacriſtie: l'empereur l'avait été en public, aux pieds 834.

de l'autel. Quelques évêques furent déposés aussi. L'empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

Mort de *Louis le faible*, 20 juin 840.

Bientôt après, un de ces mêmes enfans qui l'avaient rétabli, *Louis de Bavière*, se révolte encore. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente, auprès de Maïence, en disant: *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'a donné la mort.*

Il confirma, dit-on, solennellement par son testament la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'Eglise de Rome.

Les mêmes doutes s'élèvent sur cette confirmation, & sur les dons qu'elle ratifie. Il est difficile de croire que *Charlemagne* & son fils aient donné aux papes Venise, la Sicile, la Sardaigne & la Corse, pays sur lesquels ils n'avaient tout au plus que la prétention disputée du domaine suprême. Et dans quel temps *Louis* eût-il donné la Sicile qui appartenait aux empereurs grecs, & qui était infestée par les descentes continuelles des Arabes?

CHAPITRE XXIV.

Etat de l'Europe après la mort de Louis le débonnaire ou le faible. L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire franc ou français.

APRÈS la mort du fils de *Charlemagne*, son empire éprouva ce qui était arrivé à celui d'*Alexandre*, & que nous verrons bientôt être la destinée de celui des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même: les guerres intestines le divisèrent.

Il n'eſt pas ſurprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, ſe ſoient voulu exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait ſon frère. *Lothaire*, empereur, voulait tout. *Charles le chauve*, roi de France, & *Louis*, roi de Bavière, s'uniſſent contre lui. Un fils de *Pepin*, ce roi d'Aquitaine, fils du *Débonnaire*, & devenu roi après la mort de ſon père, ſe joint à *Lothaire*. Ils déſolent l'empire; ils l'épuiſent
de ſoldats. Enfin, deux rois contre deux rois, dont 841.
trois ſont frères, & dont l'autre eſt leur neveu, ſe livrent une bataille à Fontenai, dans l'Auxerrois, dont l'horreur eſt digne des guerres civiles. Pluſieurs auteurs aſſurent qu'il y périt cent mille hommes. Il
eſt vrai que ces auteurs ne ſont pas contemporains, 842.
& que du moins il eſt permis de douter que tant de ſang ait été répandu. L'empereur *Lothaire* fut vaincu. Cette bataille, comme tant d'autres, ne décida de rien. Il faut obſerver ſeulement que les évêques, qui avaient combattu dans l'armée de *Charles* & de *Louis*, firent jeûner leurs troupes & prier DIEU pour les morts, & qu'il eût été plus chrétien de ne les point tuer que de prier pour eux. *Lothaire*, donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*.

Le vainqueur des Saxons les avait aſſujettis au chriſtianiſme, comme à un frein néceſſaire. Quelques révoltes, & de fréquens retours à leur culte, avaient marqué leur horreur pour une religion qu'ils regardaient comme leur châtiment. *Lothaire*, pour ſe les attacher, leur donne une liberté entière de conſcience. La moitié du pays redevint idolâtre, mais fidelle à ſon roi. Cette conduite, & celle de *Charlemagne*, ſon

grand-père, firent voir aux hommes combien diversement les princes plient la religion à leurs intérêts. Ces intérêts font toujours la destinée de la terre. Un franc, un salien avait fondé le royaume de France; un fils du maire ou majordôme, *Pepin*, avait fondé l'empire franc. Trois frères le divisent à jamais. Ces trois enfans dénaturés, *Lothaire*, *Louis de Bavière* & *Charles le chauve*, après avoir versé tant de sang à Fontenai, démembrent enfin l'empire de *Charlemagne* par la fameuse paix de Verdun. *Charles II*, surnommé *le chauve*, eut la France; *Lothaire* l'Italie, la Provence, le Dauphiné, le Languedoc, la Suisse, la Lorraine, l'Alsace, la Flandre; *Louis de Bavière*, ou *le germanique*, eut l'Allemagne.

Germanie & France séparées en 843.

C'est à cette époque que les savans dans l'histoire commencent à donner le nom de Français aux Francs; c'est alors que l'Allemagne a ses lois particulières; c'est l'origine de son droit public, & en même temps l'origine de la haine entre les Français & les Allemands. Chacun des trois frères fut troublé dans son partage par des querelles ecclésiastiques, autant que par les divisions qui arrivent toujours entre des ennemis qui ont fait la paix malgré eux.

C'est au milieu de ces discordes que *Charles le chauve*, premier roi de la seule France, & *Louis le germanique*, premier roi de la seule Allemagne, assemblèrent un concile à Aix-la-chapelle contre *Lothaire*, & ce *Lothaire* est le premier empereur franc privé de l'Allemagne & de la France.

Empereurs déposés par des évêques.

Les prélats, d'un commun accord, déclarèrent *Lothaire* déchu de son droit à la couronne, &

ſes ſujets déliés du ſerment de fidélité: *Promettez-vous de mieux gouverner que lui?* diſent-ils aux deux frères *Charles* & *Louis : Nous le promettons*, répondirent les deux rois: *Et nous*, dit l'évêque qui préſidait, *nous vous permettons par l'autorité divine, & nous vous commandons de régner à ſa place*. Ce commandement ridicule n'eut alors aucune ſuite.

En voyant les évêques donner ainſi les couronnes, on ſe tromperait ſi on croyait qu'ils fuſſent alors tels que des électeurs de l'empire. Ils s'étaient rendus puiſſans, à la vérité, mais aucun n'était ſouverain. L'autorité de leur caractère & le reſpect des peuples étaient des inſtrumens dont les rois ſe ſervaient à leur gré. Il y avait dans ces eccléſiaſtiques bien plus de faibleſſe que de grandeur à décider ainſi du droit des rois ſuivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être ſurpris que quelques années après, un archevêque de Sens, avec vingt autres évêques, ait oſé, dans des conjonctures pareilles, dépoſer *Charles le chauve*, roi de France. Cet attentat fut commis pour plaire à *Louis de Bavière*. Ces monarques, auſſi méchans rois que frères dénaturés, ne pouvant ſe faire périr l'un l'autre, ſe feſaient anathématiſer tour à tour. Mais ce qui ſurprend, c'eſt l'aveu que fait *Charles le chauve*, dans un écrit qu'il daigna publier contre l'archevêque de Sens: *Au moins, cet archevêque ne devait pas me dépoſer avant que j'euſſe comparu devant les évêques qui m'avaient ſacré roi; il fallait qu'auparavant j'euſſe ſubi leur jugement, ayant toujours été prêt à me ſoumettre à leurs corrections paternelles & à leur châtiment*. La race de *Charlemagne*,

réduite à parler ainſi, marchait viſiblement à ſa ruine.

Je reviens à *Lothaire*, qui avait toujours un grand parti en Germanie, & qui était maître paiſible en Italie. Il paſſe les Alpes, fait couronner ſon fils *Louis*, qui vient juger dans Rome le pape *Sergius II.* Le pontife comparaît, répond juridiquement aux accuſations d'un évêque de Metz, ſe juſtifie, & prête enſuite ſerment de fidélité à ce même *Lothaire*, déposé par ſes évêques. *Lothaire* même fit cette célèbre & inutile ordonnance, que, *pour éviter les ſéditions trop fréquentes, le pape ne ſera plus élu par le peuple, & que l'on avertira l'empereur de la vacance du ſaint-ſiége.*

Ordonnance que le pape ne ſera plus élu par le peuple, mais par l'empereur.

On s'étonne de voir l'empereur tantôt ſi humble, & tantôt ſi fier; mais il avait une armée auprès de Rome quand le pape lui jura obéiſſance, & n'en avait point à Aix-la-chapelle, quand les évêques le détrônèrent.

Leur ſentence ne fut qu'un ſcandale de plus ajouté aux déſolations de l'Europe. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne ſavaient plus à qui elles devaient obéir. Les villes changeaient chaque jour de tyrans, les campagnes étaient ravagées tour à tour par différens partis. On n'entendait parler que de combats; & dans ces combats il y avait toujours des moines, des abbés, des évêques, qui périſſaient les armes à la main. *Hugues*, un des fils de *Charlemagne*, forcé jadis à être moine, devenu depuis abbé de Saint-Quentin, fut tué devant Touloufe, avec l'abbé de Ferrière: deux évêques y furent faits priſonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment pour recommencer avec plus de fureur. Les trois frères, *Lothaire*, *Charles* & *Louis*, firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux ſujets de diviſions & de guerre.

L'empereur *Lothaire*, après avoir bouleverſé l'Europe, ſans ſuccès & ſans gloire, ſe ſentant affaibli, vint ſe faire moine dans l'abbaye de Prum. Il ne vécut dans le froc que ſix jours, & mourut imbécille après avoir régné en tyran. 855.

A la mort de ce troiſième empereur d'Occident, il s'éleva de nouveaux royaumes en Europe, comme des monceaux de terre après les ſecouſſes d'un grand tremblement.

Un autre *Lothaire*, fils de cet empereur, donna le nom de *Lotharinge* à une aſſez grande étendue de pays, nommé depuis, par contraction, *Lorraine*, entre le Rhin, l'Eſcaut, la Meuſe & la mer. Le Brabant fut appelé *la baſſe Lorraine;* le reſte fut connu ſous le nom de *la haute*. Aujourd'hui, de cette haute *Lorraine* il ne reſte qu'une petite province de ce nom, engloutie, depuis peu, dans le royaume de France.

Un ſecond fils de l'empereur *Lothaire*, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence & du Languedoc. Cet Etat compoſa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite, pauvre, ainſi que toutes les villes en-deçà des Alpes.

Un barbare, qu'on nomme *Salomon*, ſe fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore

païenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'empire romain subsistait. *Louis*, second fils de *Lothaire*, qui avait eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé empereur par l'évêque de Rome *Sergius II*, en 855. Il ne résidait point à Rome; il ne possédait pas la neuvième partie de l'empire de *Charlemagne*, & n'avait en Italie qu'une autorité contestée par les papes & par les ducs de Bénévent, qui possédaient alors un Etat considérable.

Charles le chauve achète l'empire du pape.

Après sa mort, arrivée en 875, si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maison qu'appartenait l'empire. *Louis de Germanie*, aîné de la maison de *Charlemagne*, devait succéder à son neveu, mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de *Charles le chauve*. Il ferma le passage des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes. *Reginus*, les annales de Metz & de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape *Jean VIII*. Le pape non-seulement se fit payer; mais, profitant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain, & *Charles* le reçut en vassal, protestant qu'il le tenait du pape, ainsi qu'il avait protesté auparavant en France, en 859, qu'il devait subir le jugement des évêques, laissant toujours avilir sa dignité pour en jouir.

Le chauve empoisonné, à ce qu'on dit.

Sous lui, l'empire romain était donc composé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoisonné par son médecin, un juif, nommé *Sédécias*; mais personne n'a jamais dit par quelle

raison

raiſon ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoiſonnant ſon maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune ? Aucun auteur ne parle du ſupplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoiſonnement, & faire réflexion ſeulement que l'Europe chrétienne était ſi ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des juifs & des arabes.

Rome toujours pillée.

On voulait toujours ſaiſir cette ombre d'empire romain ; & *Louis le bègue*, roi de France, fils de *Charles le chauve*, le diſputait aux autres deſcendans de *Charlemagne;* c'était toujours au pape qu'on le demandait. Un duc de Spolète, un marquis de Toſcane, inveſtis de ces Etats par *Charles le chauve*, ſe ſaiſirent du pape *Jean VIII*, & pillèrent une partie de Rome, pour le forcer, diſaient-ils, à donner l'empire au roi de Bavière, *Carloman*, l'aîné de la race de *Charlemagne*. Non-ſeulement le pape *Jean VIII* était ainſi perſécuté dans Rome par des Italiens, mais il venait, en 877, de payer vingt-cinq mille livres peſant d'argent aux mahométans, poſſeſſeurs de la Sicile & du Garillan; c'était l'argent dont *Charles le chauve* avait acheté l'empire. Il paſſa bientôt des mains du pape en celles des Sarraſins ; & le pape même s'obligea, par un traité authentique, à leur en payer autant tous les ans.

Tribut payé par le pape aux mahométans.

Cependant ce pontife, tributaire des muſulmans, & priſonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque & paſſe en France. Il vient ſacrer empereur *Louis le bègue*, dans la ville de Troye, à l'exemple de *Léon III*, d'*Adrien* & d'*Etienne III*, perſécutés chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous *Charles le gros*, empereur & roi de France, la désolation de l'Europe redoubla. Plus le sang de *Charlemagne* s'éloignait de sa source, & plus il dégénérait. *Charles le gros* fut déclaré incapable de régner, par une assemblée de seigneurs français & allemands, qui le déposèrent auprès de Maïence dans une diète convoquée par lui-même. Ce ne sont point ici des évêques qui, en servant la passion d'un prince, semblent disposer d'une couronne; ce furent les principaux seigneurs qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devait les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de *Charles le gros* était affaibli; il le fut toujours, sans doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'archevêque de Maïence, qui daigna le nourrir. Il paraît bien qu'alors l'ordre de la succession était compté pour rien, puisqu'*Arnould*, bâtard de *Carloman*, fils de *Louis le bègue*, fut déclaré empereur, & qu'*Eudes* ou *Odon*, comte de Paris, fut roi de France. Il n'y avait alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe était un chaos dans lequel le plus fort s'élevait sur les ruines du plus faible, pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui disputaient avec des évêques la domination sur des serfs imbécilles. Il manquait aux hommes deux choses nécessaires pour se soustraire à tant d'horreurs, la raison & le courage.

Charles le gros déposé. 887.

Un bâtard empereur.

CHAPITRE XXV.

Des Normands, vers le neuvième siècle.

Tout étant divisé, tout était malheureux & faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces sauvages trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquant de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appelait *Normands*, *hommes du Nord*, sans distinction, comme nous disons encore en général les *corsaires de Barbarie*. Dès le quatrième siècle ils se mêlèrent aux flots des autres barbares, qui portèrent la désolation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vu que, resserrés sous *Charlemagne*, ils craignirent l'esclavage. Dès le temps de *Louis le débonnaire*, ils commencèrent leurs courses. Les forêts, dont ces pays étaient hérissés, leur fournissaient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de bière, de biscuit de mer, de fromage & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres, descendaient où ils ne trouvaient point de résistance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient ensuite selon les lois du brigandage, ainsi qu'il se pratique en Barbarie. Dès l'an 843, ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière

Normands, bêtes féroces, égorgent d'autres bêtes.

de Seine, & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par la Loire, & dévaſta tout juſqu'en Touraine. Ils emmenaient les hommes en eſclavage, ils partageaient entre eux les femmes & les filles, prenant juſqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les beſtiaux, les meubles, tout était emporté. Ils vendaient quelquefois ſur une côte ce qu'ils avaient pillé ſur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes germaniques & gauloiſes ſe joignirent à eux, ainſi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont ſervi ſur les vaiſſeaux d'Alger.

En 844, ils couvrirent la mer de vaiſſeaux. On les vit deſcendre preſqu'à la fois en Angleterre, en France & en Eſpagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais fût moins bon que celui des mahométans qui régnaient en Eſpagne; car il n'y eut nulle meſure priſe par les Français ni par les Anglais, pour empêcher ces irruptions; mais en Eſpagne les Arabes gardèrent leurs côtes, & repouſsèrent enfin les pirates.

Ils déſolent l'Allemagne, l'Angleterre & la France.

En 845, les Normands pillèrent Hambourg, & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corſaires ſans ordre : c'était une flotte de ſix cents bateaux, qui portait une armée formidable. Un roi de Danemarck, nommé *Eric*, était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de ſe rembarquer. Ce roi des pirates, après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes, envoie en France un des chefs des corſaires, à qui les hiſtoires donnent le nom de *Régnier*. Il remonte la Seine avec

cent vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent vingt voiles portaſſent dix mille hommes. Cependant, avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une ſeconde fois, & vient juſqu'à Paris. Dans de pareilles invaſions, quand la faibleſſe du gouvernement n'a pourvu à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Pariſiens, qui ſe défendirent dans d'autres temps avec tant de courage, abandonnèrent alors leur ville; & les Normands n'y trouvèrent que des maiſons de bois, qu'ils brûlèrent. Le malheureux roi, *Charles le chauve*, retranché à Saint-Denis avec peu de troupes, au lieu de s'oppoſer à ces barbares, acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il eſt croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appelé long-temps des marques, *marcas*, qui valaient environ un de nos demi-écus. On eſt indigné quand on lit dans nos auteurs, que pluſieurs de ces barbares furent punis de mort ſubite pour avoir pillé l'égliſe de Saint-Germain-des-Prés. Ni les peuples, ni leurs ſaints ne ſe défendirent; mais les vaincus ſe donnent toujours la honteuſe conſolation de ſuppoſer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Sottiſes de nos légendaires.

Charles le chauve, en achetant ainſi la paix, ne feſait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'ôter celui de la ſoutenir. Les Normands ſe ſervirent de cet argent pour aller aſſiéger Bordeaux, qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur, un deſcendant de *Charlemagne*, *Pepin*, roi d'Aquitaine, n'ayant pu leur réſiſter, s'unit avec eux; & alors la France, vers l'an 858,

fut entièrement ravagée. Les Normands, fortifiés de tout ce qui se joignait à eux, désolèrent long-temps l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires signalées : tant l'art de fortifier les places & de préparer les ressources a été perfectionné. Mais alors des barbares, combattant d'autres barbares désunis, ne trouvaient, après le premier succès, presque rien qui arrêtât leurs courses. Vaincus quelquefois, ils reparaissaient avec de nouvelles forces.

Godefroy, prince de Danemarck, à qui *Charles le gros* céda enfin une partie de la Hollande, en 882, pénètre de la Hollande en Flandre; ses Normands passent de la Somme à l'Oise sans résistance, prennent & brûlent Pontoise, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

885. Belle résistance des Parisiens.

Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, *Odon* ou *Eudes*, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts.

Sigefroy, chef des Normands, pressa le siége avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Cette invention est presque aussi ancienne que celle des murailles; car les hommes sont aussi industrieux pour détruire que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon sujet, pour observer que le cheval de Troye n'était précisément

que la même machine, laquelle on armait d'une tête de cheval de métal, comme on y mit depuis une tête de bélier ; & c'eſt ce que *Pauſanias* nous apprend dans ſa deſcription de la Grèce. Ils firent brèche, & donnèrent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non ſeulement le comte *Eudes*, mais encore leur évêque *Goslin*, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à ſon peuple, ſe mettait ſur la brèche, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, & une hache à ſa ceinture ; & ayant planté la croix ſur le rempart, combattait à ſa vue. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité, pour le moins, que le comte *Eudes*, puiſque ce fut à lui que *Sigefroy* s'était d'abord adreſſé, pour entrer par ſa permiſſion dans Paris. Ce prélat mourut de ſes fatigues au milieu du ſiége, laiſſant une mémoire reſpectable & chère ; car il s'arma des mains que la religion réſervait ſeulement au miniſtère de l'autel ; il les arma pour cet autel même & pour ſes citoyens, dans la cauſe la plus juſte, & pour la défenſe la plus néceſſaire, première loi naturelle, qui eſt toujours au-deſſus des lois de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chrétiens. Peut-être ſi l'apothéoſe eſt due à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour ſon pays, que tant d'hommes obſcurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde.

Evêque courageux & grand homme.

Les Normands tinrent la ville aſſiégée une année & demie : les Pariſiens éprouvèrent toutes les horreurs

qu'entraînent dans un long fiége la famine & la contagion qui en font les fuites, & ne furent point ébranlés. Au bout de ce temps, l'empereur *Charles le gros*, roi de France, parut enfin à leur fecours, fur le mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui *Montmartre;* mais il n'ofa pas attaquer les Normands : il ne vint que pour acheter encore une trève honteufe. Ces barbares quittèrent Paris pour aller affiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que *Charles* alla dans Maïence affembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était fi indigne.

Les Normands continuèrent leurs dévaftations; mais, quoiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en penfée de forcer perfonne à renoncer au chriftianifme. Ils étaient à peu-près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant, au cinquième fiècle, de nouvelles terres, loin d'impofer une religion aux Romains, s'accommodèrent aifément de la leur : ainfi les Turcs, en pillant l'empire des Califes, fe font foumis à la religion mahométane.

Enfin *Rolon* ou *Raoul*, le plus illuftre de ces brigands du Nord, après avoir été chaffé du Danemarck, ayant raffemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à fa fortune, tenta de nouvelles aventures, & fonda l'efpérance de fa grandeur fur la faibleffe de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où fes compatriotes étaient déjà établis; mais après deux victoires inutiles, il tourna du côté de la France, que d'autres Normands favaient ruiner, mais qu'ils ne favaient pas affervir.

Rolon s'établit à Rouen.

Rolon fut le feul de ces barbares qui ceffa d'en mériter le nom, en cherchant un établiffement fixe.

Maître de Rouen ſans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint ſa place d'armes; de-là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, feſant la guerre avec politique comme avec fureur. La France était expirante ſous le règne de *Charles le ſimple*, roi de nom, & dont la monarchie était encore plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ſes ſujets, que par les Normands. *Charles le gros* n'avait donné que de l'or aux barbares : *Charles le ſimple* offrit à *Rolon* ſa fille & des provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie; & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda enſuite la Bretagne : on diſputa; mais il fallut la céder encore avec des clauſes que le plus fort explique toujours à ſon avantage. Ainſi la Bretagne, qui était tout à l'heure un royaume, devient un fief de la Neuſtrie; & la Neuſtrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie, du nom de ſes uſurpateurs, fut un Etat ſéparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France. 912.

Baſſeſſe de la cour de France.

L'archevêque de Rouen ſut perſuader à *Rolon* de ſe faire chrétien. Ce prince embraſſa volontiers une religion qui affermiſſait ſa puiſſance.

Les véritables conquérans ſont ceux qui ſavent faire des lois. Leur puiſſance eſt ſtable; les autres ſont des torrens qui paſſent. *Rolon*, paiſible, fut le ſeul légiſlateur de ſon temps dans le continent chrétien. On ſait avec quelle inflexibilité il rendit la juſtice. Il abolit le vol chez les Danois, qui n'avaient juſque-là vécu que de rapine. Long-temps après lui, ſon nom prononcé était un ordre aux officiers

de juſtice d'accourir pour réprimer la violence ; & de-là eſt venu cet uſage de la clameur de *Haro*, ſi connue en Normandie. Le ſang des Danois & des Francs mêlés enſemble produiſit enſuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre, Naples & Sicile.

CHAPITRE XXVI.

De l'Angleterre, vers le neuvième ſiècle. Alfred le grand.

Les Anglais, ce peuple devenu puiſſant, célèbre par le commerce & par la guerre, gouverné par l'amour de ſes propres lois & de la vraie liberté, qui conſiſte à n'obéir qu'aux lois, n'étaient rien alors de ce qu'ils ſont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber ſous celui de ces Saxons, qui, ayant conquis l'Angleterre, vers le ſixième ſiècle, furent conquis au huitième par *Charlemagne* dans leur propre pays natal. Ces uſurpateurs partagèrent
828. l'Angleterre en ſept petits cantons malheureux, qu'on appela royaumes. Ces ſept provinces s'étaient enfin réunies ſous le roi *Egbert* de la race Saxonne, lorſque les Normands vinrent ravager l'Angleterre, auſſi-bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamiſe avec trois cents voiles. Les Anglais ne ſe défendirent guère mieux que les Francs. Ils payèrent comme eux leurs vainqueurs. Un roi nommé *Ethelbert* ſuivit le malheureux exemple de *Charles le chauve*. Il donna de l'argent ; la même

faute eut la même punition. Les pirates ſe ſervirent de cet argent pour mieux ſubjuguer le pays. Ils conquirent la moitié de l'Angleterre. Il fallait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur ſituation, euſſent dans leur gouvernement des vices bien eſſentiels, puiſqu'ils furent toujours aſſujettis par des peuples qui ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévaſtations qui déſolèrent cette île, ſurpaſſe encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des temps où la terre entière n'eſt qu'un théâtre de carnage, & ces temps ſont trop fréquens.

Le lecteur reſpire enfin un peu, lorſque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand homme qui tire ſa patrie de la ſervitude, & qui la gouverne en bon roi.

Je ne ſais s'il y a jamais eu ſur la terre un homme plus digne des reſpects de la poſtérité qu'*Alfred le grand*, qui rendit ces ſervices à ſa patrie, ſuppoſé que tout ce qu'on raconte de lui ſoit véritable.

Il ſuccédait à ſon frère *Ethelrede I*, qui ne lui laiſſa 872.
qu'un droit conteſté ſur l'Angleterre, partagée plus que jamais en ſouverainetés, dont pluſieurs étaient poſſédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encore preſque chaque année diſputer aux premiers uſurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient reſter.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'Oueſt, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne ſe retira point à Rome dans le collége anglais, comme *Butred* ſon oncle, devenu roi d'une petite

province, & chaſſé par les Danois ; mais ſeul & ſans ſecours, il voulut périr ou venger ſa patrie. Il ſe cacha ſix mois chez un berger dans une chaumière environnée de marais. Le ſeul comte de *Dévon*, qui défendait encore un faible château, ſavait ſon ſecret. Enfin, ce comte ayant raſſemblé des troupes, & gagné quelque avantage, *Alfred*, couvert des haillons d'un berger, oſa ſe rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe. Voyant ainſi par ſes yeux la ſituation du camp & ſes défauts, inſtruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de *Dévon* qui avait des milices prêtes ; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée ; il les ſurprend, & remporte une victoire complète. La diſcorde diviſait alors les Danois. *Alfred* ſut négocier comme combattre ; &, ce qui eſt étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres ; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'oppoſa aux deſcentes des autres, & s'appliqua enſuite pendant douze années d'une poſſeſſion paiſible à policer ſa patrie. Ses lois furent douces, mais ſévèrement exécutées. C'eſt lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ſes ſujets à commercer. Il prêta des vaiſſeaux & de l'argent à des hommes entreprenans & ſages, qui allèrent juſqu'à Alexandrie ; & de là, paſſant l'iſthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perſe. Il inſtitua des milices, il établit divers conſeils, mit par-tout la règle & la paix qui en eſt la ſuite.

Qui croirait même que cet *Alfred*, dans des temps d'une ignorance générale osa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes par le nord de l'Europe & de l'Asie ? On a la relation de ce voyage écrite en anglo-saxon & traduite en latin, à Coppenhague, à la prière du comte de *Plelo*, ambassadeur de *Louis XV*. *Alfred* est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Russes ont faites dans nos derniers temps. On voit par-là combien ce prince était au-dessus de son siècle.

Il n'est point de véritablement grand homme qui n'ait un bon esprit. *Alfred* jeta les fondemens de l'académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare n'en avait presque point. Il se plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre anglais qui sût le latin. Pour lui, il le savait. Il était même assez bon géomètre pour ce temps-là. Il possédait l'histoire. On dit même qu'il fesait des vers en anglo-saxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux soins de l'Etat, il les donnait à l'étude. Une sage économie le mit en état d'être libéral. On voit qu'il rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastère. Il pensait sans doute que dans un Etat désolé qu'il fallait repeupler, il eût mal servi sa patrie en favorisant trop ces familles immenses sans père & sans enfans, qui se perpétuent aux dépens de la nation : aussi ne fut-il pas mis au nombre des saints; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain, qui, sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches.

CHAPITRE XXVII.

De l'Espagne & des musulmans maures, aux huitième & neuvième siècles.

L'Espagne qui résista aux Romains ne résista point aux barbares.

VOUS avez vu des Etats bien malheureux & bien mal gouvernés ; mais l'Espagne, dont il faut tracer le tableau, fut plongée long-temps dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquième siècle, ravagèrent l'Espagne, comme les autres pays. Pourquoi l'Espagne, qui s'était si bien défendue contre les Romains, céda-t-elle tout d'un coup aux barbares ? C'est qu'elle était composée de patriotes, lorsque les Romains l'attaquèrent ; mais sous le joug des Romains, elle ne fut plus composée que d'esclaves, maltraités par des maîtres amollis ; elle fut donc tout d'un coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales. Aux Vandales succédèrent les Visigoths, qui commencèrent à s'établir dans l'Aquitaine & dans la Catalogne ; tandis que les Ostrogoths détruisaient le siége de l'empire romain en Italie. Ces Ostrogoths & ces Visigoths étaient, comme on sait, chrétiens ; non pas de la communion romaine, non pas de la communion des empereurs d'Orient, qui régnaient alors, mais de celle qui avait été long-temps reçue de l'Eglise grecque & qui croyait au CHRIST sans le croire égal à DIEU.

Ariens en Espagne.

Les Espagnols, au contraire, étaient attachés au rite romain ; ainsi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appesantissait

encore l'efclavage. Les diocèfes étaient partagés en évêques ariens & en évêques athanafiens, comme en Italie ; partage qui augmentait encore les malheurs publics. Les rois vifigoths voulurent faire en Efpagne ce que fit, comme nous l'avons vu, le roi lombard, *Rotharis*, en Italie, & ce qu'avait fait *Conftantin* à fon avénement à l'empire : c'était de réunir par la liberté de confcience les peuples divifés par les dogmes.

Le roi vifigoth, *Leuvigilde*, prétendit réunir ceux qui croyaient à la confubftantialité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils *Herminigilde* fe révolta contre lui ; il y avait encore alors un roitelet Suève, qui poffédait la Galice, & quelques places aux environs. Le fils rebelle fe ligua avec ce Suève, & fit long-temps la guerre à fon père ; enfin, n'ayant jamais voulu fe foumettre, il fut vaincu, pris dans Cordoue, & tué par un officier du roi. L'Eglife romaine en a fait un faint, ne confidérant en lui que la religion romaine, qui fut le prétexte de fa révolte. Révolte de *St Herminigilde.*

Cette mémorable aventure arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funefte où l'Efpagne était réduite.

Ce royaume des Vifigoths n'était point héréditaire ; les évêques qui eurent d'abord en Efpagne la même autorité qu'ils acquirent en France du temps des Carlovingiens, fefaient & défefaient les rois, avec les principaux feigneurs. Ce fut une nouvelle fource de troubles continuels ; par exemple, ils élurent le bâtard *Liuva*, au mépris de fes frères légitimes ; & ce *Liuva* ayant été affaffiné par un

capitaine goth nommé *Vitteric*, ils élurent ce *Vitteric* ſans difficulté.

Imbécillité du roi *Vamba*.

Un de leurs meilleurs rois, nommé *Vamba*, dont nous avons déjà parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un ſac de pénitent, & ſe ſoumit à la pénitence publique qui devait, dit-on, le guérir : il guérit en effet; mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté : il fût mis ſept jours dans un monaſtère. Cet exemple fut cité en France, à la dépoſition de *Louis le faible*. (27)

Ce n'était pas ainſi que ſe laiſſaient traiter les premiers conquérans goths, qui ſubjuguèrent les Eſpagnes. Ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique; mais cet empire ſi mal gouverné périt bientôt. Il y eut tant de rebellions en Eſpagne, qu'enfin le roi *Vitiza* déſarma une partie des ſujets, & fit abattre les murailles de pluſieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obéiſſance, mais il ſe privait lui-même de ſecours & de retraites. Pour mettre le clergé dans ſon parti, il rendit dans une aſſemblée de la nation un édit, par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de ſe marier.

(27) Il eſt le premier roi qui ait cru ajouter à ſes droits en ſe feſant ſacrer, & il fut le premier que les prêtres chaſsèrent du trône. Obligé, en qualité de pénitent & de moine, de quitter la royauté, il choiſit un ſucceſſeur qui aſſembla un concile à Tolède. Ce concile formé, comme tous ceux d'Eſpagne & des Gaules du même temps, d'un grand nombre d'évêques & de quelques ſeigneurs laïques, déclara les ſujets de *Vamba* dégagés envers lui du ſerment de fidélité, & anathématiſa quiconque ne reconnaîtrait point le nouveau roi, qui ſe garda bien de ſe faire ſacrer. L'aventure de *Vamba* dégoûta les rois d'Eſpagne de cette cérémonie.

Rodrigue

Rodrigue, dont il avait assassiné le père, l'assassina à son tour, & fut encore plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la supériorité des musulmans en Espagne. Je ne sais s'il est bien vrai que *Rodrigue* eût violé *Florinde*, nommée la *Cava* ou la *Méchante*, fille malheureusement célèbre du comte *Julien*, & si ce fut pour venger son honneur que ce comte appela les Maures. Peut-être l'aventure de la *Cava* est copiée en partie sur celle de *Lucrèce;* & ni l'une ni l'autre ne paraît appuyée sur des monumens bien authentiques. Il paraît que pour appeler les Africains, on n'avait pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déjà, sous le roi *Vamba*, le comte *Hervig*, depuis roi, avait fait venir une armée de Maures. *Opas*, archevêque de Séville, qui fut le principal instrument de la grande révolution, avait des intérêts plus chers à soutenir que la pudeur d'une fille. Cet évêque, fils de l'usurpateur *Vitiza* détrôné & assassiné par l'usurpateur *Rodrigue*, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le comte *Julien*, gendre de *Vitiza*, trouvait dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre évêque, nommé *Torizo*, entre dans la conspiration d'*Opas* & du comte. Y a-t-il apparence que deux évêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du nom chrétien, s'il ne s'était agi que d'une fille?

Histoire du comte *Julien*, & de *Florinde*, très-suspecte.

Deux évêques appellent les musulmans en Espagne.

Les Mahométans étaient maîtres, comme ils le sont encore, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jeter les premiers fondemens de la ville de Maroc, près

du mont Atlas. Le calife *Valid Almanzor*, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi, *Muzza*, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général *Tarif*, qui gagna, en 714, cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où *Rodrigue* perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promesses à *Julien*, dont ils se défiaient sans doute. L'archevêque *Opas* fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment de fidélité aux Mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les églises chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Veuve d'un roi d'Espagne, épouse d'un mahometan.

Pour le roi *Rodrigue*, il fut si peu regretté, que sa veuve *Egilone* épousa publiquement le jeune *Abdalis*, fils du conquérant *Muzza* dont les armes avaient fait périr son mari, & réduit en servitude son pays & sa religion.

Les vainqueurs n'abusèrent point du succès de leurs armes; ils laissèrent aux vaincus leurs biens, leurs lois, leur culte, satisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-seulement la veuve du roi *Rodrigue* épousa le jeune *Abdalis*, mais, à son exemple, le sang des Maures & des Espagnols se mêla souvent. Les Espagnols, si scrupuleusement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en assez grand nombre pour qu'on leur donnât alors le nom de Mosarabes, qui signifiait, dit-on, moitié Arabes, au lieu de celui de Visigoths que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Mosarabes n'était point outrageant, puisque les Arabes étaient les plus clémens de tous les conquérans de la terre, & qu'ils

apportèrent en Espagne de nouvelles sciences & de nouveaux arts.

L'Espagne avait été soumise en quatorze mois à l'empire des califes, à la réserve des cavernes & des rochers de l'Asturie. Le goth, *Pélage Teudomer*, parent du dernier roi, *Rodrigue*, caché dans ces retraites, y conserva sa liberté. Je ne sais comment on a pu donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut-être digne, mais dont toute la royauté se borna à n'être point captif. Les historiens espagnols, & ceux qui les ont suivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en sa faveur, lui établissent une cour, lui donnent son fils *Favila* & son gendre *Alfonse* pour successeurs tranquilles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce temps-là même les mahométans, qui sous *Abdérame*, vers l'an 734, subjuguèrent la moitié de la France, auraient-ils laissé subsister derrière les Pyrénées ce royaume des Asturies? C'était beaucoup pour les chrétiens de pouvoir se réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courses, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrétiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs, affaiblis par les victoires de *Charles Martel*, & par leurs divisions; mais eux-mêmes, plus divisés entre eux que les mahométans, retombèrent bientôt sous le joug. *Mauregat*, à qui
il a plu aux historiens de donner le titre de roi, eut 783.
la permission de gouverner les Asturies & quelques terres voisines, en rendant hommage & en payant tribut. Il se soumit surtout à fournir cent belles filles tous les ans pour le sérail d'*Abdérame*. Ce fut

long-temps la coutume des Arabes d'exiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les préfens qu'ils font aux Arabes du défert, offrent toujours des filles nubiles.

Cette coutume eft immémoriale. Un des anciens livres juifs, nommé en grec *Exode*, rapporte qu'un *Eléazar* prit trente-deux mille pucelles dans le défert affreux du Madian. De ces trente-deux mille vierges on n'en facrifia que trente-deux au Dieu d'*Eléazar* : le refte fut abandonné aux prêtres & aux foldats pour peupler.

On donne pour fucceffeur à ce *Mauregat* un diacre nommé *Vérémond*, chef de ces montagnards réfugiés, fefant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir fouvent. Eft-ce-là un royaume, & font-ce-là des rois?

Après la mort d'*Abdérame*, les émirs des provinces d'Efpagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de *Charlemagne*, qu'un d'eux, nommé *Ibna*, eut l'imprudence d'appeler ce conquérant à fon fecours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrétien en Efpagne, *Charles* n'eût-il pas protégé ce royaume par fes armes, plutôt que de fe joindre à des mahométans? Il prit cet émir fous fa protection, & fe fit rendre hommage des terres qui font entre l'Ebre & les Pyrénées, que les mufulmans gardèrent. On voit, en 794, le maure *Abutar* rendre hommage à *Louis le débonnaire*, qui gouvernait l'Aquitaine fous fon père avec le titre de roi.

Quelque temps après, les divifions augmentèrent chez les Maures d'Efpagne. Le confeil de *Louis le débonnaire* en profita ; fes troupes affiégèrent deux

ans Barcelone, & *Louis* y entra en triomphe, en 796. Voilà le commencement de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étaient plus ſoutenus par les Africains & par les califes dont ils avaient ſecoué le joug. Les ſucceſſeurs d'*Abdérame*, ayant établi le ſiége de leur royaume à Cordoue, étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alfonſe, de la race de *Pélage*, commença, dans ces conjonctures heureuſes, à rendre conſidérables les chrétiens eſpagnols retirés dans les Aſturies. Il refuſa le tribut ordinaire à des maîtres contre leſquels il pouvait combattre; & après quelques victoires, il ſe vit maître paiſible des Aſturies & de Léon, au commencement du neuvième ſiècle.

Alfonſe le chaſte: pourquoi?

C'eſt par lui qu'il faut commencer de retrouver en Eſpagne des rois chrétiens. Cet *Alfonſe* était artificieux & cruel. On l'appelle *le chaſte*, parce qu'il fut le premier qui refuſa les cent filles aux Maures. On ne ſonge pas qu'il ne ſoutint point la guerre pour avoir refuſé le tribut, mais que voulant ſe ſouſtraire à la domination des Maures, & ne plus être tributaire, il fallait bien qu'il refusât les cent filles ainſi que le reſte.

Les ſuccès d'*Alfonſe*, malgré beaucoup de traverſes, enhardirent les chrétiens de Navarre à ſe donner un roi. Les Arragonois levèrent l'étendard ſous un comte: ainſi, ſur la fin de *Louis le débonnaire*, ni les Maures ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées ſtériles; mais le reſte de l'Eſpagne obéiſſait aux rois muſulmans. Ce fut alors que les Normands ravagèrent les côtes d'Eſpagne; mais étant repouſſés, ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être ſurpris que les Eſpagnols des Aſturies, de Léon, d'Arragon, aient été alors des barbares. La guerre qui avait ſuccédé à la ſervitude ne les avait pas polis. Ils étaient dans une ſi profonde ignorance, qu'un *Alfonſe*, roi de Léon & des Aſturies, ſurnommé *le grand*, fut obligé de livrer l'éducation de ſon fils à des précepteurs mahométans.

Je ne ceſſe d'être étonné, quand je vois quels titres les hiſtoriens prodiguent aux rois. Cet *Alfonſe* qu'ils appellent *le grand*, fit crever les yeux à ſes quatre frères. Sa vie n'eſt qu'un tiſſu de cruautés & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui ſes ſujets, & fut obligé de céder ſon petit royaume à ſon fils *Dom Garcie*, l'an 910.

Ce titre de *Dom* était un abrégé de *Dominus*, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur *Auguſte*, parce qu'il ſignifiait *Maître*, & que depuis on donna aux bénédictins, aux ſeigneurs eſpagnols, & enfin aux rois de ce pays. Les ſeigneurs de terres commencèrent alors à prendre le titre de *rich-homes*, *ricos hombres :* riche ſignifiait poſſeſſeur de terres; car dans ces temps-là il n'y avait point parmi les chrétiens d'Eſpagne d'autres richeſſes. La grandeſſe n'était point encore connue. Le titre de grand ne fut en uſage que trois ſiècles après, ſous *Alfonſe le ſage*, dixième du nom, roi de Caſtille, dans le temps que l'Eſpagne commençait à devenir floriſſante.

CHAPITRE XXVIII.

Puiſſance des muſulmans en Aſie & en Europe, aux huitième & neuvième ſiècles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape Léon IV.

LES mahométans, qui perdaient cette partie de l'Eſpagne qui confine à la France, s'étendaient partout ailleurs. Si j'enviſage leur religion, je la vois embraſſée dans l'Inde & ſur les côtes orientales de l'Afrique, où ils trafiquaient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le calife *Aaron-al-Raſchild*, ou *le juſte*, impoſe un tribut de ſoixante & dix mille écus d'or par an à l'impératrice *Irène*. L'empereur *Nicéphore* ayant enſuite refuſé de payer le tribut, *Aaron* prend l'île de Chypre, & vient ravager la Grèce. *Almamon*, ſon petit-fils, prince d'ailleurs ſi recommandable par ſon amour pour les ſciences & par ſon ſavoir, s'empare par ſes lieutenans de l'île de Crète, en 826. Les muſulmans bâtirent Candie, qu'ils ont repriſe de nos jours. *Aaron-al-Raſchild.*

En 828, les mêmes Africains qui avaient ſubjugué l'Eſpagne, & fait des incurſions en Sicile, reviennent encore déſoler cette île fertile, encouragés par un ſicilien nommé *Euphemius*, qui ayant, à l'exemple de ſon empereur *Michel*, épouſé une religieuſe, pourſuivi par les lois que l'empereur s'était rendues favorables, fit à peu-près en Sicile ce que le comte *Julien* avait fait en Eſpagne.

Ni les empereurs grecs, ni ceux d'Occident ne purent alors chaffer de Sicile les mufulmans ; tant l'Orient & l'Occident étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient fe rendre maîtres de l'Italie, s'ils avaient été unis ; mais leurs fautes fauvèrent Rome, comme celles des Carthaginois la fauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile, en 846, avec une flotte nombreufe. Ils entrent par l'embouchure du Tibre, & ne trouvant qu'un pays prefque défert, ils vont affiéger Rome. Ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche églife de Saint-Pierre hors des murs, ils levèrent le fiége pour aller combattre une armée de Français qui venait fecourir Rome fous un général de l'empereur *Lothaire*. L'armée françaife fut battue, mais la ville rafraîchie fut manquée ; & cette expédition, qui devait être une conquête, ne devint, par la méfintelligence, qu'une incurfion de barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui femblait devoir détruire l'Italie, & faire une bourgade mahométane de la capitale du chriftianifme. Le pape

Pape *Léon*. *Léon IV*, prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* femblaient abandonner, fe montra digne, en défendant Rome, d'y commander en fouverain. Il avait employé les richeffes de l'églife à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes fur le Tibre. Il arma les milices à fes dépens, engagea les habitans de Naples & de Gayète à venir défendre les côtes & le port d'Oftie, fans manquer à la fage précaution de prendre deux des otages, fachant bien que ceux qui font affez puiffans pour nous fecourir, le font affez pour nous nuire. Il vifita lui-même tous les

poftes, & reçut les Sarrazins à leur defcente, non pas en équipage de guerrier, ainfi qu'en avait ufé *Goflin*, évêque de Paris, dans une occafion encore plus preffante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la fureté de fes fujets. Il était né romain : le 849.
courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.

Son courage & fes foins furent fecondés. On reçut les Sarrazins courageufement à leur defcente; & la tempête ayant diffipé la moitié de leurs vaiffeaux, une partie de ces conquérans échappés au naufrage fut mife à la chaîne. Le pape rendit fa victoire utile, en fefant travailler aux fortifications de Rome & à fes embelliffemens les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans reftèrent cependant maîtres du Garillan, entre Capoue & Gayète, mais plutôt comme une colonie de corfaires indépendans, que comme des conquérans difciplinés.

Je vois donc, au neuvième fiècle, les mufulmans redoutables à la fois à Rome & à Conftantinople, maîtres de la Perfe, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique jufqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Efpagne; mais ces conquérans ne forment pas une nation, comme les Romains, qui, étendus prefqu'autant qu'eux, n'avaient fait qu'un feul peuple.

Sous le fameux calife *Almamon*, vers l'an 815, un peu après la mort de *Charlemagne*, l'Egypte était

indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de *Miramolin*, était maître absolu de l'empire de Maroc. La Nubie & la Lybie obéissaient à un autre calife. Les *Abdérames*, qui avaient fondé le royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynasties révéraient dans le calife le successeur de leur prophète. Ainsi que les chrétiens allaient en foule en pélerinage à Rome, les mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouvernée par un shérif que nommait le calife; & c'était principalement par ce pélerinage que le calife, maître de la Mecque, était vénérable à tous les princes de sa croyance. Mais ces princes, distinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lui rendant hommage.

CHAPITRE XXIX.

De l'empire de Constantinople, aux huitième & neuvième siècles.

TANDIS que l'empire de *Charlemagne* se démembrait, que les inondations des Sarrazins & des Normands désolaient l'Occident, l'empire de Constantinople subsistait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, & assailli de tous côtés par la tempête. Cet empire n'avait plus rien en Afrique; la Syrie

& une partie de l'Afie mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les mufulmans fes frontières vers l'orient de la mer Noire ; & tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pu au moins fe fortifier contre eux par cet ufage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube, & vers le bord occidental de la mer Noire, d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommée les Abares ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient fon nom, défolaient tous ces beaux climats de la Romanie, où *Adrien* & *Trajan* avaient conftruit de fi belles villes, & ces grands chemins defquels il ne fubfifte plus que quelques chauffées.

Les Abares furtout, répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche, fe jetaient tantôt fur l'empire d'Orient, tantôt fur celui de *Charlemagne*. Ainfi des frontières de la Perfe à celles de France, la terre était en proie à des incurfions prefque continuelles.

Horreurs abominables des empereurs chrétiens-grecs.

Si les frontières de l'empire grec étaient toujours refferrées & toujours défolées, la capitale était le théâtre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces formait le caractère qui régnait à la cour. En effet, quel fpectacle nous préfente Conftantinople ? *Maurice* & fes cinq enfans maffacrés ; *Phocas* affaffiné pour prix de fes meurtres & de fes inceftes ; *Conftantin* empoifonné par l'impératrice *Martine*, à qui on arrache la langue, tandis qu'on coupe le nez à *Héracléonas* fon fils ; *Conftant* qui fait égorger fon frère ; *Conftant* affommé dans un bain par fes domeftiques ; *Conftantin Pogonat* qui fait crever les

yeux à ſes deux frères ; *Juſtinien II*, ſon fils, prêt à faire à Conſtantinople ce que *Théodoſe* fit à Theſſalonique, ſurpris, mutilé & enchaîné par *Léonce*, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens ; *Léonce* bientôt traité lui-même comme il avait traité *Juſtinien II*; ce *Juſtinien* rétabli, fesant couler ſous ſes yeux dans la place publique le ſang de ſes ennemis, & périſſant enfin ſous la main d'un bourreau ; *Philippe Bardanés* détrôné & condamné à perdre les yeux ; *Léon l'Iſaurien* & *Conſtantin Copronyme* morts, à la vérité, dans leur lit, mais après un règne ſanguinaire, auſſi malheureux pour le prince que pour les ſujets ; l'impératrice *Irène*, la première femme qui monta ſur le trône des Céſars & la première qui fit périr ſon fils pour régner ; *Nicéphore*, ſon ſucceſſeur, déteſté de ſes ſujets, pris par les Bulgares, décollé, ſervant de pâture aux bêtes, tandis que ſon crâne ſert de coupe à ſon vainqueur ; enfin *Michel Curopalate*, contemporain de *Charlemagne*, confiné dans un cloître, & mourant ainſi moins cruellement, mais plus honteuſement que ſes prédéceſſeurs. C'eſt ainſi que l'empire eſt gouverné pendant trois cents ans. Quelle hiſtoire de brigands obſcurs, punis en place publique pour leurs crimes, eſt plus horrible & plus dégoûtante?

Cependant il faut pourſuivre ; il faut voir, au neuvième ſiècle, *Léon l'arménien*, brave guerrier, mais ennemi des images, aſſaſſiné à la meſſe dans le temps qu'il chantait une antienne : ſes aſſaſſins s'applaudiſſant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de priſon un officier, nommé *Michel le bégue*, condamné à la mort par le ſénat, & qui, au lieu d'être

exécuté, reçoit la pourpre impériale. Ce fut lui qui, étant amoureux d'une religieuſe, ſe fit prier par le ſénat de l'épouſer, ſans qu'aucun évêque osât être d'un ſentiment contraire. Ce fait eſt d'autant plus digne d'attention, que preſqu'en même temps on voit *Euphemius* en Sicile, pourſuivi criminellement pour un ſemblable mariage; & quelque temps après, on condamne à Conſtantinople le mariage très-légitime de l'empereur *Léon le philoſophe.* Où eſt donc le pays où l'on trouve alors des lois & des mœurs ? ce n'eſt pas dans notre occident.

Cette ancienne querelle des images troublait toujours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, ſelon qu'elle voyait pencher l'eſprit du plus grand nombre. *Michel le bègue* commença par les conſacrer, & finit par les abattre.

Son ſucceſſeur *Théophile*, qui régna environ douze ans, depuis 829 juſqu'à 842, ſe déclara contre ce culte : on a écrit qu'il ne croyait point la réſurrection, qu'il niait l'exiſtence des démons, & qu'il n'admettait pas JESUS-CHRIST pour DIEU. Il ſe peut faire qu'un empereur pensât ainſi ; mais faut-il croire, je ne dis pas ſur les princes ſeulement, mais ſur les particuliers, la voix des ennemis qui, ſans prouver aucun fait, décrient la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas penſé comme eux ?

Ce *Théophile*, fils de *Michel le bègue*, fut preſque le ſeul empereur qui eût ſuccédé paiſiblement à ſon père depuis deux ſiècles. Sous lui les adorateurs des images furent plus perſécutés que jamais. On connaît

aisément par ces longues persécutions, que tous les citoyens étaient divisés.

Il est remarquable que deux femmes aient rétabli les images. L'une est l'impératrice *Irène*, veuve de *Léon IV*; & l'autre l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*.

Théodora, persécutrice sanguinaire. *Théodora*, maîtresse de l'empire d'Orient, sous le jeune *Michel* son fils, persécuta à son tour les ennemis des images. Elle porta son zèle ou sa politique plus loin. Il y avait encore dans l'Asie mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paisibles, parce que la fureur d'enthousiasme, qui n'est guère que dans les sectes naissantes, était passée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contre eux des édits sévères, qui furent exécutés avec cruauté. La persécution leur rendit leur premier fanatisme.
846. On en fit périr des milliers dans les supplices; le reste désespéré se révolta. Il en passa plus de quarante mille chez les musulmans; & ces manichéens, auparavant si tranquilles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui, joints aux Sarrazins, ravagèrent l'Asie mineure jusqu'aux portes de la ville impériale, dépeuplée par une peste horrible, en 842, & devenue un objet de pitié.

La peste, proprement dite, est une maladie particulière aux peuples de l'Afrique, comme la petite vérole. C'est de ces pays qu'elle vient toujours par des vaisseaux marchands. Elle inonderait l'Europe, sans les sages précautions qu'on prend dans nos ports; & probablement l'inattention du gouvernement laissa entrer la contagion dans la ville impériale.

Cette même inattention expofa l'empire à un autre fléau. Les Ruffes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph, fur la mer Noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes d'un autre côté poufsèrent encore leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Afie mineure. Enfin *Michel le jeune*, après un règne cruel & infortuné, fut affaffiné par *Bafile*, qu'il avait 867.
tiré de la plus baffe condition pour l'affocier à l'empire.

L'adminiftration de *Bafile* ne fut guère plus heureufe. C'eft fous fon règne qu'eft l'époque du grand fchifme qui divifa l'Eglife grecque de la latine. C'eft cet affaffin qu'on regarda comme jufte, quand il fit dépofer le patriarche *Photius*.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés fous *Léon*, qu'on appela le *philofophe;* non qu'il fut un *Antonin*, un *Marc-Aurèle*, un *Julien*, un *Aaron-al-Rafchild*, un *Alfred*, mais parce qu'il était favant. Il paffe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui, fi long-temps après, ont pris Conftantinople.

Les Turcs, qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui, mêlés à eux, furent leur foutien & les deftructeurs de l'empire grec, avaient-ils déjà envoyé des colonies dans ces contrées voifines du Danube? On n'a guère d'hiftoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainfi vécu long-temps. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chaffée à fon tour par une autre. Les Gaulois

n'étaient-ils pas descendus en Italie? n'avaient-ils pas couru jusque dans l'Asie mineure? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres? Les Suisses n'avaient-ils pas mis le feu à leurs bourgades, pour aller se transplanter en Languedoc, quand *César* les contraignit de retourner labourer leurs terres? & qu'étaient *Pharamond* & *Clovis*, sinon des barbares transplantés qui ne trouvèrent point de *César*?

Malgré tant de désastres, Constantinople fut encore long-temps la ville chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa situation seule, par laquelle elle domine sur deux mers, la rendait nécessairement commerçante. La peste de 842, toute destructive qu'elle avait été, ne fut qu'un fléau passager. Les villes de commerce, & où la cour réside, se repeuplent toujours par l'affluence des voisins. Les arts mécaniques & les beaux arts même ne périssent point dans une vaste capitale qui est le séjour des riches.

Toutes ces révolutions subites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, sont des orages qui ne tombent guère sur des hommes cachés qui cultivent en paix des professions qu'on n'envie point.

Les richesses n'étaient point épuisées : on dit qu'en 857, *Théodora*, mère de *Michel*, en se démettant malgré elle de la régence, & traitée à peu-près par son fils comme *Marie de Médicis* le fut de nos jours par *Louis XIII*, fit voir à l'empereur qu'il y avait dans le trésor cent neuf mille livres pesant d'or, & trois cents mille livres d'argent.

Un

Un gouvernement ſage pouvait donc encore maintenir l'empire dans ſa puiſſance. Il était reſſerré, mais non tout-à-fait démembré; changeant d'empereurs, mais toujours uni ſous celui qui ſe revêtait de la pourpre; enfin plus riche, plus plein de reſſources, plus puiſſant que celui d'Allemagne. Cependant il n'eſt plus, & l'empire d'Allemagne ſubſiſte encore.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effraient & dégoûtent; cependant il faut convenir que depuis *Conſtantin* ſurnommé *le grand*, l'empire de Conſtantinople n'avait guère été autrement gouverné; & ſi vous en exceptez *Julien* & deux ou trois autres, quel empereur ne ſouilla pas le trône d'abominations & de crimes?

CHAPITRE XXX.

De l'Italie, des papes, du divorce de Lothaire, roi de Lorraine, & des autres affaires de l'Egliſe, aux huitième & neuvième ſiècles.

POUR ne pas perdre le fil qui lie tant d'événemens, ſouvenons-nous avec quelle prudence les papes ſe conduiſirent ſous *Pepin* & ſous *Charlemagne*, comme ils aſſoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit ſourdement les fondemens de la grandeur pontificale.

Leur pouvoir était déjà très-grand, puiſque *Grégoire IV* rebâtit le port d'Oſtie, & que *Léon IV*

fortifia Rome à ſes dépens; mais tous les papes ne pouvaient être de grands hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de ſiége cauſait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le ſénat romain, le peuple & l'empereur. La nobleſſe romaine avait grande part au gouvernement : elle éliſait alors deux conſuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une eſpèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze ſénateurs; & c'étaient ces ſénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puiſſance légiſlative.

Gouvernement de Rome.

S'ils n'étaient pas ſouverains de Rome, ils ne perdaient aucune occaſion d'agir en ſouverains de l'Egliſe d'Occident. Les évêques ſe conſtituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conflits d'autorité, ce mélange de religion, de ſuperſtition, de faibleſſe, de méchanceté dans toutes les cours, l'inſuffiſance des lois, tout cela ne peut être mieux connu que par l'aventure du mariage & du divorce de *Lothaire*, roi de Lorraine, neveu de *Charles le chauve*.

Poligamie très-ordinaire en Europe chez les princes.

Charlemagne avait répudié une de ſes femmes, & en avait épouſé une autre, non-ſeulement avec l'approbation du pape *Etienne*, mais ſur ſes preſſantes ſollicitations. Les rois francs, *Gontran*, *Caribert*, *Sigibert*, *Chilperic*, *Dagobert*, avaient eu pluſieurs femmes à la fois, ſans qu'on eût murmuré; & ſi c'était un ſcandale, il était ſans trouble : le temps

change tout. *Lothaire* marié avec *Teutberge*, fille d'un duc de la Bourgogne transjurane, prétend la répudier pour un incefte avec fon frère, dont elle eft accufée, & époufer fa maîtreffe *Valrade*. Toute la fuite de cette aventure eft d'une fingularité nouvelle. D'abord la reine *Teutberge* fe juftifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vafe, au fond duquel il ramaffe impunément un anneau béni. Le roi fe plaint qu'on a employé la fourberie dans cette épreuve. Il eft bien sûr que fi elle fut faite, l'avocat de la reine était inftruit d'un fecret de préparer la peau à foutenir l'action de l'eau bouillante. Aucune académie des fciences n'a de nos jours tenté de connaître, fur ces épreuves, ce que favaient alors les charlatans.

Aventure d'un roi de Lorraine & de fa femme.

Le fuccès de cette épreuve paffait pour un miracle, 862.
pour le jugement de DIEU même; & cependant *Teutberge*, que le ciel juftifie, avoue à plufieurs évêques, en préfence de fon confeffeur, qu'elle eft coupable. Il n'y a guère d'apparence qu'un roi qui voulait fe féparer de fa femme fur une imputation d'adultère, eût imaginé de l'accufer d'un incefte avec fon frère, fi le fait n'avait pas été public. On ne va pas fuppofer un crime fi recherhé, fi rare, fi difficile à prouver: il faut d'ailleurs que, dans ces temps-là, ce qu'on appelle aujourd'hui honneur ne fût point du tout connu. Le roi & la reine fe couvrent tous deux de honte, l'un par fon accufation, l'autre par fon aveu. Deux conciles nationaux font affemblés, qui permettent le divorce.

Le pape *Nicolas I* caffe les deux conciles. Il dépofe *Gontier*, archevêque de Cologne, qui avait été le

Nicolas I juge un roi.

plus ardent dans l'affaire du divorce. *Gontier* écrit auſſitôt à toutes les égliſes : „ Quoique le ſeigneur „ *Nicolas*, qu'on nomme pape, & qui ſe compte „ pape & empereur, nous ait excommuniés, nous „ avons réſiſté à ſa folie. „ Enſuite dans ſon écrit, s'adreſſant au pape même : „ Nous ne recevons „ point, dit-il, votre maudite ſentence ; nous la „ mépriſons ; nous vous rejetons vous-même de „ notre communion, nous contentant de celle des „ évêques, nos frères, que vous mépriſez, &c. „

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette proteſtation à Rome, & la mit, l'épée à la main, ſur le tombeau où les Romains prétendent que repoſent les cendres de *St* *Pierre*. Mais bientôt après, l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea auſſi. Il vint au mont Caſſin ſe jeter aux genoux du pape *Adrien II*, ſucceſſeur de *Nicolas*. „ Je déclare, dit-il, devant DIEU „ & devant ſes ſaints, à vous, monſeigneur *Adrien*, „ ſouverain pontife, aux évêques qui vous ſont „ ſoumis, & à toute l'aſſemblée, que je ſupporte „ humblement la ſentence de dépoſition donnée „ canoniquement contre moi par le pape *Nicolas*, &c. „ On ſent combien un exemple de cette eſpèce affermiſſait la ſupériorité de l'Egliſe romaine ; & les conjonctures rendaient ces exemples fréquens.

Excommunications.

Ce même *Nicolas I* excommunie la ſeconde femme de *Lothaire*, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces événemens. L'empereur *Louis II*, frère de *Charles le chauve*, & oncle de *Lothaire*, ſe déclare d'abord violemment pour ſon neveu contre le pape. Cet empereur, qui

résidait alors en Italie, menace *Nicolas I;* il y a du sang répandu, & l'Italie est en alarme. On négocie, on cabale de tous côtés. *Teutberge* va plaider à Rome, *Valrade*, sa rivale, entreprend le voyage, & n'ose l'achever. *Lothaire* excommunié s'y transporte, & va demander pardon à *Adrien*, successeur de *Nicolas*, dans la crainte où il est que son oncle *le chauve*, armé contre lui au nom de l'Eglise, ne s'empare de son royaume de Lorraine. *Adrien II*, en lui donnant la communion dans Rome, lui fait jurer qu'il n'a point usé des droits du mariage avec *Valrade*, depuis l'ordre que le pape *Nicolas* lui avait donné de s'en abstenir. *Lothaire* fait serment, communie & meurt quelque temps après. Tous les historiens ne manquent pas de dire qu'il est mort en punition de son parjure, & que les domestiques qui ont juré avec lui sont morts dans l'année.

Le droit qu'exercèrent, en cette occasion, *Nicolas I* & *Adrien II*, était fondé sur les fausses décrétales, déjà regardées comme un code universel. Le contrat civil qui unit deux époux, étant devenu un sacrement, était soumis au jugement de l'Eglise.

Cette aventure est le premier scandale touchant le mariage des têtes couronnées en Occident. On a vu depuis les rois de France *Robert*, *Philippe I*, *Philippe-Auguste*, excommuniés par les papes pour des causes à peu-près semblables, ou même pour des mariages contractés entre parens très-éloignés. Les évêques nationaux prétendirent long-temps devoir être les juges de ces causes. Les pontifes de Rome les évoquèrent toujours à eux.

On n'examine point ici si cette nouvelle jurisprudence est utile ou dangereuse; on n'écrit ni comme

jurisconsulte, ni comme controversiste : mais toutes les provinces chrétiennes ont été troublées par ces scandales. Les anciens Romains, & les peuples orientaux, furent plus heureux en ce point. Les droits des pères de famille, le secret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curiosité publique. On ne connaît point chez eux de pareils procès au sujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce descendant de *Charlemagne* fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui devant un juge étranger, pour savoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent sur le point d'être les victimes de ce différent. *Louis le débonnaire* avait été le premier exemple du pouvoir des évêques sur les empereurs. *Lothaire de Lorraine* fut l'époque du pouvoir des papes sur les évêques. Il résulte de toute l'histoire de ces temps-là, que la société avait peu de règles certaines chez les nations occidentales, que les Etats avaient peu de lois, & que l'Eglise voulait leur en donner.

CHAPITRE XXXI.

De Photius, & du schisme entre l'Orient & l'Occident.

858. LA plus grande affaire que l'Eglise eût alors, & qui en est encore une très importante aujourd'hui, fut l'origine de la séparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarchale de Constantinople

étant, ainſi que le trône, l'objet de l'ambition, était ſujette aux mêmes révolutions. L'empereur *Michel III*, mécontent du patriarche *Ignace*, l'obligea à ſigner lui-même ſa dépoſition, & mit à ſa place *Photius*, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaſte génie, & d'une ſcience univerſelle. Il était grand écuyer & miniſtre d'Etat. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent paſſer en ſix jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient regardés dans l'Egliſe grecque comme feſant partie de la hiérarchie: le ſecond jour il fut lecteur, le troiſième ſous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël, en 858.

Le pape *Nicolas* prit le parti d'*Ignace*, & excommunia *Photius*. Il lui reprochait ſurtout d'avoir paſſé de l'état de laïque à celui d'évêque avec tant de rapidité; mais *Photius* répondait, avec raiſon, que *St Ambroiſe*, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encore. *Photius* excommunia donc le pape à ſon tour, & le déclara dépoſé. Il prit le titre de patriarche œcuménique, & accuſa hautement d'héréſie les évêques d'Occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur feſait, roulait ſur la proceſſion du père & du fils. *Des hommes*, dit-il dans une de ſes lettres, *ſortis des ténèbres de l'Occident, ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impiété eſt d'ajouter de nouvelles paroles au ſacré ſymbole autoriſé par tous les conciles, en diſant que le St Eſprit ne procède pas du père ſeulement, mais encore du fils; ce qui eſt renoncer au chriſtianiſme.*

Mépris des Grecs pour l'Egliſe latine.

On voit par ce paſſage & par beaucoup d'autres, quelle ſupériorité les Grecs affectaient en tout ſur les Latins. Ils prétendaient que l'Egliſe romaine devait tout à la grecque, juſqu'aux noms des uſages, des cérémonies, des myſtères, des dignités. *Baptême*, *euchariſtie*, *liturgie*, *diocèſe*, *paroiſſe*, *évêque*, *prêtre*, *diacre*, *moine*, *égliſe*, tout eſt grec. Il regardaient les Latins comme des diſciples ignorans, révoltés contre leurs maîtres, dont ils ne ſavaient pas même la langue. Ils nous accuſaient d'ignorer le catéchiſme, enfin de n'être pas chrétiens.

Les autres ſujets d'anathême étaient, que les Latins ſe ſervaient alors communément de pain non-levé pour l'euchariſtie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne ſe feſaient point raſer la barbe. Etranges raiſons pour brouiller l'Occident avec l'Orient !

Mais quiconque eſt juſte avouera que *Photius* était non-ſeulement le plus ſavant homme de l'Egliſe,
867. mais un grand évêque. Il ſe conduiſit comme *St Ambroiſe*, quand *Baſile*, aſſaſſin de l'empereur *Michel*, ſe preſenta dans l'égliſe de Sophie : *Vous êtes indigne d'approcher des ſaints myſtères*, lui dit-il à haute voix, *vous qui avez les mains encore ſouillées du ſang de votre bienfaiteur*. *Photius* ne trouva pas un *Théodoſe* dans *Baſile*. Ce tyran fit une choſe juſte par vengeance. Il rétablit *Ignace* dans le ſiége patriarchal, & chaſſa *Photius*. Rome profita de cette conjoncture pour faire
869. aſſembler à Conſtantinople le huitième concile œcuménique, compoſé de trois cents évêques. Les légats du pape préſidèrent, mais ils ne ſavaient pas le grec, & parmi les autres évêques, très-peu

ſavaient le latin. *Photius* y fut univerſellement condamné comme intrus, & ſoumis à la pénitence publique. On ſigna pour les cinq patriarches, avant de ſigner pour le pape, ce qui eſt fort extraordinaire; car, puiſque les légats eurent la première place, ils devaient ſigner les premiers. Mais en tout cela, les queſtions qui partageaient l'Orient & l'Occident ne furent point agitées: on ne voulait que dépoſer *Photius*.

Quelque temps après, le vrai patriarche *Ignace* étant mort, *Photius* eut l'adreſſe de ſe faire rétablir par l'empereur *Baſile*. Le pape *Jean VIII* le reçut à ſa communion, le reconnut, lui écrivit; & malgré ce huitième concile œcuménique qui avait anathématiſé ce patriarche, le pape envoya ſes légats à un autre concile à Conſtantinople, dans lequel *Photius* 879.
fut reconnu innocent par quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même ſiége de Rome, qui l'avaient anathématiſé, ſervirent eux-mêmes à caſſer le huitième concile œcuménique.

Variations remarquables.

Combien tout change chez les hommes! combien ce qui était faux devient vrai ſelon les temps! Les légats de *Jean VIII* s'écrient en plein concile: *Si quelqu'un ne reconnaît pas Photius, que ſon partage ſoit avec Judas.* Le concile s'écrie: *Longues années au patriarche Photius, & au patriarche de Rome, Jean.*

Enfin, à la ſuite des actes du concile on voit une lettre du pape à ce ſavant patriarche, dans laquelle il lui dit: *Nous penſons comme vous; nous tenons pour tranſgreſſeurs de la parole de* DIEU, *nous rangeons avec Judas, ceux qui ont ajouté au ſymbole, que le S*[t] *Eſprit procède du Père & du Fils; mais nous croyons qu'il faut*

uſer de douceur avec eux, & les exhorter à renoncer à ce blaſphême.

Il eſt donc clair que l'Egliſe romaine & la grecque penſaient alors différemment de ce qu'on penſe aujourd'hui. L'Egliſe romaine adopta depuis la proceſſion du Père & du Fils ; & il arriva même qu'en 1274, l'empereur des Grecs, *Michel Paléologue*, implorant contre les Turcs une nouvelle croiſade, envoya au ſecond concile de Lyon ſon patriarche & ſon chancelier, qui chantèrent avec le concile, en latin, *qui ex patre filioque procedit*. Mais l'Egliſe grecque retourna encore à ſon opinion, & ſembla la quitter encore dans la réunion paſſagère qui ſe fit avec *Eugène IV*. Que les hommes apprennent de-là à ſe tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des diſputes ſur un point fondamental, qui n'ont ni excité de troubles, ni rempli les priſons, ni allumé les bûchers.

Tolérance néceſſaire.

On a blâmé les déférences du pape *Jean VIII* pour le patriarche *Photius ;* on n'a pas aſſez ſongé que ce pontife avait alors beſoin de l'empereur *Baſile*. Un roi de Bulgarie, nommé *Bogoris*, gagné par l'habileté de ſa femme qui était chrétienne, s'était converti, à l'exemple de *Clovis* & du roi *Egbert*. Il s'agiſſait de ſavoir de quel patriarchat cette nouvelle province chrétienne dépendrait. Conſtantinople & Rome ſe la diſputaient. La déciſion dépendait de l'empereur *Baſile*. Voilà en partie le ſujet des complaiſances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Conſtantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile, ainſi que dans le précédent, il y eut des *cardinaux*. On

nommait ainsi des prêtres & des diacres qui servaient de conseils aux métropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'autres églises. Ils étaient déjà distingués ; mais ils signaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna, par ses lettres & par ses légats, le titre de *votre sainteté* au patriarche *Photius*. Les autres patriarches sont aussi appelés *papes* dans ce concile. C'est un mot grec, commun à tous les prêtres, & qui peu à peu est devenu le titre distinctif du métropolitain de Rome.

L'Eglise de Constantinople dispute la supériorité à celle de Rome.

Il paraît que *Jean VIII* se conduisait avec prudence ; car ses successeurs s'étant brouillés avec l'empire grec, et ayant adopté le huitiéme concile œcuménique de 869, & rejeté l'autre qui absolvait *Photius*, la paix établie par *Jean VIII* fut alors rompue. *Photius* éclata contre l'Eglise romaine, la traita d'hérétique au sujet de cet article du *filioque procedit*, des œufs en carême, de l'eucharistie faite avec du pain sans levain, & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division était la primatie. *Photius* & ses successeurs voulaient être les premiers évêques du christianisme, & ne pouvaient souffrir que l'évêque de Rome, d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare, séparée de l'empire par sa rebellion, & en proie à qui voudrait s'en emparer, jouit de la préséance sur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Constantinople avait alors dans son district toutes les églises de la Sicile & de la Pouille ; & le siége romain, en passant sous une domination étrangère, avait perdu à la fois dans ces provinces son patrimoine & ses droits de métropolitain. L'Eglise grecque

méprifait l'Eglife romaine. Les fciences floriffaient à Conftantinople; mais à Rome tout tombait, jufqu'à la langue latine ; & quoiqu'on y fût plus inftruit que dans tout le refte de l'Occident, ce peu de fcience fe reffentait de ces temps malheureux. Les Grecs fe vengeaient bien de la fupériorité que les Romains avaient eue fur eux depuis le temps de *Lucrèce* & de *Cicéron* jufqu'à *Corneille Tacite.* Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque *Luitprand*, envoyé depuis en ambaffade à Conftantinople par les *Othons*, rapporte que les Grecs n'appelaient S[t] *Grégoire le grand*, que *Grégoire dialogue*, parce qu'en effet fes dialogues font d'un homme trop fimple. Le temps a tout changé. Les papes font devenus de grands fouverains, Rome le centre de la politeffe & des arts, l'Eglife latine favante; & le patriarche de Conftantinople n'eft plus qu'un efclave, évêque d'un peuple efclave.

Photius, qui eut dans fa vie plus de revers que de gloire, fut dépofé par des intrigues de cour, & mourut malheureux; mais fes fucceffeurs, attachés à fes prétentions, les foutinrent avec vigueur.

Le pape *Jean VIII* mourut encore plus malheu-
882. reufement. Les annales de Fulde difent qu'il fut affaffiné à coups de marteau. Les temps fuivans nous feront voir le fiége pontifical fouvent enfanglanté, & Rome toujours un grand objet pour les nations, mais toujours à plaindre.

Moine fouetté pour la grâce efficace.

Le dogme ne troubla point encore l'Eglife d'Occident : à peine a-t-on confervé la mémoire d'une petite difpute excitée en 846, par un bénédictin, nommé *Jean Godefcalc*, fur la prédeftination & fur

la grâce : l'événement fit voir combien il est dangereux de traiter ces matières, & surtout de disputer contre un adversaire puissant. Ce moine, prenant à la lettre plusieurs expressions de S[t] *Augustin*, enseignait la prédestination absolue & éternelle du petit nombre des élus, & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Reims, *Hincmar*, homme violent dans les affaires ecclésiastiques comme dans les civiles, lui dit *qu'il était prédestiné à être condamné & à être fouetté*. En effet il le fit anathématiser dans un petit concile, en 850. On l'exposa tout nu en présence de l'empereur *Charles le chauve*, & il fut fouetté depuis les épaules jusqu'aux jambes par des moines.

Cette dispute impertinente, dans laquelle les deux partis ont également tort, ne s'est que trop renouvelée. Vous verrez chez les Hollandais un synode de Dordrecht, composé des partisans de l'opinion de *Godescalc*, faire pis que fouetter les sectateurs d'*Hincmar*. Vous verrez, au contraire, en France, les jésuites du parti d'*Hincmar*, poursuivre, autant qu'ils le pourront, les jansénistes attachés aux dogmes de *Godescalc* ; & ces querelles, qui sont la honte des nations policées, ne finiront que quand il y aura plus de philosophes que de docteurs.

Convulsionnaires.

Je ne ferais aucune mention d'une folie épidémique, qui saisit le peuple de Dijon, en 844, à l'occasion d'un S[t] *Bénigne*, qui donnait, disait-on, des convulsions à ceux qui priaient sur son tombeau : je ne parlerais pas, dis-je, de cette superstition populaire, si elle ne s'était renouvelée de nos jours avec fureur, dans des circonstances toutes pareilles.

Les mêmes folies ſemblent deſtinées à reparaître de temps en temps ſur la ſcène du monde; mais auſſi le bon ſens eſt le même dans tous les temps ; & on n'a rien dit de ſi ſage ſur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne ſais quel diacre de Paris, que ce que dit, en 844, un évêque de Lyon ſur ceux de Dijon. ,, Voilà un étrange ſaint, qui eſtropie ceux ,, qui ont recours à lui : il me ſemble que les ,, miracles devraient être faits pour guérir les mala- ,, dies, & non pour en donner. ,,

Ces minuties ne troublaient point la paix en Occident, & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien, parce qu'on ne penſait qu'à s'agrandir. Elles avaient plus de poids en Orient, parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puiſſance temporelle, cherchaient à ſe faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre cauſe de la paix théologique en occident, c'eſt l'ignorance qui au moins, produiſit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cauſe.

CHAPITRE XXXII.

Etat de l'empire d'Occident, à la fin du neuvième ſiècle.

L'EMPIRE d'Occident ne ſubſiſta plus que de nom. *Arnould*, *Arnolfe* ou *Arnold*, bâtard de *Carloman*,
888. ſe rendit maître de l'Allemagne; mais l'Italie était partagée entre deux ſeigneurs, tous deux du ſang de *Charlemagne* par les femmes : l'un était un duc de Spolète, nommé *Gui*; l'autre *Bérenger*, duc de

Frioul, tous deux investis de ces duchés par *Charles le chauve*, tous deux prétendans à l'empire aussi-bien qu'au royaume de France. *Arnould*, en qualité d'empereur, regardait aussi la France comme lui appartenant de droit, tandis que la France, détachée de l'empire, était partagée entre *Charles le simple* qui la perdait, & le roi *Eudes*, grand-oncle de *Hugues-Capet*, qui l'usurpait.

Un *Bozon*, roi d'Arles, disputait encore l'empire. Le pape *Formose*, évêque peu accrédité de la malheureuse Rome, ne pouvait que donner l'onction sacrée au plus fort. Il couronna ce *Gui* de Spolète. L'année d'après il couronna *Bérenger* vainqueur; & 894.
il fut forcé de sacrer enfin cet *Arnould* qui vint assiéger Rome, & la prit d'assaut. Le serment équivoque que reçut *Arnould* des Romains prouve que déjà les papes prétendaient à la souveraineté de Rome. Tel était ce serment: „ Je jure par les saints mystères, „ que, sauf mon honneur, ma loi & ma fidélité à „ monseigneur *Formose*, pape, je serai fidèle à „ l'empereur *Arnould*. „

Papes veulent régner à Rome.

Les papes étaient alors, en quelque sorte, semblables aux califes de Bagdat, qui, révérés dans tous les Etats musulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guère d'autre droit que celui de donner les investitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main; mais il y avait entre les califes & les papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient insensiblement.

Les Romains ne veulent plus d'empereur.

Il n'y avait réellement plus d'empire, ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à

Charlemagne, par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le peuple romain, dans ſon abaiſſement, dans ſon mélange avec tant d'étrangers, conſervait encore, comme aujourd'hui, cette fierté ſecrète que donne la grandeur paſſée. Il trouvait inſupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, ſe diſſent les ſucceſſeurs des céſars, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie fuſſent le centre de l'empire de *Titus* & de *Trajan*.

On frémiſſait à Rome d'indignation, & on riait en même temps de pitié, lorſqu'on apprenait qu'après la mort d'*Arnould*, ſon fils *Hiludovic*, que nous appelons *Louis*, avait été déſigné empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Forcheim, par quelques leuds & évêques germains. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait ſuccéder à *Charlemagne* & aux céſars. C'était en effet un étrange empire romain que ce gouvernement qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuſe, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Eſpagne, ni rien enfin dans l'Italie, & pas même une maiſon dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du temps de ce *Louis*, dernier prince allemand du ſang de *Charlemagne* par bâtardiſe, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévaſtée par les guerres civiles & étrangères, ſous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout

Tout eſt révolution dans les gouvernemens : c'en eſt une frappante que de voir une partie de ces Saxons ſauvages, traités par *Charlemagne* comme les Ilotes par les Lacédémoniens, donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité, qui n'était plus dans la maiſon de leur vainqueur. 912.
Othon, duc de Saxe, après la mort de *Louis*, met, dit-on, par ſon crédit, la couronne d'Allemagne ſur la tête de *Conrad*, duc de Franconie; & après la 919.
mort de *Conrad*, le fils du duc *Othon* de Saxe, *Henri l'oiſeleur*, eſt élu. Tous ceux qui s'étaient faits princes héréditaires en Germanie, joints aux évêques, feſaient ces élections, & y appelaient alors les principaux citoyens des bourgades.

CHAPITRE XXXIII.

Des fiefs & de l'empire.

LA force, qui a tout fait dans ce monde, avait donné l'Italie & les Gaules aux Romains. Les barbares uſurpèrent leurs conquêtes. Le père de *Charlemagne* uſurpa les Gaules ſur les rois francs. Les gouverneurs, ſous la race de *Charlemagne*, uſurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois lombards avaient déjà établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle ſur lequel ſe réglèrent les ducs & les comtes dès le temps de *Charles le chauve*. Peu à peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de pluſieurs grands ſiéges, déjà puiſſans par leur dignité, n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes; & ce pas fut bientôt fait.

Evêques & abbés princes.

De-là vient la puiſſance ſéculière des évêques de Maïence, de Cologne, de Trèves, de Vurtzbourg & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Reims, de Lyon, de Beauvais, de Langres, de Laon, s'attribuèrent les d.oits régaliens. Cette puiſſance des eccléſiaſtiques ne dura pas en France; mais en Allemagne elle eſt affermie pour long-temps. Enfin les moines eux-mêmes devinrent princes, les abbés de Fulde, de Saint-Gal, de Kempten, de Corbie, &c. étaient de petits rois dans les pays où, quatre-vingts ans auparavant, ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tous ces ſeigneurs, ducs, comtes, marquis, évêques, abbés, rendaient hommage au ſouverain. On a long-temps cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il eſt à croire qu'il n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'impoſer un hommage & un tribut au plus faible. On ſait qu'enſuite les empereurs romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'*Alexandre Sévère* & de *Probus*. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés relevant en fief de leur royaume. Spolète & Bénévent furent ſous les rois lombards des duchés héréditaires.

Avant *Charlemagne*, *Taſſillon* poſſédait le duché de Bavière à condition d'un hommage; & ce duché eût appartenu à ſes deſcendans, ſi *Charlemagne*, ayant vaincu ce prince, n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de ville libre en Allemagne, ainſi point de commerce, point de grandes richeſſes. Les

villes au-delà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet Etat, qui pouvait être ſi puiſſant, était devenu ſi faible par le nombre & la diviſion de ſes maîtres, que l'empereur *Conrad* fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens, ſi bien contenus par *Charlemagne*, & ſoumis depuis par les empereurs de la maiſon d'Autriche. Mais alors ils ſemblaient être ce qu'ils avaient été ſous *Attila*. Ils ravageaient l'Allemagne, les frontières de la France. Ils deſcendaient en Italie par le Tirol, après avoir pillé la Bavière, & revenaient enſuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'eſt au règne de *Henri l'oiſeleur* que ſe débrouilla un peu le chaos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le fleuve de l'Oder, la Bohème, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Eſcaut, de la Moſelle, de la Meuſe; & vers le ſeptentrion, la Poméranie & le Holſtein étaient ſes barrières.

Il faut que *Henri l'oiſeleur* fût un des rois les plus dignes de régner. Sous lui les ſeigneurs de l'Allemagne, ſi diviſés, ſont réunis. Le premier fruit de cette réu- 920.
nion eſt l'affranchiſſement du tribut qu'on payait aux Hongrois, & une grande victoire remportée ſur cette nation terrible. Il fit entourer de murailles la plupart des villes d'Allemagne. Il inſtitua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnaient quelques idées des tournois. Enfin l'Allemagne reſpirait; mais il ne paraît pas qu'elle prétendît être l'empire romain. L'archevêque de Maïence avait ſacré *Henri l'oiſeleur*. Aucun légat du pape, aucun envoyé des Romains n'y avait aſſiſté.

L'Allemagne ſembla pendant tout ce règne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainſi ſous *Othon le grand*, que les princes allemands, les évêques & les abbés élurent unanimement après la mort de *Henri*, ſon père. L'héritier reconnu d'un prince puiſſant, qui a fondé ou rétabli un Etat, eſt toujours plus puiſſant que ſon père, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déjà ouverte, il commence où ſon prédéceſſeur a fini. Ainſi *Alexandre* avait été plus loin que *Philippe*, ſon père, *Charlemagne* plus loin que *Pepin*; & *Othon le grand* paſſa de beaucoup *Henri l'oiſeleur*.

CHAPITRE XXXIV.

D'Othon le grand, au dixième ſiècle.

OTHON, qui rétablit une partie de l'empire de *Charlemagne*, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois, les armes à la main, à payer tribut, & à recevoir
948. le baptême qui leur avait été prêché un ſiècle auparavant, & qui était preſque entièrement aboli.

Ces Danois ou Normands, qui avaient conquis la Neuſtrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des lois d'*Othon*. Il établit des évêques en Danemarck, qui furent alors ſoumis à l'archevêque de Hambourg, métropolitain des égliſes barbares, fondées depuis peu dans le Holſtein, dans

la Suède, dans le Danemarck. Tout ce chriſtianiſme conſiſtait à faire le ſigne de la croix. Il ſoumit la Bohème après une guerre opiniâtre. C'eſt depuis lui que la Bohème, & même le Danemarck, furent réputés provinces de l'empire ; mais les Danois ſecouèrent bientôt le joug.

Othon s'était ainſi rendu l'homme le plus conſidérable de l'Occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était ſi grande, & l'état de la France ſi déplorable alors, que *Louis d'Outremer*, fils de *Charles le ſimple*, deſcendant de *Charlemagne*, était venu, en 948, à un concile d'évêques que tenait *Othon* près de Maïence ; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes : „ J'ai été reconnu roi, & „ ſacré par les ſuffrages de tous les ſeigneurs, & de „ toute la nobleſſe de France. *Hugues* toutefois m'a „ chaſſé, m'a pris frauduleuſement, & m'a retenu „ priſonnier un an entier, & je n'ai pu obtenir ma „ liberté qu'en lui laiſſant la ville de Laon qui reſtait „ ſeule à la reine *Gerberge*, pour y tenir ſa cour avec „ mes ſerviteurs. Si on prétend que j'aie commis „ quelque crime qui méritât un tel traitement, je „ ſuis prêt à m'en purger au jugement d'un concile, „ & ſuivant l'ordre du roi *Othon*, ou par le combat „ ſingulier. „

L'empereur ſemble juger les rois.

Ce diſcours important prouve à la fois bien des choſes ; les prétentions des empereurs de juger les rois, la puiſſance d'*Othon*, la faibleſſe de la France, la coutume des combats ſinguliers, & enfin l'uſage qui s'établiſſait de donner les couronnes, non par le droit de ſang, mais par les ſuffrages des ſeigneurs, uſage bientôt après aboli en France.

Tel était le pouvoir d'*Othon le grand*, quand il fut invité à paſſer les Alpes par les Italiens mêmes, qui, toujours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni ſe défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois dont les incurſions infeſtaient encore leur pays.

L'Italie, qui dans ſes ruines était toujours la plus riche & la plus floriſſante contrée de l'Occident, était déchirée ſans ceſſe par des tyrans. Mais Rome, dans ces diviſions, donnait encore le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on ſonge à ce qu'était Paris dans le temps de la Fronde, & plus encore ſous *Charles l'inſenſé*, & à ce qu'était Londres ſous l'infortuné *Charles I*, ou dans les guerres civiles des *Yorck* & des *Lancaſtre*, on aura quelque idée de l'état de Rome, au dixième ſiècle. La chaire pontificale était opprimée, déshonorée & ſanglante. L'élection des papes ſe feſait d'une manière dont on n'a guère d'exemples, ni avant, ni après.

CHAPITRE XXXV.

De la papauté, au dixième ſiècle, avant qu'Othon le grand ſe rendît maître de Rome.

LES ſcandales & les troubles inteſtins qui affligèrent Rome & ſon Egliſe, au dixième ſiècle, & qui continuèrent long-temps après, n'étaient arrivés ni ſous les empereurs grecs & latins, ni ſous les rois goths, ni ſous les rois lombards, ni ſous *Charlemagne*. Ils ſont viſiblement la ſuite de l'anarchie; & cette

anarchie eut sa source dans ce que les papes avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient eue d'appeler les Francs en Italie. S'ils avaient en effet possédé toutes les terres qu'on prétend que *Charlemagne* leur donna, ils auraient été plus grands souverains qu'ils ne le sont aujourd'hui. L'ordre & la règle eussent été dans les élections & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur disputa tout ce qu'ils voulurent avoir : l'Italie fut toujours l'objet de l'ambition des étrangers : le sort de Rome fut toujours incertain. Il ne faut jamais perdre de vue que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne république, que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome, que les élections des évêques ne furent presque jamais libres, & que tout était abandonné aux factions.

Scandales de Rome.

Formose, fils du prêtre *Léon*, étant évêque de Porto, avait été à la tête d'une faction contre *Jean VIII*, & deux fois excommunié par ce pape ; mais ces excommunications, qui furent bientôt après si terribles aux têtes couronnées, le furent si peu pour *Formose*, qu'il se fit élire pape, en 890.

Le pape *Formose* exhumé & condamné.

Etienne VII ou *VIII*, aussi fils de prêtre, successeur de *Formose*, homme qui joignit l'esprit du fanatisme à celui de la faction, ayant toujours été l'ennemi de *Formose*, fit exhumer son corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparaître dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat ; on lui fit son procès en forme ; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome ; & pour réparation de ce crime,

on lui trancha la tête par la main du bourreau ; on lui coupa trois doigts ; & on le jeta dans le Tibre.

Le pape *Etienne VI* ſe rendit ſi odieux par cette farce auſſi horrible que folle, que les amis de *Formoſe*, ayant ſoulevé les citoyens, le chargèrent de fers, & l'étranglèrent en priſon.

La faction ennemie de cet *Etienne* fit repêcher le corps de *Formoſe*, & le fit enterrer pontificalement une ſeconde fois.

Une proſtituée gouverne Rome.

907.

Cette querelle échauffait les eſprits. *Sergius III*, qui rempliſſait Rome de ſes brigues pour ſe faire pape, fut exilé par ſon rival, *Jean IX*, ami de *Formoſe* ; mais, reconnu pape après la mort de *Jean IX*, il condamna *Formoſe* encore. Dans ces troubles, *Théodora*, mère de *Marozie*, qu'elle maria depuis au marquis de Toſcanelle, & d'une autre *Théodora*, toutes trois célèbres par leurs galanteries, avait à Rome la principale autorité. *Sergius* n'avait été élu que par les intrigues de *Théodora* la mère. Il eut, étant pape, un fils de *Marozie*, qu'il éleva publiquement dans ſon palais. Il ne paraît pas qu'il fût haï des Romains qui, naturellement voluptueux, ſuivaient ſes exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Son amant eſt fait pape par elle.

912.

Après ſa mort, les deux ſœurs *Marozie* & *Théodora* procurèrent la chaire de Rome à un de leurs favoris, nommé *Landon* ; mais ce *Landon* étant mort, la jeune *Théodora* fit élire pape ſon amant, *Jean X*, évêque de Bologne, puis de Ravenne, & enfin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à *Formoſe*, d'avoir changé d'évêché. Ces papes, condamnés par la poſtérité comme évêques peu religieux, n'étaient

point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce *Jean X*, que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage : il fit ce que tous les papes ſes prédéceſſeurs n'avaient pu faire ; il chaſſa les Sarrazins de cette partie de l'Italie, nommée le Garillan.

Pour réuſſir dans cette expédition, il eut l'adreſſe d'obtenir des troupes de l'empereur de Conſtantinople, quoique cet empereur eût à ſe plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrazins. Il fit armer le comte de Capoue; il obtint des milices de Toſcane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de *Marozie* & du marquis *Adelbert*. Ayant chaſſé les mahométans du voiſinage de Rome, il voulait auſſi délivrer l'Italie des Allemands & des autres étrangers.

L'Italie était envahie preſqu'à la fois par les *Bérenger*, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années, *Guido*, frère utérin de *Hugo*, roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épouſé *Marozie* toute puiſſante à Rome, cette même *Marozie* conſpira contre le pape ſi long-temps amant de ſa ſœur. Il fut ſurpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelas.

929. *Marozie* fait pape ſon fils, bâtard d'un pape.

Marozie, maîtreſſe de Rome, fit élire pape un nommé *Léon*, qu'elle fit mourir en priſon au bout de quelques mois. Enſuite, ayant donné le ſiége de Rome à un homme obſcur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin ſur la chaire pontificale *Jean XI*, ſon propre fils, qu'elle avait eu de ſon adultère avec *Sergius III*.

Jean XI n'avait que vingt-quatre ans, quand sa mère le fit pape ; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne serait que le chapelain de sa mère.

On prétend que *Marozie* empoisonna alors son mari *Guido*, marquis de Toscanelle. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari, *Hugo*, roi de Lombardie, & le mit en possession de Rome, se flattant d'être avec lui impératrice ; mais un fils du premier lit de *Marozie* se mit alors à la tête des Romains contre sa mère, chassa *Hugo* de Rome, renferma *Marozie* & le pape son fils dans le môle d'*Adrien*, qu'on appelle aujourd'hui le château Saint-Ange. On prétend que *Jean XI* y mourut empoisonné.

Un *Etienne VIII*, allemand de naissance, élu en 939, fut, par cette naissance seule, si odieux aux Romains, que, dans une sédition, le peuple lui balafra le visage au point qu'il ne put jamais depuis paraître en public.

956. Quelque temps après, un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans, par le crédit de sa famille. Il prit le nom de *Jean XII*, en mémoire de *Jean XI*, son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand sa famille le fit pontife. Ce *Jean* était patrice de Rome ; & ayant la même dignité qu'avait eue *Charlemagne*, il réunissait, par le siége pontifical, les droits des deux puissances, & le pouvoir le plus légitime ; mais il était jeune, livré

à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puiſſant prince.

On s'étonne que, ſous tant de papes ſi ſcandaleux & ſi peu puiſſans, l'Egliſe romaine ne perdit ni ſes prérogatives ni ſes prétentions ; mais alors preſque toutes les autres égliſes étaient ainſi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait mépriſer de tels papes, mais il reſpectait la papauté, d'autant plus qu'il y aſpirait : enfin, dans l'opinion des hommes, la place était ſacrée, quand la perſonne était odieuſe.

Pendant que Rome & l'Egliſe étaient ainſi déchirées, *Bérenger*, qu'on appelle le *jeune*, diſputait l'Italie à *Hugues* d'Arles. Les Italiens, comme le dit *Luitprand*, contemporain, voulaient toujours avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun : fauſſe & malheureuſe politique qui les feſait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorſque *Othon le grand* y fut appelé par les plaintes de preſque toutes les villes, & même par ce jeune pape *Jean XII*, réduit à faire venir les Allemands qu'il ne pouvait ſouffrir.

Jean XII appelle les Allemands en Italie ; c'eſt la ſource de tous les malheurs de ce pays.

CHAPITRE XXXVI.

Suite de l'empire d'Othon & de l'état de l'Italie.

OTHON entra en Italie, & il s'y conduiſit comme *Charlemagne*. Il vainquit *Bérenger*, qui en affectait la ſouveraineté. Il ſe fit ſacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de *Céſar* & d'*Auguſte*, & obligea le pape à lui faire

961.

962.

ferment de fidélité, fur le tombeau dans lequel on dit que repofe le corps de *St Pierre*. On dreffa un inftrument authentique de cet acte. Le clergé & la nobleffe romaine fe foumettent à ne jamais élire de pape qu'en préfence des commiffaires de l'empereur. Dans cet acte, *Othon* confirme les donations de *Pepin*, de *Charlemagne*, de *Louis le débonnaire*, fans fpécifier quelles font ces donations fi conteftées ; „ fauf en „ tout notre puiffance, dit-il, & celle de notre fils „ & de nos defcendans. „ Cet inftrument, écrit en lettres d'or, foufcrit par fept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & plufieurs prélats italiens, eft gardé encore au château Saint-Ange, à ce que dit *Baronius*. La date eft du 13 février 962.

Mais comment l'empereur *Othon* pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de *Charlemagne*, la ville même de Rome, que jamais *Charlemagne* ne donna? Comment pouvait-il faire préfent du duché de Bénévent qu'il ne poffédait pas, & qui appartenait encore à fes ducs? Comment aurait-il donné la Corfe & la Sicile que les Sarrazins occupaient? Ou *Othon* fut trompé, ou cet acte eft faux, il en faut convenir.

On dit, & *Mézerai* le dit après d'autres, que *Lothaire*, roi de France, & *Hugues-Capet* depuis roi, affiftèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet alors fi faibles, qu'ils pouvaient fervir d'ornement au facre d'un empereur; mais le nom de *Lothaire* & de *Hugues-Capet* ne fe trouve pas dans les fignatures vraies ou fauffes de cet acte.

Quoi qu'il en foit, l'imprudence de *Jean XII* d'avoir appelé les Allemands à Rome, fut la fource de toutes

les calamités dont Rome & l'Italie furent affligées pendant tant de ſiècles.

Le pape s'étant ainſi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt infidèle. Il ſe ligua contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des mahométans qui venaient de ſe cantonner ſur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de *Bérenger* à Rome, tandis qu'*Othon* était à Pavie. Il envoya chez les Hongrois pour les ſolliciter à rentrer en Allemagne; mais il n'était pas aſſez puiſſant pour ſoutenir cette action hardie, & l'empereur l'était aſſez pour le punir.

Othon dépoſe le pape qui l'avait appelé à ſon ſecours.

Othon revint donc de Pavie à Rome; & s'étant aſſuré de la ville, il tint un concile dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On aſſembla les ſeigneurs allemands & romains, quarante évêques, dix-ſept cardinaux dans l'égliſe de Saint-Pierre; & là, en préſence de tout le peuple, on accuſa le ſaint-père d'avoir joui de pluſieurs femmes, & ſurtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de ſon père, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accuſation étaient, d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à ſon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enſuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable; deux choſes qui ſemblent ſe contredire. On mêlait donc, comme il arrive preſque toujours, de fauſſes accuſations à de véritables, mais on ne parla point du tout de la ſeule raiſon pour laquelle le concile était aſſemblé. L'empereur craignait ſans doute de réveiller cette révolte & cette

conſpiration dans laquelle les accuſateurs même du pape avaient trempé. Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-ſept ans, parut dépoſé pour ſes inceſtes & ſes ſcandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainſi que tous les Romains, détruire la puiſſance allemande dans Rome.

Othon ne put ſe rendre maître de ſa perſonne; ou s'il le put, il fit une faute en le laiſſant libre. A peine avait-il fait élire le pape *Léon VIII*, qui, ſi l'on en croit le diſcours d'*Arnoud*, évêque d'Orléans, n'était ni eccléſiaſtique ni même chrétien; à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que *Jean XII* eut le courage de faire ſoulever les Romains; & oppoſant alors concile à concile, on dépoſa *Léon VIII*; on ordonna que *jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à ſon ſupérieur*.

Vengeance du pape *Jean XII*.

Le pape, par cette déciſion, n'attendait pas ſeulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pourraient dépoſer le pape; mais on déſignait auſſi l'empereur que les évêques de Rome regardaient toujours comme un ſéculier, qui devait à l'Egliſe l'hommage & les ſermens qu'il exigeait d'elle. Le cardinal, nommé *Jean*, qui avait écrit & lu les accuſations contre le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait ſervi de greffier au concile de dépoſition.

Hypocriſie commune.

Au reſte, dans tous ces conciles où préſidaient la faction & la vengeance, on citait toujours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du Saint-Eſprit, on parlait en ſon nom, on feſait même des

réglemens inutiles ; & qui lirait ces actes sans connaître l'histoire, croirait lire les actes des saints. Si JESUS-CHRIST était alors revenu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrisie, & tant d'abominations dans son église ?

Tout cela se fesait presque sous les yeux de l'empereur ; & qui sait jusqu'où le courage & le ressentiment du jeune pontife, le soulèvement des Romains en sa faveur, la haine des autres villes d'Italie contre les Allemands, eussent pu porter cette révolution ? Mais le pape *Jean XII* fut assassiné trois 964.
mois après, entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari qui vengeait sa honte. Il mourut de ses blessures au bout de huit jours. On a écrit que, ne croyant pas à la religion dont il était pontife, il ne voulut pas recevoir, en mourant, le viatique.

Ce pape, ou plutôt ce patrice, avait tellement animé les Romains, qu'ils osèrent, même après sa mort, soutenir un siége ; & ne se rendirent qu'à l'extrémité. *Othon*, deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape *Léon*, créé par lui, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans Saint-Jean de Latran, confirmèrent à l'empereur le droit de se choisir un successeur au royaume d'Italie, d'établir le pape, & de donner l'investiture aux évêques. Après tant de traités & de sermens formés par la crainte, il fallait des empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'empereur *Othon* était retourné en Allemagne que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes lois ; mais ce qui dans un temps est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du sénat: & le préfet
966. de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de faim.

CHAPITRE XXXVII.

Des empereurs Othon II & III, & de Rome.

TEL fut à peu-près l'état de Rome sous *Othon le grand*, *Othon II* & *Othon III*. Les Allemands tenaient les Romains subjugués, & les Romains brisaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république vivait toujours dans leurs cœurs ; mais cette noble ambition ne produisait que des misères humiliantes & affreuses.

Crimes & malheurs dans Rome.

Othon II marche à Rome comme son père. Quel gouvernement ! quel empire & quel pontificat ! Un consul nommé *Crescentius*, fils du pape *Jean X*, & de la fameuse *Marozie*, prenant avec ce titre de consul la haine de la royauté, souleva Rome contre *Othon II*.

Il

Il fit mourir en prison *Benoît VI*, créature de l'empereur; & l'autorité d'*Othon*, quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné, avant son arrivée, la chaire romaine au chancelier de l'empire en Italie, qui fut pape, sous le nom de *Jean XIV*, ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti romain immola. Le pape *Boniface VII*, créature du consul *Crescentius*, déjà souillé du sang de *Benoît VI*, fit encore périr *Jean XIV*. Les temps de *Caligula*, de *Néron*, de *Vitellius*, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries; mais les attentats & les malheurs de ces papes sont obscurs comme eux. Ces tragédies sanglantes se jouaient sur le théâtre de Rome, mais petit & ruiné; & celles des *Césars* avaient pour théâtre le monde connu.

Cependant *Othon II* arrive à Rome, en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient soustraits à l'autorité des empereurs d'Orient. Que font-ils maintenant? Ils essayent de retourner en apparence à leurs anciens maîtres; & ayant imprudemment appelé les empereurs saxons, ils veulent les chasser. Ce même *Boniface VII* était allé à Constantinople, presser les empereurs *Basile* & *Constantin* de venir rétablir le trône des *Césars*. Rome ne savait ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le consul *Crescentius* & le sénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république ni maître. *Othon II* voulait régner. Il entre donc dans Rome; il y invite à dîner les principaux sénateurs & les partisans du consul: &, si l'on en croit *Geoffroy* de Viterbe, il les fit tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par son

Barbarie d'*Othon II*.

ennemi des ſénateurs républicains. Mais il faut ſe délivrer de ce tyran. Ce n'eſt pas aſſez des troupes de l'empereur d'Orient, qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarrazins. Si le maſſacre des ſénateurs, dans ce repas ſanglant, rapporté par *Geoffroy*, eſt véritable, il valait mieux ſans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce ſaxon ſanguinaire pour maître. Il eſt vaincu par les Grecs; il l'eſt par les muſulmans; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échappe, &, profitant de la diviſion de ſes ennemis, il rentre encore dans Rome où il meurt, en 983.

Son neveu pape : autre pape chaſſé & maltraité.

Après ſa mort, le conſul *Creſcentius* maintint quelque temps l'ombre de la république romaine. Il chaſſa du ſiége pontifical *Grégoire V*, neveu de l'empereur *Othon III.* Mais enfin Rome fut encore aſſiégée & priſe. *Creſcentius*, attiré hors du château Saint-Ange ſur l'eſpérance d'un accommodement, & ſur la foi des ſermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds; & le nouveau pape, élu par les Romains, ſous le nom de *Jean XVI*, eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jeta en cet état du haut du château Saint-Ange dans la place.

Les Romains renouvelèrent alors à *Othon III* les ſermens faits à *Othon I* & à *Charlemagne;* & il aſſigna aux papes les terres de la Marche d'Ancone pour ſoutenir leur dignité.

Romains toujours oppoſés aux empereurs.

Après les trois *Othons*, ce combat de la domination allemande, & de la liberté italique, reſta long-temps dans les mêmes termes. Sous les empereurs *Henri II de Bavière*, & *Conrad II, le ſalique*, dès qu'un empereur

était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. *Henri II* y vint, comme les *Othons*, dissiper des factions, confirmer aux papes les donations des empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan, ainsi que presque tous les autres évêchés.

Benoît VIII, *Jean XIX*, l'achetèrent publiquement l'un après l'autre ; ils étaient frères de la maison des marquis de *Toscanelle*, toujours puissante à Rome depuis le temps des *Marozie* & des *Théodora*.

Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maison, on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'était *Benoît IX* qui eut 1034. l'évêché de Rome de la même manière qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des bénéfices pour des enfans.

Triumvirat de papes.

Le désordre n'eut plus de bornes. On vit, sous le pontificat de ce *Benoît IX*, deux autres papes élus à prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement ; mais, par une conciliation heureuse, qui étouffa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager les revenus de l'Eglise, & à vivre en paix, chacun avec sa maîtresse.

Ce triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent ; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, homme de qualité, fort riche. Mais, comme le jeune *Benoît IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa, par un accord solennel, la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, qu'on appelait le *denier de St Pierre*, & auquel un roi danois d'Angleterre,

nommé *Etelvolft*, *Edelvolf*, ou *Ethelulfe*, s'était foumis, en 852.

Ce *Gratien*, qui prit le nom de *Grégoire VI*, jouiffait paifiblement du pontificat, lorfque l'empereur *Henri III*, fils de *Conrad II*, *le falique*, vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il exila *Grégoire VI*, & nomma pape *Suidger*, fon chancelier, évêque de Bamberg, fans qu'on osât murmurer.

1048. Après la mort de cet allemand qui, parmi les papes, eft appelé *Clément II*, l'empereur, qui était en Allemagne, y créa pape un bavarois, nommé *Popon*: c'eft *Damafe II*, qui avec le brevet de l'empereur alla fe faire reconnaître à Rome. Il fut intrônifé malgré ce *Benoît IX* qui voulait encore rentrer dans la chaire pontificale, après l'avoir vendue.

Ce bavarois étant mort vingt-trois jours après fon intrônifation, l'empereur donna la papauté à fon coufin *Brunon*, de la maifon de *Lorraine*, qu'il transféra de l'évêché de Toul à celui de Rome par une autorité abfolue. Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'euffent été que leurs chapelains, & l'Italie eût été efclave.

Ce pontife prit le nom de *Léon IX;* on l'a mis au rang des faints. Nous le verrons à la tête d'une armée combattre les princes normands fondateurs du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs mains.

Il y aurait eu des empereurs, s'ils avaient demeuré à Rome.

Si les empereurs euffent pu demeurer à Rome, on voit par la faibleffe des Romains, par les divifions de l'Italie, & par la puiffance de l'Allemagne, qu'ils euffent été toujours les fouverains des papes, &

qu'en effet il y aurait eu un empire romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient se fixer à Rome, loin des princes allemands trop redoutables à leurs maîtres. Les voisins étaient toujours prêts à envahir les frontières. Il fallait combattre tantôt les Danois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'est ce qui sauva quelque temps l'Italie d'un joug contre lequel elle se serait en vain débattue.

La cour de Constantinople méprise la cour romaine.

Jamais Rome & l'Eglise latine ne furent plus méprisées à Constantinople que dans ces temps malheureux. *Luitprand*, l'ambassadeur d'*Othon I* auprès de l'empereur *Nicéphore Phocas*, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appelés romains, mais lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands schismatiques. Le séjour de *St Pierre* à Rome était considéré comme une fable absurde, fondée uniquement sur ce que *St Pierre* avait dit dans une de ses épîtres qu'il était à Babylone, & qu'on s'était avisé de prétendre que Babylone signifiait Rome : on ne fesait guère plus de cas à Constantinople des empereurs saxons, qu'on traitait de barbares.

Cependant la cour de Constantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs germaniques. Mais il y avait dans l'empire grec plus de commerce, d'industrie, de richesses, que dans l'empire latin : tout était déchu dans l'Europe occidentale depuis les temps brillans de *Charlemagne*. La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les Etats. Jamais l'ignorance ne fut plus universelle. Il ne se fesait pourtant pas moins de miracles que

dans d'autres temps; il y en a eu dans chaque ſiècle, & ce n'eſt guere que depuis l'établiſſement des académies des ſciences dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées; & que, ſi l'on en voit, la ſaine phyſique les réduit bientôt à leur valeur.

CHAPITRE XXXVIII.

De la France, vers le temps de Hugues-Capet.

PENDANT que l'Allemagne commençait à prendre ainſi une nouvelle forme d'adminiſtration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entièrement féodal.

Ce royaume s'étendait des environs de l'Eſcaut & de la Meuſe juſqu'à la mer Britannique, & des Pyrénées au Rhône. C'était alors ſes bornes; car, quoique tant d'hiſtoriens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrénées juſqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Eſpagnols de ces provinces, entre l'Ebre & les Pyrénées, fuſſent ſoumis au faible gouvernement de France, en combattant contre les mahométans.

Anarchie féodale en France.

La France, dans laquelle ni la Provence ni le Dauphiné n'étaient compris, était un aſſez grand royaume; mais il s'en fallait beaucoup que le roi de France fût un grand ſouverain. *Louis*, le dernier des deſcendans de *Charlemagne*, n'avait plus pour

tout domaine que les villes de Laon & de Soiſſons, & quelques terres qu'on lui conteſtait. L'hommage rendu par la Normandie ne ſervait qu'à donner au roi un vaſſal qui aurait pu ſoudoyer ſon maître. Chaque province avait ou ſes comtes ou ſes ducs héréditaires; celui qui n'avait pu ſe ſaiſir que de deux ou trois bourgades, rendait hommage aux uſurpateurs d'une province; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait uſurpé une ville. De tout cela s'était fait cet aſſemblage monſtrueux de membres qui ne formaient point un corps.

Le temps & la néceſſité établirent que les ſeigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au ſecours du roi. Tel ſeigneur devait quarante jours de ſervice, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vaſſaux marchaient aux ordres de leurs ſeigneurs immédiats. Mais, ſi tous ces ſeigneurs particuliers ſervaient l'Etat quelques jours, ils ſe feſaient la guerre entr'eux preſque toute l'année. En vain les conciles, qui dans des temps de crimes ordonnèrent ſouvent des choſes juſtes, avaient réglé qu'on ne ſe battrait point depuis le jeudi juſqu'au point du jour du lundi, & dans les temps de Pâques & dans d'autres ſolennités; ces réglemens, n'étant point appuyés d'une juſtice coërcitive, étaient ſans vigueur. Chaque château était la capitale d'un petit état de brigands; chaque monaſtère était en armes : leurs avocats, qu'on appelait *avoyers*, inſtitués dans les premiers temps pour préſenter leurs requêtes au prince & ménager leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes : les moiſſons étaient ou brûlées, ou coupées avant le temps, ou défendues l'épée à la main; les

villes presque réduites en solitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il semble que ce royaume sans chef, sans police, sans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie presque semblable dans tous les royaumes fit sa sureté; & quand, sous les *Othons*, l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres intestines l'occupèrent.

Coutumes féodales.

C'est de ces temps barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage, pour une maison & pour un bourg, au seigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand, qui se trouve possesseur d'un ancien fief, reçoit foi & hommage d'un autre bourgeois ou d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-fief dans la mouvance. Les lois de fiefs ne subsistent plus, mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommages, de redevances subsistent encore : dans la plupart des tribunaux on admet cette maxime, *Nulle terre sans seigneur* : comme si ce n'était pas assez d'appartenir à la patrie.

Armées.

Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainsi partagées sous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie, sous *Charlemagne*, ainsi que sous les Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gendarmes; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaison des hommes de cheval, ils n'étaient point armés.

Les moindres possesseurs de châtellenies ne se mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient; & le faste consistait alors à mener

avec ſoi des écuyers, qu'on appela *vaslets*, du mot *vaſſalet*, petit vaſſal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complète de fer, qui eût accablé un homme à pied de ſon poids. Les braſſarts, les cuiſſarts furent une partie de l'habillement. On prétend que *Charlemagne* en avait eu; mais ce fut vers l'an 1000 que l'uſage en fut commun.

Quiconque était riche devint preſqu'invulnérable à la guerre; & c'était alors qu'on ſe ſervit plus que jamais de maſſues, pour aſſommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuiraſſes, en boucliers, en caſques ornés de plumes.

Les payſans qu'on traînait à la guerre, ſeuls expoſés & mépriſés, ſervaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus eſtimés qu'eux, furent bardés de fer; leur tête fut armée de chanfreins.

On ne connut guère alors de lois que celles que les plus puiſſans firent pour le ſervice des fiefs. Tous les autres objets de la juſtice diſtributive furent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtels, prévôts, baillis, nommés par les poſſeſſeurs des terres. Lois.

Les ſénats de ces villes, qui, ſous *Charlemagne* & ſous les Romains, avaient joui du gouvernement municipal, furent abolis preſque par-tout. Le mot de *Senior*, *Seigneur*, affecté long-temps à ces principaux du ſénat des villes, ne fut plus donné qu'aux poſſeſſeurs des fiefs.

Pairs. Le terme de pair commençait alors à s'introduire dans la langue gallo-tudesque, qu'on parlait en France. On sait qu'il venait du mot latin *par*, qui signifie *égal* ou *confrère*. On ne s'en était servi que dans ce sens, sous la première & la seconde races des rois de France. Les enfans de *Louis le débonnaire* s'appelèrent *Pares* dans une de leurs entrevues, l'an 851; &, long temps auparavant, *Dagobert* donne le nom de *Pairs* à des moines. *Godegrand*, évêque de Metz, du temps de *Charlemagne*, appelle *Pairs* des évêques & des abbés, ainsi que le marque le savant *du Cange*. Les vassaux d'un même seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeler *Pairs*.

Alfred le grand avait établi en Angleterre les jurés: c'étaient des pairs dans chaque profession. Un homme, dans une cause criminelle, choisissait douze hommes de sa profession pour être ses juges. Quelques vassaux, en France, en usèrent ainsi; mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque fief autant que de barons, qui relevaient du même seigneur, & qui étaient pairs entre eux, mais non pairs de leur seigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guienne, de Normandie, de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Toulouse, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues-Capet. *Hugues-Capet* n'était pas le moins puissant. Il possédait depuis long-temps le duché de France, qui s'étendait jusqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vastes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encore une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compose aujourd'hui

le duché de Bourgogne. Son grand-père *Robert* & ſon grand-oncle *Eudes* ou *Odon*, avaient tous deux porté la couronne du temps de *Charles le ſimple*, *Hugues* ſon père, ſurnommé l'abbé, à cauſe des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Martin de Tours, de Saint-Germain-des-Prés, & de tant d'autres qu'il poſſédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainſi l'on peut dire que depuis l'année 910, où le roi *Eudes* commença ſon règne, ſa maiſon a gouverné preſque ſans interruption; & que, ſi on excepte *Hugues* l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couronne royale, elle forme une ſuite de ſouverains de plus de huit cents cinquante ans: filiation unique parmi les rois. 987.

Hugues-Capet s'empare du royaume à force ouverte

On ſait comment *Hugues-Capet*, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc *Charles*, oncle du dernier roi *Louis V*. Si les ſouffrages euſſent été libres, le ſang de *Charlemagne* reſpecté, & le droit de ſucceſſion auſſi ſacré qu'aujourd'hui, *Charles* aurait été roi de France. Ce ne fut point un parlement de la nation qui le priva du droit de ſes ancêtres, comme l'ont dit tant d'hiſtoriens, ce fut ce qui fait & défait les rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que *Louis*, ce dernier roi du ſang *Carlovingien*, était prêt à finir, à l'âge de vingt-trois ans, ſa vie obſcure, par une maladie de langueur, *Hugues-Capet* aſſemblait déjà ſes forces; &, loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il ſut diſſiper avec ſes troupes un parlement qui ſe tenait à Compiègne pour aſſurer la ſucceſſion à *Charles*. La lettre de *Gerbert*, depuis archevêque de Reims, & pape, ſous le nom de *Silveſtre II*, déterrée par *Ducheſne*, en eſt un témoignage authentique.

Charles, duc de Brabant & de Hainaut, Etats qui compoſaient la baſſe Lorraine, ſuccomba ſous un rival plus puiſſant & plus heureux que lui : trahi par l'évêque de Laon, ſurpris & livré à *Hugues-Capet*, il mourut captif dans la tour d'Orléans ; & deux enfans mâles qui ne purent le venger, mais dont l'un eut cette baſſe Lorraine, furent les derniers princes de la poſtérité maſculine de *Charlemagne*. *Hugues-Capet*, devenu roi de ſes pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

CHAPITRE XXXIX.

Etat de la France, aux dixième & onzième ſiècles. Excommunication du roi Robert.

LA France démembrée languit dans des malheurs obſcurs, depuis *Charles le gros* juſqu'à *Philippe I*, arrière-petit-fils de *Hugues-Capet*, près de deux cents cinquante années. Nous verrons ſi les croiſades, qui ſignalèrent le règne de *Philippe I*, à la fin du onzième ſiècle, rendirent la France plus floriſſante. Mais dans l'eſpace de temps dont je parle, tout ne fut que confuſion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque ſeigneur un peu conſidérable, feſait battre monnaie ; mais c'était à qui l'altèrerait. Les belles manufactures étaient en Grèce & en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans des villes ſans liberté, ou, comme on a parlé long-temps, ſans priviléges, & dans un pays ſans union.

De tous les événemens de ce temps, le plus digne de l'attention d'un citoyen eſt l'excommunication du roi *Robert*. Il avait épouſé *Berthe*, ſa couſine au quatrième degré; mariage en ſoi légitime, &, de plus, néceſſaire au bien de l'Etat. Nous avons vu de nos jours des particuliers épouſer leurs nièces, & acheter au prix ordinaire les diſpenſes à Rome, comme ſi Rome avait des droits ſur des mariages qui ſe font à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant d'indulgence. L'Egliſe romaine, dans l'aviliſſement & les ſcandales où elle était plongée, oſa impoſer au roi une pénitence de ſept ans, lui ordonna de quitter ſa femme; l'excommunia en cas de refus. Le pape interdit tous les évêques qui avaient aſſiſté à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui demander pardon. Tant d'inſolence paraît incroyable; mais l'ignorante ſuperſtition de ces temps peut l'avoir ſoufferte, & la politique peut l'avoir cauſée. *Grégoire V*, qui fulmina cette excommunication, était allemand, & gouverné par *Gerbert*, ci-devant archevêque de Reims, devenu ennemi de la maiſon de France. L'empereur *Othon III*, peu ami de *Robert*, aſſiſta lui-même au concile où l'excommunication fut prononcée. Tout cela fait croire que la raiſon d'Etat eut autant de part à cet attentat que le fanatiſme. 999.

Les hiſtoriens diſent que cette excommunication fit en France tant d'effet, que tous les courtiſans du roi & ſes propres domeſtiques l'abandonnèrent, & qu'il ne lui reſta que deux ſerviteurs qui jetaient au feu le reſte de ſes repas, ayant horreur de ce qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée

Superſtition horrible, mais non prouvée.

que fût alors la raiſon humaine, il n'y a pas d'apparence que l'abſurdité pût aller ſi loin. Le premier auteur qui rapporte ces excès de l'abrutiſſement de la cour de France eſt le cardinal *Pierre Damien*, qui n'écrivit que ſoixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceſte prétendu, la reine accoucha d'un monſtre ; mais il n'y eut rien de monſtrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faibleſſe du roi qui ſe ſépara de ſa femme.

Les excommunications, les interdits ſont des foudres qui n'embraſent un Etat que quand ils trouvent des matières combuſtibles. Il n'y en avait point alors ; mais peut-être *Robert* craignait-il qu'il ne s'en formât.

Autres ſuperſtitions. La condeſcendance du roi *Robert* enhardit tellement les papes, que ſon petit-fils, *Philippe I*, fut excommunié comme lui. D'abord le fameux *Grégoire VII*
1075. le menaça de le dépoſer, s'il ne ſe juſtifiait de l'accuſation de ſimonie devant ſes nonces. Un autre pape l'excommunia en effet. *Philippe* s'était dégoûté de ſa femme, & était amoureux de *Bertrade*, épouſe du comte d'*Anjou*. Il ſe ſervit du miniſtère des lois pour caſſer ſon mariage, ſous prétexte de parenté : & *Bertrade*, ſa maîtreſſe, fit caſſer le ſien avec le comte d'*Anjou*, ſous le même prétexte.

Le roi & ſa maîtreſſe furent enſuite mariés ſolennellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient condamnables ; mais ils avaient au moins rendu ce reſpect aux lois, de ſe ſervir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en ſoit, un pape avait excommunié *Robert*, pour avoir épouſé

ſa parente, & un autre pape excommunia *Philippe* pour avoir quitté ſa parente. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'*Urbain II*, qui prononça cette ſentence, la prononça dans les propres Etats du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait chercher un aſile, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croiſade.

Cependant il ne paraît pas que *Philippe* excommunié ait été en horreur à ſes ſujets : c'eſt une raiſon de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi *Robert* avait été réduit,

Une Ruſſe, épouſe du roi *Henri I.*

Ce qu'il y eut d'aſſez remarquable, c'eſt le mariage du roi *Henri*, père de *Philippe*, avec une princeſſe de Ruſſie, fille d'un duc nommé *Jaraſlau*. On ne ſait ſi cette Ruſſie était la Ruſſie noire, la blanche, ou la rouge. Cette princeſſe était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque ? changea-t-elle de religion pour épouſer un roi de France ? comment dans un temps où la communication entre les Etats de l'Europe était ſi rare, un roi de France eut-il connaiſſance d'une princeſſe des pays des anciens Scythes ? Qui propoſa cet étrange mariage ? L'hiſtoire de ces temps obſcurs ne ſatisfait à aucune de ces queſtions.

Il eſt à croire que le roi des Français, *Henri I*, rechercha cette alliance, afin de ne pas s'expoſer à des querelles eccléſiaſtiques. De toutes les ſuperſtitions de ces temps-là, ce n'était pas la moins nuiſible au bien des Etats, que celle de ne pouvoir épouſer ſa parente au ſeptième degré. Preſque tous les ſouverains de l'Europe étaient parens de *Henri*. Quoi qu'il en ſoit, *Anne*, fille d'un *Jaraſlau*, duc

inconnu d'une Ruſſie alors ignorée, fut reine de France ; & il eſt à remarquer qu'après la mort de ſon mari, elle n'eut point la régence, & n'y prétendit point. Les lois changent ſelon les temps. Ce fut le comte de Flandre, un des vaſſaux du royaume, qui en fut régent. La reine veuve ſe remaria à un comte de *Crépi*. Tout cela ſerait ſingulier aujourd'hui, & ne le fut point alors.

En général, ſi on compare ces ſiècles au nôtre, ils paraiſſent l'enfance du genre humain, dans tout ce qui regarde le gouvernement, la religion, le commerce, les arts, les droits des citoyens.

C'eſt ſurtout un ſpectacle étrange que l'aviliſſement, le ſcandale de Rome & ſa puiſſance d'opinion ſubſiſtant dans les eſprits au milieu de ſon abaiſſement, cette foule de papes créés par les empereurs, l'eſclavage de ces pontifes, leur pouvoir immenſe dès qu'ils ſont maîtres, & l'exceſſif abus de ce pouvoir. *Silveſtre II*, *Gerbert*, ce ſavant du dixième ſiècle, qui paſſa pour un magicien, parce qu'un arabe lui avait enſeigné l'arithmétique & quelques élémens de géométrie, ce précepteur d'*Othon III*, chaſſé de ſon archevêché de Reims, du temps du roi *Robert*, nommé pape par l'empereur *Othon III*, conſerve encore la réputation d'un homme éclairé, & d'un pape ſage. Cependant, voici ce que rapporte la chronique d'*Adémar Chabanois*, ſon contemporain & ſon admirateur.

Un ſeigneur de France, *Gui*, vicomte de Limoges, diſpute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un *Grimoad*, évêque d'Angoulême ; l'évêque l'excommunie ; le vicomte fait mettre l'évêque en priſon.

Ces

Ces violences réciproques étaient très-communes dans toute l'Europe, où la violence tenait lieu de loi.

Etrange jugement, à Rome, contre un seigneur français.

Le respect pour Rome était alors si grand dans cette anarchie universelle, que l'évêque, sorti de sa prison, & le vicomte de Limoges allèrent tous deux de France à Rome plaider leur cause devant le pape *Silvestre II*, en plein consistoire. Le croira-t-on ? Ce seigneur fut condamné à être tiré à quatre chevaux ; & la sentence eût été exécutée, s'il ne se fût évadé. L'excès commis par ce seigneur, en fesant emprisonner un évêque qui n'était pas son sujet, ses remords, sa soumission pour Rome, la sentence aussi barbare qu'absurde du consistoire, peignent parfaitement le caractère de ces temps agrestes.

Au reste, ni le roi des Français, *Henri I*, fils de *Robert*, ni *Philippe I*, fils de *Henri*, ne furent connus par aucun événement mémorable ; mais de leur temps, leurs vassaux & arrière-vassaux conquirent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques aventuriers de la province de Normandie, sans biens, sans terres, & presque sans soldats, fondèrent la monarchie des Deux Siciles, qui depuis fut un si grand sujet de discorde entre les empereurs de la dynastie de Suabe & les papes, entre les maisons d'Anjou & d'Arragon, entre celles d'Autriche & de France.

CHAPITRE XL.

Conquête de Naples & de Sicile par des gentilshommes normands.

QUAND *Charlemagne* prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ſes armes pouvaient lui aſſurer. Il ſe prétendait dominateur ſuprême du duché de Bénévent, qui compoſait alors une grande partie des Etats connus aujourd'hui ſous le nom de royaume de Naples. Les ducs de Bénévent, plus heureux que les rois lombards, lui réſiſtèrent ainſi qu'à ſes ſucceſſeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile furent en proie aux incurſions des Arabes. Les empereurs grecs & latins ſe diſputaient en vain la ſouveraineté de ces pays. Pluſieurs ſeigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrazins. Les peuples ne ſavaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur *Othon I* exerça ſon autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté. *Othon II*, moins heureux, fut battu par les Grecs & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'Orient reſtèrent alors en poſſeſſion de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un catapan. Des ſeigneurs avaient uſurpé Salerne. Ceux qui poſſédaient Bénévent & Capoue, envahiſſaient ce qu'ils pouvaient des terres du catapan; & le catapan les dépouillait à ſon tour. Naples & Gayette étaient

Anarchie dans la Pouille, ou Apulie.

de petites républiques comme Sienne & Lucques : l'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des esclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans, cantonnés dans plusieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins : les églises des provinces du catapan étaient soumises au métropolitain de Constantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs se ressentaient du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions. L'esprit naturel des habitans ne jetait aucune étincelle. On ne reconnaissait plus le pays qui avait produit *Horace* & *Cicéron*, & qui devait faire naître *le Tasse*. Voilà dans quelle situation était cette fertile contrée, aux dixième & onzième siècles, de Gayette & du Garillan jusqu'à Otrante.

Beaux exploits de gentilshommes normands.

Le goût des pelerinages & des aventures de chevalerie régnait alors. Les temps d'anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme : son essor est plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou soixante français, étant partis, en 983, des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent, à leur retour, sur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le temps que cette ville assiégée par les mahométans venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvent les Salertins occupés à rassembler le prix de leur rançon, & les vainqueurs livrés, dans leur camp, à la sécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux assiégés la lâcheté de leur

ſoumiſſion, & dans l'inſtant, marchant avec audace au milieu de la nuit, ſuivis de quelques Salertins qui oſent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en déſordre ſur leurs vaiſſeaux, & non-ſeulement ſauvent les tréſors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne étonné veut les combler de préſens, & eſt encore plus étonné qu'ils les refuſent; ils ſont traités long-temps à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur, attaché à un événement ſi ſurprenant, engage bientôt d'autres normands à paſſer à Salerne & à Bénévent. Les Normands reprennent l'habitude de leurs pères, de traverſer les mers pour combattre. Ils ſervent tantôt l'empereur grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils ſe ſignalent, pourvu qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc, à Naples, qui avait aſſervi la république naiſſante. Ce duc de Naples eſt trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de normands, qui le ſecourent contre un
1030. duc de Bénévent. Ils fondent la ville d'Averſe entre ces deux territoires : c'eſt la première ſouveraineté acquiſe par leur valeur.

Les fils de *Tancrède.*

Bientôt après arrivent trois fils de *Trancrède de Hauteville*, du territoire de Coutance, *Guillaume*, ſurnommé *fier-à-bras*, *Drogon* & *Humfroi*. Rien ne reſſemble plus aux temps fabuleux. Ces trois frères, avec les normands d'Averſe, accompagnent le catapan dans la Sicile. *Guillaume fier-à-bras* tue le

général arabe, donne aux Grecs la victoire; & la Sicile allait retourner aux Grecs, s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le catapan craignit ces Français qui le défendaient; il leur fit des justices, & il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cents Normands s'emparent de presque toute la Pouille. Le fait paraît 1041.
incroyable; mais les aventuriers du pays se joignaient à eux, & devenaient de bons soldats sous de tels maîtres. Les Calabrois, qui cherchaient la fortune par le courage, devenaient autant de normands. *Guillaume fier-à-bras* se fait lui-même comte de la Pouille, sans consulter ni empereur, ni pape, ni seigneurs voisins. Il ne consulta que ses soldats, comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine normand eut une ville ou un village pour son partage.

Fier-à-bras étant mort, son frère *Drogon* est élu 1046.
souverain de la Pouille. Alors *Robert Guiscard* & ses deux jeunes frères quittent encore Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux *Tancrède* est étonné de se voir père d'une race de conquérans. Le nom des Normands fesait trembler tous les voisins de la Pouille, & même les papes. *Robert Guiscard* & ses frères, suivis d'une foule de leurs compatriotes, vont par petites troupes en pélerinage à Rome. Ils marchent inconnus, le bourdon à la main, & arrivent enfin dans la Pouille.

L'empereur *Henri III*, assez fort alors pour regner dans Rome, ne le fut pas assez pour s'opposer d'abord à ces conquérans. Il leur donna solennel- 1047.
lement l'investiture de ce qu'ils avaient envahi. Ils

poſſédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averſe, la moitié du Bénéventin.

Voilà donc cette maiſon, devenue bientôt après maiſon royale, fondatrice des royaumes de Naples & de Sicile, feudataire de l'empire. Comment s'eſt-il pu faire que cette portion de l'empire en ait été ſitôt détachée, & ſoit devenue un fief de l'évêché de Rome, dans le temps que les papes ne poſſédaient preſque point de terrain, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaiſſait pas même dans la Marche d'Ancone, qu'*Othon le grand* leur avait, dit-on, donnée? Cet événement eſt preſque auſſi étonnant que les conquêtes des gentils-hommes normands. Voici l'explication de cette énigme. Le pape *Léon IX* voulut avoir la ville de Bénévent qui appartenait aux princes de la race
1053. des rois lombards dépoſſédés par *Charlemagne*. L'empereur *Henri III* lui donna en effet cette ville, qui n'était point à lui, en échange du fief de Bamberg, en Allemagne. Les ſouverains pontifes ſont maîtres aujourd'hui de Bénévent, en vertu de cette donation. Les nouveaux princes normands étaient des voiſins dangereux. Il n'y a point de conquêtes ſans de très-grandes injuſtices : ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vaſſaux moins redoutables. *Léon IX*, après les avoir excommuniés, ſe mit en tête de les aller combattre avec une armée d'allemands, que *Henri III* lui fournit. L'hiſtoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit ſeulement que l'armée était nombreuſe, que le pape y joignit des troupes italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre ſainte, &

Le pape fait priſonnier par les princes normands, en 1053.

que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques. Les Normands, qui avaient toujours vaincu en petit nombre, étaient quatre fois moins forts que le pape; mais ils étaient accoutumés à combattre. *Robert Guifcard*, fon frère *Humfroi*, le comte d'Averfe *Richard*, chacun à la tête d'une troupe aguerrie, taillèrent en pièces l'armée allemande, & firent difparaître l'italienne. Le pape s'enfuit à Civitade, dans la Capitanate, près du champ de bataille; les Normands le fuivent, le prennent, l'emmènent prifonnier dans cette même ville de Bénévent, qui était le premier fujet de cette entreprife.

On a fait un faint de ce pape *Léon IX*. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de fang, & d'avoir mené tant d'eccléfiaftiques à la guerre. Il eft sûr qu'il s'en repentit, furtout quand il vit avec quel refpect le traitèrent fes vainqueurs, & avec quelle inflexibilité ils le gardèrent prifonnier une année entière. Ils rendirent Bénévent aux princes lombards, & ce ne fut qu'après l'extinction de cette maifon que les papes eurent enfin la ville.

On conçoit aifément que les princes normands étaient plus piqués contre l'empereur qui avait fourni une armée redoutable, que contre le pape qui l'avait commandée. Il fallait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre lefquels ils fe trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes; ils s'emparent de la Calabre & de Capoue pendant la minorité de l'empereur *Henri IV*, & tandis que le gouvernement des Grecs eft plus faible qu'une minorité.

C'étaient les enfans de *Tancrède de Hauteville* qui conquéraient la Calabre ; c'étaient les defcendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capoue. Ces deux dynafties victorieufes n'eurent point de ces querelles qui divifent fi fouvent les vainqueurs, & qui les affaibliffent. L'utilité de l'hiftoire demande ici que je m'arrête un moment, pour obferver que *Richard* d'Averfe, qui fubjugua Capoue, fe fit couronner avec les mêmes cérémonies du facre & de l'huile fainte, qu'on avait employées pour l'ufurpateur *Pepin*, père de *Charlemagne*. Les ducs de Bénévent s'étaient toujours fait facrer ainfi. Les fucceffeurs de *Richard* en usèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les ufages à fon choix.

Origine de l'hommage des rois de Naples aux papes.

Robert Guifcard, duc de la Pouille & de la Calabre, *Richard*, comte d'Averfe & de Capoue, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereurs, mirent en ufage, pour leurs fouverainetés, une précaution que beaucoup de particuliers prenaient, dans ces temps de troubles & de rapines, pour leurs biens de patrimoine : on les donnait à l'Eglife fous le nom d'offrande, d'*oblata*, & on en jouiffait moyennant une légère redevance. C'était la reffource des faibles, dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normands, quoique puiffans, l'employèrent comme une fauve-garde contre des empereurs qui pouvaient devenir plus puiffans. *Robert Guifcard* & *Richard* de Capoue, excommuniés par le pape *Léon IX*, l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs, excommuniés par *Nicolas II*, lui rendirent hommage.

Robert Guiscard & le comte de Capoue, mirent donc sous la protection de l'Eglise, entre les mains de *Nicolas II*, non-seulement tout ce qu'ils avaient pris, mais tout ce qu'ils pourraient prendre. Le duc *Robert* fit hommage de la Sicile même qu'il n'avait point encore. Il se déclara feudataire du saint-siége pour tous ses Etats, promit une redevance de douze deniers par chaque charrue, ce qui était beaucoup. Cet hommage était un acte de piété politique, qui pouvait être regardé comme le denier de *St Pierre* que payait l'Angleterre au saint-siége, comme les deux livres d'or que lui donnèrent les premiers rois de Portugal; enfin, comme la soumission volontaire de tant de royaumes à l'Eglise. 1059.

Naples, vassale de l'empire; depuis de l'Eglise romaine.

Mais selon toutes les lois du droit féodal, établies en Europe, ces princes, vassaux de l'empire, ne pouvaient choisir un autre suzerain. Ils devenaient coupables de félonie envers l'empereur; ils le mettaient en droit de confisquer leurs Etats. Les querelles qui survinrent entre le sacerdoce & l'empire, &, encore plus, les propres forces des princes normands, mirent les empereurs hors d'état d'exercer leurs droits. Ces conquérans, en se fesant vassaux des papes, devinrent les protecteurs & souvent les maîtres de leurs nouveaux suzerains. Le duc *Robert* ayant reçu un étendard du pape, & devenu capitaine de l'Eglise, de son ennemi qu'il était, passe en Sicile avec son frère *Roger* : ils font la conquête de cette île sur les Grecs & sur les Arabes qui la partageaient alors. Les mahométans & les Grecs se soumirent à condition qu'ils conserveraient leurs religions & leurs usages. 1067.

Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ces pays. Les Normands enfin les chassèrent; le duc *Robert* leur prit Salerne : ils se réfugièrent dans la campagne de Rome, sous la protection de *Grégoire VII*, de ce même pape qui fesait trembler les empereurs. *Robert*, ce vassal & ce défenseur de l'Eglise, les y poursuit; *Grégoire VII* ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Bénéventin, que fait *Robert* après la mort du dernier duc de Bénévent de la race lombarde.

Grégoire VII, que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des complai-
1077. sances pour l'excommunié *Robert*. Il lui donne l'absolution, & en reçoit la ville de Bénévent, qui depuis ce temps-là est toujours demeurée au saint-siége.

Bientôt après éclatent les grandes querelles, dont nous parlerons, entre l'empereur *Henri IV* & ce même
1084. *Grégoire VII*. *Henri* s'était rendu maître de Rome, & assiégeait le pape dans ce château qu'on a depuis appelé le château Saint-Ange. *Robert* accourt alors de la Dalmatie où il fesait des conquêtes nouvelles, délivre le pape, malgré les Allemands & les Romains réunis contre lui, se rend maître de sa personne, & l'emmène à Salerne où ce pape, qui déposait tant de rois, mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme normand.

Grégoire VII meurt captif.

Il ne faut point être étonné si tant de romans nous représentent des chevaliers errans devenus de

grands souverains par leurs exploits, & entrant dans la famille des empereurs. C'est précisément ce qui arriva à *Robert Guiscard*, & ce que nous verrons plus d'une fois au temps des croisades. *Robert* maria sa fille à *Constantin*, fils de l'empereur de Constantinople, *Michel Ducas*. Ce mariage ne fut pas heureux. Il eut bientôt sa fille & son gendre à venger, & résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient après avoir humilié celui d'Occident.

La cour de Constantinople n'était qu'un continuel orage. *Michel Ducas* fut chassé du trône par *Nicéphore*, surnommé *Botoniate*. *Constantin*, gendre de *Robert* fut fait eunuque; & enfin *Alexis Comnène*, qui eut depuis tant à se plaindre des croisés, monta sur le trône. *Robert*, pendant ces révolutions, s'avançait déjà par la Dalmatie, par la Macédoine, & portait la terreur 1084.
jusqu'à Constantinople. *Bohémond*, son fils d'un premier lit, si fameux dans les croisades, l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien *Alexis Comnène* eut raison de craindre les croisades, puisque *Bohémond* conmença par vouloir le détrôner.

La mort de *Robert*, dans l'île de Corfou, mit fin à 1085.
ses entreprises. La princesse *Anne Comnène*, fille de l'empereur *Alexis*, laquelle écrivit une partie de cette histoire, ne regarde *Robert* que comme un brigand, & s'indigne qu'il ait eut l'audace de marier sa fille au fils d'un empereur. Elle devait songer que l'histoire même de l'empire lui fournissait des exemples de fortunes plus considérables, & que tout cède dans le monde à la force & à la puissance.

CHAPITRE XLI.

De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette île.

L'IDÉE de conquérir l'empire de Constantinople s'évanouit avec la vie de *Robert;* mais les établissemens de sa famille s'affermirent en Italie. Le comte *Roger*, son frère, resta maître de la Sicile; le duc *Roger*, son fils, demeura possesseur de presque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples; *Bohémond*, son autre fils, alla depuis conquérir Antioche, aprés avoir inutilement tenté de partager les Etats du duc *Roger*, son frère.

Pourquoi, ni le comte *Roger*, souverain de Sicile, ni son neveu *Roger*, duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de rois? Il faut du temps à tout. *Roger Guiscard*, le premier conquérant avait été investi comme duc par le pape *Nicolas II*. *Roger*, son frère, avait été investi par *Robert Guiscard*, en qualité de comte de Sicile. Toutes ces cérémonies ne donnaient que des noms, & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'est conservé toujours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu : il devint un second pape dans son île.

Origine des droits ecclésiastiques des rois de Sicile.

Les papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans toute la chrétienté des légats qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une juridiction sur toutes les églises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir

pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le permettaient. Le temporel, presque toujours mêlé au spirituel, leur était soumis; ils attiraient à leur tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testamens, promesses par serment, tout était de leur ressort. C'étaient des proconsuls que l'empereur ecclésiastique des chrétiens déléguait dans tout l'Occident. C'est par-là que Rome, toujours faible, toujours dans l'anarchie, esclave quelquefois des Allemands, & en proie à tous les fléaux, continua d'être la maîtresse des nations. C'est par-là que l'histoire de chaque peuple est toujours l'histoire de Rome.

Urbain II envoya un légat en Sicile dès que le comte *Roger* eut enlevé cette île aux mahométans & aux Grecs, & que l'Eglise latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui semblait en effet avoir le plus de besoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était musulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce fut le seul pays où la légation fut proscrite pour toujours. Le comte *Roger*, bienfaiteur de l'Eglise latine à laquelle il rendait la Sicile, ne put souffrir qu'on envoyât un roi sous le nom de légat dans le pays de sa conquête.

Le pape *Urbain*, uniquement occupé des croisades, & voulant ménager une famille de héros si nécessaire à cette grande entreprise, accorda, la dernière année de sa vie, une bulle au comte *Roger*, par 1098.
laquelle il révoqua son légat, & créa *Roger* & ses successeurs légats nés du saint-siége, en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette

dignité, qui était à la fois ſpirituelle & temporelle. C'eſt-là ce fameux droit qu'on appelle la *monarchie de Sicile*, c'eſt-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéantir, & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative eſt incompatible avec la hiérarchie chrétienne, il eſt évident qu'*Urbain* ne put pas la donner; ſi c'eſt un objet de diſcipline que la religion ne réprouve pas, il eſt auſſi évident que chaque royaume eſt en droit de ſe l'attribuer. Ce privilége, au fond, n'eſt que le droit de *Conſtantin* & de tous les empereurs, de préſider à toute la police de leurs Etats; cependant il n'y a eu dans toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme normand qui ait ſu ſe donner cette prérogative aux portes de Rome.

1030. Premier roi de Naples & de Sicile.

Le fils de ce comte *Roger* recueillit tout l'héritage de la maiſon normande; il ſe fit couronner & ſacrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples, qui était alors une petite ville, n'était point encore à lui, & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toujours maintenue en république, ſous un duc qui relevait des empereurs de Conſtantinople; & ce duc avait juſqu'alors échappé, par des préſens, à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi, *Roger*, fit hommage au ſaint-ſiége. Il y avait alors deux papes : l'un, le fils d'un juif, nommé *Léon*, qui s'appelait *Anaclet*, & que *Saint Bernard* appelle *Judaïcam ſobolem*, race hébraïque; l'autre s'appelait *Innocent II*. Le roi *Roger* reconnut *Anaclet*, parce que l'empereur *Lothaire II* reconnaiſſait *Innocent*; & ce fut à cet *Anaclet* qu'il rendit ſon vain hommage.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans normands que comme des ufurpateurs : auffi *St Bernard*, qui entrait dans toutes les affaires des papes & des rois, écrivait contre *Roger*, auffibien que contre ce fils d'un juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. *L'un*, dit-il, *a ufurpé la chaire de St Pierre, l'autre a ufurpé la Sicile, c'eft à Céfar à les punir*. Il était donc évident alors que la fuzeraineté du pape fur ces deux provinces n'était qu'une ufurpation.

St Bernard déclare la fuzeraineté du pape une ufurpation.

Le roi *Roger* foutenait *Anaclet*, qui fut toujours reconnu dans Rome. *Lothaire* prend cette occafion pour enlever aux Normands leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape *Innocent II*. Il paraît bien que ces Normands avaient eu raifon de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. *Roger*, à peine roi, fut fur le point de tout perdre. Il affiégeait Naples quand l'empereur s'avance contre lui : il perd des batailles, il perd prefque toutes fes provinces dans le continent. *Innocent II* l'excommunie & le pourfuit. *St Bernard* était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement. 1037.
Roger vaincu fe retire en Sicile. L'empereur meurt : tout change alors. Le roi *Roger* & fon fils reprennent leurs provinces. Le pape *Innocent II* reconnu enfin dans Rome, ligué avec les princes à qui *Lothaire* avait donné ces provinces, ennemi implacable du roi, marche comme *Léon IX* à la tête d'une 1039.
armée. Il eft vaincu & pris comme lui. Que peut-il faire alors ? il fait comme fes prédéceffeurs : il donne des abfolutions & des inveftitures, & il fe fait des

Autre pape pris par les princes normands.

protecteurs contre l'empire, de cette même maison normande contre laquelle il avait appelé l'empire à son secours.

Bientôt après, le roi subjugue Naples & le peu qui restait encore pour arrondir son royaume de Gayette jusqu'à Brindes. La monarchie se forme telle qu'elle est aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaître un peu dans ces belles provinces.

Après avoir vu comment des gentilshommes de Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie, pair de France, conquit l'Angleterre. C'est une chose bien frappante que toutes ces invasions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du quatrième siècle jusqu'au commencement du quatorzième, & qui finirent par les croisades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu presqu'aucune qui n'ait eu ses usurpateurs.

CHAPITRE XLII.

Conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie.

TANDIS que les enfans de *Tancrède de Hauteville* fondaient si loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui est devenu plus considérable que les Deux Siciles. La nation britannique était, malgré sa fierté, destinée à se voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'*Alfred*, arrivée

arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confusion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ses premiers vainqueurs, & les Danois, ses usurpateurs nouveaux, s'en disputaient toujours la possession; & de nouveaux pirates danois venaient encore souvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être si terribles, & les Anglais si faibles, que vers l'année 1000 on ne put se racheter d'eux, qu'en payant quarante-huit mille livres sterling. On imposa, pour lever cette somme, une taxe qui dura depuis assez long-temps en Angleterre, ainsi que la plupart des autres taxes, qu'on continue toujours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appelé argent danois, *dann geld*.

Canut, roi de Danemarck, qu'on a nommé *le grand*, & qui n'a fait que de grandes cruautés, réunit sous sa domination le Danemarck & l'Angleterre. Les 1017.
naturels anglais furent traités alors comme des esclaves. Les auteurs de ce temps avouent que quand un anglais rencontrait un danois, il fallait qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le danois eût passé.

La race de *Canut* ayant manqué, les états du 1041.
royaume, reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à *Edouard*, un descendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle *le saint* ou *le confesseur*. Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, fut de n'avoir point d'enfans de sa femme *Edithe*, fille du plus puissant seigneur du royaume. Il haïssait sa femme, ainsi que sa propre mère, pour des raisons d'Etat; et les fit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chasteté: vœu téméraire dans

Edouard le saint, ou le confesseur.

un mari, & abſurde dans un roi qui avait beſoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Ecrouelles. Au reſte, les moines ont écrit que cet *Edouard* fut le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déjà rendu la vue à ſept ou huit aveugles, quand une pauvre femme attaquée d'une humeur froide ſe préſenta devant lui : il la guérit incontinent en feſant le ſigne de la croix, & la rendit féconde, de ſtérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre ſe ſont attribué depuis le privilége, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guériſſaient pas.

St Louis en France, comme ſuzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & ſes ſucceſſeurs jouirent de cette prérogative. *Guillaume III* la négligea en Angleterre ; & le temps viendra que la raiſon, qui commence à faire quelques progrès en France, abolira cette coutume (28).

(28) Non-ſeulement *Louis XVI* a été ſacré, ce qui, dans ce ſiècle, ne pouvait avoir d'autre avantage que de prolonger un peu parmi le peuple le règne de la ſuperſtition, & de valoir de gros profits aux fourniſſeurs de la cour ; mais même il a touché des écrouelles ſuivant l'uſage établi. *Louis XV* en avait touché à ſon ſacre. Une bonne femme de Valenciennes imagina qu'elle ferait fortune ſi elle pouvait faire accroire que le roi l'avait guérie. Moitié eſpérance, moitié crainte, des médecins conſtatèrent la guériſon. L'intendant de Valenciennes (*d'Argenſon*) s'empreſſa d'en envoyer le procès-verbal authentique ; il reçut des bureaux la réponſe ſuivante : *Monſieur, la prérogative qu'ont les rois de France de guérir les écrouelles, eſt établie ſur des preuves ſi authentiques, qu'elle n'a pas beſoin d'être confirmée par des faits particuliers.* Un ſiècle plutôt, les bureaux euſſent mis leur politique à paraître dupes ; un ſiècle plus tard, aucun intendant n'oſera plus leur envoyer des procès-verbaux de miracles, quand même il ſerait capable d'y croire.

Vous voyez toujours les ufages & les mœurs de ces temps-là abfolument différens des nôtres. *Guillaume* duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit fur ce royaume, n'en avait pas même fur la Normandie, fi la naiffance donnait les droits. Son père, le duc *Robert*, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaife, que l'hiftoire appelle *Harlot*, terme qui fignifiait & fignifie encore aujourd'hui en anglais *concubine* ou *femme publique*. L'ufage des concubines, permis dans tout l'Orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi : il était autorifé par la coutume. On rougiffait fi peu d'être né d'une pareille union, que fouvent *Guillaume* en écrivant, fignait *le bâtard Guillaume*. Il eft refté une lettre de lui au comte *Alain* de Bretagne, dans laquelle il figne ainfi. Les bâtards héritaient fouvent; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des lois fixes, publiques & reconnues, il eft clair que la volonté d'un prince puiffant était le feul code. *Guillaume* fut déclaré par fon père & par les états héritier du duché; & il fe maintint enfuite par fon habileté & par fa valeur contre tous ceux qui lui difputèrent fon domaine. Il régnait paifiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage : lorfqu'*Edouard le confeffeur* étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre.

Guillaume le bâtard.

Le droit de fucceffion ne paraiffait alors établi dans aucun Etat de l'Europe. La couronne d'Allemagne était élective : l'Efpagne était partagée entre les chrétiens & les mufulmans : la Lombardie changeait chaque jour de maître. La race *Carlovingienne*,

détrônée en France, fesait voir ce que peut la force contre le droit du sang. *Edouard le confesseur* n'avait point joui du trône à titre d'héritage. *Harold*, successeur d'*Edouard*, n'était point de sa race; mais il avait le plus incontestable de tous les droits, les suffrages de toute la nation. *Guillaume le bâtard* n'avait pour lui ni le droit d'élection, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette île, le roi *Edouard* avait fait en sa faveur un testament que personne ne vit jamais. Il disait encore qu'autrefois il avait délivré de prison *Harold*, & qu'*Harold* lui avait cédé ses droits sur l'Angleterre. Il appuya ses faibles raisons d'une forte armée.

Nul droit de succession alors.

Les barons de Normandie, assemblés en forme d'états, refusèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition, parce que, s'il ne réussissait pas, la Normandie en resterait appauvrie, & qu'un heureux succès la rendrait province d'Angleterre; mais plusieurs normands hasardèrent leur fortune avec leur duc. Un seul seigneur, nommé *Fiz-Othbern*, équipa quarante vaisseaux à ses dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc *Guillaume*, le secourut de quelque argent. Le pape *Alexandre II* entra dans ses intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'opposeraient aux desseins de *Guillaume*. C'était se jouer de la religion; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations, & les princes en profitaient. *Guillaume* partit de Saint-Valeri avec une flotte nombreuse; on ne sait combien il avait de vaisseaux ni de soldats. Il aborda sur les côtes de Sussex; & bientôt après se donna dans cette province la fameuse bataille de

14 octobre 1066.

Haſtings, qui décida ſeule du ſort de l'Angleterre. Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au premier rang de l'armée normande, un écuyer nommé *Taillefer*, monté ſur un cheval armé, chanta la chanſon de *Roland*, qui fut ſi long-temps dans la bouche des Français, ſans qu'il en ſoit reſté le moindre fragment. Ce *Taillefer*, après avoir entonné la chanſon que les ſoldats répétaient, ſe jeta le premier parmi les Anglais, & fut tué. Le roi *Harold* & le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux, & combattirent à pied : la bataille dura ſix heures. La gendarmerie à cheval, qui commençait à faire ailleurs toute la force des armées, ne paraît pas avoir été employée dans cette journée. Les troupes, de part & d'autre, étaient compoſées des fantaſſins. *Harold* & deux de ſes frères y furent tués. Le vainqueur s'approcha de Londres, portant devant lui une bannière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette bannière fut l'étendard auquel tous les évêques ſe rallièrent en ſa faveur. Ils vinrent aux portes, avec le magiſtrat de Londres, lui offrir la couronne qu'on ne pouvait refuſer au vainqueur.

Bataille de Haſtings. Chanſon de *Roland.*

Quelques auteurs appellent ce couronnement une élection libre, un acte d'autorité du parlement d'Angleterre. C'eſt préciſément l'autorité des eſclaves faits à la guerre, qui accordaient à leurs maîtres le droit de les fuſtiger.

Guillaume ayant reçu une bannière du pape pour cette expédition, lui envoya en récompenſe l'étendard du roi *Harold* tué dans la bataille, & une petite partie du petit tréſor que pouvait avoir alors un roi anglais. C'était un préſent conſidérable pour ce

pape *Alexandre II* qui diſputait encore ſon ſiége à *Honorius II*, & qui, ſur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainſi un barbare, fils d'une proſtituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tout ſe réduit à l'action d'un voleur normand, & d'un receleur lombard : & c'eſt au fond à quoi toute uſurpation ſe réduit.

Véritable idée des conquêtes.

Guillaume ſut gouverner comme il ſut conquérir. Pluſieurs révoltes étouffées, des irruptions de Danois rendues inutiles, des lois rigoureuſes durement exécutées, ſignalèrent ſon règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même eſclavage. Les Normands qui avaient eu part à ſa victoire partagèrent par ſes bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces familles normandes, dont les deſcendans, ou du moins les noms, ſubſiſtent encore en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des ſujets de quelque nature qu'ils fuſſent. On prétend qu'il en profita pour ſe faire en Angleterre un revenu de quatre cents mille livres ſterling, environ cent vingt millions de France. Il eſt évident qu'en cela les hiſtoriens ſe ſont trompés. L'Etat d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecoſſe & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, ſi vous en déduiſez ce qu'on paye pour les anciennes dettes dn gouvernement. Ce qui eſt sûr, c'eſt que *Guillaume* abolit toutes les lois du pays, pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand; & depuis lui, tous les actes

Gouvernement de *Guillaume le bâtard.*

furent expédiés en cette langue jufqu'à *Edouard III.* Il voulut que la langue des vainqueurs fût la feule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois : idiome barbare, qui n'avait aucun avantage fur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-feulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encore des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *loi du couvre-feu*, par laquelle il fallait, au fon de la cloche, éteindre le feu dans chaque maifon à huit heures du foir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'eft qu'une ancienne police établie prefque dans toutes les villes du Nord : elle s'eft long-temps confervée dans les cloîtres. Les maifons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

On lui reproche encore d'avoir détruit tous les villages, qui fe trouvaient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt, dans laquelle il pût goûter le plaifir de la chaffe. Une telle action eft trop infenfée pour être vraifemblable. Les hiftoriens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chaffe. On lui fait femer cette forêt en 1080. Il avait alors foixante-trois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raifonnable ait à cet âge détruit des villages, pour femer quinze lieues en bois, dans l'efpérance d'y chaffer un jour ?

Ridicule tyrannie imputée à *Guillaume.*

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France *Philippe I*, qui voulut abaiffer trop tard

un vassal si puissant, & qui se jeta sur le Maine, dépendant alors de la Normandie. *Guillaume* repassa la mer, reprit le Maine, & contraignit le roi de France à demander la paix.

Grégoire VII veut l'hommage de l'Angleterre.

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus singulièrement qu'avec ce prince. Le pape *Grégoire VII* prit le temps qu'il fesait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé sur cet ancien denier de *St Pierre*, que l'Angleterre payait à l'Eglise de Rome : il revenait à environ vingt sous de notre monnaie par chaque maison ; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône, & à Rome comme un tribut. *Guillaume le conquérant* fit dire au pape qu'il pourrait bien continuer l'aumône; mais au lieu de faire hommage, il fit défense en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La proposition de *Grégoire VII* devint par-là ridicule à force d'être audacieuse. C'est ce même pape qui bouleversait l'Europe pour élever le sacerdoce au-dessus de l'Empire ; mais avant de parler de cette querelle mémorable, & des croisades qui prirent naissance dans ces temps ; il faut voir, en peu de mots, en quel état étaient les autres pays de l'Europe.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table des Chapitres.



